This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

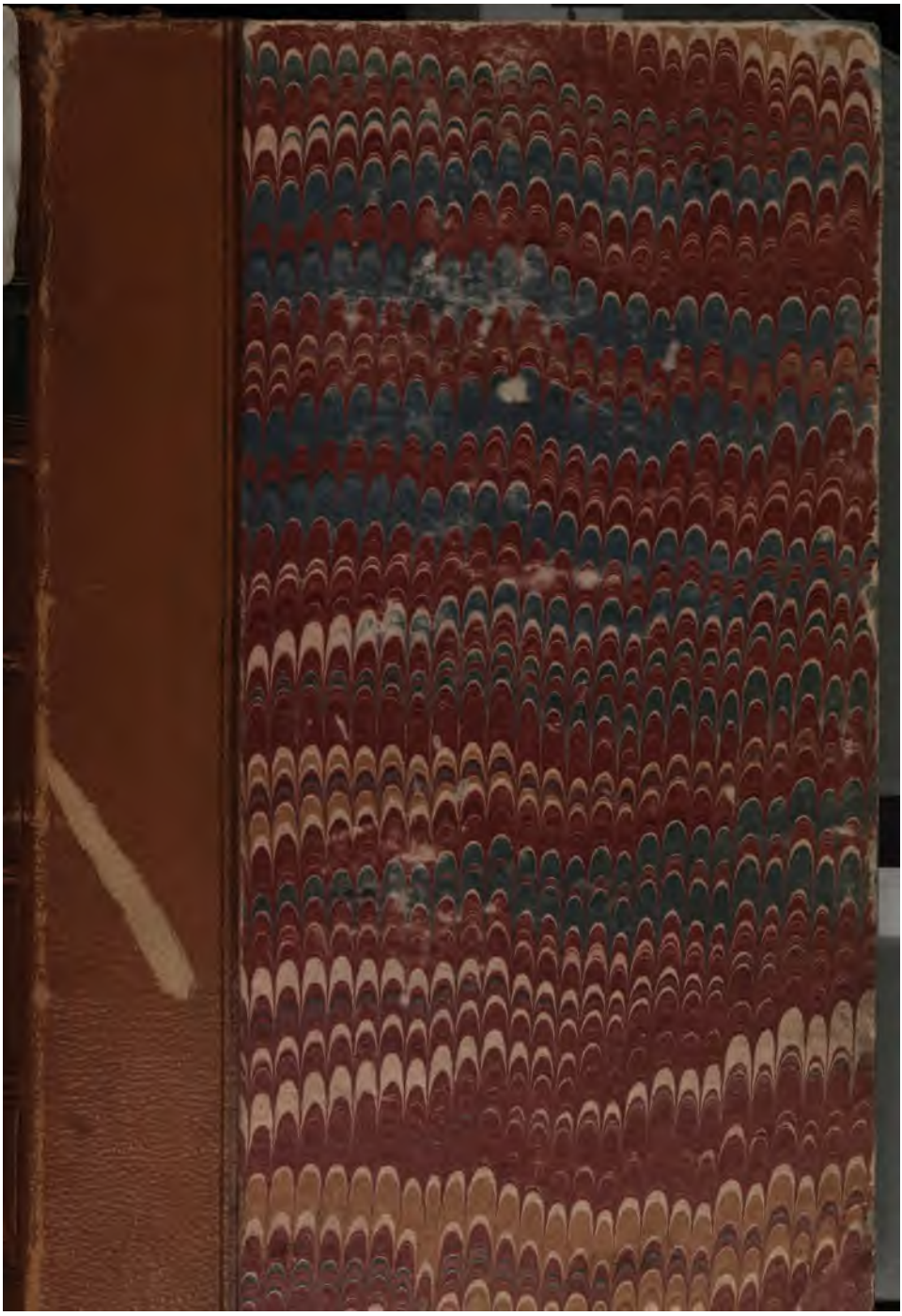
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



Lv 18
.25

Harvard College
Library

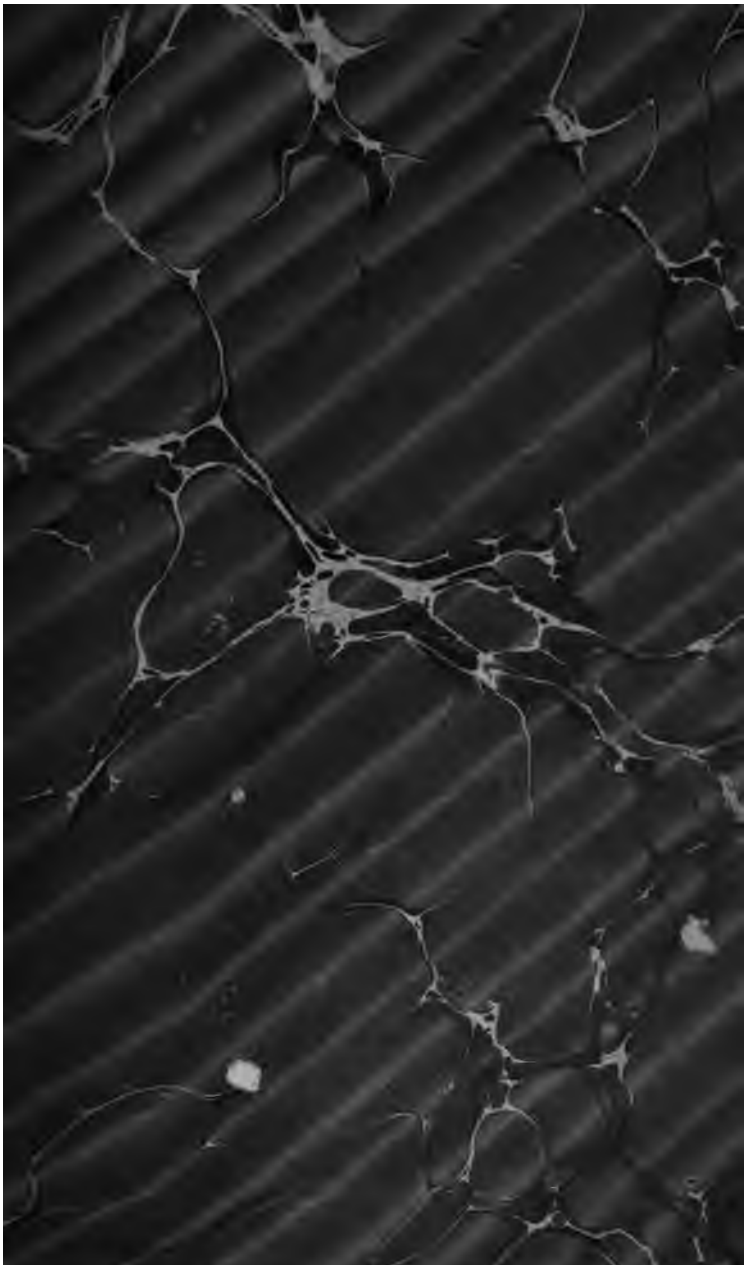
FROM THE FUND GIVEN BY

Stephen Salisbury

Class of 1817

OF WORCESTER, MASSACHUSETTS

For Greek and Latin Literature



VIRGILE ET HORACE

OU

LE SIÈCLE D'AUGUSTE

AVIS.

Cette publication, que nous avons cru pouvoir intituler *le Siècle d'Auguste*, parce qu'elle reproduit sous un jour quelquefois nouveau des œuvres qui sont comme le symbole du grand siècle, dont Horace et Virgile représentent l'histoire et les idées, comprend les poëmes suivants :

1° Les Eglogues complètes de Virgile, non traduites par Delille, présentées dans un nouvel ordre, avec l'hymne à Pollion, au point de vue chrétien ;

2° Les Odes historiques et philosophiques d'Horace et pièces diverses du même ;

3° Les principaux épisodes et fragments du grand poëme épique de Virgile, l'*Énéide*, relatifs surtout aux origines et aux illustrations de Rome ;

4° On a joint à la fin le tableau de plusieurs grands siècles de l'Europe moderne, savoir : d'Élisabeth en Angleterre, de Louis XIV en France, et quelques faits des règnes de Pierre Ier et de Catherine II en Russie, au siècle dernier ; morceaux extraits de nos grands poëtes français, et reproduits dans des vers empruntés à la langue de Virgile et d'Horace : ces faibles souvenirs de versification classique pourront plaire aux amateurs des études anciennes.

Voir la table et l'errata à la fin du volume.

Paris.—Imprimé chez Bonaventure et Ducessois, 55, quai des Augustins.

VIRGILE ET HORACE

OU

LE SIÈCLE D'AUGUSTE

ESSAIS POÉTIQUES ET HISTORIQUES

AVEC REMARQUES SUR LES USAGES
ET LES OPINIONS DES ANCIENS QUI SE SONT CONSERVÉS PARMI NOUS,
ET SUR QUELQUES RAPPORTS DES TEMPS DE VIRGILE
ET D'HORACE AVEC LE TEMPS PRÉSENT :

PAR

E. FARIAU DE SAINT-ANGE.

Hunc saltem everso juvenem succurrere sæclo
Ne prohibete!

VIRG.

Souffrez que ce héros, après nos longs combats,
Prête au siècle ébranlé le secours de son bras.

VIRG.

PARIS
DIDIER ET Ce, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES AUGUSTINS.

1859

Tous droits réservés.

Lv18.751.25

HARVARD COLLEGE
MAR 17 1924
LIBRARY
Salisbury fund

PRÉFACE.

Le célèbre Rollin, sous l'autorité duquel il est toujours bien de se placer en fait d'études, dit dans son traité spécial sur cet objet, en parlant d'Homère, que ce père de la poésie fournit une source d'observations importantes sur les opinions, les mœurs et les usages des anciens, ainsi que sur leur vie civile et politique.

C'est en partie à ce point de vue que l'auteur de ces essais ou études s'est placé à l'égard des deux grands poëtes latins. Indépendamment de leur forme lyrique, qu'il a cherché à reproduire, il y a choisi souvent divers fragments, dans les rapports qu'ils offrent avec nos opinions, nos sentiments et nos usages. Nous citerons ici quelques traits principaux de ces ressemblances.

Virgile et Horace, comme Homère, selon la remarque de Rollin, témoignent de la connaissance générale chez les anciens d'un Dieu suprême, unique et tout-puissant, duquel dépendaient toutes les divinités secondaires et spéciales qu'avaient imaginées Rome et la Grèce. Une

preuve s'en trouve dans ce passage d'Horace, en parlant de Jupiter et de Pallas :

Undè nil majus generatur ipso,
Nec viget quidquam simile aut secundum ;
Proximos illi tamen occupavit
Pallas honores.

Source de tout, puissance éternelle et suprême,
A lui rien n'est semblable, à lui rien n'est égal :
Au second rang, Pallas, la sagesse elle-même,
N'a point de dieu rival.

On trouve dans ces deux poëtes le principe des récompenses et des châtiments après la mort, le respect pour les dieux et pour les rois, qui allait jusqu'à la déification, lorsqu'ils avaient été les bienfaiteurs du peuple, et en général pour tous ceux qui avaient rendu de grands services à l'humanité. Ceci ressort des plus célèbres passages de Virgile et d'Horace : on y voit que chez les anciens, la religion, les cérémonies du culte, tenaient une place considérable; les princes et les rois avaient l'intendance de tout ce qui s'y rapportait, et le sacerdoce était joint à la dignité royale :

Rex Anius, rex idem, hominum, divûmque sacerdos,

dit Virgile; Jules César et les empereurs avaient la dignité de grands pontifes. Ainsi, dans quelques parties de l'Europe, le souverain conserve ce double caractère, autorité doublement respectable, qui dirige avec une égale mesure, dans l'intérêt unique de l'État, l'administration civile et l'administration religieuse.

Pour les mœurs et les usages, on remarque la vénération des morts et la pompe des funérailles. Les cérémonies, ajoute Rollin, établies chez les Romains et les Grecs, avaient une grande conformité avec celles

qu'observaient les Israélites, ou avec celles du judaïsme, dont le christianisme a été le perfectionnement; elles avaient ainsi quelque rapport avec les cérémonies en usage chez les modernes. On voit également que les anciens avaient admis les distinctions de la noblesse, avec les armoiries, les images, et tous les témoignages qui pouvaient rappeler une illustre origine.

Le respect pour la vie des citoyens était tel, que celui qui avait sauvé l'un d'eux dans un grand péril recevait la couronne civique, à laquelle étaient attachés les plus grands honneurs. « Celui qui l'a reçue, dit Pline l'Ancien, peut la porter en tout temps, et, lorsqu'il paraît dans les jeux publics, sa place est immédiatement après celle du sénat. Il est exempt de tout impôt personnel, ainsi que son père et son fils. » On observera peut-être sur ce point que les modernes sont à peine au niveau des anciens à cet égard.

L'érection des statues aux hommes supérieurs, les honneurs rendus aux demi-dieux et aux héros, objets d'une sorte de culte, les divers corps religieux, les colléges sacerdotaux, les flamines et les vestales, traditions respectables, dont le but était de rendre hommage à la vertu, et de l'entretenir par ces exemples glorieux, pourraient encore retrouver parmi nous quelques traces de leur antique existence.

D'un autre côté, pour continuer ces divers points d'analogie, on peut dire que si nous avons recueilli leurs traditions les plus honorables, les anciens, comme on peut l'observer, nous ont aussi transmis quelques-unes de leurs traditions les plus mauvaises. Les barbaries des guerres étrangères ou civiles, les villes et les habitants considérés comme proie du vainqueur, la mise en esclavage des populations inférieures, la torture, la cruauté des supplices, les proscriptions, les confisca-

tions; tout cela malgré la douceur et la charité du christianisme, il faut l'avouer, s'est conservé parmi nous jusqu'au commencement du XIXe siècle, près de deux mille ans après la venue du Christ. Et de plus, le démon de l'intolérance, monstre inconnu des anciens, y avait quelquefois ajouté ses inquisitions et ses bûchers. On a vu encore à Naples, il y a quinze ans à peine, les têtes et les mains des condamnés attachées aux murailles; et en Angleterre, qui n'a rien à envier sous ce rapport au gouvernement napolitain, leurs corps exposés par quartiers sur les places publiques. La tradition des sorcelleries et des incantations, détaillées dans la VIIIe églogue de Virgile, ne s'est pas non plus perdue : elle se maintient parmi nous dans les campagnes, elle fleurit au sein des villes, avec les pythonisses et les sibylles.

Nous avons besoin de nous séparer pour toujours de ce dernier héritage de l'antiquité. Les contemporains, ceux mêmes qui constituent les nations les plus puissantes, et se croient sans doute bien supérieurs aux anciens, continuent de maintenir l'immorale institution de l'esclavage ancien, le trafic et la transmission des êtres humains comme d'une marchandise; ceci a lieu, soit en Europe au nord, soit dans l'Afrique au midi, dans les deux Amériques, comme dans l'Asie; et les nations qui ne l'ont pas maintenue directement chez elles continuent d'en profiter sans scrupule, en spéculant et négociant sur le produit du travail de ces esclaves. Si les anciens nous en ont offert l'exemple, ce n'est pas celui-là qu'il faut imiter, puisque nous prétendons à tant de perfectionnements : « C'est par les beaux endroits qu'il leur faut ressembler. »

Le principe religieux, sur lequel étaient fondés les gouvernements dans l'antiquité, les grandes cérémonies

de son culte public célébrées à la face du ciel, les chefs-d'œuvre des lettres et des arts qu'elle nous a laissés dans tous les genres, les souvenirs prodigieux de la puissance mécanique d'un Archimède ou d'un Démétrius, nous offrent de plus nobles exemples, nous donnent des enseignements utiles qui doivent exciter notre émulation. Enfin, c'est en étudiant mieux et avec choix les anciens que nous pourrons dépasser un jour leurs progrès dans la vie sociale, soutenus par la loi pure du christianisme, bien supérieure aux règles de morale et de sagesse qu'ils possédaient.

Virgile et Horace, dont nous offrons des passages choisis, furent les ornements du siècle d'Auguste ; ils ont été considérées sous deux aspects différents : le côté littéraire, et le côté personnel et historique. Nous ne dirons que peu de chose de leur mérite comme poëtes, si éminent et si connu, et d'abord nous observerons sommairement le point de vue historique.

A diverses époques, plusieurs critiques se sont étonnés de ce que ces deux grands hommes aient élevé à un aussi haut degré leurs éloges en l'honneur d'Auguste, que ces critiques regardent surtout comme le destructeur de la république, et comme un proscripteur sanguinaire et inflexible. Nous répondrons qu'Horace ainsi que Virgile, dont le jugement égalait les talents, ont toujours flétri en termes éloquents les excès des discordes civiles, et déploré les malheurs qu'elles entraînent; mais ils voyaient que les lois de la république, depuis un demi-siècle, étaient déjà détruites, et que Rome se trouvait livrée depuis cette époque à une sanglante anarchie dont ils avaient été eux-mêmes les victimes. Ils ont loué Auguste d'avoir eu le génie et la fortune de lui rendre la paix sous le nom d'empire, et de la replacer sous l'autorité légitime de lois équita-

bles et réformatrices. Ils avaient déjà chanté, comme bienfaiteurs de l'humanité, les anciens législateurs qu'ils avaient placés au rang des demi-dieux, pour avoir adouci les mœurs des hommes, leur avoir donné une police et des lois modérées, pour avoir enfin, selon leur poétique langage, calmé les tigres et les lions; leurs éloges d'Auguste, que certains esprits ont appelés basse flatterie, n'étaient de leur temps que l'expression légitime de la reconnaissance publique. A l'égard d'un reproche plus grave sur les proscriptions du temps de la jeunesse d'Auguste, sans qu'on doive chercher à excuser de tels excès, l'histoire nous dit qu'elles furent commandées en grande partie par Marc Antoine, et qu'elles étaient une tradition funeste établie depuis plus de cinquante ans dans Rome, où chaque parti, dominant tour à tour, poursuivait l'autre parti : elles furent en outre considérées comme de justes représailles, car leur principal objet était de venger la mort de Jules César, et de poursuivre les lâches meurtriers de ce grand homme qui les avait comblés de bienfaits.

En publiant ces essais, en cherchant à répandre dans un cercle plus étendu des œuvres impérissables, notre but principal, et que nous croyons utile, a été de rappeler l'attention et l'intérêt sur ces œuvres classiques, modèles infaillibles de raison ou de goût, trop délaissés ou trop dédaignés de nos jours. Nous citerons à ce sujet les paroles d'un écrivain contemporain du talent le plus sûr, et l'un de ceux qui font le plus d'honneur à notre époque :

« Jamais, dit-il, la littérature latine étudiée dans sa « période classique, avec ce qu'elle offre de digne et « de sensé, n'a été plus nécessaire qu'aujourd'hui. Sans « médire de notre temps, malgré tout son mérite, et « surtout son intelligence historique et critique plus

« étendue que jamais, l'art qui repose et qui ennoblit « est celui auquel on doit aimer à revenir, après tant « de courses en tout genre, après tant d'excès et de « fatigues. L'Apollon du Belvédère, ce chef-d'œuvre « presque adoré de nos pères, est moins en faveur au- « jourd'hui ; on semble lui préférer une sculpture « plus énergique et plus violente, comme quelques-uns « de ces demi-dieux monstrueux qu'offrait l'ancienne « mythologie ; mais de son piédestal harmonieux, « l'Apollon antique continue de régner toujours, et « son calme doux et fier n'a pas cessé d'être l'image « du plus décent des poëtes. » (*Études sur Virgile*, par M. Sainte-Beuve.) Ce sentiment vrai et très-finement exprimé a déterminé notre publication, et nous souhaitons que l'art virgilien, si bien représenté par cette noble figure dont le rayonnement a fait disparaître jadis le puissant Python, puisse dissiper encore, s'il en reste de nos jours, tous les demi-dieux informes, les Egypans et les filles de Phorcus.

Nous devons peut-être quelques explications sur notre travail ; la mémoire de notre oncle Fariau De Saint-Ange, professeur de belles-lettres à la Faculté de Paris, et membre de l'Académie française, traducteur d'Ovide, n'a pas été pour nous un encouragement inutile. D'ailleurs les leçons reçues de M. Villemain, dont nous avons eu le rare avantage d'être l'élève, et en quelque sorte le condisciple par un sentiment d'affection libre et sans mélange, pouvaient nous servir de guides, et nous n'avions qu'à les suivre. Honoré nous-même de l'un des grands prix de l'Université, nous nous considérions comme lui étant toujours attaché, quoique ayant longtemps appartenu au barreau. C'est une obligation dont nous avons voulu nous acquitter envers elle, et nous lui offrons ce tribut de notre tra-

vail dans la pensée de faciliter par quelques fleurs, assimilées à son riche faisceau, l'étude de l'antiquité, source du beau langage comme des belles actions. Nous avons la ferme espérance que ce but, désiré de tous, sera maintenant bien rempli, en voyant à la tête de l'enseignement un membre éminent du barreau, ami des lettres, connaissant les besoins de la société, et dont les sages mesures tendent à rendre plus accessibles de jour en jour les degrés universitaires, pour ne pas arrêter, dès l'entrée, des talents utiles.

Actuellement la prose est, dit-on, préférée aux vers; toutefois beaucoup de personnes pensent, quand il s'agit d'un poëte, qu'une traduction en vers donnerait une idée plus vraie du poëte traduit, grâce au privilége du rhythme et de l'harmonie, surtout si elle offrait de l'exactitude et de la précision, avec l'élégance et le mouvement convenables. Elle aurait même, à un certain point, le mérite peut-être d'une création nouvelle et d'une œuvre individuelle; c'est ainsi que la gravure d'un grand tableau peut avoir un caractère propre, et est plus estimée qu'un simple dessin; la gravure a ses palmes comme la peinture elle-même : nous avons donc préféré une traduction en vers.

Comme chacun des petits poëmes que nous avons choisis forme une pièce distincte, nous n'avons pas suivi l'ordre de dates que ces pièces occupent ordinairement, mais celui qui semble leur appartenir par leur importance.

Ces essais se divisent en trois parties : la première comprend les églogues de Virgile complètes; la seconde les principales odes d'Horace, petits poëmes historiques et philosophiques, et la troisième les épisodes principaux du grand poëme de l'*Énéide*. Nous avons cherché, dans la forme de ce travail, la simplicité et la

sobriété, qui nous ont paru l'une des couleurs distinctives de Virgile et d'Horace. Nous nous sommes aussi attaché à suivre la marche du poëte avec l'ordre des termes et des idées, et l'on pourra vérifier que nous avons toujours été fidèle à ce principe, sauf quelques rares exceptions. Dans le cas où le mot exact n'a pu être rendu, nous avons eu toujours soin de choisir un équivalent de même vertu, pris dans un sens identique à la pensée principale.

Nous venons de parler surtout de la simplicité et de la sobriété de Virgile, qualités qui nous ont principalement frappé; cependant on remarque que ces qualités sont entièrement contraires à celles qu'ont déployées le plus souvent quelques-uns de nos écrivains et poëtes contemporains, lyriques et dramatiques, et même historiques et philosophiques, qui ont été le plus en renom depuis ces vingt-cinq dernières années. Entre les deux manières si diverses, d'Horace et de Virgile, et de ces poëtes modernes, il est permis de s'enquérir de quel côté se placent le goût véritable ainsi que la raison, en laissant même un peu d'espace neutre pour le caprice et la fantaisie ; on mettrait même à part le sens moral des œuvres, quoique ce point soit encore plus délicat et plus important, pour ne chercher que le point de vue des lettres. A ce sujet, on pourrait demander aussi bien peut-être, sans allusion directe à notre âge, qui a sa mesure un peu plus haute, si, avec ses prestiges et une sorte de grandeur, l'époque littéraire des Claudien ou des Dubartas, types primitifs de l'énumération interminable et du vide, pourrait laisser le choix douteux, entre ses œuvres et celles du siècle d'Auguste. L'engouement et la mode n'ont qu'une durée passagère, et le public ouvre les yeux tôt ou tard.

Nous aurons occasion, dans les notes, de citer de

temps en temps comme variantes, et pour donner une idée des manières différentes, quelques passages des *Églogues* de la traduction de M. Tissot, membre de l'Académie, et qui fut désigné par l'abbé Delille, à raison de cet ouvrage, comme son successeur au Collége de France; car Delille n'a point traduit les *Églogues*. Sa traduction des *Géorgiques* est restée en général à l'abri de la critique; dans celle de l'*Énéide*, il s'est montré moins heureux: on lui a reproché des ornements étrangers, une paraphrase étendue avec l'esprit moderne, et les couleurs un peu fardées du XVIIIe siècle, selon cette expression de Chénier :

> Vous mîtes du rouge à Virgile,
> Mettez des mouches à Milton.

Delille a même été à ce sujet l'objet du courroux d'un poëte austère, jaloux admirateur de Virgile, M. Barthélemi, qui, dans un plaisant accès de mauvaise humeur, va jusqu'à accuser l'*abbé*[1] Delille d'improbité.

On trouvera dans ces divers poëmes quelques passages sur les funestes discordes des citoyens, et sur les bienfaits d'Auguste qui les apaisèrent. Ces passages peuvent offrir diverses allusions au siècle présent et des rapprochements intéressants entre les deux époques : nous laisserons au lecteur le soin de les apprécier. Sans

[1] Ce titre d'abbé qu'ont porté un grand nombre d'hommes de lettres, comme Delille, sans être prêtres, provenait de certains bénéfices ou fondations pieuses, dont les universitaires pouvaient disposer en faveur de leurs élèves les plus distingués, pour les aider dans leurs travaux. Ces institutions sont remplacées de nos jours par des secours d'encouragement, dont la médiocrité paraît un sujet de regrets fondés.

doute plusieurs d'entre eux, frappés de certains signes précurseurs, favorables augures de la félicité publique, seront amenés à penser que l'ère dans laquelle nous vivons est peut-être destinée à rappeler, par son éclat comme par sa durée, celle qu'ont vu fleurir Virgile et Horace, et qu'ils ont justement célébrée dans la plus magnifique des langues.

On reconnaîtra peut-être aussi que nous avons été bien inspiré par un sentiment d'attachement à la patrie en choisissant, à côté des rapports de mœurs et d'usages, les faits historiques que contiennent certains épisodes de l'*Enéide* et divers petits poëmes d'Horace, et ces actes des grands hommes de l'Italie qui sont l'éternel honneur de la vertu humaine : ils ont été célébrés par Virgile et Horace à cette grande époque où ils avaient produit tout leur résultat nécessaire, la grandeur de Rome parvenue à son apogée. Ces souvenirs conviennent surtout à notre nation, dont les ancêtres, composant en grande partie les armées romaines vers la fin de la république, ont ainsi concouru avec éclat à l'établissement définitif de sa supériorité et de son vaste empire. On n'oubliera pas que cet empire, en plaçant sous les mêmes lois tout l'univers connu, a posé la base et ouvert le champ pour l'extension rapide du christianisme, source de la véritable civilisation.

NOTICE SOMMAIRE

SUR VIRGILE ET HORACE

ET SUR LEUR ÉPOQUE.

I

Virgile, qui célébra la vie champêtre, les travaux de l'agriculture et la gloire des armes chez les Romains, était par sa naissance ce que les anciens appelaient fils des dieux, nom qu'ils ont donné dès les premiers âges, selon le savant M. Clavier, dans ses *Origines des peuples de la Grèce*, à ces hommes utiles à l'humanité par leurs bienfaits ou leurs talents, que leur mérite avait rendus célèbres, et dont l'origine était obscure et inconnue.

Né dans un hameau près de Mantoue, ce prince des poëtes était fils d'un fabricant de vases de terre, ou potier. On attribue la même origine à Agathocle, qui devint roi de Sicile et qui le premier ébranla la puissance de Carthage, dont Virgile célébra dans ses vers la destruction, l'un des plus grands triomphes de Rome. Il prit la robe virile, suivant la coutume romaine, à l'âge de dix-sept ans, et cette entrée dans le monde eut lieu pour lui l'année même où mourait Lucrèce, ce chantre des merveilles de la nature, dont Virgile allait être le successeur, et qui nous est devenu presque aussi familier que Virgile lui-même, depuis la traduction pleine de coloris, modèle de précision et d'élégance,

que nous a donnée M. de Pongerville, de l'Académie française.

Virgile passa ses premières années à Crémone et à Milan; il vint ensuite à Naples, où il résida longtemps pour compléter son éducation. Livré avec ardeur à l'étude des lettres grecques et latines, et à celles plus graves de la médecine et des mathématiques, comme de la grammaire et de la philosophie, il embrassa tout le cercle des connaissances humaines. Il avait atteint l'âge de 25 à 26 ans, lorsqu'il vint à Rome. D'après des traditions qui paraissent certaines, parmi les connaissances diverses qu'il avait acquises, la première qui lui fût utile, assez rare à cette époque, fut celle de la médecine et de la chirurgie, que Virgile appelait ses arts muets, *artes mutas*, par opposition sans doute aux lettres et à la poésie. Il fut attaché à la maison de César Octave, alors consul, en qualité de médecin. Quelque temps après, il fut remarqué du futur empereur, à l'occasion de ce distique connu sur les jeux publics, et des stances si célèbres qui en furent la suite, *Sic vos non vobis*, qui expriment si bien la fatalité presque constante du mérite méconnu et frustré de la récompense qui lui est due[1]. C'est à cette époque qu'Octave, en lui rendant une justice tardive, le présenta à ses amis, et le recommanda au second consul Pollion. Il fut ainsi admis dans la familiarité des plus illustres citoyens, et dans tout le cours de sa vie il en reçut des dons considérables, soit manuellement, soit par testament. Les hommes de lettres, à cette époque, qui se recommandaient à la faveur publique par leurs écrits et leur mérite personnel, figuraient comme légataires dans un grand nombre de testaments, et telle fut la source principale des grands biens de Virgile, de Tacite et de Pline le Jeune. Il est à regretter

[1] Voici le sens de ces stances, dont la grâce ne peut être rendue que difficilement :

C'est moi qui fis ces vers, un autre en eut l'honneur :
Brebis, non pas pour vous, vous portez votre laine!
Abeille, fais ton miel ; bœuf, sillonne la plaine,
Tu n'auras pas pour toi le fruit de ton labeur.

que cette coutume, qui honorait également le donateur et l'institué, soit tombée en désuétude.

Le premier ouvrage qu'il donna au public est connu sous le titre d'*Églogues* ou *Pastorales*, c'est-à-dire les chants des chevriers et des pasteurs, à l'imitation des poëmes grecs de Théocrite de Sicile, qui portent le même titre. Ces petits poëmes eurent un tel succès, qu'on les récitait en public sur le théâtre, dans l'intervalle du drame, avec l'accompagnement des instruments et des chœurs. Cicéron vivait encore : frappé du charme de celui qu'il entendit, il se les fit tous réciter successivement, les nota avec le plus grand soin, et il s'écria à la fin, en s'extasiant sur le mérite de leur auteur : « Voici la nouvelle espérance de la grande Rome. »

Nous ne dirons qu'un mot des *Géorgiques*, son œuvre la plus parfaite, qu'il mit sept ans à composer, ainsi que de l'*Enéide*, à laquelle il consacra onze années, et qu'il était occupé à retoucher lorsque la mort le surprit. On sait qu'à son retour de la victoire d'Actium, César Auguste s'étant arrêté quelque temps dans la petite ville d'Atella, en Campanie, pour s'y reposer, employa quatre jours à se faire lire les *Géorgiques*, alternativement par Virgile lui-même et par Mécène, qui le suppléait. On sait aussi que Virgile récita la fin du sixième livre de l'*Enéide*, où se trouve une allusion à la mort récente du jeune Marcellus de la famille impériale, devant Auguste à Rome et devant sa sœur Octavie, et les larmes d'attendrissement que cette lecture leur fit verser.

Son débit avait un charme indéfinissable, tellement qu'un poëte contemporain et peu connu disait qu'il serait Virgile s'il pouvait réciter aussi bien que lui. Il était d'une santé délicate et d'une extrême frugalité. Il avait un extérieur peu avantageux, et paraissait très-négligé sur sa personne ; c'est à Virgile qu'Horace fait allusion lorsqu'il dit : « Ne raillez pas cette chaussure et ces vêtements mal attachés ; sous cet extérieur négligé se cache un grand génie : *Ingenium ingens inculto latet hoc sub corpore*. Il était si timide et si pudique que dans Naples on l'appelait généralement la jeune fille. Il ne plaida qu'une seule cause, appelé, selon l'usage romain,

par un de ses amis pour le défendre, et sa parole était si lente et si embarrassée en public, qu'il semblait ne pas savoir s'exprimer. On a observé que cette timidité invincible, qui chez quelques hommes de génie est le résultat de l'organisation, produit en apparence les mêmes effets que l'incapacité absolue, comme Rousseau l'a rapporté de lui-même en plusieurs circonstances.

Sous le gouvernement équitable et ami des lettres de César Auguste, rien ne manqua à la gloire de Virgile, et il eut le rare bonheur d'en jouir pleinement de son vivant. Quand l'empereur entrait au théâtre, tout le peuple romain se levait; le peuple rendit le même hommage à Virgile, et même Auguste se leva comme les autres citoyens : cet hommage unique rendu au génie prouve que Virgile n'eut point de rivaux. Ainsi, il jouit de son bonheur sans aucun trouble; bonheur qu'on ne peut attribuer qu'à son caractère plein de douceur et de bienveillance. Si un bel ouvrage paraissait, il le louait comme s'il en eût été l'auteur. Sa bibliothèque était ouverte à tous les savants, et il répétait à ce sujet cette maxime d'Euripide, que les biens que possèdent les amis doivent être communs entre eux. Il n'en était pas de même de sa bourse; il passait pour être curieux d'amasser et trop parcimonieux. Horace lui-même semble l'insinuer dans cette invitation à dîner qu'il adresse à Virgile (ode XII du livre IV). Il le somme d'apporter pour son contingent un vase de parfums, complément nécessaire d'un repas élégant chez les anciens : « Je ne suis pas, dit-il, assez opulent pour ne « point vous imposer votre écot, en vous invitant à mouiller « vos lèvres dans mes coupes. O Virgile, client assidu et re- « cherché de la noblesse, venez sans retard, et rompez toutes « les entraves de l'amour du gain. »

Virgile laissa une fortune considérable, qui s'élevait à plus de trois millions de notre monnaie; il la légua à César Auguste, qu'il avait institué son héritier par son testament. Il mourut à Brindes, à son retour d'un voyage en Grèce, à l'âge de 52 ans, au moment où il terminait à peine les six derniers livres de son grand poëme, qu'il avait l'intention de revoir et

de perfectionner. Interrompu par la mort, et craignant de laisser une œuvre indigne de sa renommée, il ordonna que ces six derniers livres seraient brûlés avec lui. Mais Auguste s'y opposa, et il a consigné cette défense dans une sorte d'élégie qui nous est parvenue. « Eh quoi ! dit-il, la muse d'un « grand poëte doit-elle périr avec lui ? Si le testament de « Virgile a condamné son œuvre aux flammes du bûcher, « qu'ici l'autorité des lois s'efface ; un seul moment ne « détruira pas ces nobles travaux, qui ont coûté tant de « veilles. » Nous approuvons doublement cette décision d'Auguste, et nous pensons que ces six derniers livres, pour l'éclat, le mouvement et le génie, sont au moins égaux aux six premiers, quoique ceux-ci soient peut-être plus châtiés. Virgile composa lui-même son épitaphe, que voici, et où il résume en peu de mots sa vie et ses ouvrages, avec toute la simplicité du talent :

Mantoue, au bord du Mince, en son sein m'a vu naître!
Brindes me vit mourir, Naples garde mes os ;
J'ai chanté des bergers le chalumeau champêtre,
Les moissons de Cérès, les combats des héros.

II

Nous devons ajouter ici et donner quelque développement sur un point qui touche à l'honneur du poëte : nous voulons parler de la justification dont nous avons déjà dit quelques mots, pour défendre Horace et Virgile, plusieurs fois accusés d'avoir été dans leurs ouvrages les vils flatteurs d'un tyran. Ce reproche de lâche flatterie envers Auguste, nous sommes étonnés de le retrouver sous la plume de Voltaire, qui y mêle le nom d'Horace, dans l'épître à ce dernier.

Je suis un peu fâché pour Virgile et pour toi
Qu'étant nés citoyens vous flattiez tant un roi.
Mon Frédéric, du moins, né roi très-légitime,
Ne dut point ses grandeurs aux bassesses du crime.

On voit que Voltaire n'épargne pas l'injure contre Auguste, qu'il accuse plus loin de lâcheté et d'ingratitude.

Les hommages rendus par Virgile à Auguste dans un grand nombre de passages, avec les formes de déification en harmonie avec les mœurs antiques, selon lesquelles les grands bienfaiteurs étaient vénérés à l'égal des dieux, n'étaient eux-mêmes que l'écho de la voix générale. On sait en effet que les citoyens opprimés et décimés pendant près de soixante années et depuis Sylla jusqu'aux discordes, rallumées plus ardentes entre Brutus, Octave César, et Antoine, soupiraient pour une autorité tutélaire, que les grands, divisés entre eux et acharnés à se disputer le pouvoir, ne pouvaient plus leur donner au milieu de l'affaiblissement des lois, sous lesquelles tout se décidait par la force. Octave César obtint de suite la faveur populaire, lorsqu'il se présenta comme héritier du nom et de la fortune de Jules César, son oncle et son père adoptif, dont les grands exploits et la bienveillance avaient laissé les plus vifs souvenirs parmi le peuple. Cicéron lui-même seconda cette popularité; il pensait peut-être rétablir ainsi son autorité ancienne et consulaire, que les dissensions publiques avaient affaiblie, et en la rétablissant il croyait de bonne foi rétablir la république elle-même. Malheureusement cet espoir était impossible à réaliser dans les circonstances, et de son côté Octave ne fut pas assez puissant à cette époque pour défendre Cicéron contre la vengeance personnelle d'Antoine; il se considérait lui-même comme n'ayant pas participé au meurtre de ce grand homme, qui fut accompli par les satellites d'Antoine; car il disait plus tard à l'un de ses neveux en parlant de Cicéron : « Lisez ses ouvrages, mon fils; c'était un grand citoyen et qui aimait bien sa patrie. »

Le reproche fait à Octave, de lâcheté et de barbarie impitoyable, vices dont Virgile semblerait avoir été le complice par des adulations mensongères, ne paraît pas mieux fondé. Octave quoique d'une complexion faible et maladive, déploya un grand courage dans plusieurs occasions, et il monta le premier, à la tête d'un manipule, à l'assaut d'une forte-

resse en Illyrie, où il resta presque seul sur le pont d'attaque rompu derrière lui. D'un autre côté, il pardonna souvent; et le trait de Cinna, célébré par le grand Corneille, est assez connu. En témoignage de ces amnisties, le peuple éleva en son honneur un temple à la Clémence. On a été jusqu'à soutenir, dans ces derniers temps, que l'aspect seul de son visage, d'après les médailles, révélait sa férocité et son hypocrisie : on peut voir ses bustes et ses statues au Louvre ; ses traits offrent des contours d'une grande délicatesse, et la figure est de la plus haute distinction ; on y voit une pensée profonde avec un certain air de tristesse et de sévérité, double expression due à ses grands travaux, et à un état habituel de souffrance, car il était souvent en proie à la fièvre, et fut astreint toute sa vie aux plus grands ménagements. Protecteur des lettres, il était lui-même très-lettré, et on a conservé de lui diverses correspondances et quelques poésies qui sont également animées par le tour le plus heureux ; il avait écrit aussi des commentaires, qui sont souvent cités par les historiens, mais qui ne nous sont pas parvenus.

Ses guerres contre le parti de Brutus furent provoquées et inévitables. Brutus, l'un des principaux assassins de Jules César, avait été encouragé dans son entreprise par une partie de l'aristocratie romaine, qui voulait reconquérir ses priviléges et sa domination, et qui le soutint de toutes ses forces après le crime, en rassemblant les débris de tous les partis vaincus. Cet assassinat parut d'autant plus odieux, que Brutus passait pour le fils de Jules César, qui partageait cette opinion et le chérissait particulièrement ; car Brutus, neveu de Caton, était né à l'époque des relations de César avec Servilia, sœur de Caton et mariée peu de temps après : ce fut même au sujet de ces relations qu'eut lieu ce singulier incident, en plein sénat, entre César et Caton, qui, pensant trouver une preuve palpable de la complicité de César avec Catilina et les autres conspirateurs dans une lettre qui venait d'être remise à César en sa présence, exigea avec l'autorité du sénat la remise de cette lettre. N'y

trouvant que la preuve d'une frivole intrigue, il lui rendit la lettre aussitôt, avec une expression de colère et de dédain.

Aussi on considéra Brutus comme une sorte de parricide, et on le compara à Oreste, qui devait toujours être poursuivi par la vengeance des Furies pour le meurtre de sa mère. Le meurtre de César avait déplu aux dieux, dit Plutarque : Brutus avait lui-même la conscience de son forfait, et dans cette disposition d'esprit, agité de sombres pressentiments, il vit ou crut voir deux fois, selon le rapport de tous les historiens, un fantôme menaçant, qui lui apparut d'abord en Asie, à Abydos sur l'Hellespont, et ensuite dans sa tente, la veille de la bataille de Philippes, pour lui annoncer son sort; enfin il se rendit lui-même justice, et se perça de son épée, avec une exclamation de regret sur son erreur qu'il avait prise pour la vertu. Sa tête fut portée au pied de la statue de Jules César ; non pas par un motif de basse vengeance, mais comme une expiation et un sacrifice aux dieux Mânes.

On voit ainsi que les accusations de Voltaire, que ces mots de roi et de bassesses, dont il se sert, n'ont aucune justesse : il n'y eut ni roi, ni bassesses. Quand après la dernière lutte d'Actium, qui mit un terme aux factions, Octave César rentra dans Rome, il fut accueilli avec des sentiments de joie universels, et tout le peuple remit à celui qui lui assurait la vie et le repos tous les pouvoirs existants de la république, sans créer aucune dignité nouvelle, c'est-à-dire celle de tribun du peuple, de prince du sénat et d'imperator, dignités qui existaient depuis longtemps. Cette situation, où les divers partis sont contraints de respecter l'ordre public, est bien décrite par Virgile :

> Furor impius intùs,
> Sæva sedens super arma, et centum vinctus ahenis
> Post tergum nodis, fremit horridus ore cruento.

« Au fond du temple, la Fureur impie, entourée d'armes « cruelles, s'agite en vain sous cent nœuds d'airain qui l'en-

« chaînent, et contracte sa bouche horrible, toujours cou-
« verte de sang. »

Les reproches de Voltaire en ce qui regarde Horace sont encore plus mal fondés ; car on sait qu'Horace combattit d'abord contre Octave César et fit ensuite tous ses efforts pour conjurer la guerre civile et réconcilier les partis, comme le témoignent plusieurs de ses écrits :—O navis, etc.? Cher vaisseau, les orages vont-ils t'entraîner encore, etc? —N'avez-vous pas assez versé de sang?—Quelle mer n'a pas été rougie de carnage?—Quò, scelesti ruitis? Où courez-vous, coupables citoyens?—Même après les victoires d'Auguste, il se tint longtemps à l'écart, et l'empereur lui écrivit quelques lettres pour se plaindre de son silence. Il se réunit enfin au sentiment général, après avoir reconnu les grands services rendus à l'État par l'administration vigilante et sage de César Auguste. Cette puissance romaine, qui, divisée entre quelques grands partis et leurs chefs, aurait à peine duré un siècle, comme on l'a vu du pouvoir des successeurs d'Alexandre, se raffermit sous la direction d'Auguste. Au moyen des principes d'administration qu'il fonda, l'empire put se maintenir dans son intégrité pendant plus de quatre cents ans, et subsista, quoique amoindri par degrés, au siége de l'empire d'Orient, à Constantinople, jusqu'au milieu du xve siècle de notre ère, avec toutes ses formes et toutes ses pompes, qui n'étaient plus à la fin qu'un vain simulacre, parce que ce grand corps avait enfin perdu toute sa force réelle, après quinze siècles de durée. La république, commencée après l'expulsion des rois, avait duré moins de cinq cents ans.

N'y a-t-il pas lieu de remarquer ici le lien secret des événements humains, et, malgré la différence des périodes pour chaque époque, ce retour extraordinaire et providentiel qui, après l'expulsion de nos rois et une république intermittente et passagère où régna la démocratie sans limites, reproduit parmi nous, comme pour les Romains au temps d'Auguste, l'établissement d'un empire paisible et glorieux? Sans doute cet empire sera au moins aussi

durable que l'empire fondé par Auguste, parce que ses principes sont supérieurs et qu'il donne satisfaction, dans une large mesure, aux influences légitimes de la démocratie et de l'aristocratie, sous une autorité tutélaire qui s'appuie du sentiment de la nation et du respect de la loi chrétienne.

VIRGILE

ÉGLOGUES.

VIRGILE

EGLOGUES.

AVERTISSEMENT SUR L'HYMNE ADRESSÉ A POLLION.

Dans ce court poëme, supposé en l'honneur de la naissance d'un descendant d'Auguste, ou de sa sœur Octavie, on trouve diverses expressions inconnues jusqu'alors, ou employées par Virgile dans un sens nouveau, qui semblent annoncer une suite d'idées nouvelles; par exemple :

« Le dieu de la lumière va régner; il aura une vie céleste... « pure émanation du grand Jupiter; notre crime est effacé; « la faute ancienne; le serpent expire. »

D'après ces remarques, plusieurs savants ont pensé que Virgile, par une sorte d'inspiration qui l'aurait saisi à son insu, aurait annoncé dans cet hymne admirable le Sauveur du monde qui allait naître et les merveilles du christianisme réformateur du genre humain : c'est ainsi que le plus grand des poëtes aurait publié dignement le plus grand des miracles.

Cette opinion, qui plaira sans doute aux admirateurs du poëte immortel, n'est pas dénuée de fondement. Les livres sibyllins, déposés dans un temple à Rome, et dont les oracles avaient transpiré du temps de Cicéron et de Jules César, annonçaient la venue d'un roi pacificateur et régénérateur universel On sait aussi que du temps d'Auguste, il existait à Rome un grand nombre d'étrangers résidants, appartenant à la religion juive; de nombreux passages d'Horace et de Tacite en font foi. Hérode, entouré de plusieurs personnages distingués de son pays, resta longtemps à Rome pour faire valoir ses droits à la couronne de Judée, qu'il reçut enfin des mains d'Auguste. Plusieurs membres de cette petite cour avaient, à cette occasion, pénétré dans la maison de Pollion, que Virgile fréquentait, et les familiers de cet illustre Romain avaient par leurs entretiens répandu ainsi dans Rome quelque connaissance de la religion juive. Une

de ces doctrines les plus connues, et générale dans tous l'Orient, était celle d'un Messie qu'on attendait, qui viendrait effacer les crimes des hommes et les appeler à une vie nouvelle.

Virgile, studieux et contemplatif, eut nécessairement connaissance de ces idées, qui plaisaient à son âme élevée et tendre; et, à l'occasion de la naissance du descendant d'Auguste ou d'Octavie, il les aura transmises au monde romain dans la plus magnifique des poésies, sans avoir la conscience claire qu'il était lui-même le héraut du véritable Messie, donné au monde dans ce siècle.

Cet hymne célèbre est ici donné au public et traduit au point de vue chrétien : une brochure substantielle de M. l'abbé Vervost présente avec force les mêmes considérations, pour déterminer ce point de vue. L'hymne est divisé par stances ou versets, comme la strophe et l'antistrophe dans les chœurs antiques.

L'accord heureux de la religion et de l'État, si utile et si nécessaire, rétabli aujourd'hui, nous encourage pour exprimer une opinion qui est appuyée de si fortes probabilités, et nous pensons que notre interprétation chrétienne sera accueillie avec une certaine faveur, de quelque côté qu'elle se présente. C'est la première fois que la traduction de l'églogue de Pollion est faite à ce point de vue, et nous croyons de plus qu'ainsi les termes en sont plus exactement conformes au texte. On nous permettra une dernière réflexion que nous suggère cette pensée d'un heureux accord rétabli : le souverain, dont la sollicitude s'occupe incessamment des choses de la religion, qui applique de lui-même les hautes maximes que proclamait l'un des deux grands poëtes du siècle d'Auguste :

Donec templa refeceris, ædesque labentes deorum, (HORACE.)

pourra paraître justifier ainsi cette parole du profond philosophe des *Soirées de Saint-Pétersbourg*, au commencement de ce siècle : « Si l'affinité qui existe entre la religion et la science humaine se réunit dans la tête d'un « homme de génie, l'homme ainsi doué fera cesser tout ce « doute fatal du XVIIIe siècle qui dure encore, et cet homme « doit bientôt naître. »

POLLION

HYMNE DE LA NAISSANCE.

ARGUMENT. — Virgile invoque la muse de Théocrite, poëte de Sicile, dont il imitait jusqu'alors les poésies pastorales, et l'appelle à prendre un ton plus haut pour annoncer une grande naissance qui doit faire le bonheur du genre humain.

Élève tes accords, ô Muse de Sicile,
Le saule, l'arboisier, plaisent peu dans la ville ;
Pour célébrer les champs, si tu soutiens ma voix,
Rends dignes d'un consul, et nos champs, et nos bois.
Les temps sont arrivés, prédits par la sibylle ;
La grande ère s'avance en son cercle mobile :
Voici Saturne, Astrée et leur empire heureux ;
Un divin rejeton va descendre des cieux. (1)
Il vient ce jeune enfant ; par lui dès sa naissance
L'âge de fer s'enfuit, le siècle d'or commence ;
O toi, chaste Lucine, entoure son berceau,
Et la terre a pour roi ton Apollon nouveau. (2)
Oui, sous ton consulat, Pollion, sa lumière
Éclate, et va décrire une immense carrière ; (3)
Notre crime effacé, s'il reste des pervers,
De sa crainte éternelle affranchit l'univers. (4)
Il doit montrer au monde une céleste vie ;

Sicelides Musæ, paùlò majora canamus ;
Non omnes arbusta juvant, humilesque myricæ :
Si canimus sylvas, sylvæ sint consule dignæ.
Ultima Cumæi venit jam carminis ætas :
Magnus ab integro sæclorum nascitur ordo.
Jam redit et Virgo, redeunt Saturnia regna ;
Jam nova progenies cœlo demittitur alto.
Tu modò nascenti puero, quo ferrea primùm
Desinet, ac toto surget gens aurea mundo,
Casta, fave, Lucina : tuus jam regnat Apollo.
Teque adeò, decus hoc ævi, te consule, inibit,
Pollio, et incipient magni procedere menses.
Te duce, si qua manent sceleris vestigia nostri,
Irrita perpetuâ solvent formidine terras

Au milieu des héros honneur de la patrie
On le verra monter aux immortels lambris;
Par son père, il commande à l'univers soumis. (5)
A tes mains, jeune enfant, la terre sans culture
Offre ses premiers dons, sa plus humble parure,
Le lierre qui serpente, et la mûre en festons,
Et l'acanthe qui rit sous de jeunes boutons. (6)
La chèvre revient seule, et livre ses mamelles.
Le troupeau ne craint plus le tigre aux dents cruelles,
Et ton berceau s'entr'ouvre en te versant des fleurs :
Le noir serpent expire, et l'herbe aux sucs trompeurs;
Le baume assyrien naît partout sur leur trace.
Mais quand tu connaîtras les héros de ta race, (7)
Sitôt que tu pourras lire leurs grands exploits,
Apprendre la vertu, ses devoirs et ses lois,
Tous les champs vont jaunir sous des moissons dorées.
La ronce a des raisins, des grappes empourprées;
Distillant un miel pur, les chênes vont s'ouvrir :
De leur faute première un faible souvenir
Force encor les humains à tenter l'onde amère,
A bâtir des remparts, à sillonner la terre.
Je vois d'autres Typhis naviguer vers Colchos

Ille Deûm vitam accipiet, Divisque, videbit
Permixtos heroas, et ipse videbitur illis :
Pacatumque reget patriis virtutibus orbem.
At tibi prima, puer, nullo munuscula cultu,
Errantes hederas passim cum baccare tellus,
Mixtaque ridenti colocasia fundet acantho.
Ipsæ lacte domum referent distenta capellæ
Ubera : nec magnos metuent armenta leones :
Ipsa tibi blandos fundent cunabula flores.
Occidet et serpens, et fallax herba veneni
Occidet : Assyrium vulgò nascetur amomum.
At simul heroum laudes et facta parentis
Jam legere, et quæ sit poteris cognoscere virtus :
Molli paulatim flavescet campus aristâ,
Incultisque rubens pendebit sentibus uva,
Et duræ quercus sudabunt roscida mella.
Pauca tamen suberunt priscæ vestigia fraudis,
Quæ tentare Thetim ratibus, quæ cingere muris
Oppida, quæ jubeant telluri infindere sulcos.

Et l'Argo vers l'Euxin porter d'autres héros.
Mars arme d'autres bras, un Dieu vengeur envoie
Le grand Achille encor combattre devant Troie. (8)
Bientôt quand ta vigueur va croître avec les ans,
Le marchand cessera d'affronter les autans,
D'échanger sur ses nefs tous les tributs du monde,
Et la terre pour tous sera partout féconde.
Le laboureur du joug affranchit les taureaux,
La vigne de l'acier, et le sol des rateaux.
L'art ne déguise plus une laine infidèle,
Dans les prés, le bélier peint sa toison nouvelle ;
Et la pourpre et l'iris revêt de ses couleurs
L'agneau paissant parmi les herbes et les fleurs. (9)
Tournez, fuseaux, tournez, filez ces heureux âges.
Pour eux le Sort, la Parque, ont uni leurs suffrages.
Reçois donc, il est temps, un hommage éternel,
Pur sang de Jupiter, fils préféré du ciel.
Déjà, pour saluer ta présence divine,
Le pôle s'élevant sur son axe s'incline;
Le sein profond des mers frémit, et de plaisir
Le monde entier tressaille à ce grand avenir.
Oh! que pour moi le ciel, remplissant mon envie,

Alter erit tum Tiphys, et altera quæ vehet Argo
Delectos heroas; erunt etiam altera bella,
Atque iterum ad Trojam magnus mittetur Achilles.
Hinc, ubi jam firmata virum te fecerit ætas,
Cedet et ipse mari vector, nec nautica pinus
Mutabit merces : omnis feret omnia tellus.
Non rastros patietur humus, non vinea falcem :
Robustus quoque jam tauris juga solvet arator :
Nec varios discet mentiri lana colores ;
Ipse sed in pratis aries jam suave rubenti
Murice, jam croceo mutabit vellera luto :
Sponte suâ sandyx pascentes vestiet agnos.
Talia sæcla suis dixerunt, currite, fusis
Concordes stabili fatorum numine Parcæ.
Aggredere ô magnos, aderit jam tempus, honores,
Cara Deûm soboles, magnum Jovis incrementum.
Aspice convexo nutantem pondere mundum,
Terrasque, tractusque maris, cœlumque profundum :
Aspice, venturo lætentur ut omnia sæclo.

Me garde assez de jours pour raconter ta vie!
Je ne crains plus alors pour mes nouveaux accents
Orphée et Linus même; oui, je veux dans leurs chants
Voir ce fils d'Apollon soutenu de son père,
Ce fils de Calliope inspiré par sa mère. (10)
De Pan, dieu des bergers, j'accepte les défis:
Pan, devant les bergers, me cédera le prix.
Ta mère, aimable enfant, depuis dix mois soupire;
Reconnais aujourd'hui ta mère à son sourire; (11)
Qui peut, sans ce sourire, aspirer glorieux
Au lit d'une déesse, à la table des dieux? (12)

O mihi tam longæ maneat pars ultima vitæ,
Spiritus, et quantùm sat erit tua dicere facta!
Non me carminibus vincet, nec Thracius Orpheus,
Nec Linus : huic mater quamvis, atque huic pater adsit,
Orphei Calliopea, Lino formosus Apollo.
Pan etiam Arcadiâ mecum si judice certet,
Pan etiam Arcadiâ dicat se judice victum.
Incipe, parve puer, risu cognoscere matrem :
Matri longa decem tulerunt fastidia menses.
Incipe, parve puer; cui non risere parentes,
Nec Deus hunc mensâ, Dea nec dignata cubili est.

NOTES

SUR L'HYMNE DE LA NAISSANCE.

(1) Jam redit et Virgo, redeunt Saturnia regna :
Jam nova progenies cœlo demittitur alto.
Voici Saturne, Astrée et leur empire heureux;
Un rejeton divin est descendu des cieux.

Jam nova progenies, un nouveau rejeton, un nouvel enfant descend du ciel. Plusieurs commentateurs ont traduit : « Un peuple nouveau et supérieur va descendre du haut des cieux » ; ce qui est une erreur. Le sens de *progenies* est fixé ici par ces mots *nascenti puero*, qui viennent de suite après, et par *Deûm soboles*, venant plus bas, termes qui s'appliquent au même enfant. — On voit souvent dans Virgile ces mots : *O mea progenies* ! ô ma progéniture, ô mon fils ! — Ici *nova progenies* sert à préparer, à annoncer le *nascenti puero* du vers suivant; il en est la liaison et la transition. — De plus, il y a dans le vers subséquent ces mots : *Toto surget gens aurea mundo*, un peuple digne de l'âge d'or s'élèvera sur toute la terre; et non pas descendra du ciel. — Nous avons insisté sur ce détail, parce que le contre-sens, d'un peuple nouveau descendant du ciel, a été accepté fréquemment par inattention, et qu'il défigure le sens spécial du morceau.

(2) .... Tuus jam regnat Apollo ;

Et la terre a pour roi ton Apollon nouveau.

Tuus Apollo, le dieu du jour; le dieu de la nouvelle lumière, reçu et adopté par toi, chaste Lucine. C'est une erreur de divers commentateurs d'avoir traduit *tuus* par « ton frère », qui est un mot ajouté, addition fausse et malheureuse.

(3) Tuque adeo, decus hoc ævi, te consule, inibit.

Oui, sous ton consulat, Pollion, sa lumière
Éclate, et va décrire une immense carrière.

Hoc decus ævi, ce lustre de notre âge, cette lumière nouvelle va briller,

(4) .... Si qua manent sceleris vestigia nostri,
Irrita perpetuâ solvent formidine terras.

Notre crime effacé, s'il reste des pervers,
De sa crainte éternelle affranchit l'univers.

Voici le sens du texte, mot par mot : Notre crime, s'il en reste quelque trace, devenu sans effet et annulé, affranchit la terre de la crainte éternelle de la mort. Tout ceci s'applique bien à la rédemption.

(5) Ille Deûm vitam accipiet;

Il doit montrer au monde une céleste vie.

Ille Deûm. Il aura une tenue de vie qui est celle qu'on a parmi les dieux. — Il verra les héros mêlés, c'est-à-dire les héros seront mêlés aux dieux par lui et avec lui, qu'on verra résider au ciel. (Les héros de la nouvelle loi, ses martyrs et ses grands hommes.) Par la vertu de son père, il régira en paix l'univers.

(6) Tout ce passage semble indiquer la simplicité champêtre qui entoura le berceau du Sauveur du monde, l'ami et l'exemple du pauvre : on remarque à ce sujet que la Bible offre une foule de tableaux à la muse pastorale; la majesté des Écritures s'allie naturellement avec la muse des champs. La religion chrétienne est née au milieu des bergers et a conservé beaucoup d'expressions de la langue des bergeries : le bercail sert à désigner le sein de l'Eglise indulgente; les brebis désignent souvent les fidèles; et cet illustre archevêque, qui, de nos jours, se dévouait à la mort sur les traces du grand Rédempteur, s'écriait que le pasteur doit s'immoler pour ses brebis.

(7) At simul heroum.

Ceci peut s'appliquer à un descendant d'Auguste et s'applique également au Messie, qui allait naître de la race des David, des Salomon et des Machabées, rois ou princes, guerriers, poëtes ou législateurs.

(8) Les prédictions qui, par leur nature, sont ordinairement vagues, peuvent s'appliquer à des temps divers. On peut voir dans celle-ci l'expédition extraordinaire dirigée en 1854 vers l'Orient et au fond de l'Euxin, ou mer Noire, par l'héritier du plus grand nom de l'époque moderne. Aucune expédition semblable depuis Auguste n'avait eu lieu dans les parages de la mer Noire, où l'Argo fit la première tentative de

conquête. Elle peut rappeler, par elle-même et par ses suites, cet autre passage de notre poëte :

Cæsar dùm magnus ad altum
Fulminat Euphratem bello, victorque volentes
Per populos dat jura, viamque affectat Olympo.

« César a fait retentir les éclats de son tonnerre jusqu'aux sources de l'Eu-« phrate, et s'attachant le cœur des peuples qui acceptent volontairement ses « règles, il s'ouvre un chemin vers l'immortalité. »

(9) Le poëte entrevoit ici, grâce aux lumières et aux progrès dus à la loi nouvelle de ce nouveau Messie et à la paix qu'elle a fondée, les merveilles de l'industrie moderne, qui affranchissent les peuples des tributs de leurs voisins, et ces créations admirables, ces prodiges de la mécanique qui dispenseront bientôt l'homme des travaux les plus pénibles de la culture.

(10) Le poëte semble indiquer que les écrivains et lyriques juifs de la loi primitive, et les orateurs et poëtes de la nouvelle loi, seront reconnus comme doués d'une élévation et d'un sublime au-dessus des plus grands poëtes du paganisme.

(11) Virgile termine par une allusion morale qui a rapport à son sujet, par un hommage rendu aux avantages des mœurs domestiques et des liens de la famille. Le dernier trait est en souvenir d'Hercule qui, après ses nobles travaux et ses grands services, fut admis au banquet des dieux et devint l'époux d'Hébé, la déesse de la Jeunesse.

(12) Le sujet tout entier de cet hymne semble offrir une allusion à la naissance de l'enfant auguste qui a été récemment donné à la France et qui est aussi, comme celui chanté par Virgile, le gage d'une longue paix et d'un grand avenir. Il continue la dynastie que la France s'est choisie au commencement de ce siècle, dans la personne d'un grand homme qui avait bien mérité d'elle par ses talents et ses services, choix qu'elle a maintenu en le reportant par des votes universels sur l'héritier de ce grand homme, objet d'une égale reconnaissance pour des services non moins éclatants. Qu'il nous soit permis, à l'occasion de cette naissance, de concevoir les mêmes espérances que Virgile, et de rappeler ici ces paroles d'un historien moderne, qui peuvent être un avis utile : « Un peuple voisin, remarquable par son amour de la liberté et son énergie, comme par sa sagesse, s'est attaché de plus en plus à la dynastie et au bill des droits, qu'il s'est choisis et qu'il a adoptés librement, peu d'années avant le siècle dernier, en 1688 : c'est en continuant de respecter ces deux bases et de les faire respecter fermement depuis cette époque, que, par une persévérance et une loyauté qui l'ont préservé des déchirements intérieurs, il a pu faire de si grandes choses en Europe et dans toutes les parties du monde, et qu'il s'est élevé à une si haute prospérité. »

VARIANTES.

Voici quelques passages de la traduction de M. Tissot, qui sont indiqués ici comme variantes, pour le lecteur :

Élève un peu tes chants, ô Muse bocagère.
On n'aime pas toujours l'arbuste et la fougère,
Ou si tu veux chanter la campagne et les bois
Rends dignes d'un consul ton sujet et ta voix.
Prédit par la sibylle un dernier âge avance,
Des siècles écoulés la chaîne recommence.
Saturne a ramené Themis et tous les dieux.
Un nouveau peuple enfin descend du haut des cieux.
Déjà sur les Romains règne Apollon, ton frère.

Nous hasardons quelques observations sur ce passage, et sans entendre déprécier le mérite de la versification. « Muse bocagère, » ne rend pas Muse de Sicile ou du poëte sicilien Théocrite, et ce mot était nécessaire. « Des siècles écoulés, » il faut dire au contraire : « Une suite de grands siècles naît à nouveau. »

« Saturne ramène tous les dieux ; » les douze grands dieux et les demi-dieux ne sont pas ramenés ; il s'agit d'un dieu de lumière tout nouveau.

« Un nouveau peuple descend ; » il faut dire, un rejeton, un nouvel enfant.

« Règne Apollon ton frère ; » il n'y a pas de frère dans le texte ; disons : Cet enfant qui est le tien, que tu as reçu et adopté, va être pour toi le dieu du jour.

Voici la fin de l'Églogue de M. Tissot :

Approche, il en est temps, monte aux honneurs suprêmes,
O du grand Jupiter noble postérité,
Et vois pour applaudir à ta prospérité
Sur son axe éternel se balancer le monde.
Entends la vaste terre, entends la mer profonde,
L'univers partageant l'allégresse des cieux
Saluer l'âge d'or que promettent les dieux.

TITYRE

OU

ÉLÉGIE SUR LES GUERRES CIVILES

ET REMERCIEMENT A CÉSAR AUGUSTE, PACIFICATEUR.

ARGUMENT. Après la bataille de Philippes, où périrent Brutus et Cassius, meurtriers de Jules César, le gouvernement des triumvirs avait distribué aux soldats vétérans les terres des vaincus et de leurs partisans. Dans ces distributions fut compris le territoire de Crémone dont les habitants avaient embrassé le parti de Brutus, et quelques champs voisins dépendants de Mantoue y furent ajoutés. Le père de Virgile, possesseur d'un petit domaine dans ces cantons, en fut dépouillé. Virgile, déjà connu par quelques poésies, obtint de César Octave, et appuyé de la recommandation de Pollion, la restitution de l'héritage paternel.

Pour témoigner sa reconnaissance, Virgile composa cette églogue, où, dans le langage de deux bergers, il peint d'un côté les douleurs de l'exilé victime des discordes publiques, et de l'autre le bonheur de celui qui, à l'abri de ces commotions politiques, conserve ses possessions. Il rend hommage à César Octave, plus tard empereur sous le nom d'Auguste, de cette félicité; mais en même temps il lui donne une noble leçon; en retraçant avec énergie les crimes de ces soldats impies qui s'emparent violemment du patrimoine de leurs concitoyens, moins heureux que le père du poëte. Cette pièce ne contient que peu d'imitations de Théocrite, et paraît moins une pastorale qu'une plainte éloquente contre les horreurs de la guerre civile. Aussi Virgile s'en est fait honneur lui-même à la fin des *Géorgiques*, lorsqu'il dit que dans sa jeunesse hardie il osa chanter le bonheur de Tityre.

MÉLIBÉE.

Tu reposes, Tityre, à l'abri de ces hêtres,
Tu modules des sons sur tes pipeaux champêtres;
Mais, pour nous! nous quittons nos doux champs, nos foyers.
Nous fuyons la patrie: ô Tityre! à nos pieds
Etendu mollement sous ces épais ombrages,
Du nom d'Amaryllis tu remplis les bocages.

TITYRE.

Cher Mélibée, un dieu nous a fait ce loisir.

MELIBOEUS.

Tityre, tu patulæ recubans sub tegmine fagi,
Sylvestrem tenui Musam meditaris avenâ:
Nos patriæ fines et dulcia linquimus arva;
Nos patriam fugimus; tu, Tityre, lentus in umbrâ,
Formosam resonare doces Amaryllida sylvas.

TITYRUS.

O Melibœe, deus nobis hæc otia fecit.

C'est un dieu ; d'un sang pur son autel doit rougir. (1)
Par lui, tu vois errer mes troupeaux, et moi-même
Essayer les accords et les chansons que j'aime.

MÉLIBÉE.

Ah ! je n'ai point d'envie et j'admire ton sort :
On porte dans nos champs et le trouble et la mort ;
Ces chèvres, tu le vois, vite je les entraîne,
Tityre, et celle-ci, je la mène avec peine ;
Car sur la roche nue, hier elle a mis bas
Deux chevreaux, doux espoir, délaissés sur nos pas.
J'aurais prévu ces maux avec plus de science.
La foudre sur nos pins les annonçait d'avance,
Et du creux de l'yeuse un sinistre corbeau.
Mais, Tityre, apprends-nous quel est ce dieu nouveau.

TITYRE.

J'avais pensé que Rome, apprends mon ignorance,
De la cité voisine était la ressemblance,
Et des murs qui souvent ont reçu nos brebis :
Ainsi je comparais la chèvre et ses petits,
Les faibles aux puissants, les agneaux à leur mère.
Rome entre les cités lève sa tête altière

Namque erit ille mihi semper Deus : illius aram
Sæpè tener nostris ab ovilibus imbuet agnus,
Ille meas errare boves, ut cernis, et ipsum
Ludere quæ vellem calamo permisit agresti.
M. Non equidem invideo, miror magis : undique totis
Usque adeò turbatur agris. En ipse capellas
Protenus æger ago : hanc etiam vix, Tityre, duco.
Hic inter densas corylos modò namque gemellos.
Spem gregis, ah ! silice in nudâ connixa reliquit.
Sæpè malum hoc nobis, si mens non læva fuisset,
De cœlo tactas memini prædicere quercus ;
Sæpè sinistra cavâ prædixit ab ilice cornix.
Sed tamen, iste Deus, qui sit, da, Tityre, nobis.
T. Urbem quam dicunt Romam, Melibœe, putavi
Stultus ego huic nostræ similem, quò sæpè solemus
Pastores ovium teneros depellere fœtus.
Sic canibus catulos similes, sic matribus hœdos
Nôram : sic parvis componere magna solebam.
Verùm hæc tantùm alias inter caput extulit urbes.

Comme au-dessus des joncs les superbes cyprès.

MÉLIBÉE.

Mais pour voir Rome enfin, quels étaient tes projets?

TITYRE.

La liberté! c'est là qu'était mon espérance; (2)
La liberté tenta ma longue indifférence;
Elle vint lorsque l'âge eut blanchi mes cheveux,
Me regarda bien tard, et sourit à mes vœux,
Aimé d'Amaryllis, libre de Galatée.
Sous sa chaîne pesante, et trop longtemps portée,
Nul espoir d'être heureux, nul fruit de mes travaux.
En vain de mon bercail sortaient de gras agneaux,
En vain mon lait passait à notre ingrate ville,
Mon bras ne fut jamais chargé d'un gain utile.

MÉLIBÉE.

Je vis Amaryllis invoquer tous les dieux,
Laisser pendre aux rameaux tant de fruits précieux:
Tityre était absent. O Tityre! en nos plaines,
Ces arbres t'appelaient, ces sapins, ces fontaines.

TITYRE.

Que faire en mes projets? je ne pouvais ailleurs
Pour sortir de mes fers trouver des dieux meilleurs.
Là, j'ai vu ce héros pour qui de mes génisses

Quantùm lenta solent inter viburna cupressi.
M. Et quæ tanta fuit Romam tibi causa videndi?
T. Libertas: quæ, sera, tamen respexit inertem,
Candidior postquàm tondenti barba cadebat:
Respexit tamen, et longo post tempore venit,
Postquàm nos Amaryllis habet, Galatea reliquit.
Namque (fatebor enim) dum me Galatea tenebat,
Nec spes libertatis erat, nec cura peculi.
Quamvis multa meis exiret victima septis,
Pinguis et ingratæ premeretur caseus urbi,
Non unquàm gravis ære domum mihi dextra redibat.
M. Mirabar quid mœsta Deos, Amarylli, vocares;
Cui pendere sua patereris in arbore poma.
Tityrus hinc aberat: ipsæ te, Tityre, pinus,
Ipsi te fontes, ipsa hæc arbusta vocabant.
T. Quid facerem? neque servitio me exire licebat,
Nec tam præsentes alibi cognoscere divos.
Hic illum vidi juvenem, Melibœe, quotannis

Je ferai chaque mois fumer les sacrifices :
« Allez, enfants, dit-il, engraissez vos troupeaux,
« Comme autrefois, sans crainte, attelez vos taureaux. »

MÉLIBÉE.

O fortuné vieillard ! ainsi ton héritage
Te reste et te suffit ; quoique le marécage
Et l'aride caillou nuise à ces prés fleuris,
Sur une herbe inconnue amenant tes brebis
Tu ne crains pas du moins de nouvelle pâture,
Le mal des bœufs voisins, contagieuse injure.
Heureux vieillard! auprès de nos fleuves chéris, (3)
A la source sacrée, et sous leurs frais abris,
Le repos te suivra; sur le bord de tes haies
L'abeille, parcourant leurs vertes oseraies,
Butinera son miel; tu pourras, par moments,
T'endormir au doux bruit de leurs bourdonnements.
Tu vas voir sous l'ormeau roucouler les palombes,
Tendre objet de tes soins, murmurer les colombes;
Et là-haut sur un roc, entonnant ses concerts,
Le hardi bûcheron fait retentir les airs.

TITYRE.

Oui, l'on verra la mer désertant son rivage (4)

Bis senos cui nostra dies altaria fumant.
Hic mihi responsum primus dedit ille petenti :
Pascite, ut antè, boves, pueri; submittite tauros.
M. Fortunate senex, ergo tua rura manebunt;
Et tibi magna satis : quamvis lapis omnia nudus,
Limosoque palus obducat pascua junco :
Non insueta graves tentabunt pabula fœtas,
Nec mala vicini pecoris contagia lædent.
Fortunate senex, hic, inter flumina nota,
Et fontes sacros, frigus captabis opacum.
Hinc tibi, quæ semper vicino ab limite sepes
Hyblæis apibus florem depasta salicti,
Sæpè levi somnum suadebit inire susurro.
Hinc altâ sub rupe canet frondator ad auras.
Nec tamen interea raucæ, tua cura, palumbes,
Nec gemere aëriâ cessabit turtur ab ulmo.
T. Antè leves ergo pascentur in æthere cervi,
Et freta destituent nudos in littore pisces :
Antè, pererratis amborum finibus, exul

Abandonner à sec les poissons sur la plage,
Le cerf léger dans l'air paître l'azur des cieux;
Et les fleuves changeant de climats et de lieux,
L'Elbe s'unir au Tigre, ou, loin de l'Helvétie,
Le Rhin porter son onde aux peuples de l'Asie,
Avant que je l'oublie, et que d'un dieu sauveur
L'image et les bienfaits sortent de notre cœur!

MÉLIBÉE.

Mais nous, il nous faut voir les sables de Libye,
Habiter sur l'Araxe, aborder la Scythie,
Ou ces Bretons lointains, que de ses flots amers
Thétys a séparés d'avec tout l'univers.
Un jour peut-être, un jour, épuisé de souffrance,
Je reverrai ces lieux témoins de mon enfance,
Cette pauvre cabane avec ses humbles toits,
Que le chaume protége à l'ombre de ce bois;
Bien des ans auront fui, quand après tant de peines
Je pourrai plein de joie admirer mes domaines.
Et quoi donc un barbare obtiendra mes sillons?
Soldat impie, ainsi tu ravis mes moissons?
Voilà vos tristes fruits, ô discordes civiles!
Voilà pour qui nos mains semaient ces champs fertiles:

Aut Ararim Parthus bibet, aut Germania Tigrim,
Quàm nostro illius labatur pectore vultus.
M. At nos hinc alii sitientes ibimus Afros,
Pars Scythiam, et rapidum Cretæ veniemus Oaxem,
Et penitus toto divisos orbe Britannos.
En unquam patrios longo post tempore fines,
Pauperis et tuguri congestum cespite culmen,
Post aliquot, mea regna videns, mirabor aristas?
Impius hæc tam culta novalia miles habebit?
Barbarus has segetes? En quo discordia cives
Perduxit miseros : en queis consevimus agros.
Insere nunc, Melibœe, pyros, pone ordine vites.
Ite meæ, felix quondam pecus, ite, capellæ :
Non ego vos posthac, viridi projectus in antro,
Dumosâ pendere procul de rupe videbo.
Carmina nulla canam : non, me pascente, capellæ,
Florentem cytisum, et salices carpetis amaras.
T. Hic tamen hâc mecum poteris requiescere nocte,
Fronde super viridi. Sunt nobis mitia poma,

Mélibée, aujourd'hui greffe donc tes poiriers,
Va de tes jeunes ceps dresser les espaliers !
Troupeau jadis heureux, ô chèvres bien-aimées,
Allez, je ne dois plus aux roches embaumées
Voir vos pas se suspendre, et vos bonds indiscrets
Égayer votre maître au bord d'un antre frais.
Je ne dois plus chanter ; à notre loi soumises,
Vous ne brouterez plus le saule et les cytises.

TITYRE.

Tu pourras cette nuit reposer avec moi ;
Un lit de vert feuillage est préparé pour toi.
Nous avons de doux fruits et d'abondant laitage,
La châtaigne amollie et plus d'un gras fromage.
Viens ; vois les toits déjà fumer dans nos vallons,
Et l'ombre s'allongeant descend du haut des monts.

Castaneæ molles, et pressi copia lactis.
Et jam summa procul villarum culmina fumant,
Majoresque cadunt altis de montibus umbræ.

NOTES
SUR L'ÉLÉGIE OU L'ÉGLOGUE DE TITYRE.

(1) O Mélibée, un dieu nous a fait ce loisir,
C'est un dieu ; d'un sang pur son autel doit rougir.

Cette expression poétique de la reconnaissance de Virgile envers César Auguste lui a attiré une note sévère, sur cette première églogue de la part d'un traducteur en vers, enlevé aux lettres il y a peu d'années, dans un âge avancé, et membre de l'Académie : « Ériger, dit-il, en dieu un usurpateur sanguinaire, consacrer son génie à déifier les méchants, c'est vouloir tromper la postérité prostituer les plus beaux dons de la nature. »

Nous croyons que les souvenirs de son premier âge, passé sous la période de 1792 à 1800, ont égaré ici le traducteur, qui, d'ailleurs, était bienveillant et aimant la jeunesse. Chez un homme de goût, l'esprit de parti peut quelquefois faire illusion et prêter de fausses couleurs aux sentiments les plus justes et les plus simples. Pline le naturaliste, le fidèle dépositaire des connaissances et des opinions des anciens, dit que le mortel qui porte secours aux mortels est un dieu. Ceci justifie suffisamment les expressions de Virgile, sauvé du naufrage au milieu de ses concitoyens par la main de César Auguste, et ensuite témoin de la paix universelle qui eut lieu peu de temps après. Nous avons aussi répondu dans la notice aux reproches violents dont César Auguste a été l'objet.

(2) « La liberté ! c'est là qu'était mon espérance;
« Elle vint lorsque l'âge eut blanchi mes cheveux.

C'était une coutume assez ordinaire chez les Romains d'affranchir les esclaves après un long service et lorsqu'ils commençaient à toucher à la vieillesse. C'est pour faire allusion à cet usage que Virgile, qui s'est peint sous la figure de Tityre conservant son patrimoine, exprime ainsi son affranchissement de l'oppression des soldats et représente Tityre comme un vieillard qu'un patron bienfaisant délivre enfin de sa servitude. On lit aussi dans la Bible que Judith donna la liberté, vers la fin de ses jours, à cette fidèle servante qui l'avait accompagnée dans sa célèbre entreprise pour chasser les ennemis de sa patrie.

(3) Heureux vieillard, auprès de nos fleuves chéris, etc.

Ces vers sont célèbres dans l'original par leur harmonie imitative. Nous ferons sans doute plaisir en donnant ici, comme exemple d'une heureuse diversité, la traduction de M. Tissot, dont l'œuvre est, en général, très-estimable.

Heureux vieillard, ici nos fontaines sacrées,
Nos forêts, te verront sous leur sombre épaisseur
De l'ombrage et des eaux respirer la fraîcheur.
En effleurant le saule et ta verte clôture,
L'essaim du mont Hybla par son léger murmure
T'invitera souvent aux douceurs du repos.

(4) Oui, l'on verra la mer désertant son rivage, etc.
Avant que je l'oublie et que d'un dieu sauveur
L'image et les bienfaits sortent de notre cœur.

Voici, sur ce second passage, les vers du même traducteur que nous avons cité :

On verra dans les airs voler le daim rapide,
Les poissons délaissés par l'élément humide ;
Exilés tous les deux en des climats divers,
La Saône ira du Parthe abreuver les déserts,
Le Tigre des Germains baignera le rivage
Avant que de ce dieu mon cœur perde l'image.

Ces éloges, ces vers durables qui consacrent la gloire du poëte et de son héros, Virgile en avait trouvé l'exemple dans Théocrite, qui a chanté la gloire du prince bienfaisant sous lequel il vivait, celle d'Hiéron, qui devint tyran, selon l'expression antique, c'est-à-dire souverain de Sicile, après en avoir apaisé les dissensions. Voici quelques extraits tirés de la seizième idylle de Théocrite ; ils donneront une idée du poëte qui servit de modèle à Virgile :

Les Muses seules donnent l'immortalité aux mortels, tandis que les richesses des morts sont la proie d'un avide héritier : un héros paraîtra que j'immortaliserai dans mes vers : ses exploits égaleront ceux d'Alcide et d'Ajax. Les Syracusains ont saisi la lance et le bouclier d'acier. Au milieu d'eux Hiéron, égal aux héros des vieux âges, revêt son armure, l'aigrette flotte sur son casque.

Par lui les premiers habitants reviennent dans ces villes qu'avait détruites la main de nos sacrilèges ennemis. Ils cultivent aujourd'hui leurs champs couverts de verdure ; des milliers de brebis bêlent comme autrefois dans nos gras pâturages.

Vous, poëtes, portez l'honneur d'Hiéron au delà des mers de Scythie, et jusqu'aux lieux où l'illustre Sémiramis cimenta par le bitume onctueux les vastes remparts de Babylone.

SILÈNE

HYMNE DE LA CRÉATION DU MONDE

ET DES MÉTAMORPHOSES.

Argument. Silène, dieu champêtre, savant sur les origines des choses et nourricier de Bacchus, chante la formation du globe et les premiers inventeurs et législateurs, Prométhée, Orphée, Hésiode, et les temps héroïques et mythologiques. On croit que cet abrégé si poétique de la mythologie des anciens a donné à Ovide l'idée première de son grand poëme des *Métamorphoses*. Cet hymne est dédié au consul Varus, dont l'éloge sert d'introduction.

Jadis notre Thalie, amante des forêts,
S'égara sans rougir en leurs détours secrets;
La première elle osa, dans sa verve facile,
Se jouer librement aux airs de la Sicile.
Bientôt ma voix hardie, au milieu des combats,
Voulut chanter les rois, mais Apollon, tout bas,
Me tira par l'oreille et me dit : « O Tityre,
Sois fidèle aux bergers, à leur modeste empire;
Fais paître tes brebis, redis-leur tes chansons. »
Ainsi ma Muse encor se cache en ces vallons.
Assez d'autres, Varus, vont célébrer ta gloire,
Consacrer tes exploits d'éternelle mémoire,
Mes chants me sont dictés; s'ils trouvent un lecteur,
S'ils peuvent plaire encore, ô Varus, le pasteur,
Les saules, les forêts, d'une égale harmonie,
Chanteront tes hauts faits et ton divin génie;

Prima Syracosio dignata est ludere versu
Nostra, nec erubuit sylvas habitare Thalia.
Cùm canerem reges et prælia, Cynthius aurem
Vellit, et admonuit : Pastorem, Tityre, pingues
Pascere oportet oves, deductum dicere carmen
Nunc ego (namque super tibi erunt qui dicere laudes,
Vare, tuas cupiant, et tristia condere bella)
Agrestem tenui meditabor arundine Musam.
Non injussa cano : si quis tamen hæc quoque, si quis
Captus amore leget; te nostræ, Vare, myricæ,
Te nemus omne canet : nec Phœbo gratior ulla est,
Quam sibi quæ Vari præscripsit pagina nomen

Quel tribut plus flatteur et plus cher à Phébus,
Que la page où s'inscrit le grand nom de Varus!
Chante, ô Muse! en son antre, où le jour luit à peine,
Mnasilus et Chromis aperçurent Silène.
Il dormait, et son sein grâce aux dons de Bacchus,
Semblait comme toujours gonflé des divins jus.
A terre on voit des fleurs, et sa couronne encore,
Mais par une anse usée il retient son amphore.
Le couple fond sur lui, l'enchaîne avec ses fleurs;
De l'espoir de ses chants il flattait les pasteurs.
Accourant à leurs cris, Églé les encourage,
Églé, brillante nymphe, ornement du bocage;
Elle cueille une mûre, et sa folâtre main
L'éveille et peint son front d'un vermillon soudain.
Le vieillard lui sourit : Quoi, dit-il, on m'enchaîne?
Vous surprenez un dieu; c'est assez sur Silène.
Délivrez-moi; bergers, voici les chants promis;
Je garde à celle-ci, plus tard, un autre prix.
Aussitôt on eût vu les Faunes, le Satyre,
Danser autour de lui, dans leur joyeux délire,
Les chênes balancer leurs fronts majestueux;
Et jadis d'Apollon le luth harmonieux

Pergite, Pierides, Chromis et Mnasilus in antro
Silenum pueri somno videre jacentem,
Inflatum hesterno venas, ut super, Iaccho.
Serta procul tantùm capiti delapsa jacebant;
Et gravis attritâ pendebat cantharus ansâ.
Aggressi (nam sæpe senex spe carminis ambo
Luserat) injiciunt ipsis ex vincula sertis.
Addit se sociam, timidisque supervenit Ægle,
Ægle Naïadum pulcherrima : jamque videnti
Sanguineis frontem moris, et tempora pingit.
Ille dolum ridens : Quò vincula nectitis? inquit.
Solvite me, pueri : satis est potuisse videri.
Carmina, quæ vultis, cognoscite : carmina vobis;
Huic aliud mercedis erit. Simul incipit ipse.
Tum vero in numerum Faunosque ferasque videres
Ludere, tum rigidas motare cacumina quercus.
Nec tantùm Phœbo gaudet Parnassia rupes,
Nec tantùm Rhodope miratur et Ismarus Orphea.
Namque canebat uti magnum per inane coacta

Charmait moins l'Hélicon et les bois du Parnasse;
L'Ismare admira moins le chantre de la Thrace.
Il dit comment, formé des éléments divers, (1)
Apparut lentement le naissant univers :
La terre, l'air, la mer, rassemblés dans l'espace,
Sortirent du grand vide, et le feu de leur masse.
Thétys du sol plus ferme embrasse le contour,
Et toute chose a pris sa forme tour à tour :
Le soleil s'est levé sur la terre étonnée,
Il fait monter l'orage, il chasse la nuée ;
On voit les bois grandir, les rares animaux
Sur les monts inconnus montrent leurs fronts nouveaux.
Des pierres de Pyrrha la féconde semence
Apparaît, et bientôt l'âge d'or qui s'avance,
Prométhée inventeur, son larcin, ses vautours.
Il dit le jeune Hylas délaissé sans secours,
Et ses amis errants aux sources du rivage,
Qui du doux nom d'Hylas font retentir la plage.
Et toi qui suis des yeux cet éclatant taureau, (2)
Gémis, Pasiphaé, sur ton amour nouveau;
Sans ce troupeau fatal, qui fit ta destinée,
Rien n'eût troublé ta vie, ô reine infortunée!

Semina, terrarumque, animæque, marisque fuissent,
Et liquidi simul ignis : ut his exordia primis
Omnia, et ipse tener mundi concreverit orbis :
Tum durare solum, et discludere Nerea ponto
Cœperit, et rerum paulatim sumere formas :
Jamque novum ut terræ stupeant lucescere solem,
Altiùs atque cadant submotis nubibus imbres :
Incipiant sylvæ cùm primùm surgere, cùmque
Rara per ignotos errent animalia montes.
Hinc lapides Pyrrhæ jactos, Saturnia regna,
Caucaseasque refert volucres, furtumque Promethei.
His adjungit, Hylan nautæ quo fonte relictum
Clamâssent; ut littus, Hyla, Hyla, omne sonaret.
Et fortunatam, si nunquam armenta fuissent,
Pasiphaën nivei solatur amore juvenci.
Ah! virgo infelix, quæ te dementia cepit!
Prœtides implérunt falsis mugitibus agros :
At non tam turpes pecudum tamen ulla secuta est
Concubitus; quamvis collo timuisset aratrum,

Hélas ! vierge imprudente, où s'égarent tes sens?
Les filles de Prétus, de leurs rauques accents (3)
Remplissaient les forêts ; ah ! du moins leurs caprices
N'offraient point à Vénus de honteux sacrifices,
Leurs mains cherchaient en vain le croissant sur leur front,
Du joug leur col d'ivoire en vain craignait l'affront.
Malheureuse ! à ces monts tu vas conter tes plaintes ;
Lui, mollement couché sur un lit d'hyacinthes,
D'herbages et de fleurs rumine son repas,
Sous un chêne touffu prolonge ses ébats ;
Puis, dans les grands troupeaux il cherche son amante.
O nymphes de Dicté, si dans sa course errante
Vous rencontrez les pas du taureau qui me fuit,
Fermez, fermez ces bois, et le jour et la nuit !
Peut-être une génisse, un tapis d'herbe fine,
Bien loin l'auront conduit aux haras de Gortyne.
Il poursuit, et ses chants vont ranimer encor
La vierge que ravit l'éclat des pommes d'or ;
Les sœurs de Phaéton, sous une écorce amère,
Lèvent leurs bras au ciel, et pleurent sur leur frère.
Sur les bords du Permesse il conduisait Gallus,
Vers les monts d'Aonie, à la cour de Phébus : (4)

Et sæpè in lævi quæsisset cornua fronte.
Ah ! virgo infelix, tu nunc in montibus erras :
Ille, latus niveum molli fultus hyacintho,
Ilice sub nigra pallentes ruminat herbas :
Aut aliquam in magno sequitur grege. Claudite, Nymphæ,
Dictææ Nymphæ, nemorum jam claudite saltus :
Si quà fortè ferant oculis sese obvia nostris
Errabunda bovis vestigia. Forsitan illum,
Aut herbâ captum viridi, aut armenta secutum,
Perducant aliquæ stabula ad Gortynia vaccæ.
Tum canit Hesperidum miratam mala puellam :
Tum Phaëtontiadas musco circumdat amaræ
Corticis, atque solo proceras erigit alnos.
Tum canit, errantem Permessi ad flumina Gallum
Aonas in montes ut duxerit una sororum :
Utque viro Phœbi chorus assurrexerit omnis ;
Ut Linus hæc illi divino carmine pastor,
Floribus atque apio crines ornatus amaro,
Dixerit : Hos tibi dant calamos, en accipe, Musæ,

Devant lui se levait tout le chœur du Parnasse ;
Euterpe le guidait, et lui montrait sa place ;
Et le divin Linus, orné d'ache et de fleurs :
Reçois, lui disait-il, ce présent des neuf Sœurs,
Ces chalumeaux par qui le poëte d'Ascrée
Faisait sortir les pins de leur forêt sacrée :
Que Gryna, par tes chants, conserve son renom,
Et soit toujours le bois favori d'Apollon!
Il dit les deux Scylla : l'une a trahi son père! (5)
L'autre aux vaisseaux d'Ulysse, en proie à l'onde amère,
Offre ses flancs marbrés, ceints de monstres affreux,
Qui brisent sous leurs dents les nochers malheureux.
On voit fuir au désert et d'une aile nouvelle
Planer, sur son palais, la triste Philomèle ; (6)
Térée ainsi puni, son barbare festin,
Et son corps transformé par un juste destin.
Chants heureux que Phébus, le divin interprète,
Enseignait aux lauriers, au pied du Taïgète,
Silène vous répète; et partout les vallons
Portent ses doux concerts jusqu'au sommet des monts.
Enfin Vesper paraît; délaissant ces bocages,
Les bergers à regret ferment les pâturages.

Ascræo quos ante seni : quibus ille solebat
Cantando rigidas deducere montibus ornos :
His tibi Grynæi nemoris dicatur origo :
Ne quis sit lucus, quo se plus jactet Apollo.
Quid loquar? aut Scyllam Nisi, aut quam fama secuta est,
Candida succinctam latrantibus inguina monstris,
Dulichias vexasse rates, et gurgite in alto,
Ah! timidos nautas canibus lacerâsse marinis?
Aut ut mutatos Terei narraverit artus?
Quas illi Philomela dapes, quæ dona parârit?
Quo cursu deserta petiverit, et quibus ante
Infelix sua tecta supervolitaverit alis?
Omnia quæ, Phœbo quondam meditante, beatus
Audiit Eurotas, jussitque ediscere lauros,
Ille canit : pulsæ referunt ad sidera valles.
Cogere donec oves stabulis, numerumque referre
Jussit, et invito processit Vesper olympo.

NOTES

SUR L'HYMNE DE LA CRÉATION DU MONDE

ET DES MÉTAMORPHOSES.

(1) Namque canebat, etc.

Nous avons admis une interversion légère dans les termes de la traduction, en donnant d'abord le résultat premier de la création, et entrant ensuite dans le détail, comme s'il y avait : *Orbis concrevit ex primis exordiis*, et ensuite : *Semina fuerunt coacta;* ce qui revient au même. *Tener* et *concrevit* sont rendus par image et par équivalent. Tout le morceau est d'une assez grande difficulté, et il en faut tenir compte.

(2) Pasiphaé, jeune épouse du législateur Minos, roi de l'île de Crète, aima, dit-on, un jeune homme nommé Taurus, et, sans doute, c'est ce qui donna lieu parmi les Grecs, peuple léger et railleur, à cette fable du taureau.

(3) Les filles de Prétus, roi d'Argos, se vantaient d'être plus belles que Junon, qui les frappa d'une folie furieuse : elles se croyaient changées en génisses.

(4) Gallus, grand général et grand poëte, qui a laissé plusieurs élégies dignes de Properce : il est le sujet de la dernière églogue de Virgile, dont il était l'ami.

(5) Il y eut deux Scylla : l'une qui trahit son père Nisus, roi de Mégare, et livra la ville aux ennemis; l'autre, fille de Phorcus, dieu marin, qui fut changée en écueil sur le détroit qui est entre l'Italie et la Sicile. En face est l'écueil de Charybde, d'où vient le proverbe : Être placé entre Charybde et Scylla.

(6) Infelix supervolitaverit alis.

L'épithète d'*infelix* (infortunée), qui appelle l'intérêt, ne peut s'appliquer au farouche Térée, qui consomma un attentat odieux sur sa belle-sœur Philomèle, et ensuite lui coupa la langue, quoique plusieurs commentateurs, ainsi que M. Tissot lui-même, l'aient ainsi pensé. Cette épithète s'applique à la triste Philomèle, qui, sous sa forme nouvelle, plane quelque temps, ainsi que sa sœur, sur le palais qu'elle habite. Il paraît d'ailleurs assez évident que ces désinences redoublées, *parârit*, *petiverit*, *supervolitaverit*, se rapportent toutes au même sujet, qui est Philomèle.

L'histoire de Deucalion et Pyrrha, celle d'Atalante, les métamorphoses des deux Scylla, et de Térée et Philomèle, sont décrites avec les plus grands détails et le plus de charme dans le grand poëme d'Ovide; Virgile n'a pu ici qu'en donner les principaux traits. Le lecteur pourra lire ces morceaux dans Ovide, pour apprécier la différence de manière de deux grands poëtes sur un même sujet. Voir à cet égard la traduction en vers d'Ovide, par Fariau-Saint-Ange, membre de l'Académie française,

qui a donné tous les poëmes d'Ovide, et dont l'auteur de ce livre s'honore d'être le neveu.— Voici quelques passages de M. Tissot :

Les bergers, dès longtemps le dieu qui les abuse
Leur promet ses chansons, que toujours il refuse,
De sa propre guirlande enchaînent le trompeur.
Mais ils tremblaient : Églé vient calmer leur frayeur,
Églé, de nos forêts la plus rare merveille.
Déjà ses doigts rougis de la mûre vermeille
Ont coloré le front et les tempes du dieu.

Il peint Gallus errant aux bords de l'Hippocrène ;
Aux sommets d'Aonie une Muse l'entraîne,
Tout le sacré vallon se lève en son honneur,
On entend du hautbois l'immortel inventeur.

Dirai-je de Scylla les piéges effrayants,
Ses flancs d'albâtre armés de monstres aboyants,
Et les vaisseaux d'Ulysse, et tremblantes victimes,
Ses nochers en lambeaux traînés sous les abîmes ?
Dirai-je Philomèle et son cruel festin ?
Comment, nouvel oiseau, de son vol incertain,
Le malheureux Térée au bois se précipite,
Et sur ses propres toits voltige avant sa fuite.

DAPHNIS

ÉLÉGIE SUR LA MORT DE JULES CÉSAR.

ARGUMENT. Le poëte introduit deux bergers, Ménalque et Mopsus, dont l'un dépeint les nymphes pleurant la mort de César, et les pasteurs lui élevant un tombeau ; l'autre fait son apothéose.

MÉNALQUE.

Mopsus, toi qui sais l'art d'enfler les chalumeaux,
Et moi celui des vers, au pied de ces ormeaux
Essayons-nous tous deux, couverts de leur feuillage.

MOPSUS.

Plus jeune, c'est à moi de céder à ton âge,
O Ménalque, ou plutôt viens sous cet antre obscur.
Évitons, loin du vent, un ombrage peu sûr.
La mousse ici pour nous sous le pampre s'étale.

MÉNALQUE.

Dans ces bois Amyntas seul prétend qu'il t'égale.

MOPSUS.

Amyntas ? il prétend s'égaler à Phébus.

MÉNALQUE.

Commence, et redis-moi les combats de Codrus,
Alcon et ses honneurs, Phillis et son délire,
Et donnons nos chevreaux à garder à Tityre.

MENALCAS.

Cur non, Mopse, boni quoniam convenimus ambo,
Tu calamos inflare leves, ego dicere versus,
Hic corylis mixtas inter considimus ulmos?

MOPSUS.

Tu major : tibi me est æquum parere, Menalca ;
Sive sub incertas Zephyris motantibus umbras,
Sive antro potiùs succedimus : aspice ut antrum
Sylvestris raris sparsit labrusca racemis.

M. Montibus in nostris solus tibi certet Amyntas.

Mo. Quid, si idem certet Phœbum superare canendo ?

M Incipe, Mopse, prior ; si quos aut Phillidis ignes,
Aut Alconis habes laudes, aut jurgia Codri.
Incipe : pascentes servabit Tityrus hœdos

MOPSUS.

Je veux te dire un chant dont j'ai gravé les vers,
Dont ma main sur un hêtre a noté tous les airs.
Mais appelle Amyntas pour commencer la lutte.

MÉNALQUE.

Cher Mopsus, aux combats du chant ou de la flûte,
Cet Amyntas te cède, autant qu'à l'olivier
Cède le saule amer, la lavande au rosier.

MOPSUS.

Assez, ô bon Ménalque! à tes vœux je rends grâce.
Mais nous voici sous l'antre, et l'ombre nous fait place.
Les nymphes sur Daphnis, et sa cruelle mort, (1)
Gémissaient : bois, ruisseaux, vous déploriez son sort,
Quand sa mère embrassant ses misérables restes
Accusait et les dieux et les astres funestes.
Durant ces tristes jours, au bord des fraîches eaux,
Nul pasteur, ô Daphnis, n'amena ses taureaux;
Nul ne vit la génisse, ou le coursier superbe,
Toucher l'onde du fleuve, ou même effleurer l'herbe :
La forêt, le rocher, s'unit à nos douleurs,
Et le lion d'Afrique en répandit des pleurs.

Mo. Immo hæc, in viridi nuper quæ cortice fagi
Carmina descripsi, et modulans alterna notavi,
Experiar : tu deinde jubeto certet Amyntas.
M. Lenta salix quantùm pallenti cedit olivæ,
Puniceis humilis quantùm saliunca rosetis :
Judicio nostro tantùm tibi cedit Amyntas.
Mo. Sed tu desine plura, puer : successimus antro.
Extinctum Nymphæ crudeli funere Daphnim
Flebant : vos coryli, testes, et flumina Nymphis,
Cùm, complexa sui corpus miserabile nati,
Atque Deos atque astra vocat crudelia mater.
Non ulli pastos illis egêre diebus
Frigida, Daphni, boves ad flumina : nulla neque amnem
Libavit quadrupes, nec graminis attigit herbam.
Daphni, tuum Pœnos etiam ingemuisse leones
Interitum, montesque feri sylvæque loquuntur.
Daphnis et Armenias curru subjungere tigres
Instituit; Daphnis thiasos inducere Baccho,

Daphnis, tu sus dompter les tigres d'Arménie,
Façonner pour Bacchus le thyrse de l'orgie,
Et de pampres couvrir les souples javelots.
Comme un taureau décore, embellit les troupeaux,
La grappe d'or la vigne, et l'épi la fougère,
Tu fus l'honneur des tiens, l'ornement de la terre.
Depuis que le destin te ravit à nos yeux,
Apollon et Palès se sont enfuis tous deux.
Les sillons qui portaient les moissons opulentes
Offrent des joncs durcis, des pailles décevantes;
La ronce aux dards aigus et les tristes chardons
Ont remplacé les lis, Flore et ses plus beaux dons.
Couvrez le sol de fleurs, et les sources d'ombrage,
Bergers, notre Daphnis demande un tel hommage,
Et sur sa tombe encor que ces vers soient écrits :
« Pasteur de ces vallons, repose ici, Daphnis.
Ton nom s'est élevé jusqu'au séjour suprême,
Chef de brillants troupeaux, et plus brillant toi-même. »

MÉNALQUE.

Chantre divin, tes vers pour l'oreille et le cœur
Sont comme un doux repos le soir au voyageur,
Ou la source d'eau vive à notre soif ardente;

Et foliis lentas intexere mollibus hastas.
Vitis ut arboribus decori est, ut vitibus uvæ,
Ut gregibus tauri, segetes ut pinguibus arvis;
Tu decus omne tuis. Postquàm te fata tulerunt,
Ipsa Pales agros, atque ipse reliquit Apollo.
Grandia sæpe quibus mandavimus hordea sulcis,
Infelix lolium, et steriles dominantur avenæ.
Pro molli viola, pro purpureo narcisso,
Carduus et spinis surgit paliurus acutis.
Spargite humum foliis, inducite fontibus umbras,
Pastores : mandat fieri sibi talia Daphnis.
Et tumulum facite, et tumulo superaddite carmen :
Daphnis ego in sylvis hinc usque ad sidera notus :
Formosi pecoris custos, formosior ipse.
M. Tale tuum carmen nobis, divine poëta,
Quale sopor fessis in gramine, quale per æstum
Dulcis aquæ saliente sitim restinguere rivo.
Nec calamis solùm æquiparas, sed voce magistrum.

Ton maître est égalé par ta voix éloquente,
Heureux berger, tu dois lui succéder un jour.
Et, nous, offrons aussi des vers à notre tour,
Célébrons de Daphnis la gloire incomparable,
Portons au ciel Daphnis, il nous fut secourable.

MOPSUS.

Rien pour moi n'est plus doux, il mérita des vers;
Et déjà Stimicon m'a vanté tes concerts.

MÉNALQUE.

Daphnis ceint de rayons, sur la voûte éthérée, (2)
Admire le séjour du nouvel empirée.
Il voit autour de lui tous les astres divers,
Et sous ses pieds la foudre au milieu des éclairs.
Dans les bois, dans les champs, tressaillant d'allégresse,
Pan, Dryades, bergers, dansent avec ivresse;
Le loup ne poursuit plus l'agneau sur les guérets,
Le cerf n'a plus à craindre ou le piége ou les rêts.
Daphnis aime la paix : les forêts, les montagnes,
Pour lui chantent un chœur qui remplit les campagnes,
Et j'entends une voix qui répète en tout lieu :
Daphnis est dieu, Ménalque, oui, Daphnis est un dieu.

Fortunate puer, tu nunc eris alter ab illo.
Nos tamen hæc quocumque modo tibi nostra vicissim
Dicemus, Daphninque tuum tollemus ad astra;
Daphnin ad astra feremus : amavit nos quoque Daphnis.
Mo. An quicquam nobis tali sit munere majus?
Et puer ipse fuit cantari dignus, et ista
Jampridem Stimicon laudavit carmina nobis.
M. Candidus insuetum miratur limen Olympi,
Sub pedibusque videt nubes, et sidera Daphnis.
Ergo alacris sylvas et cætera rura voluptas,
Panaque, pastoresque tenet, Dryadasque puellas
Nec lupus insidias pecori, nec retia cervis
Ulla dolum meditantur : amat bonus otia Daphnis.
Ipsi lætitiâ voces ad sidera jactant
Intonsi montes : ipsæ jam carmina rupes,
Ipsa sonant arbusta : Deus, Deus ille, Menalca.
Sis bonus ô felixque tuis! en quatuor aras :
Ecce duas tibi, Daphni, duoque altaria Phœbo.
Pocula bina novo spumantia lacte quotannis,

Élevons quatre autels, deux au dieu du Parnasse,
Deux à toi, Daphnis : répands sur nous ta grâce;
Deux vases d'un lait pur, dans un jour solennel,
Deux d'une huile onctueuse, orneront chaque autel.
Je veux, en ton honneur, pour animer la fête,
Verser un vin de Grèce, et couronner ma tête,
L'hiver près du foyer, sous l'ombrage, aux moissons;
Qu'Égon et Damétas y joignent leurs chansons;
J'y vois Alphésibée, imitant le satyre,
Sauter à pas pesants, plein d'un joyeux délire.
Dans ces jours consacrés pour honorer Palès,
Tu recevras nos vœux autour de nos guérets.
Que ton nom, pour jamais, conserve notre hommage;
Il sera célébré parmi nous d'âge en âge,
Tant qu'on verra l'oiseau se jouer dans les airs,
La biche au fond des bois, le dauphin sur les mers.
Avec Bacchus, Cérès, dans un grand sacrifice,
Le laboureur t'invoque; à ses vœux sois propice!

MOPSUS.

Quels honneurs ou quels dons méritent tes accents!
L'onde battant la rive et la voix des autans,
La cascade tombant des roches écumeuses,
Captivent moins mes sens, sont moins majestueuses.

Craterasque duos statuam tibi pinguis olivi :
Et multo imprimis hilarans convivia Baccho,
Ante focum, si frigus erit, si messis, in umbra,
Vina novum fundam calathis Arvisia nectar.
Cantabunt mihi Damœtas, et Lyctius Ægon :
Saltantes Satyros imitabitur Alphesibœus.
Hæc tibi semper erunt, et cùm solennia vota
Reddemus Nymphis, et cùm lustrabimus agros.
Dum juga montis aper, fluvios dum piscis amabit,
Dumque thymo pascentur apes, dum rore cicadæ,
Semper honos, nomenque tuum, laudesque manebunt
Ut Baccho Cererique, tibi sic vota quotannis
Agricolæ facient : damnabis tu quoque votis.
Mo. Quæ tibi, quæ tali reddam pro carmine dona?
Nam neque me tantum venientis sibilus Austri,
Nec percussa juvant fluctu tam littora, nec quæ
Saxosas inter decurrunt flumina valles.

MÉNALQUE.

Pour moi je t'offrirai ces légers chalumeaux
Qui chantaient Damétas, Égon et ses troupeaux,
Alexis, Corydon, et sa douleur secrète.

MOPSUS.

Toi, Ménalque, à ton tour, garde cette houlette
Riche en ses nœuds égaux, éclatante d'airain,
Qu'Antigène si beau me demandait en vain.

M. Hâc te nos fragili donabimus ante cicutâ :
Hæc nos : Formosum Corydon ardebat Alexim :
Hæc eadem docuit : Cujum pecus? an Meliboei!

Mo. At tu sume pedum, quod me, cum sæpè rogaret,
Non tulit Antigenes (et erat tùm dignus amari),
Formosum paribus modis atque ære, Menalca.

NOTES

SUR L'ÉLÉGIE DE DAPHNIS.

Cette pièce, en trois tableaux également dramatiques, offre trois nuances de style, mais dont la couleur est toujours pastorale. L'introduction, qui présente l'entretien de deux pasteurs, a comme le ton de la comédie simple. Dans la seconde et dans la dernière partie, les bergers deviennent poëtes et inspirés. L'une, dans le style plaintif de l'élégie, montre les nymphes versant des larmes sur le corps inanimé de Daphnis qu'entourent des troupeaux, l'air abattu et l'œil morne, et plus loin les autres animaux gémissants; la dernière partie s'élève au ton lyrique et montre Daphnis transporté dans l'Olympe, et, de sa demeure étoilée, protégeant la campagne et les bergers. Quelques passages ont été imités de Théocrite.

(1) Les Nymphes sur Daphnis, et sa cruelle mort,
Gémissaient : bois, rochers, vous déploriez son sort.

L'harmonie triste et lente de ces vers pour peindre la douleur se fait sentir d'elle-même, et tout le morceau est profondément empreint de cette couleur imitative.

(2) Candidus insuetum miratur limen Olympi.

Daphnis est immortel, il est placé parmi les dieux. Ici Virgile prend la lyre et fait retentir un hymne de triomphe et d'allégresse : les divinités champêtres se forment en chœur pour célébrer sa gloire. L'éclat de l'Olympe, par le plus heureux mélange, s'allie à la simplicité des campagnes, et un chœur universel fait entendre cette grande voix qui proclame la divinité de Daphnis.

VARIANTES.

Voici le commencement de l'élégie, et ensuite celui de l'apothéose, que présentent les *Essais* de M. Tissot :

L'infortuné Daphnis expirait dans sa fleur,
Les nymphes le pleuraient; témoins de leur douleur
Vous répétiez leurs cris, fleuves, vallons paisibles,
Lorsqu'embrassant d'un fils les restes insensibles,
Sa mère inconsolable accusait tous les dieux.
Nul troupeau chez Daphnis, dans ces jours odieux,
N'effleura l'onde claire ou les tendres herbages.

Daphnis a fui la terre, et, rayonnant de gloire,
Sur le seuil de l'Olympe il admire les dieux.
Il a vu sous ses pieds les astres radieux.
Une gaîté folâtre anime les campagnes.
Plus de renards trompeurs, plus de perfides rets,
Daphnis, le bon Daphnis aime et donne la paix.
Les bois même ont poussé des clameurs d'allégresse.
Ces monts, et leurs forêts d'une antique vieillesse;
Jusqu'au simple arbrisseau, tout répète en ce lieu :
Daphnis est dieu, Ménalque, oui, Ménalque, il est dieu.
(M. Tissot.)

DAMON ET ALPHESIBÉE.

LES ENCHANTEMENTS OU LA MAGICIENNE.

1er Argument. Cette élégie a deux parties distinctes. Dans la première le berger Damon, méprisé de Nisa, qui s'est unie à un autre, lui adresse ses dernières plaintes et va se donner la mort. Dans la seconde, Alphésibée chante le sacrifice magique et les charmes qu'une amante délaissée appelle à son secours pour ramener le cœur de son amant. Ces deux parties contiennent une sorte de refrain, répété entre chaque stance, que nous avons reproduit pour être fidèle, et que le goût moderne peut trouver monotone. C'est la musique des temps primitifs, rappelant souvent la même note mélancolique ; ce refrain est, intéressant pour sa couleur antique, et devait être conservé.

Damon, Alphésibée, harmonieux pasteurs,
La génisse charmée à vos sons enchanteurs
Oubliait l'herbe tendre; interrompant leur course,
Les fleuves étonnés remontaient vers leur source
Et le lynx immobile écoutait vos concerts. (1)
O Muse, redis-nous leurs combats et leurs airs.
Et toi, qui vas dompter le Timave en furie,
Et parcours en vainqueur les bords de l'Illyrie,
Pollion, quand pourrai-je annoncer tes hauts faits,
Apprendre à l'univers ta gloire et tes bienfaits;
Et tes chants inspirés par la Muse tragique,
Seuls dignes de Sophocle et du cothurne antique? (2)
A toi mes premiers vers; ils finiront par toi;

Pastorum Musam, Damonis et Alphesibœi,
Immemor herbarum quos est mirata juvenca
Certantes, quorum stupefactæ carmine lynces,
Et mutata suos requierunt flumina cursus;
Damonis Musam dicemus et Alphesibœi.
Tu mihi, seu magni superas jam saxa Timavi,
Sive oram Illyrici legis æquoris : en erit unquam
Ille dies, mihi cùm liceat tua dicere facta?
En erit, ut liceat totum mihi ferre per orbem
Sola Sophocleo tua carmina digna cothurno?
A te principium; tibi desinet : accipe jussis
Carmina cœpta tuis, atque hanc sine tempora circum,
Inter victrices hederam tibi serpere lauros.
Frigida vix cœlo noctis decesserat umbra.

Essayant ces accords j'obéis à ta loi,
Reçois-les, et permets sur ta tête puissante
Entre tous tes lauriers que ce lierre serpente.

Déjà disparaissait l'humidité des nuits.
La rosée en cristal, doux charme des brebis,
Scintillait sur les prés, lorsque Damon s'avance,
Et sous un olivier, en ces mots, il commence :
Astre pur du matin, précurseur d'un beau jour,
Parais, et sois témoin de mon indigne amour :
Vainement pour Nisa, du feu qui me tourmente
J'attestai tous les dieux; et ma plainte expirante
Appelle encor les dieux pour la dernière fois : (3)
O flûte du Ménale, accompagne ma voix!
Du Ménale chantons les poétiques pentes,
Ses chênes éloquents et ses forêts parlantes :
Il entend des pasteurs les amours et les jeux,
Et Pan, dieu des pipeaux, leur maître au milieu d'eux.
O ma flûte, soutiens ces chants que je commence!
Mopse épouse Nisa! pour tous quelle espérance!
On verra donc s'unir la cavale aux griffons;
Avec les chiens ardents, le cerf dans les vallons
Va boire aux mêmes eaux! Mopse, de l'hymenée

Cùm ros in tenera pecori gratissimus herba est,
Incumbens tereti Damon sic cœpit olivæ.

DAMON.

Nascere, præque diem veniens age, Lucifer, almum
Conjugis indigno Nisæ deceptus amore
Dum queror, et divos (quanquam nil testibus illis
Profeci) extremâ moriens tamen alloquor horâ.
Incipe Mænalios mecum, mea tibia, versus.
Mænalus argutumque nemus, pinosque loquentes
Semper habet : semper pastorum ille audit amores,
Panaque, qui primus calamos non passus inertes.
Incipe Mænalios mecum, mea tibia, versus.
Mopso Nisa datur : quid non speremus amantes?
Jungentur jam gryphes equis, ævoque sequenti
Cum canibus timidi venient ad pocula damæ.
Mopse, novas incide faces : tibi ducitur uxor.
Sparge, marite, nuces : tibi deserit Hesperus Œtam

Allume les flambeaux, l'épouse est amenée.
Vesper vient; plus de jeux, mari, répands les noix : (4)
O flûte du Ménale, accompagne ma voix !
Fière d'un tel époux, ainsi donc tu méprises
Ma flûte et mes chevreaux broutants les verts cytises?
Tu hais ma barbe épaisse et mon front sourcilleux,
Et crois que les mortels sont oubliés des dieux.
O ma flûte, soutiens ces chants que je commence!
Ta mère en nos jardins conduisit ton enfance ; (5)
Tu vins cueillir des fruits; malgré mes jeunes ans
Je vous guidais ; à peine au douzième printemps
Ma main touchait déjà les branches abaissées ;
Je te vis, je péris de flammes insensées !
O flûte du Ménale, accompagne ma voix !
Amour, enfant cruel, j'apprends tes dures lois.
L'Atlas en ses rochers, le Rhodope effroyable
Forma d'un autre sang ton cœur impitoyable :
O flûte du Ménale, accompagne ma voix !
L'amour en ses fureurs outragea tous les droits,
Souilla du sang des fils une main maternelle : (6)
Mais toi, mère égarée, alors tu fus cruelle!

Incipe Mænalios mecum, mea tibia, versus.
O digno conjuncta viro! dum despicis omnes,
Dumque tibi est odio mea fistula, dumque capellæ,
Hirsutumque supercilium, promissaque barba :
Nec curare deûm credis mortalia quemquam.
Incipe Mænalios mecum, mea tibia, versus.
Sepibus in nostris parvam te roscida mala,
(Dux ego vester eram) vidi cum matre legentem;
Alter ab undecimo tum me jam ceperat annus :
Jam fragiles poteram à terra contingere ramos.
Ut vidi, ut perii, ut me malus abstulit error!
Incipe Mænalios mecum, mea tibia, versus.
Nunc scio quod sit amor. Duris in cotibus illum,
Ismarus, aut Rhodope, aut extremi Garamantes,
Nec generis nostri puerum, nec sanguinis edunt.
Incipe Mænalios mecum, mea tibia, versus.
Sævus amor docuit natorum sanguine matrem
Commaculare manus : crudelis tu quoque, mater !
Crudelis mater magis, an puer improbus ille?

Tel soit pour moi Daphnis, et pour lui mon amour!
Ajoute un froment pur; que le soufre à son tour
Sur ces lauriers ardents anime aussi la flamme.
Si le cruel Daphnis embrase encor mon âme,
Je brûle sur Daphnis ces lauriers ennemis.
A moi, charmes puissants, ramenez-moi Daphnis!
Comme on voit la génisse, aux bois les plus sauvages
Chercher le blanc taureau bien loin des pâturages,
Le soir encore errante, et retomber enfin,
Éperdue, oubliant le bercail et la faim;
Que sur Daphnis ainsi l'amour tourne sa rage :
Qu'il brûle, sans qu'un jour ma pitié le soulage!
A moi, charmes puissants, ramenez-moi Daphnis!
Jadis il me laissa ces ornements chéris;
L'ingrat m'avait donné ce gage qui nous lie;
Sous le seuil, à ton sein, terre, je le confie.
Il me doit mon amant, Daphnis en est le prix :
A moi, charmes puissants, ramenez-moi Daphnis!
Voici des sucs nouveaux, tributs d'un autre monde,
Cueillis dans la Colchide en poisons si féconde;
Méris me les donna : par ces philtres secrets
Il se transforme en loup, et fuit dans les forêts;

Talis amor teneat; nec sit mihi cura mederi.
Ducite ab urbe domum, mea carmina, ducite Daphnim.
Has olim exuvias mihi perfidus ille reliquit,
Pignora cara sui : quæ nunc ego, limine in ipso,
Terra, tibi mando . debent hæc pignora Daphnim.
Ducite ab urbe domum, mea carmina, ducite Daphnim.
Has herbas, atque hæc Ponto mihi lecta venena
Ipse dedit Mœris : nascuntur plurima Ponto.
His ego sæpè lupum fieri, et se condere sylvis
Mœrim, sæpè animas imis excire sepulcris,
Atque satas aliò vidi traducere messes.
Ducite ab urbe domum, mea carmina, ducite Daphnim.
Fer cineres, Amarylli, foràs; rivoque fluenti
Transque caput jace : ne respexeris. His ego Daphnim
Aggrediar; nihil ille Deos, nil carmina curat.
Ducite ab urbe domum, mea carmina, ducite Daphnim.
Aspice : corripuit tremulis altaria flammis
Sponte suâ, dum ferre moror, cinis ipse : bonum sit!

De la mort dans la tombe, il peut briser les chaînes,
Et transporter au loin les moissons et les chênes.
A moi, charmes puissants, ramenez-moi Daphnis!
Ces cendres maintenant, prends-les, Amaryllis;
Bien loin, sans regarder, au-dessus de ta tête
Jette-les dans la source. Oui, Daphnis, je m'apprête;
Je vaincrai, si les dieux n'ont plus que tes mépris.
A moi, charmes puissants, ramenez-moi Daphnis!
Vois, courant sur la cendre une subtile flamme
Environne l'autel : l'espoir rentre en mon âme.
Mais d'Hylax, sur le seuil, j'entends les aboiements;
Serait-ce un doux augure? ou plutôt les amants
Dans leurs songes flatteurs se bercent de prestiges.
Cessez, Daphnis revient, cessez! puissants prodiges!

Nescio quid certè est : et Hylax in limine latrat.
Credimus? an, qui amant, ipsi sibi somnia fingunt?
Parcite, ab urbe venit, jam pareite, carmina, Daphnis.

NOTES

SUR DAMON ET ALPHESIBÉE.

(1) « Certantes, quorum stupefactæ carmine lynces. »
Et le lynx immobile écoutait vos concerts.

L'introduction donne une grande idée des pasteurs que le poëte va mettre en scène; il raconte les merveilles que produit leur harmonie : les fleuves et les animaux obéissent à leur voix, et il captive ainsi d'avance l'attention du lecteur.

(2) « Sola Sophocleo tua carmiue signa cothurno. »
Et les chants inspirés par la Muse tragique,
Seuls dignes de Sophocle et du cothurne antique.

Virgile, en dédiant cette élégie à Pollion, ne fait l'éloge de son protecteur que d'une manière indirecte et délicate. Remarquons cet art par lequel le poëte parle en passant de la gloire militaire de son héros et de ses talents poétiques, en unissant sa gloire et son génie à ceux de Sophocle.

(3) Damon trahi par Nisa commence sa plainte; ce début noble et touchant annonce quel sera son sort :

« Extremâ divos moriens tamen alloquor horâ. »
J'appelle encor les dieux pour la dernière fois.

(4) Sparge, marite nuces, etc.

Dans les cérémonies du mariage, l'époux jetait des noix aux enfants pour annoncer qu'il renonçait aux jeux puérils. Cet usage a encore laissé des traces parmi nous, et l'on voit aux cérémonies de baptême, dans les campagnes, le parrain jeter aux enfants des bonbons et dragées sur la voie publique.

Vesper deserit OEtam.

Vesper, où l'étoile du soir, s'élève du côté de l'Orient, du côté du mont Œta, et annonce la nuit aux époux.

(5) Sepibus in nostris parvam te roscida mala.
Ta mère en nos jardins conduisit ton enfance.

Ce détail est rempli de grâce. La passion de Damon date de loin, elle est née en quelque sorte avec lui. Ces deux enfants, Damon et Nisa, semblaient grandir l'un pour l'autre; et ces circonstances intéressantes rendent plus cruel le sort de Damon, méprisé par celle qu'il aimait depuis si longtemps.

(6) Natorum sanguine matrem
Commaculare manus, etc.

Le poëte fait allusion à Médée, qui tua les fils qu'elle avait eus de Jason lorsqu'il l'abandonna pour Créuse. On voit aussi Progné, épouse de Terée, massacrer son fils Itys, en apprenant la fureur adultère de son époux épris de Philomèle.

Crudelis mater magis, an puer improbus ille?
Improbus ille puer, crudelis tu quoque, mater!

Ou plutôt, tour à tour,
Tous deux furent cruels, une mère et l'amour!

Nous croyons que c'est être bien sévère que de soutenir que ces deux vers ne sont que des jeux de mots puérils. Non, un crime de cette nature est si atroce qu'il est permis au poëte d'en rechercher les causes, et d'examiner si le sentiment maternel n'était pas assez puissant pour résister aux fureurs d'un amour insensé; il s'arrête donc un instant sur cette pensée et condamne enfin la mère aussi sévèrement que le dieu qui l'a poussée au crime.

(7) Effer aquam, et molli cinge hæc altaria vittâ.
Apporte l'eau lustrale et de fraîches guirlandes, etc.

Ici commence la seconde partie, consacrée aux enchantements et aux cérémonies magiques. La superstition règne encore plus dans la campagne qu'à la ville, et Virgile nous montre une bergère employant des charmes secrets pour ramener son amant. La passion se nourrit de crainte et d'espérance, et les cœurs livrés soit à l'ambition, soit à l'amour, soit au jeu, sont toujours enclins à la superstition. Plusieurs passages de cette pièce en rappellent quelques autres du premier livre de l'*Énéide*, où est décrite la passion de Didon.

(8) Ulysse vit jadis transformer ses amis,
Par ses enchantements Circé put les surprendre :

Par eux Phœbé du ciel est contrainte à descendre,
Par eux le noir serpent meurt dans les prés fleuris.
Il se transforme en loup et fuit dans les forêts ;
De la mort, dans la tombe, il peut briser les chaînes,
Et transporter au loin les moissons et les chênes.

Virgile, dans ce petit nombre de vers, décrit les différents miracles que, selon les anciens, les enchantements pouvaient faire. Les nécromanciens, les adeptes et les magiciens de nos jours se vantent encore de produire les mêmes effets.

VARIANTES.

Je redirai vos chants, Damon et Philétas,
Aux jours où les troupeaux pour vos doctes combats
Oubliaient l'herbe tendre et les ruisseaux limpides;
Quand, frappés de surprise et de plaisirs avides,
Les tigres et les lynx écoutaient vos amours,
Quand les fleuves charmés interrompaient leur cours.
Toi qui rases les bords de la mer d'Illyrie, etc.

Ornements précieux, que me laissa jadis
Pour gage de sa foi mon époux adultère,
Qu'aujourd'hui sous le seuil je confie à la terre,
Gages toujours chéris de son premier amour,
De Daphnis à mes vœux vous devez le retour.

Ces poisons que l'Asie enfante en abondance
Je les tiens de Méris ; il m'apprit leur puissance ;
Grâces à leur vertu, mes yeux l'ont vu cent fois
Se transformer en loup, se cacher dans les bois,
Transplanter d'un guéret la moisson tout entière,
Et même rappeler les morts à la lumière.

(*Bucoliques*, de M. Tissot.)

ALEXIS.

ÉLÉGIE.

Argument. Le berger Corydon veut se coucilier l'amitié du jeune Alexis, vers lequel il se sent porté d'une vive affection. Pour gagner son attachement, il emploie tour à tour les prières et les plaintes; voyant enfin l'inutilité de ses efforts, et comprenant sa folie, il reconnaît qu'il veut mieux revenir à ses occupations ordinaires et au soin de son patrimoine, car le travail fait oublier tous les chagrins.

Pour le bel Alexis, délices de son maître,
Corydon languissait; quel espoir pouvait naître?
L'infortuné fuyait aux bois les plus secrets :
Là, seul, et vainement, dans l'ombre des forêts
Il jetait cette plainte à la roche insensible :
  O cruel Alexis, ton cœur est inflexible!
Ainsi, nulle pitié de mon malheureux sort,
Nul souci de mes chants! tu veux enfin ma mort.
C'est l'heure où la brebis veut l'ombre et l'herbe humide;
Sous les épais buissons gît le lézard timide;
Et Thestylis apprête, au milieu des chaleurs,
L'herbe odoriférante et l'ail aux moissonneurs.
Moi, sous l'ardent midi, quand je cherche ta trace,
La cigale et son cri, seul, me suit dans l'espace.
J'ai dû chérir Ménalque, et même il valait mieux

Formosum pastor Corydon ardebat Alexim,
Delicias domini : nec quid speraret, habebat.
Tantùm inter densas, umbrosa cacumina, fagos
Assiduè veniebat : ibi hæc incondita solus
Montibus, et sylvis studio jactabat inani :
  O crudelis Alexi, nihil mea carmina curas :
Nil nostri miserere : mori me denique coges.
Nunc etiam pecudes umbras et frigora captant :
Nunc virides etiam occultant spineta lacertos :
Thestylis et rapido fessis messoribus æstu
Allia serpyllumque, herbas contundit olentes.
At mecum raucis, tua dum vestigia lustro,
Sole sub ardenti resonant arbusta cicadis.
Nonne fuit satius tristes Amaryllidis iras,
Atque superba pati fastidia? nonne Menalcam?

Souffrir d'Amaryllis les dédains orgueilleux.
  Bel enfant, n'en crois pas une apparence vaine ;
Si Ménalque à nos yeux n'offre qu'un teint d'ébène,
Et toi, l'éclat des lis, les troënes blanchis
Par nous sont dédaignés pour les sombres soucis.
Mille de mes brebis qui couvrent la Sicile,
Hiver, été, pour moi livrent leur sein fertile.
Ne me méprise plus : connais, bel Alexis,
Mes trésors de lait pur, et quel berger je suis.
Je sais les chants du soir, le rappel et la plainte
Qu'Amphion (1) répétait aux troupeaux d'Aracynthe : (2)
Suis-je donc si difforme? Un jour au bord des flots
Je me vis : nul zéphyr n'avait ridé les eaux :
Je ne crains pas Daphnis à tes yeux, si la plage
N'offrait point de mes traits une infidèle image :
  O moins fier, près de moi, viens dans nos bois si chers,
Habiter la cabane et poursuivre les cerfs.
Des chants de l'Arcadie avec nous interprète,
Viens connaître nos prés, nos chevreaux, la houlette :
Pan montra le premier à joindre des pipeaux,
Protégea les brebis, les maîtres des troupeaux.

Quamvis ille niger, quamvis candidus esses
O formose puer, nimiùm ne crede colori.
Alba ligustra cadunt, vaccinia nigra leguntur.
Despectus tibi sum, nec qui sim quæris, Alexi ;
Quàm dives pecoris, nivei quàm lactis abundans.
Mille meæ Siculis errant in montibus agnæ :
Lac mihi non æstate novum, non frigore desit.
Canto quæ solitus, si quando armenta vocabat,
Amphion Dircæus in Actæo Aracyntho.
Nec sum adeò informis : nuper me in littore vidi,
Cùm placidum ventis staret mare : non ego Daphnim.
Judice te, metuam, si nunquam fallat imago.
  O tantum libeat mecum tibi sordida rura,
Atque humiles habitare casas, et figere cervos,
Hœdorumque gregem viridi compellere hibisco !
Mecum unà in sylvis imitabere Pana canendo.
Pan primus calamos cerà conjungere plures
Instituit : Pan curat oves, oviumque magistros.
Nec te pœniteat calamo trivisse labellum :

Du roseau sur ta lèvre, ah ! ne crains pas l'offense.
Et quel prix Amyntas eût mis à ma science !
Inégaux en grandeur, formés de sept tuyaux,
Damétas en mourant m'offrit ses chalumeaux.
Me dit : deviens leur maître ; ainsi sa préférence
Excita d'Amyntas l'envieuse jactance.
Au fond d'un précipice, hier, risquant mes jours
J'ai trouvé, deux chevreuils, sans mère, et sans secours ;
Leur poil fauve est marqué de blancheur éclatante,
Deux fois le jour, nourris d'une crème abondante,
Au sein de mes brebis, je les garde pour toi.
Les vœux de Thestylis qui les attend de moi,
Seront comblés bientôt, si rien ne peut te plaire.
Viens vers moi, bel enfant ; vois, d'une main légère,
Balançant devant toi leurs corbeilles de lis,
Les nymphes accourir (3) ; et la blanche Naïs
Te cueillir les pavots, la douce violette,
Et former un bouquet qu'un jonc flexible arrête,
Mariant les soucis aux jasmins les plus frais,
Et les pois odorants aux éclatants œillets.
J'y joindrai, sur un lit de mousse et de fougère,
La pomme au blanc duvet, qu'Amaryllis préfère,
La châtaigne et la noix, la pêche en sa primeur,

Hæc eadem ut sciret, quid non faciebat Amyntas ?
Est mihi disparibus septem compacta cicutis
Fistula, Damætas dono mihi quam dedit olim ;
Et dixit moriens : Te nunc habet ista secundum.
Dixit Damœtas : invidit stultus Amyntas.
Præterea duo, nec tutâ mihi valle reperti
Capreoli, sparsis, etiam nunc, pellibus albo,
Bina die siccant ovis ubera : quos tibi servo.
Jampridem à me illos abducere Thestylis orat.
Et faciet, quoniam sordent tibi munera nostra.
Huc ades, ô formose puer ! Tibi lilia plenis
Ecce ferunt Nymphæ calathis : tibi candida Naïs,
Pallentes violas et summa papavera carpens,
Narcissum et florem jungit bene olentis anethi.
Tum casiâ, atque aliis intexens suavibus herbis,
Mollia luteolâ pingit vaccinia calthâ.
Ipse ego cana legam tenerâ lanugine mala,

La prune veloutée ; elle aura cet honneur;
Et vous myrtes, lauriers, couronnez l'assemblage,
Unissez vos parfums, de fleurs et de feuillage.
Corydon ! cœur trop simple, eh ! quoi, ne vois-tu pas
Qu'il méprise tes dons ; et qu'enfin Iolas
Te vaincrait, si les dons avaient quelque puissance?
Qu'ai-je dit? Malheureux ! dans ma folle imprudence,
Hélas ! j'ai déchaîné l'ouragan sur la fleur,
Et dans un cristal pur une laie en fureur.
Insensé ! tu me fuis, dans ta course inquiète !
Les dieux ont des forêts habité la retraite;
Ainsi vivait Pâris (4). Que Minerve à loisir
Se plaise en ces remparts que son art fit bâtir,
Avant tout, nous aimons le désert, un bois sombre.
Le lion suit le loup ; le loup cruel dans l'ombre
Suit la chèvre folâtre, et sous les frais abris
La chèvre cherche au loin les cytises fleuris;
Je te cherche, Alexis, mon plaisir et ma peine !
Tour à tour chacun suit le charme qui l'entraîne. (5)
Tu vois l'ombre déjà descendre des côteaux,
Et, sous le joug traînant, revenir les taureaux.
Mais moi, l'amour encor de ses feux me tourmente.
Qui peut calmer l'amour et son ardeur brûlante ?

Castaneasque nuces, mea quas Amaryllis amabat.
Addam cerea pruna : et honos erit huic quoque pomo.
Et vos, ô lauri, carpam, et te, proxima myrte;
Sic positæ quoniam suaves miscetis odores.
Rusticus es, Corydon, nec munera curat Alexis.
Nec si muneribus certes, concedat Iolas
Eheu ! quid volui misero mihi ? floribus Austrum
Perditus, et liquidis immisi fontibus apros.
Quem fugis ? ah, demens ! habitârunt dî quoque sylvas
Dardaniusque Paris. Pallas quas condidit arces.
Ipsa colat : nobis placeant ante omnia sylvæ.
Torva leæna lupum sequitur, lupus ipse capellam ;
Florentem cytisum sequitur lasciva capella :
Te Corydon, ô Alexi ! trahit sua quemque voluptas.
Aspice, aratra jugo referunt suspensa juvenci,
Et sol crescentes decedens duplicat umbras;
Me tamen urit amor : quis enim modus adsit amori ?

Corydon, Corydon, où s'égarent tes sens?
L'ormeau n'a plus d'appui pour tes ceps languissants;
Les fixer, les tailler, songe à ces soins faciles,
Pour tresser des paniers unis des joncs dociles;
Et si tu ne parviens à fléchir ses mépris,
Tu trouveras ailleurs plus d'un autre Alexis.

Ah! Corydon, Corydon, quæ te dementia cepit!
Semiputata tibi frondosâ vitis in ulmo est.
Quin tu aliquid saltem potiùs, quorum indiget usus,
Viminibus mollique paras detexere junco?
Invenies alium, si te hic fastidit, Alexim.

NOTES

SUR L'ÉLEGIE D'ALEXIS.

Cette élégie qui, aux yeux de quelques personnes, paraît présenter sous un rapport suspect et équivoque la folie de Corydon, serait remplie de grâce et d'un charme sans mélange si elle était adressée à une jeune bergère. On y trouve, en effet, ce sentiment délicat et indéfinissable, cette sensibilité exquise, cette douce mélancolie que Virgile seul a connus parmi les anciens.

Un changement de quelques lettres dans trois ou quatre passages de cette élégie, dont la légère altération est due peut-être aux premiers copistes de l'ère chrétienne, pourrait faire cesser toutes les inquiétudes et tous les malentendus sur ce sujet dont on a pris texte pour accuser la pureté de Virgile lui-même, quoiqu'il n'ait été, d'ailleurs, que l'imitateur perfectionné de Théocrite. Cette élégie était sans doute adressée à la bergère Alessis, d'où vient le nom français Alice, et qui veut dire bienveillante ou secourable. La terminaison de ce nom est même féminine, ce qui aurait dû exclure la méprise, comme celle des noms d'Amaryllis, Thestylis, Lycoris, Philis, si souvent nommés dans les églogues. Il est probable que les copistes, appartenant aux premiers couvents fondés par saint Benoît, vers le VIe siècle, et seuls chargés alors du dépôt précieux de la littérature antique, ont cru bien faire, par un scrupule religieux, de transformer en berger la bergère Alessis, à laquelle s'adressaient des expressions d'affection qui leur semblaient trop vives. Ils se sont bornés à changer quelques lettres pour satisfaire à leurs scrupules. Ils ont cru amortir par là et rendre sans danger la vivacité de ces expressions, sans se douter qu'ils donnaient lieu à un cas plus grave.

On lirait alors cette élégie ainsi, en restituant les passages altérés :

Formosam pastor Corydon ardebat Alessim
..... candida nobis
O formosa puella, nimis ne crede colori.
Hùc ades ô formosa! tibi jam lilia plenis,
Invenies aliam, si te hæc fastidit Alessim.

Voici les changements fort simples pour les vers français :

1 r Pour sa belle Alexis, objet chéri du maître...
2e Belle enfant, ne crois pas.
3e Viens ici, belle enfant.
4e Tu trouveras ailleurs plus d'un autre Alexis.

Toutefois nous nous sommes conformé à l'usage classique et établi, en laissant subsister officiellement la première leçon, et la nôtre, hasardée peut-être, nous est inspirée par l'inintelligence de certaines expurgations.

(1) Amphion était fils de Jupiter et d'Antiope. Célèbre par ses chants et sa lyre; il bâtit, dit-on, les murs de Thèbes, et il est appelé Dircœus, du nom de la fontaine de Dircé, près de cette ville.

(2) L'Aracynthe est une montagne de Béotie, près de la mer, d'où elle est appelée Actéenne, du grec ἀκτή, rivage.

(3) ... Vois, d'une main légère,
Balançant devant toi leurs corbeilles de lis,
Les nymphes accourir...

Ce tableau est d'une grâce infinie et montre l'adresse de l'amant à décrire les douceurs que trouverait Alexis s'il passait sa vie près de lui dans cet asile champêtre.

(4) Les dieux ont des forêts habité la retraite;
Ainsi vivait Pâris.

Pâris, fils de Priam, roi de Pergame et de la Phrygie. Corydon cite enfin les plus illustres exemples pour décider le berger à partager sa vie.

(5) Le lion suit le loup; le loup cruel, dans l'ombre,
Suit la chèvre folâtre, et sous les frais abris
La chèvre cherche au loin les cytises fleuris;
Je te cherche, Alexis, mon plaisir et ma peine,
Tour à tour, chacun suit le charme qui l'entraîne.

Ce passage est un des plus célèbres dans les églogues; il est imité de Théocrite et lui est bien supérieur pour l'entraînement et la progression.

Voici, pour les goûts différents, quelques passages de M. Tissot sur cette églogue.

J'importune les airs fatigués de mes cris,
Qu'il fallait mieux souffrir le courroux de Néris,
Ses superbes dédains! Que n'ai-je voulu plaire
Au berger Ménalas, à la jeune Glycère!

Le lion suit du loup la trace fugitive,
Le loup suit la brebis ou la chèvre lascive
Qui recherche à son tour les cytises fleuris;
Et moi je suis partout le charmant Alexis;
Chacun cède en aveugle au plaisir qui l'entraîne.
Vois, le soc renversé revenir de la plaine,
Devant l'ombre des nuits vois s'effacer le jour,
Et moi l'amour me brûle, et ce cruel amour,
Il n'est point de couchant pour éteindre la flamme.
..... Si ce jeune orgueilleux t'oppose des mépris,
Tu pourras plaire un jour à quelque autre Alexis.

GALLUS.

ÉLEGIE.

Argument. Virgile plaint Gallus d'un amour malheureux, et cherche à le distraire et à calmer sa douleur.

Une fois daigne encore accorder à ma Muse
Cette faveur dernière, ô limpide Aréthuse (1)!
C'est pour mon cher Gallus; pour lui point de refus.
Que de Lycoris même un jour tes vers soient lus.
Qu'ainsi sur son passage ouvrant ses flots d'écume,
Doris (2) n'ose à ton cours mêler son amertume!
Tandis que ces buissons retiennent nos chevreaux,
Redis-nous de Gallus les amours et les maux;
La forêt n'est point sourde et répond à notre âme.
Quand Gallus périssait sous une indigne flamme,
Où portiez-vous vos pas, ô Nymphes des forêts?
Le Parnasse, le Pinde, et ses antres secrets
Ne vous retenaient point; votre danse rapide
N'égayait pas les bords de l'onde Aganippide (3).
Les saules, les lauriers ont déploré son sort:
A l'ombre des sapins, seul, attendant la mort,
Le Ménale (4) le vit sur la roche glacée,

Extremum hunc, Arethusa, mihi concede laborem.
Pauca meo Gallo, sed quæ legat ipsa Lycoris,
Carmina sunt dicenda: neget quis carmina Gallo?
Sic tibi, cùm fluctus subterlabêre Sicanos,
Doris amara suam non intermisceat undam.
Incipe: sollicitos Galli dicamus amores,
Dum tenera attondent simæ virgulta capellæ.
Non canimus surdis, respondent omnia sylvæ.
Quæ nemora, aut qui vos saltus habuere, puellæ.
Naïades, indigno cùm Gallus amore periret?
Nam neque Parnassi vobis juga, nam neque Pindi
Ulla moram facere, neque Aonia Aganippe.
Illum etiam lauri, illum etiam flevêre myricæ.
Pinifer illum etiam solâ sub rupe jacentem
Mænalus, et gelidi fleverunt saxa Lycæi.
Stant et oves circùm, nostri nec pœnitet illas:
Nec te pœniteat pecoris, divine poëta;

Et s'unit pour gémir, aux échos du Lycée.
A tes pieds ce troupeau prend part à ta douleur,
Ne rougis pas du moins d'en être le pasteur,
Grand poëte; Adonis a porté la houlette (5).
Mais déjà les bergers, regagnant leur retraite,
Et les bouviers tardifs, les chevriers épars,
Méris, chargé de glands, humide de brouillards,
Te disaient : Quelle est donc cette douleur suprême?
D'où vient un tel amour? Mais Apollon lui-même :
« Insensé! Lycoris, objet de tes regrets,
« Pour un autre, ô Gallus, brave Mars et ses traits. »
On vit Sylvain sortir de son rustique trône,
De lis et de glaïeul balançant sa couronne.
Le dieu de l'Arcadie accourt, le front brillant
Des pourpres de l'yèble et du carmin sanglant :
C'est assez, disait-il, mets un terme à ta plainte;
L'amour n'est pas touché de ta cruelle atteinte,
Rien n'assouvit l'amour; il se nourrit de pleurs,
La chèvre du cytise et l'abeille de fleurs.
Mais lui, dans sa douleur : O chantres d'Arcadie,
A vos monts répétez notre plainte chérie!

Et formosus oves ad fluminat pavit Adonis.
Venit et upilio; tardi venêre bubulci :
Uvidus hibernâ venit de glande Menalcas.
Omnes, unde amor iste, rogant, tibi? Venit Apollo :
Galle, quid insanis? inquit : tua cura Lycoris
Perque nives alium, perque horrida castra secuta est.
Venit et agresti capitis Sylvanus honore,
Florentes ferulas et grandia lilia quassans.
Pan, Deus Arcadiæ, venit, quem vidimus ipsi
Sanguineis ebuli baccis minioque rubentem.
Ecquis erit modus? inquit: amor non talia curat.
Nec lacrymis crudelis amor, nec gramina rivis,
Nec cytiso saturantur apes, nec fronde capellæ,
Tristis at ille : Tamen cantabitis, Arcades, inquit,
Montibus hæc vestris : soli cantare periti
Arcades. O mihi tum quàm molliter ossa quiescant,
Vestra meos olim si fistula dicat amores!
Atque utinam ex vobis unus, vestrique fuissem
Aut custos gregis, aut maturæ vinitor uvæ!

Oui, la seule Arcadie a connu les chansons.
Doucement, sous la tombe, un jour nous dormirions,
Si, sous vos doigts savants, la flûte pastorale
Racontait nos amours aux rochers du Ménale.
Ah! que n'ai-je avec vous pu garder les troupeaux,
Et cueillir les raisins mûris sur vos ormeaux!
Chez vous, de feux brûlants si j'eusse été la proie,
Qu'Amyntas ou Philis, un jour eût fait ma joie,
Oui, le noir Amyntas, qu'importe! mille fleurs
Offrent de doux parfums sous de noires couleurs,
Amyntas près de moi chanterait sous l'ombrage,
Philis me tresserait les fleurs et le feuillage.
Dans ces bois, dans ces prés, cet éternel printemps,
Ensemble, ô Lycoris! nous finirions nos ans!
Maintenant, dans les camps, au tumulte des armes,
O ciel, un fol amour te fait trouver des charmes!
Bien loin de la patrie, aux plus rudes saisons,
Des Alpes et du Rhin tu verras les glaçons!
Sans moi, seule, tu pars; ô cruelle pensée!
Sur les rochers aigus, ah! ne sois pas blessée;

Certè, sive mihi Phyllis, sive esset Amyntas,
Seu quicumque furor (quid tum, si fuscus Amyntas
Et nigræ violæ sunt, et vaccinia nigra).
Mecum inter salices lentâ sub vite jaceret:
Serta mihi Phyllis legeret, cantaret Amyntas.
Hic gelidi fontes, hic mollia prata, Lycori:
Hic nemus, hic ipso tecum consumerer ævo.
Nunc insanus amor duri te Martis in armis,
Tela inter media, atque adversos detinet hostes.
Tu procul à patriâ (nec sit mihi credere) tantùm
Alpinas, ah dura! nives et frigora Rheni
Me sine sola vides. Ah! te ne frigora lædant!
Ah, tibi ne teneras glacies secet aspera plantas!
Ibo, et Chalcidico quæ sunt mihi condita versu
Carmina, pastoris Siculi modulabor avenâ.
Certum est in sylvis, inter spelæa ferarum,
Malle pati, tererisque meos incidere amores
Arboribus: crescent illæ, crescetis, amores.
Interea mixtis lustrabo Mænala Nymphis,
Aut acres venabor apros: non me ulla vetabunt
Frigora Parthenios canibus circumdare saltus.

Puisse, du moins, la glace et les âpres frimas
Épargner ta faiblesse et tes pieds délicats !
« J'irai, je mêlerai d'une muse docile,
« Aux doux chants de Chalcis la flûte de Sicile. (6)
Parmi les daims, les loups, au fond des antres creux,
Je veux passer mes jours. Mes amours malheureux,
Moi-même je les grave aux écorces nouvelles.
Jeunes plantes croissez ! croissez, amours fidèles !
Des monts Ménaliens je parcours les sentiers ; (7)
Tantôt j'y chasserai les ardents sangliers,
Et des Nymphes tantôt appelant le cortège,
Avec elles je dresse et la meute et le piège.
Déjà les bois, les rocs, résonnent à ma voix,
Et mes traits de Cydon volent sur l'arc crétois. (8)
Ah ! remèdes trop vains d'un amour incurable !
Ce dieu, pour les humains, est sourd, impitoyable !
Les Dryades, les chants, sont pour moi sans plaisir,
Et vous, forêts, adieu, je n'ai plus qu'à mourir.
Nous irions affronter la froide Sithonie, (9)
Les hivers pluvieux de l'humide Dacie,
Boire au fleuve inconnu des noirs Éthiopiens,
Guider sous le Cancer les troupeaux Nubiens,
Aux lieux où l'herbe meurt, où l'orme est sans feuillage,
Mes tourments ne pourraient le fléchir davantage :
Inutiles efforts ! qui peut vaincre l'amour ?

Jam mihi per rupes videor, lucosque sonantes
Ire : libet Partho torquere Cydonia cornu
Spicula : tanquam hæc sint nostri medicina furoris,
Aut Deus ille malis hominum mitescere discat.
Jam neque Hamadryades rursùm, ne carmina nobis
Ipsa placent : ipsæ rursùm concedite, sylvæ.
Non illum nostri possunt mutare labores :
Nec si frigoribus mediis Hebrumque bibamus,
Sithoniasque nives hiemis subeamus aquosæ :
Nec si, cùm moriens alta liber aret in ulmo,
Æthiopum versemus oves sub sidere Cancri.
Omnia vincit amor, et nos cedamus amori.
Hæc sat erit, Divæ, vestrum cecinisse poëtam,
Dum sedet, et gracili fiscellam texit hibisco,
Pierides : vos hæc facietis maxima Gallo :

Tout cède à son pouvoir ; cédons à notre tour.
C'en est assez pour nous, déesses du Permesse ;
Tandis que sous nos mains la corbeille se tresse,
A votre chantre aimé vous dictiez tous ses vers ;
Par vous puisse Gallus se plaire à nos concerts,
Gallus, pour qui s'accroît chaque jour ma tendresse,
Comme l'aulne au printemps vers le soleil se dresse.
Des noirs génevriers l'ombre nuit au chanteur ;
Levons-nous ; la moisson redoute leur fraîcheur :
Et vous, chèvres, de fleurs et d'herbes saturées,
Rentrez, Vesper se montre aux voûtes azurées.

Gallo, cujus amor tantum mihi crescit in horas,
Quantum vere novo viridisse subjicit alnus.
Surgamus ; solet esse gravis cantantibus umbra :
Juniperi gravis umbra : nocent et frugibus umbræ.
Ite, domum saturæ, venit Hesperus, ite, capellæ.

NOTES.

SUR GALLUS.

Cette élégie est peut-être une des plus belles que nous ait laissées l'antiquité, qui a créé ce genre de poésie. Tibulle et Properce nous en ont donné de grands modèles ; mais s'ils paraissent d'abord avoir plus de mouvement et de passion, ils nous laissent froids ou fatigués plus promptement ; Virgile ne lasse jamais

Cornélius Gallus, gouverneur de l'Egypte et poëte élégiaque, était l'ami le plus cher de Virgile. Condamné pour malversations par le sénat, malgré le désir d'Auguste qui voulait être indulgent, il se donna la mort. Gallus avait longtemps aimé une de ces esclaves grecques affranchies qui, instruites dans divers talents, venaient faire fortune à Rome. Il la célébra sous le nom de Lycoris dans quatre livres de poésies qui eurent le plus grand succès de son temps, et qui, au témoignage d'Ovide et de Properce, firent connaître le nom de Lycoris dans tout le monde romain, de l'Orient à l'Occident. Mais elle abandonna Gallus pour suivre le fameux triumvir Marc-Antoine, qui, dit-on, se montra un jour assis à côté d'elle sur un char traîné par quatre lions. Gallus témoigna sa douleur dans une suite d'élégies ; et Virgile entreprend dans cette pièce d'adoucir ses violents chagrins.

Dans une introduction d'un ton simple, il implore le secours de la nymphe la plus célèbre de la Sicile, protectrice des bergers : il peint Gallus sous la figure d'un berger en proie aux humeurs les plus sombres, et ses brebis immobiles autour de lui. Les autres bergers et toutes les divinités champêtres, Sylvain, Pan et Apollon lui-même, viennent tour

à tour pour le consoler, mais inutilement : l'infortuné ne voit ni les bergers ni les dieux; il ne voit que sa Lycoris absente. Ses discours sans suite annoncent le désordre de son âme; pourtant, sa douleur semble résignée; il s'entoure des images d'une mort douce et tranquille qui mettra fin à ses maux. Il va mourir; il porte ses derniers regards vers les belles campagnes de l'Arcadie, patrie des premiers pasteurs. Il parle du bonheur qu'il aurait goûté dans ce beau séjour, et il place enfin Lycoris elle-même sous ces riants ombrages, où il aurait passé si doucement ses jours auprès d'elle, mais elle est maintenant au milieu des Alpes et des frimas! Cette terrible vérité, qui s'offre soudain à ses yeux, excite sa fureur, et il ne cherche plus que les antres les plus sauvages. Il s'affaisse enfin dans son désespoir et reconnaît qu'il est la proie du plus puissant des dieux, du cruel Amour, qu'il est impossible de vaincre.

Le poëte, dans cette pièce, sait préparer la scène avec habileté et ensuite soutenir constamment l'intérêt. La passion y est peinte avec ses nuances, ses illusions et ses espérances : dans un désordre apparent, la liaison existe toujours, et l'expression toujours simple est en même temps noble et élevée.

(1) Alphée, fleuve d'Elide en Grèce, à l'est de la Sicile, se perd sous la terre et était supposé se joindre à la fontaine Aréthuse, sur le bord opposé de Syracuse.

(2) Doris, fille de l'Océan, épouse de Nérée et mère des Néréides.

(3) Aganippé, source près de Thèbes, qui se jette dans le Permesse.

(4) Ménale et Lycée, montagnes de l'Arcadie.

(5) Adonis, fils de Cynire, roi de l'île de Chypre, qui fut aimé de Vénus.

(6) Chalcis, patrie d'Euphorion, célèbre poëte grec, contemporain de Théocrite.
Pastoris Siculi. C'est Théocrite lui-même, né en Sicile.

(7) Il s'agit des bois du mont Parthénius, en Arcadie, fréquenté des nymphes vierges, compagnes de Diane, et non des Parthes en Tartarie.

(8) Cydonii, les Cydoniens, peuples d'un canton de la Crète, habiles à lancer des flèches.

(9) Sithonias nives. La Sithonie est une partie de la Thrace où sont les monts Hémus et Rhodope, toujours chargés de neiges.

VARIANTES.

Souris, belle Aréthuse, à mes derniers efforts ;
Je veux pour un ami quelques tendres accords.
Il faut que Lycoris les répète elle-même,
Et plaigne dans Gallus l'infortuné qui l'aime.
Voudrais-tu refuser quelques vers à Gallus?
Mais non, je ne crains pas un si cruel refus;
Ainsi puisse Doris, quand ta source tranquille
Roule son pur cristal sous les bords de Sicile,
Défendre aux flots amers de s'unir à ton cours.

C'en est fait, dans les bois, aux antres des déserts,
Je veux aller nourrir les maux que j'ai soufferts.
J'écrirai mes amours sur l'écorce nouvelle ;
Elle croît; mes amours, vous croîtrez avec elle.
Déjà je crois voler plus prompt que les éclairs;
Nouveau Parthe, mes traits ont sifflé dans les airs.
Non, non, je boirais l'Hèbre et ses ondes de glace,
Au milieu des hivers, des neiges de la Thrace;
J'irais sous le tropique affronter les déserts
Où l'orme aride et chauve expire dans les airs;
Travaux, saisons, climats, tout serait vain encore,
Pour changer ou fléchir le dieu qui me dévore.
L'Amour est roi du monde, et je cède à l'amour.

(M. Tissot).

AVERTISSEMENT

SUR LES TROIS DERNIÈRES ÉGLOGUES.

Les trois petits poëmes qui suivent complètent les dix églogues laissées par Virgile. Ces trois pièces sont peut-être les seules qui justifient en réalité le nom de Pastorales ou Eglogues et Bucoliques, c'est-à-dire discours et chansons des pasteurs de chèvres et de brebis, ou de grands troupeaux. Il nous paraît convenable d'ajouter ici quelques mots sur le genre de la pastorale proprement dite.

Si la vie champêtre est la source la plus certaine de la tranquillité et du bonheur, la poésie pastorale, qui nous y invite et nous en montre les charmes secrets, qui en décrit les tableaux les plus riants, mérite le haut degré d'estime qu'elle a obtenu dans les grands siècles, et dont une indifférence singulière l'a fait déchoir. C'est, en effet, dans les beaux temps de la Grèce et de Rome, comme à l'époque littéraire la plus brillante de la France, qu'ont fleuri les poëtes bucoliques. On voit alors briller Théocrite dans le siècle d'Alexandre, Virgile dans le siècle d'Auguste, Racan et Segrais dans les premières années du siècle de Louis XIV. Le sentiment de la vérité et des beautés éternelles de la nature a su trouver à ces époques diverses son expression; et il pourrait la retrouver encore à l'époque actuelle, où l'agriculture et la vie des champs tendent à reprendre la place honorable qui leur appartient, surtout quand un gouvernement éclairé et populaire la protége d'une manière éclatante. Ces images variées, ces idylles, qu'elle fournirait aux poëtes observateurs, sont inépuisables comme le nature dont ils sauraient s'inspirer.

Les véritables bergers, ces hommes rustiques, toujours en présence du grand spectacle qu'offre la campagne, sont poëtes et trouvères. En général ils font eux-mêmes leurs simples instruments d'harmonie, et leurs chansons naïves mériteraient d'être plus connues. Le gouvernement a recommandé récemment de recueillir les chansons que la tradition orale fait circuler parmi les populations, dans les diverses parties de la France, et ce recueil, s'il est fait avec quelque soin, offrirait des chants naïfs et harmonieux du plus grand intérêt ; il serait utile en même temps d'en noter les airs principaux, comme les bergers de Virgile disent qu'ils ont noté leurs chansons.

PALÉMON.

Argument. L'églogue commence par le tableau d'une querelle entre deux bergers; ensuite ils conviennent de lutter pour le prix du chant, et prennent Palémon pour juge. Ils luttent entre eux par couplets alternés. La victoire reste indécise, et Palémon n'adjuge point le prix.

MÉNALQUE.

Damœtas, à quel maître appartient ce troupeau?
Est-il à Mélibée?

DAMŒTAS.

Egon, dans le hameau,
L'a remis à mes soins depuis peu de journées.

MÉNALQUE.

O malheureux troupeau, brebis infortunées!
Oui, tandis qu'à Néère il porte son amour,
Et craint que sa beauté ne me préfère un jour,
Ici, deux fois par heure, un pasteur infidèle
Presse de nos brebis la traînante mamelle,
Et dérobe le lait et le suc aux agneaux (1).

DAMŒTAS.

Modère ici pour nous tes outrageants propos.
On t'a vu l'autre jour... les boucs jaloux grondèrent,
Les nymphes dans leur temple en riant pardonnèrent.

MÉNALQUE.

Ce jour où, de Micon coupant les arbrisseaux,
Ma hache s'exerçait sur tous les ceps nouveaux?

MENALCAS.

Dic mihi, Damœta, cujum pecus? an Meliboei?

DAMOETAS.

Non, verùm Ægonis : nuper mihi tradidit Ægon.

M. Infelix ô semper, oves, pecus! ipse Neæram
Dum fovet, ac, ne me sibi præferat illa, veretur.
Hic alienus oves custos bis mulget in hora;
Et succus pecori, et lac subducitur agnis.

D. Parciùs ista viris tamen objicienda memento.
Novimus et qui te, transversa tuentibus hircis,
Et quo, sed faciles Nymphæ risere, sacello.

M. Tum, credo, cùm me arbustum videre Myconis

DAMŒTAS.

Plutôt quand tu volas Daphnis au pied des hêtres,
Quand tu brisas son arc, ses chalumeaux champêtres,
Envieux de ce prix qu'il avait obtenu :
Car sans nuire, méchant, tu n'aurais pas vécu.

MÉNALQUE.

Que faire, où les larrons si loin poussent l'audace?
Quoi! ne t'ai-je pas vu, sur cette même place,
Détourner de Damon le beau bélier surpris,
Et Lycisca longtemps te suivre de ses cris? (2)
J'appelais : « Où fuit-il? Tityre, sois agile,
« Rassemble tes troupeaux! » Le bois fut ton asile.

DAMŒTAS.

Vaincu par moi, pourquoi ne m'a-t-il point rendu
Ce bélier dont le prix à mes chants était dû?
Apprends qu'il fut à moi, ce prix ; loin d'y prétendre,
Damon même voulut, mais ne put me le rendre.

MÉNALQUE.

Qui? toi, l'avoir vaincu? quoi, la cire en pipeaux
A-t-elle uni jamais pour toi des chalumeaux?
On voit sur les chemins ta grossière manie
Sur un aigre roseau jeter son harmonie.

Atque malâ vites incidere falce novellas.
D. Aut hic ad veteres fagos, quum Daphnidis arcum
Fregisti et calamos : quæ tu, perverse Menalca,
Et cùm vidisti puero donata, dolebas :
Et, si non aliquâ nocuisses, mortuus esses.
M. Quid domini faciant, audent cùm talia fures?
Non ego te vidi Damonis, pessime, caprum
Excipere insidiis, multum latrante Lyciscâ ?
Et cùm clamarem : Quò nunc se proripit ille?
Tityre, coge pecus : tu post carecta latebas.
D. An mihi cantando victus non redderet ille,
Quem mea carminibus meruisset fistula caprum ?
Si nescis, meus ille caper fuit; et mihi Damon
Ipse fatebatur, sed reddere posse negabat.
M. Cantando tu illum? aut unquam tibi fistula cerâ
Juncta fuit? non tu in triviis, indocte, solebas
Stridenti miserum stipulâ disperdere carmen?
D. Vis ergo inter nos, quid possit uterque, vicissim

DAMŒTAS.

Luttons donc tour à tour ; et ne voudras-tu pas
Éprouver nos talents pour vider ces débats?
Avec ses nourrissons j'y mets cette génisse,
Donnant son lait deux fois. Que mets-tu dans la lice?

MÉNALQUE.

Je ne puis engager nulle de mes brebis;
Mon père, une marâtre et des yeux ennemis
Surveillent, et chacun, deux fois chaque journée,
Compte avec le troupeau les chèvres de l'année.
Mais puisque tu te plais à d'insensés défis,
Reconnais que j'apporte un bien plus noble prix :
Mes deux coupes de hêtre, où d'une main savante
Le grand Alcimédon sculpta la vigne errante
Qui s'entrelace au lierre en un triple feston :
Aux flancs sont deux portraits : l'un des deux est Conon,
Et l'autre, ce génie, embrassant la nature, (3)
Qui du globe à nos yeux a décrit la structure;
Marquant les mois, les temps, au rude laboureur.
Le vase est vierge encore, et gardé pour l'honneur.

DAMŒTAS.

J'ai deux coupes aussi; sur chacune, l'acanthe
Par l'art d'Alcimédon s'entrelace et serpente ;

Experiamur? ego hanc vitulam (ne fortè recuses,
Bis venit ad mulctram, binos alit ubere fœtus)
Depono : tu dic, mecum quo pignore certes.
M. De grege non ausim quicquam deponere tecum.
Est mihi namque domi pater, est injusta noverca :
Bisque die numerant ambo pecus, alter et hædos.
Verùm, id quod multò tute ipse fatebere majus,
Insanire libet quoniam tibi, pocula ponam
Fagina, cælatum divini opus Alcimedontis;
Lenta quibus torno facili superaddita vitis,
Diffusos hederâ vestit pallente corymbos.
In medio duo signa, Conon : et quis fuit alter,
Descripsit radio totum qui gentibus orbem?
Tempora quæ messor, quæ curvus arator haberet?
Necdum illis labra admovi, sed condita servo.
D. Et nobis idem Alcimedon duo pocula fecit,
Et molli circùm est ansas amplexus acantho :

Les bois suivent Orphée et son luth enchanteur.
Le vase est vierge encor et gardé pour l'honneur.
Auprès de ma génisse on prise peu ton gage.

MÉNALQUE.

Tu voudrais m'échapper; mais à tout je m'engage.
Tiens, voici Palémon; qu'il juge, et je promets
Que tu refuseras tout combat désormais.

DAMŒTAS.

Viens donc, si tu le peux; moi, rien ne me retarde.
Devant tous je suis prêt. Mais, Palémon, prends garde,
Applique à nos débats ton oreille et ton goût.

PALÉMON.

Chantez, l'herbe nous offre un doux siége, et partout
L'arbre étale ses fleurs, les forêts leur verdure,
L'année a revêtu sa plus riche parure.
Commence, Damétas, puis Ménalque à son tour,
Et les chants alternés charment le dieu du jour.

DAMŒTAS.

O puissant Jupiter! toi qui remplis le monde,
A toi d'abord mes chants, ta faveur les seconde.

MÉNALQUE.

Apollon me chérit; chez moi, pour Apollon
Les lauriers sont en fleur, l'hyacinte en bouton.

Orpheaque in medio posuit, sylvasque sequentes.
Necdum illis labra admovi, sed condita servo,
Si ad vitulam spectas, nihil est quod pocula laudes.
Alternis dicetis : amant alterna Camenæ.

M. Nunquam hodie effugies : veniam quocumque vocâris.
Audiat hæc tantùm vel qui venit, ecce Palæmon.
Efficiam posthac ne quemquam voce lacessas.

D. Quin age, si quid habes . in me mora non erit ulla ;
Nec quemquam fugio : tantùm, vicine Palæmon
Sensibus hæc imis, res est non parva, reponas.

PALÆMON.

Dicite : quandoquidem in molli consedimus herba :
Et nunc omnis ager, nunc omnis parturit arbos ;
Nunc frondent sylvæ, nunc formosissimus annus.
Incipe, Damœta : tu deinde sequere, Menalca.
Alternis dicetis : amant alterna Camenæ.

D. Ab Jove principium, Musæ ; Jovis omnia plena :

DAMŒTAS.

Galatée a lancé la pomme qui me frappe,
Et ma charmante espiègle au même instant s'échappe,
Aux saules elle court, mais avec le désir
Que mon œil amoureux ait pu la voir s'enfuir. (4)

MÉNALQUE.

Mais Amyntas, objet de mon ardeur extrême,
A mes vœux si souvent vient s'offrir de lui-même,
Que mes chiens lui font fête en le voyant venir
Autant qu'à Délia qui veille à les nourrir.

DAMŒTAS.

J'ai vu sur des sapins un don pour ma déesse;
Ce nid de tourtereaux remplira ma promesse.

MÉNALQUE.

J'offre à mon cher berger dix fruits d'un doux éclat,
Et dix autres demain, d'un pareil incarnat.

DAMŒTAS.

Quels doux mots j'ai reçus de ses lèvres de rose!
O zéphyrs, vers les dieux portez-en quelque chose.

MÉNALQUE.

Que me sert, beau chasseur, quand tu cours les forêts,
D'être chéri de toi, si je je garde les rets.

DAMŒTAS.

Invite ici Phyllis, c'est mon jour de naissance.
Iolas, aux moissons, viens fêter l'Abondance,

Ille colit terras; illi mea carmina curæ.
M. Et me Phœbus amat : Phœbo sua semper apud me
Munera sunt, lauri, et suave rubens hyacinthus.
D. Malo me Galatea petit, lasciva puella :
Et fugit ad salices, et se cupit ante videri
M. At mihi sese offert ultrò meus ignis Amyntas;
Notior ut jam sit canibus non Delia nostris.
D. Parta meæ Veneri sunt munera : namque notavi
Ipse locum, aeriæ quo congessere palumbes.
M. Quod potui, puero, sylvestri ex arbore lecta,
Aurea mala decem misi : cras altera mittam.
D. O quoties, et quæ nobis Galatea locuta est!
Partem aliquam, venti, divûm referatis ad aures.
M. Quid prodest, quod me ipse animo non spernes Amynta,
Si, dum tu sectaris apros, ego retia servo?

MÉNALQUE.

Phyllis m'aime, Iolas, et dans ses longs adieux,
Lorsque je m'éloignais, des pleurs mouillaient ses yeux

DAMŒTAS.

L'étable craint le loup, l'épi craint le tonnerre,
L'arbre les vents, et nous, Amaryllis sévère.

MÉNALQUE.

L'herbe plaît aux chevreaux, aux plantes la fraîcheur,
L'humble saule aux brebis, Amyntas à mon cœur.

DAMŒTAS.

A nos simples chansons Pollion est propice,
Muse, à votre lecteur gardez une génisse.

MÉNALQUE.

Pollion fait des vers, gardez-lui ce taureau
Qui bat le sol du pied, fier d'un croissant nouveau.

DAMŒTAS.

Qui t'aime, ô Pollion, parvienne où tu reposes!
Que pour lui le miel coule et l'épine ait des roses!

MÉNALQUE.

O Bavius! qui t'aime aimera Mévius,
Des renards tire un miel, un lait des boucs velus. (5)

DAMŒTAS.

Vous qui cueillez des fleurs, la fraise printanière,
Fuyez! sous les gazons se cache une vipère.

D. Phyllida mitte mihi, meus est natalis, Iola :
Cùm faciam vitulâ pro fugibus, ipse venito.
M. Phyllida amo ante alias; nam me discedere flevit :
Et, longum, formose, vale, vale, inquit, Iola.
D. Triste lupus stabulis, maturis frugibus imbres,
Arboribus venti, nobis Amaryllidis iræ.
M. Dulce satis humor, depulsis arbutus hædis,
Lenta salix fœto pecori, mihi solus Amyntas.
D. Pollio amat nostram, quamvis est rustica, Musam.
Pierides, vitulam lectori pascite vestro.
M. Pollio et ipse facit nova carmina : pascite taurum,
Jam cornu petat, et pedibus qui spargat arenam.
D. Qui te, Pollio, amat, veniat, quò te quoque gaudet :
Mella fluant illi, ferat et rubus asper amomum.
M. Qui Bavium non odit, amet tua carmina, Mævi;
Atque idem jungat vulpes, et mulgeat hircos.

MÉNALQUE.

Brebis, n'avancez pas, il faut craindre ce bord;
Voyez, de ce bélier la toison sèche encor.

DAMŒTAS.

Écartez ces chevreaux, la rive n'est pas sûre.
Je les baignerai tous dans une onde plus pure.

MÉNALQUE.

Rassemblez vos brebis, ou bien vos doigts, en vain,
Par la chaleur tari viendront presser leur sein.

DAMŒTAS.

Ah! mon taureau maigrit dans ce gras pâturage.
Bergers, troupeaux, l'amour étend sur vous sa rage.

MÉNALQUE.

Non, ce n'est point l'amour; je vois poindre leurs os :
Un funeste regard fascine mes agneaux. (6)

DAMŒTAS.

Dis et près d'Apollon je t'accorde une place,
En quel endroit le ciel n'a que trois pieds d'espace.

MÉNALQUE.

Berger, dis en quels lieux, et Phyllis est à toi,
Chaque fleur en naissant porte le nom d'un roi. (7)

PALÉMON.

Pour d'aussi grands débats le juge n'est pas digne,

D. Qui legitis flores et humi nascentia fraga,
Frigidus, ô pueri, fugite hinc, latet anguis in herbâ.
M. Parcite, oves, nimiùm procedere; non bene ripæ
Creditur; ipse aries etiam nunc vellera siccat.
D. Tityre, pascentes à flumine reice capellas :
Ipse, ubi tempus erit, omnes in fonte lavabo,
M. Cogite oves, pueri : si lac præceperit æstus,
Ut nuper, frustra pressabimus ubera palmis.
D. Eheu, quam pingui macer est mihi taurus in arvo!
Idem amor exitium pecori est, pecorisque magistro.
M. His certè neque amor causa est; vix ossibus hærent,
Nescio quis teneros oculus mihi fascinat agnos.
D. Dic quibus in terris, et eris mihi magnus Apollo,
Tres pateat cœli spatium non amplius ulnas.
M. Dic, quibus in terris inscripti nomina regum
Nascantur flores; et Phyllida solus habeto.

Tous deux vous méritez une couronne insigne.
Et ceux qui de l'amour expriment les douceurs,
Et ceux qui trop souvent éprouvent ses rigueurs.
Assez, jeunes bergers; arrêtez ces eaux vives,
Et les prés sont partout abreuvés sous leurs rives.

PALÆMON.

Non nostrum inter vos tantas componere lites :
Et vitulâ tu dignus, et hic, et quisquis amores
Aut metuet dulces, aut experietur amaros.
Claudite jam rivos, pueri ; sat prata biberunt.

NOTES.

(1) Et dérobe le lait et le suc aux agneaux.

Cette querelle violente entre deux bergers paraîtra peut-être contraire aux goûts et aux habitudes d'un poëte tel que Virgile, mais elle est imitée de Théocrite (*Idylle V*). C'est, du reste, un tableau vrai des jalousies et des passions humaines.

(2) Détourner de Damon le beau bélier surpris,
Et Lycisca longtemps te suivre de ses cris.

On voit ici plusieurs tableaux : d'abord un voleur qui se glisse, puis la chienne qui aboie; ensuite un passant crie au voleur, et enfin on voit le voleur fuir derrière les arbres. On peut en faire le dessin.

(3) Aux flancs sont deux portraits ; l'un des deux est Conon,
Et l'autre est ce génie, embrassant la nature.

Conon, philosophe de Samos et astronome célèbre, plaça au rang des astres la chevelure de Bérénice, femme de Ptolémée Evergète L'autre philosophe est le grand Archimède, ami de Conon.

(4) Nous offrons une variante sur le joli tableau de Galatée, que nous avons fait de deux manières :

Ton charmant badinage, aimable Galatée,
Me provoque ; et folâtre, et d'ardeur excitée,
Ta main me lance un fruit; au bois tu fuis soudain ;
Le feuillage entr'ouvert m'offre ton œil mutin.

(5) En deux vers, Virgile stigmatise ici deux mauvais poëtes, ses détracteurs, qu'il range parmi les boucs et les renards. Par ce court souvenir que leur accorde le poëte, Mévius et Bavius sont devenus comme le symbole de la médiocrité et de l'envie; nous n'avons pas cru traduire le mot *Mulgeat*, comme offrant une image trop opposée à notre goût français. Ce mot a été remplacé, ainsi que le mot *Jungat*, par deux images dans le sens direct de l'auteur original.

(6) Un funeste regard fascine mes agneaux.

La sorcellerie a toujours exercé un grand empire dans les campagnes. Du reste, la fascination est un fait réel, et on voit la puissance du regard des serpents et de certains animaux de proie sur les animaux plus faibles qui leur servent de pâture.

(7) Berger, dis en quels lieux, et Phyllis est à toi,
Chaque fleur en naissant porte le nom d'un roi.

On demande aussi, dans les vers précédents, en quel endroit le ciel n'a que trois pieds de tour; voici, en quelque sorte, deux énigmes proposées par Virgile, et on peut en inférer, ainsi que par de nombreux exemples pris dans l'histoire, que l'énigme était en grande considération. Peut-être n'est-ce ici qu'une plaisanterie et un piége tendu par le berger à son adversaire ; mais les commentateurs donnent le mot de ces deux énigmes : l'aspect de trois pieds de tour au ciel, ce serait le fond d'un puits ; et la fleur, ce serait l'hyacinte, où les lettres I et A sont visibles et forment les premières lettres du nom d'Ajax.

L'antiquité avait du goût pour les énigmes, et Valère-Maxime raconte qu'Homère mourut de chagrin de n'avoir pu deviner l'énigme suivante, proposée par des pêcheurs :

Bis quinis canibus per sylvam venor opacam;
Quod capio perdo, quod fugit, hoc habeo.

VARIANTES.

Oui je déposerai mes deux vases de hêtre,
Du grand Alcyméden le chef-d'œuvre peut-être.
Le lierre de Bacchus autour d'eux égaré
De son feuillage obscur couvre son fruit doré.
Au milieu deux portraits, Conon, et l'autre?... un sage
Qui du vaste univers sut tracer une image,
Et des travaux des champs enseigner les saisons
Au laboureur courbé sur de riches sillons.

Pollion de ma Muse aime les simples airs.
Offrons une génisse au lecteur de nos vers;
Lui-même il est poëte, et pour lui dans la plaine
S'élève un fier taureau qui fait voler l'arène.
Amis de Pollion, montez à ses honneurs,
Sur le houx épineux cueillez l'amome en fleurs;
Qui n'aime pas Codrus peut admirer Bathylle,
Il peut soumettre au joug le renard indocile.

Comme en ces prés épais tu maigris, mon taureau!
L'amour consume, hélas! le maître et le troupeau.
Ces agneaux à l'amour n'ont pas dû leur ruine,
Je ne sais quel regard en naissant les fascine.

(Traduction de M. Tissot).

CORYDON ET THYRSIS.

Argument. Mélibée raconte le combat du chant entre les deux pasteurs d'Arcadie, Corydon et Thyrsis ; Daphnis en est le juge, Corydon est vainqueur.

Sous un chêne sonore on vit assis Daphnis,
Et devant lui, debout, Corydon et Thyrsis. (1)
Corydon rassemblait ses brebis, et près d'elles
Les chèvres de Thyrsis remplissaient leurs mamelles :
Tous deux dignes rivaux pour la flûte et les chants,
Vrais pasteurs d'Arcadie, et dans la fleur des ans.
Tandis que j'abritais mes plants de la froidure,
Je vis vers eux mon bouc s'enfuir à l'aventure ;
J'accours : Daphnis me voit et m'appelle en ces mots :
« J'ai trouvé, me dit-il, le bouc et les chevreaux ;
« Mélibée, avec nous ne crains plus de dommage,
« Et, libre, goûte ici la fraîcheur et l'ombrage.
« Sur ces bords, où viendront s'abreuver les taureaux, (2)
« Le Mincius étend ses flexibles roseaux ;
« Ce chêne des essaims nous porte le murmure. »
Pour clore mes chevreaux, suffire à leur pâture,
Je n'avais plus Alcippe ou ma chère Phyllis ;

MELIBOEUS.

Fortè sub argutâ consederat ilice Daphnis,
Compulerantque greges Corydon et Thyrsis in unum :
Thyrsis oves, Corydon distentas lacte capellas ;
Ambo florentes ætatibus, Arcades ambo,
Et cantare pares, et respondere parati.
Hic mihi, dum teneras defendo à frigore myrtos,
Vir gregis ipse caper deerraverat : atque ego Daphnim
Aspicio. Ille ubi me contra videt : Ociùs. inquit,
Huc ades, ô Melibœe : caper tibi salvus et hædi ;
Et, si quid cessare potes, requiesce sub umbrâ :
Huc ipsi potum venient per prata juvenci ;
Hic viridis tenerâ prætexit arundine ripas
Mincius, èque sacrâ resonant examina quercu.
Quid facerem? neque ego Alcippen, nec Phyllida habebam,
Depulsos à lacte domi quæ clauderet agnos ;

Mais j'allais voir lutter Corydon et Thyrsis. (3)
Que faire? Tous mes soins pour mon plaisir cessèrent.
Ils préludaient tous deux, et leurs jeux commencèrent,
Par des chants alternés, pour plaire au dieu du jour,
Corydon le premier, puis Thyrsis à son tour.

CORYDON.

Muse de Libéthris, mon amour et ma joie,
Comme à mon cher Codrus, que ta faveur m'envoie
Ce chant mélodieux qui l'égale à Phébus,
Ou je laisse à ces pins mes pipeaux suspendus!

THYRSIS.

Bergers, couronnez tous votre jeune poëte,
Dût Codrus en mourir d'une rage secrète;
S'il voulait me vanter, baccars, ceignez mon front,
Et mes chants défront sa langue et son affront.

CORYDON.

O Diane, reçois cette hure soyeuse,
Et pour Micon, d'un cerf la corne sinueuse.
Si nos vœux sont admis, en cothurnes d'azur,
Tu sortiras debout du marbre le plus pur.

THYRSIS.

Priape, je suis pauvre; un gâteau, du laitage, (4)

Et certamen erat, Corydon cum Thyrside, magnum.
Posthabui tamen illorum mea seria ludo.
Alternis igitur contendere versibus ambo
Cœpêre; alternos Musæ meminisse volebant.
Hos Corydon, illos referebat in ordine Thyrsis.

CORYDON.

Nymphæ, noster amor, Libethrides, aut mihi carmen,
Quale meo Codro, concedite; proxima Phœbi
Versibus ille facit: aut, si non possumus omnes,
Hic arguta sacrâ pendebit fistula pinu.

THYRSIS.

Pastores, hederâ crescentem ornate poëtam,
Arcades, invidiâ rumpantur ut ilia Codro:
Aut si ultra placitum laudârit, baccare frontem
Cingite, ne vati noceat mala lingua futuro.
C. Setosi caput hoc apri tibi, Delia, parvus,
Et ramosa Mycon vivacis cornua cervi:
Si proprium hoc fuerit, levi de marmore tota

Tel est de mon jardin le faible et seul hommage.
Si des agneaux nombreux accroissent mon trésor,
Au lieu de simple marbre, alors tu seras d'or (4).

CORYDON.

Douce comme les thyms, ô Nérine si chère,
Plus blanche que le cygne et plus souple qu'un lierre,
Quand le taureau revient du matinal repas,
Pense à ton Corydon, trouve-toi sur ses pas!

THYRSIS.

Que je sois à tes yeux comme un chardon sauvage,
Ou bien, plus vil encor que l'algue du rivage,
Si ce jour n'est pour moi de la longueur des ans!
Troupeaux, n'avez-vous honte à paître si longtemps?

CORYDON.

Gazon doux au sommeil, et vous, fraîche fontaine
Que l'arboisier défend sous son ombre incertaine,
Des ardeurs du Lion abritez mes chevreaux;
L'été vient, le bourgeon rit et s'enfle aux ormeaux.

THYRSIS.

Ici le foyer brille, et la torche enflammée,
Sur nos portes s'étend l'incessante fumée;

Puniceo stabis suras evincta cothurno.
T. Sinum lactis, et hæc te liba, Priape, quotannis
Expectare sat est: custos es pauperis horti.
Nunc te marmoreum pro tempore fecimus; at tu,
Si fœtura gregem suppleverit, aureus esto.
C. Nerine Galatea, thymo mihi dulcior Hyblæ,
Candidior cycnis, hederâ formosior albâ,
Cùm primùm pasti repetent præsepia tauri,
Si qua tui Corydonis habet te cura, venito.
T. Immo ego Sardoïs videar tibi amarior herbis,
Horridior rusco, projectâ vilior algâ,
Si mihi non hæc lux toto jam longior anno est,
Ite domum pasti, si quis pudor, ite, juvenci.
C. Muscosi fontes, et somno mollior herba,
Et quæ vos rarâ virides tegit arbutus umbra,
Solstitium pecori defendite: jam venit æstas
Torrida, jam læto turgent in palmite gemmæ.
T. Hic focus, et tædæ pingues: hic plurimus ignis
Semper, et assiduâ postes fuligine nigri.

Et nous craignons autant Borée et ses assauts
Qu'un torrent craint ses bords et le loup les agneaux.

CORYDON.

Le genièvre noircit; la châtaigne épineuse,
La pomme, vont quitter la branche fructueuse :
Tout brille à nos regards ; tout deviendrait affreux,
Si le bel Alexis abandonnait ces lieux.

THYRSIS.

L'herbe meurt, l'air s'enflamme, et la terre s'entr'ouvre ;
Bacchus cherche avec peine un pampre qui le couvre,
Mais quand Phyllis paraît, tout renaît aux côteaux,
Jupiter sur nos champs va descendre en ruisseaux.

CORYDON.

Le laurier d'Apollon, le peuplier d'Alcide
Plaisent aux dieux, le myrthe à la reine de Gnide ;
Vous plaisez à Phyllis, ô simples coudriers,
Et je place après vous et myrtes et lauriers.

THYRSIS.

Le frêne à nos forêts, les pins à nos campagnes,
Sont un honneur suprême, et l'érable aux montagnes.
Beau Lycidas, ici reparais à nos yeux,
Et le frêne et le pin te cèderont tous deux.

Hic tantùm Boreæ curamus frigora, quantum
Aut numerum lupus, aut torrentia flumina ripas.
C. Stant et juniperi, et castaneæ hirsutæ;
Strata jacent passim sua quæque sub arbore poma ;
Omnia nunc rident : at si formosus Alexis
Montibus his abeat, videas et flumina sicca.
T. Aret ager, vitio moriens sitit aëris herba,
Liber pampineas invidit collibus umbras :
Phyllidis adventu nostræ nemus omne virebit ;
Jupiter et læto descendet plurimus imbri.
C. Populus Alcidæ gratissima, vitis Iaccho,
Formosæ myrtus Veneri, sua laurea Phœbo.
Phyllis amat corylos; illas dum Phyllis amabit,
Nec myrtus vincet corylos, nec laurea Phœbi.
T. Fraxinus in sylvis pulcherrima, pinus in hortis,
Populus in fluviis, abies in montibus altis :
Sæpius at si me, Lycida formose, revisas,
Fraxinus in sylvis cedat tibi, pinus in hortis.

Ils chantaient, mais Thyrsis renonce à la victoire ;
Et depuis Corydon de nos bois est la gloire.

M. Hæc memini, et victum frustra contendere Thyrsin.
Ex illo Corydon, Corydon est tempore nobis.

NOTES.

(1) Sous un chêne sonore on vit assis Daphnis,
Et devant lui, debout, Corydon et Thyrsis.

Ce prologue, qui sert de mise en scène, est remarquable par la variété des images ; il offre un tableau animé des occupations, des incidents et des plaisirs de la vie champêtre.

(2) Sur les bords où viendront s'abreuver les taureaux.

Virgile place ici la description du fleuve chéri de sa patrie, du Mincio, sur les bords duquel il était né ; et tandis que Mélibée est à la recherche de son bélier, on aime à se reposer sur la peinture riante de cette belle nature.

(3) Mais j'allais voir lutter Corydon et Thyrsis.

Mélibée ne peut résister à l'attrait du combat qui se prépare. Son empressement donne au lecteur une grande idée du talent des deux rivaux, et est destiné à captiver l'attention sur ce qui doit suivre.

(4) Priape, je suis pauvre, un gâteau, du laitage.

On sait que le dieu Priape avait sa statue dans tous les jardins ; il en était le protecteur, et devait les défendre contre les oiseaux et les voleurs. Il y a quelque familiarité dans le langage du berger envers ce dieu, suite des rapports de bienfaits qui, dans la religion des anciens, s'établissaient entre les dieux et les hommes.

VARIANTES.

Sous des pins frémissants Daphnis était assis.
Près de lui deux bergers, Corydon et Thyrsis,
Confondant leurs troupeaux, gardaient au bord de l'onde
L'innocente brebis et la chèvre féconde ;
Tous deux dans leur printemps, Arcadiens tous deux,
Au combat pastoral également heureux.

La beauté du tilleul est l'honneur du jardin,
Sur des monts élevés on admire un sapin,
Un tremble au bord des eaux, dans les forêts un chêne.
Si Daphnis plus souvent visite mon domaine,
L'arbre roi des jardins, l'arbre roi des forêts
N'auront rien vu d'égal à ses jeunes attraits.

(Traduction de M. Tissot.)

MÉRIS ET LYCIDAS.

Argument. Le petit domaine du père de Virgile était échu au centurion Arius, à la suite des concessions de terre faites, par les triumvirs aux soldats vétérans. Lorsque Virgile rapporta l'ordre de réintégration dans ce domaine en faveur de son père, Arius fut tellement irrité, que, pour se soustraire à sa fureur, Virgile menacé de mort fut obligé de traverser le Mincio à la nage. — Le poëte, dans le dialogue des deux bergers Méris et Lycidas, rappelle le danger qu'il a couru, et termine par l'éloge de César.

LYCIDAS.

Où portes-tu tes pas, ô Méris? vers la ville?

MÉRIS.

Lycidas, pensions-nous qu'en ce vallon tranquille
Un étranger viendrait de nos champs, quelque jour,
Sous nos yeux, nous vivants, s'emparer à son tour;
Dirait : Ils sont à moi, quittez votre héritage,
Puisque tout aujourd'hui par le sort se partage,
A ce maître cruel (qu'il ressente nos maux!),
Accablés et vaincus, nous menons ces chevreaux.

LYCIDAS.

Un bruit nous assurait que depuis la colline
Qui s'abaisse à nos pieds, et le pré qui s'incline,
Vers ces hêtres brisés et jusqu'aux bords des eaux,
Ménalque par ses chants préservait vos troupeaux. (1)

MÉRIS.

Le bruit en a couru, mais que pouvaient donc faire

LYCIDAS.

Quò te, Mœri, pedes? an, quò via ducit in urbem?

MOERIS.

O Lycida, vivi pervenimus, advena nostri
(Quod nunquam veriti sumus) ut possessor agelli
Diceret : Hæc mea sunt; veteres, migrate, coloni.
Nunc victi, tristes, quoniam sors omnia versat,
Hos illi (quod nec benè vertat) mittimus hædos.
L. Certè equidem audieram, qua se subducêre colles
Incipiunt, mollique jugum demittere clivo,
Usque ad aquam, et veteris jam fracta cacumina fagi,
Omnia carminibus vestrum servasse Menalcan.

Nos vers et nos chansons sous le fer de la guerre?
Ils sont plus impuissants, durant ces tristes jours,
Qu'un faible passereau sous l'ongle des vautours.
Oui, Méris qui t'est cher, et Ménalque lui-même,
Nous avons un instant vu notre heure suprême,
Si l'avis d'un corbeau croassant sur nos pas,
Ne m'eût fait tout céder sans de nouveaux débats.

LYCIDAS.

O ciel, un tel forfait! notre Muse chérie, (2)
Ménalque, avec tes jours nous eût été ravie!
Et qui donc chanterait les nymphes des forêts?
Qui répandrait des fleurs sur nos gazons épais,
Ou d'un feuillage ami couvrirait nos fontaines?
Je me rappelle encore ces douces cantilènes
Qu'hier j'ai pu saisir : agréables présents
Pour notre Amaryllis qui captive nos sens :
« Tityre, je reviens, veille sur leur pâture
« Et conduis mes brebis à cette source pure :
« Évite le bélier, attentif à ma voix ;
« De la corne il menace, et frappe quelquefois. »

MÉRIS.

Et ces vers pour Varus, essais d'un luth habile :
« Si tu sauves Mantoue (ah! malheureuse ville, (3)

M. Audieras, et fama fuit : sed carmina tantùm
Nostra valent, Lycida, tela inter Martia, quantùm
Chaonias dicunt, aquilâ veniente, columbas.
Quod nisi me quacumque novas incidere lites
Ante sinistra cavâ monuisset ab ilice cornix,
Nec tuus hic Mœris, nec viveret ipse Menalcas.

L. Heu! cadit in quemquam tantum scelus! heu! tua nobis
Penè simul tecum solatia rapta, Menalca!
Quis caneret Nymphas? quis humum florentibus herbis
Spargeret? aut veridi fontes induceret umbrâ?
Vel quæ sublegi tacitus tibi carmina nuper,
Cùm te ad delicias ferres Amaryllida nostras?
Tityre, dum redeo, brevis est via, pasce capellas
Et potum pastas age, Tityre; et inter agendum
Occursare capro, cornu ferit ille, caveto.

M. Immo hæc quæ Varo necdum perfecta canebat :

« De Crémone trop près!) Varus, ton nom fameux,
« Par nos cygnes porté montera vers les dieux.

LYCIDAS.

Puissent donc tes essaims fuir les ombres mortelles,
Ta chèvre aux prés fleuris voir gonfler ses mamelles!
Commence, tu le peux : grâce aux dons des neuf sœurs,
Je suis poëte aussi; déjà quelques pasteurs
Ont vanté mes concerts; je ne veux point les croire;
De Cinna, de Varus, encor loin de leur gloire,
Ma Muse n'est pas digne; eh! que suis-je près d'eux?
L'aigre corbeau, rival du cygne harmonieux. (4)

MÉRIS.

J'y songe, Lycidas, et rappelle en moi-même
Des accents que peut-être on répète et qu'on aime.
« Viens vers moi, Galatée; à de frivoles jeux
« Tu te plais sur les eaux : viens, un printemps heureux
« De Flore émaille ici la couronne éclatante;
« La grotte est ombragée; au lierre qui serpente
« La vigne s'entrelace en flexibles rameaux.
« Viens, et laisse la mer déchaîner tous ses flots.

LYCIDAS.

Et ces chants que ta voix portait dans la nuit pure?
Si j'ai perdu les vers, j'ai gardé leur mesure.

Vare, tuum nomen (superet modò Mantua nobis,
Mantua væ miseræ nimiùm vicina Cremonæ!)
Cantantes sublime ferent ad sidera cycni.
L. Sic tua Cyrneas fugiant examina taxos;
Sic cytiso pastæ distendant ubera vaccæ.
Incipe si quid habes : et me fecêre poëtam
Pierides : sunt et mihi carmina : me quoque dicunt
Vatem pastores; sed non ego credulus illis.
Nam neque adhuc Varo videor, nec dicere Cinnâ
Digna, sed argutos inter strepere anser olores.
M. Id quidem ago; et tacitus, Lycida, mecum ipse voluto
Si valeam meminisse : neque est ignobile carmen.
Huc ades, ô Galatea : quis est nam ludus in undis?
Hic ver purpureum, varios hic flumina circum
Fundit humus flores : hic candida populus antro
Imminet, et lentæ texunt umbracula vites.
Huc ades : insani feriant sine littora fluctus.

MÉRIS*.

« Vers les signes anciens ne tourne plus les yeux,
« Vois l'astre de César qui monte dans les cieux. (5)
« Sous les rayons divins du fils de Cythérée
« Les épis vont jaunir et la grappe empourprée :
« Daphnis, greffe aujourd'hui ces rameaux généreux,
« Tu prépares des fruits pour tes derniers neveux. »
L'âge nous ravit tout, la force et le génie :
Durant les plus longs jours, sans lasser mon envie,
Autrefois je chantais; j'ai dû tout oublier;
Plus de voix, et Méris a péri tout entier.
Les loups ont vu jadis Méris et son audace! (6)
Mais de ces chants Ménalqu a mieux gardé la trace.

LYCIDAS.

O Méris, tes retards augmentent mon ardeur,
Tous les vents apaisés nous prêtent leur faveur,
L'onde est silencieuse : ici s'est accomplie
La moitié de la route, et la tombe blanchie,
Qui couvre Bianor, apparaît à nos yeux.
Chantons ici, Méris; les bûcherons joyeux
Émondent ces ormeaux : laisse sous leur ombrage
Tes chevreaux qui bientôt suivront notre voyage.

L. Quid quæ te purâ solum sub nocte canentem
Audieram? numeros memini, si verba tenerem.
M. Daphni, quid antiquos signorum suspicis ortus? *
Ecce Dionæi processit Cæsaris astrum :
Astrum quo segetes gauderent frugibus, et quo
Duceret apricis in collibus uva colorem.
Insere, Daphni, piros, carpent tua poma nepotes.
Omnia fert ætas, animum quoque : sæpè ego longos
Cantando puerum memini me condere soles.
Nunc oblita mihi tot carmina : vox quoque Mœrim
Jam fugit ipsa : lupi Mœrim videre priores.
Sed tamen ista satis referet tibi sæpè Menalcas.
L. Causando nostros in longum ducis amores :
Et nunc omne tibi stratum silet æquor, et omnes,
Aspice, ventosi ceciderunt murmuris auræ.
Hinc adeò media est nobis via; namque sepulcrum
Incipit apparere Bianoris : hic, ubi densas
Agricolæ stringunt frondes, hic, Mœri, canamus.

Mais si tu crains l'orage au retour de la nuit,
En chantant plus gaîment le chemin se poursuit.
Viens, de ce lourd faisceau que mon bras te soulage,
Et plus libre, nos chants te plairont davantage.

MÉRIS.

Assez, il faut marcher, Lycidas; nous pourrons
Quand Ménalque viendra nous plaire à nos chansons.

Hic hædos depone, tamen veniemus in urbem.
Aut si, nox pluviam ne colligat ante, veremur;
Cantantes licet usque (minùs via lædet) eamus.
Cantantes ut eamus, ego hoc te fasce levabo.
M. Desine plura, puer : et quod nunc instat, agamus :
Carmina tum meliùs, cùm venerit ipse, canemus

NOTES.

* Les signes du zodiaque.

(1) Ménalque par ses chants préservait vos troupeaux.

C'est Virgile lui-même dont il est question sous le nom de Ménalque, et qui avait eu le bonheur de conserver son domaine.

(2) O ciel, un tel forfait! notre Muse chérie, etc.

La gloire des nymphes est attachée au sort de Ménalque. La terre n'aurait plus de fleurs, si ce berger avait péri; la nature entière serait en deuil : quel tableau plus brillant de la valeur d'un poëte?

(3) Mantoue, ô malheureuse ville!

C'est l'explication du proverbe: *Væ victis*, malheur aux vaincus.

(4) L'aigre corbeau, rival du cygne harmonieux.

Ce passage de Virgile est remarquable par le rhythme du vers qui, dans le latin, imite les sons rauques de l'oiseau criard.

(5) Vois l'astre de César qui monte dans les cieux.

Une étoile nouvelle avait paru lors de la mort de César; le nom de Jules César avait été aussi donné au mois pendant lequel mûrissent les moissons et les fruits.

(6) Les loups jadis ont vu Méris et son audace.

Lupi Mœrin vidêre priores.

Les loups autrefois ont vu quel était Méris : — *vidére* est pris souvent dans le sens de *sentir*, *éprouver*, comme le dit très-bien le dictionnaire de M. Quicherat; de même, *priores* est pris souvent dans le sens de prédécesseurs, anciens. — C'est donc à tort, selon nous, que beaucoup de traducteurs ont entendu ce passage ainsi : « Les loups ont vu Méris, les premiers. » Et, pour donner un sens à cette traduction, ils ont imaginé un proverbe d'après lequel celui qui était vu par un loup d'abord devenait muet. Nous avons fréquenté des pays de forêts, où les loups sont nombreux; à la vue d'un loup, les uns fuient, les autres l'attaquent, tous crient, bien loin de perdre la voix.

VARIANTES.

Où s'adressent tes pas, Méris, est-ce à la ville?
O funestes effets de la guerre civile!
Nous vivions, Lycidas, pour qu'un dur étranger
Nous dit, en usurpant notre pauvre verger :
Voilà mes biens, fuyez, colons héréditaires.

Mais tout passe, l'esprit lui-même a sa vieillesse;
Hélas! il m'en souvient, au temps de ma jeunesse,
Je chantais de l'aurore au coucher du soleil!
Je n'ai plus maintenant de passe-temps pareil;
Ma voix se lasse et tombe, ainsi que ma mémoire :
Le loup m'aura surpris, sans doute il le faut croire;
Mais mon fils mieux que moi remplira tes désirs.

(Traduction de M. Tissot.)

HORACE

ODES HISTORIQUES ET PHILOSOPHIQUES.

HORACE

ODES

HISTORIQUES ET PHILOSOPHIQUES.

AVERTISSEMENT.

Horace était né à Venouse, en Apulie, aujourd'hui États de Naples, sur les bords de l'Aufide, pays pittoresque et accidenté, non loin des champs célèbres où les Romains perdirent la bataille de Cannes, plus près encore du lieu où périt aussi avec son collègue le fameux consul Marcellus, dans une embuscade carthaginoise : ce souvenir local et traditionnel lui a inspiré de nobles et fréquentes imprécations contre l'odieux et le perfide Annibal. Il était fils d'un affranchi, commissaire aux ventes publiques. Entraîné dans le parti de Brutus, qui le trouva étudiant à Athènes et qui le fit tribun militaire, il renonça bientôt au métier des armes pour suivre les goûts littéraires que la lecture des poëtes grecs, dont il fut l'heureux imitateur, avait excités en lui.

Compris dans l'amnistie après les guerres civiles, et autorisé à rentrer dans Rome, il reçut plus tard de Mécènes un petit domaine rural, dans la Sabine, près de Subiaco, pour le dédommager de la confiscation du bien paternel ; il avait aussi à Tivoli, près de Rome, une petite campagne sur les bords de l'Anio, dont les faibles restes son encore désignés sous le nom de maison d'Horace. Il mourut à l'âge de cinquante-sept ans ; voici ce qu'il dit de lui-même dans l'épître à son livre :

« Tu diras de moi que, fils d'un simple affranchi, né avec « peu de biens, j'ai pu élever mon vol au-dessus de ma for- « tune, et tu rendras ainsi au mérite ce que tu ôterais à la « naissance. Ajoute que j'ai su plaire à tout ce que Rome « avait de plus illustre dans la paix et dans la guerre. Dé- « cris-moi d'une taille petite et assez ronde, la tête grise « avant le temps ; supportant mieux le chaud que le froid ;

« prompt à m'irriter, mais ne gardant pas longtemps ma « colère. »

La philosophie d'Horace est modérée et douce, et admet les jouissances que l'homme honnête peut se permettre. Ses grandes œuvres lyriques sont toujours morales et religieuses, et élèvent l'âme vers l'amour de la patrie et le culte de la Divinité, bien différentes de certaines poésies de nos jours, qui n'offrent que des aspirations confuses, et, sous une apparence trompeuse de religiosité, conduisent à l'indifférence universelle et à une sorte de panthéisme. Horace parle souvent des sacrifices qu'il offrait : tantôt c'était un chevreau, tantôt un agneau ou un bouc, car sa fortune était modeste comme ses goûts. Uue seule fois il offrit un jeune taureau, lorsqu'il dit à Jules Antoine, fils du triumvir, pour remercier le ciel du retour d'Auguste : « Vous sacrifierez dix tau- « reaux et dix génisses; pour moi mon offrande sera d'un « tout jeune taureau, qui court dans ma prairie de Sabine. » On voit qu'Horace ne croyait pas au-dessous de son génie de pratiquer le culte des dieux qu'annonçaient ses vers.

Nous avons été guidés en partie dans le choix des odes par les heureuses indications d'un professeur d'un mérite éminent, de M. Geruzez, dans ce passage sur Horace : « Son talent a touché toutes les cordes de la lyre. Quelle majesté et quelle grâce ! quelle force et quelle délicatesse ! Tous les tons lui semblent naturels, soit qu'il nous introduise dans le conseil des dieux pour y recueillir les oracles sur la grandeur de Rome, ou que dans le sénat romain il mette sous nos yeux le dévouement de Régulus. S'il déplore la chute des croyances, on croit entendre un prêtre inspiré, et s'il célèbre les victoires d'un jeune héros, il suit avec Pindare l'essor de l'aigle dans les hautes régions de la poésie. Il emprunte la voix des oracles pour menacer le perfide ravisseur d'Hélène; puis, quittant ces hauteurs, avec quelle grâce il réconcilie deux amants ! Quelle touchaute sympathie lorsqu'il console par sa propre douleur la douleur d'un ami ! quelle douce mélancolie lorsqu'il voit fuir d'un vol rapide les années qui emportent nos plaisirs ! Tantôt c'est Pindare ou le grave Stésichore, tantôt c'est Anacréon ou Sapho. »

A côté de l'écrivain patriotique et religieux, il y avait aussi chez Horace l'homme aimable et de bonne compagnie, et nous devions aussi le présenter sous ce point de vue. On sait qu'Auguste l'appelait familièrement un petit homme charmant, un gai compagnon du meilleur goût. Il vivait avec les plus grands personnages de son temps, et voyait toutes les célébrités. Souvent il adresse un souvenir agréable et quelques propos de table à l'un de ses illustres amis, ou à quelques femmes renommées par leur beauté et par leur mérite, dont quelques-unes étaient des affranchies, ayant reçu une éducation fort distinguée ; il les invitait à sa maison de campagne, leur faisant sentir quelquefois, avec sa dignité de grand poëte, combien cette distinctiion leur était honorable. Nous avons ainsi, à la suite des odes principales, placé quelques-unes de ces pièces légères; elles montrent la grande flexibilité du talent d'Horace, et l'offrent dans sa manière anacréontique, où il n'est pas moins supérieur que dans le genre élevé. Nous n'avons point hésité à donner ces petites pièces, parce que leur grâce infinie exclut toute pensée inconvenante ; c'est ainsi que l'aspect d'une statue antique d'Hébé ne produit que l'impression du beau. On observe que notre illustre lyrique français, Jean-Baptiste Rousseau, non moins élevé qu'Horace dans ses grandes œuvres, a souvent, dans ses pièces légères, montré moins de retenue que le lyrique du temps d'Auguste.

La mesure des vers, dans les odes d'Horace, est d'une extrême variété, il a employé plus de vingt combinaisons diverses. Les mètres qui constituent la poésie des odes se composent du dactyle et du spondée, qui sont bien connus; de l'ïambe, qui est formé de la syllabe brève suivie de la longue; du trochée, qui est l'ïambe retourné, c'est-à-dire de la longue suivie de la brève, et de l'anapeste, formé de deux brèves suivies d'une syllabe longue. C'est au moyen de ces cinq mètres placés dans un rhythme différent que toutes les odes sont diversifiées. Les rhythmes alcaïque et saphique, imités de Sapho et d'Alcée, sont ceux dont Horace se sert le plus volontiers, et conviennent aux sujets héroïques. Dans l'alcaïque, la strophe, commencée par deux vers de onze syl-

labes, se termine par deux vers d'une mesure plus courte. Dans le saphique, la strophe procède par trois grands vers égaux et se termine par un dactyle et un spondée, ce qui produit l'effet le plus imposant. Les autres formes du poëte se distinguent par des vers de mesures variées et entremêlées ; tantôt étendus et tantôt raccourcis, selon l'image et la pensée qu'ils représentent.

D'après notre système d'interprétation déjà expliqué, nous avons continué de suivre ici l'ordre des mots et celui des idées, ainsi que la marche et le mouvement du poëte : nous avons choisi, pour rendre l'effet de chacune de ces odes, le rhythme en français qui nous a paru reproduire le mieux le rhythme adopté par Horace, et en le variant selon les couleurs et l'expression différentes de chaque pièce. On peut voir à ce sujet la note au bas de l'Ode à Pindore, traduite aussi par Lebrun le lyrique, au IVe livre des odes d'Horace, dans ce volume.

A MECÈNE.

(LIVRE I, ODE I.)

Argument. Cette ode est un discours philosophique sur les goûts différents que la Providence a mis dans le cœur de l'homme, pour l'utilité de la société et satisfaire à ses besoins variés, et qui leur font suivre des carrières diverses, dans lesquelles ils ont en vue un but personnel, la gloire, la richesse, ou le bonheur. Pour Horace, il n'a d'autre goût que celui du commerce des Muses, et si ses œuvres ont l'agrément de Mécène, il ne demande pas d'autre honneur ni d'autre récompense.

Illustre sang des rois, ma gloire et mon appui,
Mécène, dont le nom m'est si doux aujourd'hui,
L'homme a des goûts divers; volant dans la carrière,
L'un aime à soulever l'olympique poussière;
Il a doublé la borne, et la palme des jeux
Sur son char tout brûlant le rend égal aux dieux.
  L'autre brigue au forum une faveur mobile,
Les honneurs de préteur, de pontife ou d'édile;
Celui-ci veut tirer des paternels sillons
Tout ce que la Libye a produit de moissons;
Et nul d'eux, même au prix de la pourpre d'Attale,
Ne voudrait naviguer sur les mers de Myrtale.
Au milieu du péril, le marchand sur les flots
Regrette alors sa ville, invoque le repos :

Mæcenas, atavis edite regibus,
O et præsidium, et dulce decus meum!
Sunt quos curriculo pulverem Olympicum
Collegisse juvat; metaque fervidis
Evitata rotis, palmaque nobilis,
Terrarum dominos evehit ad deos :
Hunc, si mobilium turba Quiritium
Certat tergeminis tollere honoribus;
Illum, si proprio condidit horreo
Quidquid de Libycis verritur areis,
Gaudentem patrios findere sarculo
Agros, Attalicis conditionibus
Nunquam dimoveas, ut trabe Cypria.
Myrtoum, pavidus nauta, secet mare.
Luctantem Icariis fluctibus Africum,

Pour fuir la pauvreté, ses soins que rien n'arrête
Refont bientôt la nef que frappa la tempête.
L'un prenant les flacons d'un vin vieux, tour à tour,
Sait ôter une part à la longueur du jour,
Cherche l'ombre d'un bois, loin des fatigues vaines,
Goûte les doux loisirs sur le bord des fontaines :
Un autre aime les camps, la guerre et ses fureurs
Qui des mères, au loin, font frémir tous les cœurs.
Le chasseur, délaissant une épouse fidèle,
Va braver les frimas, les vents, oublieux d'elle
Si les chiens de la biche ont reconnu les pas,
Si le sanglier Marse a rompu tous les lacs.
Moi j'aime l'entretien des déités célestes ;
J'aime le docte lierre et ses fleurons modestes.
Loin des vulgaires yeux, le faune avec ses chœurs,
Les nymphes des forêts m'accordent leurs douceurs.
Puisse Euterpe surtout, et sa sœur Polymnie,
D'Alcée ou de Sapho m'inspirer l'harmonie ;
Et si ta voix m'égale aux lyriques fameux,
Mon front enorguilli touchera jusqu'aux cieux.

Mercator metuens otium et oppidi
Laudat rura sui : mox reficit rates
Quassas, indocilis pauperiem pati.
Est qui nec veteris pocula Massici
Nec partem solido demere de die
Spernit, nunc viridi membra sub arbuto
Stratus, nunc ad aquæ lene caput sacræ.
Multos castra juvant, et lituo tubæ
Permixtus sonitus, bellaque matribus
Detestata. Manet sub Jove frigido
Venator, teneræ conjugis immemor,
Seu visa est catulis cerva fidelibus,
Seu rupit teretes Marsus aper plagas.
Me doctarum hederæ præmia frontium
Dis miscent superis ; me gelidum nemus,
Nympharumque leves cum Satyris chori,
Secernunt populo ; si neque tibias
Euterpe cohibet, nec Polyhymnia
Lesboum refugit tendere barbiton.
Quod si me lyricis vatibus inseres,
Sublimi feriam sidera vertice.

A CÉSAR AUGUSTE.

Argument. Le poëte décrit en images les fléaux dont Rome a été frappée par les discordes civiles; les dieux sont encore irrités de la mort de Jules César. Puissent-ils laisser longtemps au monde le héros qui a rendu la paix aux Romains, le seul soutien de l'empire, son neveu César Auguste!

Assez, ô Jupiter, la grêle et la tourmente
Ont lancé leurs fléaux sur la cité de Mars,
Assez les traits partis de ta main flamboyante
Ont frappé nos remparts.
De prodiges nouveaux la terre épouvantée
Du siècle de Pyrrha redouta le retour;
Quand sur le haut des monts les troupeaux de Protée
Parurent à leur tour.
Le daim nagea surpris sous le flot qui l'assiége,
L'arbre de Philomèle eut des hôtes nouveaux,
Et l'on vit ses rameaux arrêter dans leur piége
Les habitants des eaux.
Tibre, nous t'avons vu, franchissant ton rivage,
Ébranler de tes flots le tombeau de Numa,
Et battre en mugissant pour venger ton outrage
Le temple de Vesta.

Jam satis terris nivis atque diræ
Grandinis misit Pater, et, rubente
Dexterâ sacras jaculatus arces,
Terruit urbem,
Terruit gentes, grave ne rediret
Seculum Pyrrhæ, nova monstra questæ;
Omne quum Proteus pecus egit altos
Visere montes;
Piscium et summâ genus hæsit ulmo,
Nota quæ sedes fuerat columbis;
Et superjecto pavidæ natârunt
Æquore damæ.
Vidimus flavum Tiberim, retortis
Littore Etrusco violenter undis,
Ire dejectum monumenta regis,
Templaque Vestæ :

Aux plaintes d'Ilia ton fleuve alors sensible,
Terrible, punissait le meurtre de son fils (1);
Le ciel n'approuva pas la colère inflexible
D'un époux trop épris.
Vos pères aiguisaient un glaive parricide
Mieux tourné sur le Parthe, et combattaient entre eux;
Vous l'apprendrez, enfants, par leur rage homicide
Devenus moins nombreux!
Au milieu des débris du monde qui s'affaisse
Quel dieu doit invoquer tout un peuple pieux?
Vestales, par quels chants adoucir la déesse (2),
Enfin sourde à nos vœux?
Qui doit prendre le soin d'expier tous nos crimes?
Quelle main doit du ciel apporter le pardon?
Viens, descends d'un nuage, accueille nos victimes,
Favorable Apollon!
Est-ce toi, d'Érycine aimable souveraine,
Que l'Amour accompagne et que suivent les Jeux? (3)
Est-ce toi, dieu puissant, qui dès longtemps à peine
Regardes tes neveux? (4)

Iliæ dum se nimium querenti
Jactat ultorem, vagus et sinistrâ
Labitur ripa, Jove non probante, u-
xorius amnis.
Audiet cives acuisse ferrum
Quo graves Persæ melius perirent,
Audiet pugnas, vitio parentum
Rara juventus.
Quem vocet Divum populus ruentis
Imperi rebus? Prece quâ fatigent
Virgines sanctæ minùs audientem
Carmina Vestam?
Cui dabit partes scelus expiandi
Jupiter? tandem venias, precamur,
Nube candentes humeros amictus,
Augur Apollo.
Sive tu mavis, Erycina ridens,
Quam Jocus circumvolat, et Cupido:
Sive neglectum genus et nepotes
Respicis auctor;

Toi que nos longs combats auraient dû satisfaire,
Que charment les clairons, l'éclat des boucliers,
Et l'aspect des soldats, du pied frappant la terre,
Guerriers contre guerriers.
Ou plutôt, d'un mortel empruntant la figure,
Viens, ô dieu de la paix, dieu des arts, dieu sauveur,
Fils ailé de Maïa, secourable Mercure,
Et de César vengeur!
Ah! ne retourne au ciel qu'à la fin d'un autre âge,
Malgré nos crimes, daigne habiter parmi nous;
Ne fuis pas les Romains, ravi par un nuage
De notre sort jaloux.
Viens goûter près de nous le triomphe et la gloire,
Aime à prendre ces noms : prince, père, empereur (5);
Et de l'affront du Parthe efface la mémoire,
Nouveau César vainqueur.

Heu! nimis longo satiate ludo,
Quem juvat clamor, galeæque leves,
Acer et Marsi peditis cruentum
Vultus in hostem;
Sive mutatâ juvenem figurâ,
Ales, in terris imitaris, almæ
Filius Maiæ, patiens vocari
Cæsaris ultor :
Serus in cœlum redeas diuque
Lætus intersis populo Quirini;
Neve te nostris vitiis iniquum
Ocyor aura
Tollat : Hîc magnos potiùs triumphos,
Hîc ames dici pater atque princeps :
Neu sinas Medos equitare inultos,
Te duce, Cæsar.

NOTES.

(1) De César, son descendant.

(2) Vesta, l'une des divinités tutélaires des Romains.

(3) Vénus avait un temple célèbre sur le mont Eryx, en Sicile.

(4) Mars, père de Romulus et des Romains.

(5) Auguste triompha trois fois : de la Pannonie, de la Macédoine à Actium, et de l'Egypte. Il força les Parthes à se soumettre à ses conditions, et à rendre les drapeaux conquis par eux sur les Romains, lors de la malheureuse expédition de Crassus dans les déserts de l'Arménie et de a Tartarie.—C'est ainsi qu'en 1855 la France a récemment vengé sur les fils civilisés des Parthes, dans la Chersonèse Taurique, les désastres de l'expédition portée en 1812 vers les déserts de la Tartarie européenne, en es forçant de se soumettre aux conditions de paix qu'elle leur a imposées.

A CLIO.

(LIVRE I, ODE XII.)

Horace invoque la Muse de l'histoire pour célébrer les louanges des dieux et des héros; les grands hommes de Rome, Fabricius, Curius, Camille, Regulus, Marcellus, etc., et enfin César Auguste.

Quel mortel sur ta lyre, ô Muse de l'histoire!
Sera le digne objet de tes accords nouveaux?
Dis le héros, le dieu, dont les faits et la gloire
Vont frapper les échos!
Les coteaux ombragés du Pinde et de la Thrace
Répéteront son nom dans leurs antres secrets,
Lieux où jadis Orphée entraînait sur sa trace
Les monts et les forêts.
Par sa mère inspirés, des sons purs et flexibles
Calmaient les vents, les flots, de leurs charmes puissants;
Les chênes s'agitaient et devenaient sensibles
Au bruit de ses accents.
Que le maître des dieux, le roi de la nature,
O Muse! ouvre mes chants guidés par ton secours;
A la terre sa main dispense avec mesure
Les saisons et les jours.

Quem virum aut heroa lyrâ vel acri
Tibiâ sumes celebrare, Clio?
Quem Deum? cujus recinet jocosa
Nomen imago,
Aut in umbrosis Heliconis oris,
Aut super Pindo, gelidove in Hæmo,
Unde vocalem temere insecutæ
Orphea silvæ,
Arte materna rapidos morantem
Fluminum lapsus, celeresque ventos,
Blandum et auritas fidibus canoris
Ducere quercus?
Quid priùs dicam solitis parentis
Laudibus, qui res hominum ac Deorum,
Qui mare ac terras, variisque mundum
Temperat horis?

Source de tout, puissance éternelle et suprême,
A lui rien n'est semblable, à lui rien n'est égal;
A ses côtés Pallas, la sagesse elle-même,
Ne voit point de rival (1).
Ma lyre ne doit point oublier ton audace,
Jeune et vaillant Bacchus, ni toi, vierge des bois;
Redoutable Apollon, la mort suit la menace
Que porte ton carquois.
Honneur au grand Alcide, aux gémeaux de Léda,
L'un dompte les coursiers, l'autre d'une main sûre
Tient son ceste vainqueur; quand leur étoile pure
A brillé sur l'Ida (2),
Les matelots ravis, de Thétis agitée
Voient s'éloigner l'écume avec les vents fougueux,
Et la vague aux flots noirs par ces dieux écartée
S'abaisser devant eux.
Romulus, à son tour, et le règne paisible
Du vertueux Numa paraîtront dans mes vers,
Et l'orgueilleux Tarquin, et Caton l'inflexible,
Mourant, libre des fers.

Unde nil majus generatur ipso,
Nec viget quidquam simile aut secundum :
Proximos illi tamen occupavit
Pallas honores.
Prœliis audax, neque te silebo,
Liber, et sævis inimica virgo
Belluis; nec te, metuende certâ
Phœbe, sagittâ.
Dicam et Alciden; puerosque Ledæ,
Hunc equis, illum superare pugnis
Nobilem : quorum simul alba nautis
Stella refulsit,
Defluit saxis agitatus humor;
Concidunt venti, fugiuntque nubes;
Et minax, sic Di voluere, ponto
Unda recumbit.
Romulum post hos priùs, an quietum
Pompili regnum memorem, an superbos
Tarquinî fasces, dubito, an Catonis
Nobile lethum.
Regulum, et Scauros, animæque magnæ

Régulus exhalant sa grande âme à Carthage,
Paul-Émile vaincu, prodigue de son sang,
Le grand Fabricius, tous méritent l'hommage
D'un cœur reconnaissant (3).
Sur le champ paternel, austère et sans parure,
Camille s'instruisait dans l'âpre pauvreté;
Et Curius ira, simple et mâle figure,
A la postérité.
Ta gloire, ô Marcellus! d'âge en âge admirée (4),
Comme un chêne grandit; je vois briller aux cieux
L'astre de Jule : ainsi Phébé de l'empyrée
Éclipse tous les feux.
Toi qui sur les humains étends ta main féconde,
De protéger César le sort t'a fait la loi,
O puissant Jupiter, tu règnes sur le monde,
Et César après toi.
Chassant nos ennemis bien loin de l'Italie,
Que partout il triomphe et soit notre soutien!
Qu'il enchaîne à ses pieds, aux bornes de l'Asie,
Le Parthe et l'Indien.
Sous tes ordres, César gouvernera la terre,

Prodigum, Pœno superante, Paulum,
Gratus insigni referam camœnâ,
Fabriciumque.
Hunc, et incomptis Curium capillis,
Utilem bello tulit, et Camillum,
Sæva paupertas, et avitus apto
Cum lare fundus.
Crescit occulto velut arbor ævo
Fama Marcelli : micat inter omnes
Julium sidus, velut inter ignes
Luna minores.
Gentis humanæ pater atque custos,
Orte Saturno, tibi cura magni
Cæsaris fatis data; tu secundo
Cæsare regnes.
Ille, seu Parthos Latio imminentes
Egerit justo domitos triumpho,
Sive subjectos Orientis oris
Seras et Indos,

Toi, fais rouler ton char dans les cieux consternés;
Et que ton bras vengeur frappe ici du tonnerre
Nos lieux saints profanés.

Te minor latum reget æquus orbem :
Tu gravi curru quaties Olympum :
Tu parum castis inimica mittes
Fulmina lucis.

NOTES.

(1) Dans l'Iliade, Pallas est souvent mise immédiatement auprès de Zeus ou Jupiter; Apollon vient après Pallas : ces trois divinités formaient comme une sorte de trinité par laquelle on jurait. Horace imite ici, et dans la marche de cette pièce, plusieurs passages ainsi que les mouvements du célèbre lyrique grec, Pindare; et parmi ses odes, celle-ci est une des plus justement admirées. On y voit briller les qualités propres de sa poésie et de son style, qui sont les mêmes que celles de Virgile, la variété, la concision, la sobriété; il jette quelques traits avec énergie ou avec grâce, sans épuiser jamais son sujet; c'est là peut-être la source principale du charme qu'il exerce et du privilége qu'il a conservé, de captiver le lecteur d'un goût délicat, et de servir de règle.

(2) Castor et Pollux, ou les Gémeaux, constellation.

(3) Emilius Paulus, consul, qui commandait les Romains à la bataille de Cannes, refusa de fuir, et périt percé de traits.—Régulus mourut volontairement dans les prisons de Carthage, refusant d'être racheté, pour maintenir la discipline et la vertu militaire.

(4) Marcellus, qui arrêta Annibal, et célèbre par les dépouilles opimes remportées sur les Gaulois, est rappelé ici à cause du jeune Marcellus, son descendant, fils d'Octavie et neveu d'Auguste, et qui mourut peu de temps après, à l'âge de dix-huit ans.

AU VAISSEAU DE LA RÉPUBLIQUE.

(LIVRE I, ODE XIII.)

ARGUMENT. Lorsque les deux triumvirs, Antoine et Octave, se préparaient à la lutte définitive qui allait se terminer à Actium, Horace forma ces derniers vœux pour une réconciliation, et pour rétablir la paix

Quoi! dans la haute mer emporté par l'orage,
Tu vas flotter encor, vaisseau privé d'abris;
Ah! reste dans le port et repose au rivage
Tes flancs de rameurs dégarnis.
Les vents ont trop longtemps frappé tes matelots,
Ont fracassé tes mâts; sans voile et sans cordage
Ton antenne gémit. Soutiendras-tu la rage
Et l'effort si puissant des flots?
Vois tes agrès brisés, notre voix gémissante
Montera-t-elle au ciel pour apaiser les dieux?
En est-il pour guider toujours ta poupe errante,
Des forêts enfant glorieux?
En vain tu peux vanter ton nom et ta patrie,
Le Pont qui t'a vu naître et tes riches couleurs;
Qui peut s'y confier? ta carène meurtrie

O navis, referent in mare te novi
Fluctus! O quid agis? Fortiter occupa
Portum. Nonne vides ut
Nudum remigio latus,
Et malus celeri saucius Africo,
Antennæque gemant, ac sine funibus
Vix durare carinæ
Possint imperiosius
Æquor? Non tibi sunt integra lintea,
Non Di quos iterum pressa voces malo.
Quamvis Pontica pinus,
Silvæ filia nobilis,
Jactes et genus et nomen inutile.
Nil pictis timidus navita puppibus
Fidit. Tu, nisi ventis
Debes ludibrium, cave.

Doit fuir Eole et ses fureurs.
De soucis, de regrets, pour moi source éternelle,
O toi qui m'as déjà causé tant de douleurs,
Crains la blanche Cyclade et son onde infidèle,
Évite leurs écueils trompeurs.

Nuper sollicitum quæ mihi tædium,
Nunc desiderium, curaque non levis,
Interfusa nitentes
Vites æquora Cycladas.

NOTES.

(1) Les forêts de la province du Pont, en Asie, fournissaient le meilleur bois pour les constructions marines.

(2) Ce fut près des îles Cyclades qu'eut lieu quelque temps après la bataille navale d'Actium; c'est pour essayer de conjurer cette guerre civile que le poëte citoyen composait cette ode. Il rappelle en même temps combien les guerres précédentes entre Octave César, et Brutus et Cassius, ont déjà coûté de larmes à la patrie.

A SESTIUS.

SUR LA BRIÈVETÉ DE LA VIE.

(LIVRE I, ODE IV.)

ARGUMENT. Sestius avait été questeur de Brutus, sous lequel Horace avait servi ; et dans cette campagne il s'était lié avec Sestius. Plus tard celui-ci fut nommé consul par Auguste.

De l'hiver le zéphyr a fondu les glaçons,
Le doux printemps revient; on voit sur les rivages
Les vaisseaux vers la mer traînés par les cordages,
Et libres des frimas renaître les gazons.

Solvitur acris hiems gratâ vice veris et Favoni,
Trahuntque siccas machinæ carinas;
Ac neque jam stabulis gaudet pecus, aut arator igni
Nec prata canis albicant pruinis;

Quittez le feu, l'étable, et pâtres et troupeaux,
Vénus guide ses chœurs; Phœbé, tu les éclaires;
Les nymphes vont danser près des Grâces légères;
Déjà l'ardent Vulcain fait rougir ses fourneaux.
La terre ouvre son sein et ses trésors nouveaux.
De myrtes et de fleurs je veux orner ma tête :
De Faune dans nos bois viens célébrer la fête,
Immolons à ce dieu la chèvre et les agneaux.
Fortuné Sestius! par d'inflexibles lois
Le sort nous interdit une longue espérance,
D'un pas égal sur nous la pâle Mort s'avance,
Frappant le seuil du pauvre et le palais des rois.
Le noir séjour t'attend, Pluton et sa tristesse;
Plus de roi des festins; tu perdras la douceur
D'admirer Lycidas, que suit notre jeunesse,
Qui des vierges bientôt fera battre le cœur!

Jam Cytherea choros ducit Venus, imminente lunâ;
Junctæque Nymphis Gratiæ decentes
Alterno terram quatiunt pede, dum graves Cyclopum
Vulcanus ardens urit officinas.
Nunc decet aut viridi nitidum caput impedire myrto,
Aut flore, terræ quem ferunt solutæ.
Nunc et in umbrosis Fauno decet immolare lucis,
Seu poscat agnâ, sive malit hædo.
Pallida Mors æquo pulsat pede pauperum tabernas,
Regumque turres. O beate Sesti,
Vitæ summa brevis spem nos vetat inchoare longam :
Jam te premet nox, fabulæque Manes,
Et domus exilis Plutonia ; quo simul mearis,
Nec regna vini sortiere talis,
Nec tenerum Lycidam mirabere, quo calet juventus
Nunc omnis, et mox virgines tepebunt.

A AGRIPPA

LIEUTENANT DE CÉSAR AUGUSTE.

(LIVRE I, ODE V.)

Il avait proposé à Horace de faire un poëme où seraient chantés exploits d'Auguste et d'Agrippa.

C'est l'émule immortel du chantre d'Ionie,
C'est Varius qui doit célébrer tes exploits; (1)
Cette haute valeur et ce puissant génie,
Chez Neptune et chez Mars illustrés tant de fois (2).
Invincible Agrippa, nous gardons le silence,
Car du fils de Thétis l'implacable courroux
Et les courses d'Ulysse, et sa vaste prudence
Sont des sujets trop hauts, trop au-dessus de nous.
Inhabile à chanter Atrée et ses fureurs,
A mes faibles accords ma muse qui t'admire
Défend de rabaisser d'une impuissante lyre
Les hauts faits de César, ta gloire et tes honneurs.
Eh! qui peut dignement peindre Mars furieux
D'acier, de diamant, sa tunique éclatante,
Diomède inspiré qui combattait les dieux,
Ou Mérion, couvert d'une poudre sanglante?
Moi, que mon cœur soit libre ou consumé de feux,

Scriberis Vario fortis, et hostium
Victor, Mæonii carminis alite,
Quam rem cumque ferox navibus aut equis
Miles, te duce, gesserit.
Nos, Agrippa, neque hæc dicere, nec gravem
Pelidæ stomachum cedere nescii,
Nec cursus duplicis per mare Ulyssei,
Nec sævam Pelopis domum,
Conamur, tenues grandia : dum pudor,
Imbellisque lyræ Musa potens vetat
Laudes egregii Cæsaris, et tuas,
Culpâ deterere ingenî.
Quis Martem tunica tectum adamantina
Digne scripserit? aut pulvere Troïco

Je dirai les festins, les jeunes cœurs heureux;
Des vierges, des amours la lutte renaissante,
De leurs ongles trop courts la menace innocente;
Mon luth léger se plaît à ces aimables jeux (3).

Nigrum Merionen? aut ope Palladis
Tydiden Superis parem?
Nos convivia, nos, prælia virginum
Sectis in juvenes unguibus acrium
Cantamus, vacui, sive quid urimur,
Non præter solitum leves.

NOTES.

(1) Varius, poëte épique, ami de Virgile. Nous ne savons rien de ses œuvres.

(2) Agrippa commandait en second à la bataille de Philippes et à la bataille d'Actium, et c'est à lui qu'Auguste dut principalement ces deux grandes victoires.

(3) Horace, pour mieux faire agréer son excuse auprès du grand personnage auquel il répond, essaye de le faire sourire en terminant par une image gracieuse et piquante, prise dans le genre lyrique et érotique, selon le goût d'Anacréon et des poëtes grecs. Cette fin agréable et dégagée n'a rien d'inconvenant ni de repoussant selon nous, et n'a pu être retranchée que par une fausse délicatesse.

AU CONSUL PLANCUS.

(LIVRE I, ODE VII.)

Argument. Plancus, consul et ancien lieutenant de Jules César, après la mort de Marc-Antoine, qu'il avait suivi, voulait renoncer aux affaires publiques, et se fixer une retraite cachée en Orient : Horace cherche à le ramener, et lui persuade que la plus agréable résidence est dans les environs de Rome, d'où il pourra encore servir la République.

D'autres pourront vanter ou Rhode ou Mitylène,
Ephèse au temple d'or, Corinthe entre deux mers,
Delphes chère à Phébus, et la riche Mycène,

Laudabunt alii claram Rhodon, aut Mitylenen,
Aut Ephesum, bimarisve Corinthi

De la belle Tempé les vallons toujours verts;
Qu'un poëte, constant dans sa douce manie,
De la chaste Pallas célèbre l'olivier,
Et gardant de son luth l'éternelle harmonie,
Déjà cueilli cent fois tresse encor le laurier;
Qu'il chante de Junon les coursiers généreux,
Et la superbe Argos, Thèbe à Bacchus fidèle :
Pour moi, Lacédémone et sa ville immortelle,
Larisse aux blonds épis, plaisent moins à mes yeux,
Que ta grotte fraîche et riante,
Tibur, ta cascade bruyante,
D'Anio les rapides eaux;
Et Pomone offrant en berceaux
Ses dons, à la pourpre éclatante,
Suspendus sur nos clairs ruisseaux.
L'autan n'est pas toujours le père de l'orage,
Il chasse la nuée, il éclaircit les cieux,
Cher Plancus; si tu veux finir tes jours en sage,
Pour bannir le chagrin de ton cœur soucieux,
Invoque de Bacchus les bienfaits précieux;
Soit que l'étendard de Bellone
T'excite à de nobles exploits,
Ou que sous de plus douces lois

Mœnia, vel Baccho Thebas, vel Apolline Delphos
Insignes, aut Thessala Tempe.
Sunt quibus unum opus est, intactæ Palladis urbem
Carmine perpetuo celebrare, et
Undique decerptam frondi præponere olivam.
Plurimus in Junonis honorem,
Aptum dicet equis Argos, ditesque Mycenas;
Me nec tam patiens Lacedæmon,
Nec tam Larissæ percussit campus opimæ,
Quam domus Albuneæ resonantis,
Et præceps Anio, et Tiburni lucus, et uda
Mobilibus pomaria rivis.
Albus ut obscuro detergit nubila cœlo
Sæpe Notus, neque parturit imbres
Perpetuos; sic tu sapiens finire memento
Tristitiam, vitæque labores
Molli, Plance, mero; seu te fulgentia signis

De Tibur la verte couronne
Te charme à l'ombre de ses bois.
Lorsque Teucer fuyait son père et Salamine,
Il couronna sa tête et raffermit son cœur,
Dans le jus parfumé de la grappe divine :
« Amis, dit-il, frappés d'une injuste rigueur,
« Le ciel nous offre ailleurs un destin moins sévère.
« Suivez Teucer pour guide; Apollon tutélaire,
« Teucer vous le prédit, à vos heureux travaux
« Réserve Salamine en des climats nouveaux :
« Compagnons, sous les murs de Troie,
« Nous avons vu de plus grands maux :
« Consacrons ce jour à la joie
« Au grand Bacchus, au doux repos;
« Et demain nos vaisseaux rapides,
« Portant des guerriers intrépides,
« Traverseront encor les flots. »

Castra tenent seu densa tenebit
Tiburis umbra tui. Teucer, Salamina patremque
Quum fugeret, tamen uda Lyæo
Tempora populeâ fertur vinxisse coronâ,
Sic tristes affatus amicos :
Quo nos cumque feret melior fortuna parente,
Ibimus, ô socii, comitesque !
Nil desperandum Teucro duce et auspice Teucro ;
Certus enim promisit Apollo
Ambiguam tellure novâ Salamina futuram.
O fortes pejoraque passi
Mecum sæpe viri, nunc vino pellite curas :
Cras ingens iterabimus æquor.

NOTE.

(1) Teucer, frère d'Ajax et fils de Télamon, roi de Salamine, fut banni par son père, après la prise de Troie, pour n'avoir pas vengé sur Ulysse la mort de son frère : celui-ci s'était tué de désespoir parce qu'il n'avait pu obtenir les armes d'Achille, attribuées à Ulysse par le jugement des Grecs.

SUR LA PROVIDENCE

OU RETOUR AUX PRINCIPES RELIGIEUX.

(LIVRE I, ODE XXIX.)

ARGUMENT. Les terribles catastrophes qui viennent par intervalles bouleverser le monde nous rappellent qu'il existe une puissance suprême qui gouverne tout.

Longtemps des dieux de ma patrie
Rare et stérile adorateur,
D'une vaine philosophie
Je suivais le flambeau trompeur,
Il faut retourner en arrière,
Reprendre mes premiers chemins :
D'un éclair l'affreuse lumière
Vient d'épouvanter les humains (1).
Oui, j'ai vu rouler ton tonnerre,
Jupiter, dans les cieux sereins:
Ton char a fait trembler la terre,
Au loin, l'Atlas en a gémi;
Sous sa rive inhospitalière
L'odieux Cocyte a frémi.
Dieu puissant, à ton gré tout change;
Les grands tombent, destin étrange!
L'humble est soudain comblé d'honneurs :
Et d'un vol bruyant la fortune

Parcus Deorum cultor et infrequens
Insanientis dum sapientiæ
Consultus erro ; nunc retrorsum
Vela dare, atque iterare cursus
Cogor relictos. Namque Diespiter,
Igni corusco nubila dividens
Plerumque, per purum tonantes
Egit equos, volucremque currum :
Quo bruta tellus, et vaga flumina,
Quo Styx, et invisi horrida Tænari
Sedes, Atlanteusque finis
Concutitur. Valet ima summis
Mutare, et insignem attenuat Deus,

Abat une gloire importune,
Et plus loin porte ses faveurs.

Obscura promens : hinc apicem rapax
Fortuna cum stridore acuto
Sustulit; hîc posuisse gaudet (2).

NOTES.

(1) Un annotateur moderne et universitaire qualifie de boutade cette profession de foi sincère et religieuse du grand poëte ; une semblable assertion nous paraît interpréter très-inexactement les sentiments d'Horace, et nous devinons difficilement dans quel but elle a été avancée. Il est plus vrai de reconnaître combien Horace a dû être frappé des révolutions prodigieuses dont il fut témoin.

(2) Voici quelques passages de la traduction de La Harpe, qui se trouve dans son *Cours de littérature* :

D'Épicure élève profane,
Je refusais aux dieux de l'or et de l'encens ;
Je suivais les égarements
Des sages insensés qu'aujourd'hui je condamne ;
Je reconnais des dieux, c'en est fait, je me rends.
Etc., etc.

Oui, des puissances immortelles
Dictent à l'univers d'irrévocables lois ;
La Fortune, agitant ses inconstantes ailes,
Plane d'un vol bruyant sur la tête des rois.
Au destin des Etats son caprice préside ;
Elle seule dispense ou la gloire ou l'affront,
Enlève un diadème, et d'un essor rapide
Le porte sur un autre front.

On voit combien de choses étrangères aux idées d'Horace ont été ajoutées dans cette traduction. « D'Épicure élève profane; » Horace n'a jamais été disciple d'Épicure, car il était religieux, comme nous l'avons dit; il raille au contraire les Épicuriens quand il dit : *Epicuri de grege porcum*.—« Je reconnais les dieux, je me rends, » ce n'est pas l'idée de l'auteur.—« Sur la tête des rois; » nous croyons que le poëte n'a pas eu en vue spécialement les rois, dont il ne parle pas, mais les changements fréquents dans les sommités de la République romaine.

On peut remarquer ici les inconvénients de la paraphrase et du développement, et de l'introduction dans un auteur ancien d'idées modernes qui changent sa physionomie : du reste, cette imitation de La Harpe paraît très-brillante, malgré les rimes insuffisantes — Horace fut plutôt l'élève d'Aristippe, disciple de Socrate, mais moins sévère, témoin ces vers des *Epîtres d'Horace* :

Nunc in Aristippi furtim præcepta relabor,
Omnis Aristippum decuit status, et color, et res.

A PARIS.

(LIVRE I, ODE XIV.)

Prédiction des destinées de Troie : les héros grecs, Achille et Ajax, Diomède et Ulysse.

Quand le berger perfide entraînait sur les flots
Hélène son hôtesse, et hâtait ses vaisseaux,
Un dieu sortit des mers, tint la voile enchaînée,
Et lui prédit ainsi sa triste destinée :
« Tu vogues vers l'Ida sous un sinistre augure,
Et brisant de Priam le sceptre glorieux,
La Grèce va s'armer pour venger son injure,
Et rompre avec le fer ton hymen odieux.
Déjà je vois Pallas préparer son égide,
S'exciter aux combats, lancer son char rapide.
Que de sang, de sueurs vont couvrir les coursiers !
Que de fléaux sur Troie et sur tous ses guerriers !
« En vain tu fais entendre aux femmes amollies,
De ta voix et du luth les douces harmonies ;
Favori de Vénus, Pâris à leurs genoux

Pastor quum traheret per freta navibus
Idæis Helenen perfidus hospitam,
Ingrato celeres obruit otio
Ventos, ut caneret fera
Nereus fata : « Malâ ducis avi domum,
Quam multo repetet Græcia milite,
Conjurata tuas rumpere nuptias,
Et regnum Priami vetus.
Eheu ! quantus equis, quantus adest viris
Sudor ! quanta moves funera Dardanæ
Genti ! Jam galeam Pallas, et ægida,
Currusque et rabiem parat.
Nequicquam, Veneris præsidio ferox,
Pectes cæsariem, grataque feminis
Imbelli citharâ carmina divides ;
Nequicquam thalamo graves
Hastas, et calami spicula Gnossii

Croit fuir les dards crétois, Ajax et son courroux;
On verra, mais trop tard, malheureux adultère,
Tes cheveux parfumés sillonner la poussière.
« Vois le fils de Laërte acharné sur tes pas,
De Nestor, de Teucer, le redoutable bras,
Et Sthénélus, savant dans les arts de la guerre,
Prompt à guider ces chars sous qui tremble la terre.
Bientôt de Mérion tu sauras la valeur;
Crains le fléau des tiens, Diomède vainqueur,
Plus vaillant que son père, il vole sur ta trace,
Toi, tu fuis devant lui, tu dévores l'espace
Comme un timide cerf devant les loups ardents;
A ton épouse un jour tu fis d'autres serments!
« Sur sa flotte à l'écart, Achille en sa colère
Peut retarder de Troie encor l'heure dernière;
Mais dans un jour fatal, le feu du Grec vengeur
Sur les palais troyens déploiera sa fureur.

Vitabis, strepitumque, et celerem sequi
Ajacem : tamen, heu serus! adulteros
Crines pulvere collines.
Non Laërtiaden, exitium tuæ
Genti, non Pylium Nestora respicis?
Urgent impavidi te Salaminius
Teucer, te Sthenelus sciens
Pugnæ, sive opus est imperitare equis,
Non auriga piger. Merionem quoque
Nosces. Ecce furit te reperire atrox
Tydides, melior patre :
Quem tu, cervus uti vallis in alterâ
Visum parte lupum, graminis immemor,
Sublimi fugies mollis anhelitu,
Non hoc pollicitus tuæ.
Iracunda diem proferet Ilio
Matronisque Phrygum classis Achilleï :
Post certas hiemus uret Achaïcus
Ignis Iliacas domos. »

A FUSCUS.

(LIVRE I, ODE XX.)

Le poëte dont le cœur est pur est partout protégé des dieux ; louanges de Lalagé.

Le mortel au cœur pur, toujours exempt de crime,
Fuscus, n'a pas besoin de javelots crétois :
Et sans s'armer de l'arc et des traits de Dictyme (1),
Ou du pesant carquois.
Tranquille, il peut marcher aux Syrtes sablonneuses,
Sur les rocs du Caucase, au milieu des glaçons,
Et chercher sur l'Hydaspe, aux ondes fabuleuses,
D'inconnus horizons.
Aux bois sabins, un loup se montre en ma présence;
Je chantais Lalagé qui me tient sous sa loi,
J'errais, libre de soins, à l'écart, sans défense;
Il a fui devant moi !
Daunus, tes bois profonds, ta belliqueuse terre
N'avaient nourri jamais de monstre plus affreux,
Juba, ni ton Afrique, inépuisable mère
De lions furieux (2).

Integer vitæ scelerisque purus
Non eget Mauris jaculis, neque arcu,
Nec venenatis gravidâ sagittis,
Fusce, pharetrâ ;
Sive per Syrtes iter æstuosas,
Sive facturus per inhospitalem
Caucasum, vel quæ loca fabulosus
Lambit Hydaspes.
Namque me sylvâ lupus in Sabinâ,
Dum meam canto Lalagen, et ultra
Terminum curis vagor expeditus,
Fugit inermem :
Quale portentum neque militaris
Daunia in latis alit æsculetis;
Nec Jubæ tellus generat, leonum
Arida nutrix.

Ainsi, qu'au gré du sort, en de sauvages plaines,
Aux plus lointains déserts je porte un jour mes pas,
Lieux que fuit le zéphyr et ses chaudes haleines;
Noir séjour des frimas;
Ou bien sous le soleil et son aride empire,
Près de son char brûlant, accablé de son poids,
Je veux de Lalagé chanter le doux sourire,
Chanter la douce voix.

Pone me pigris ubi nulla campis
Arbor æstivâ recreatur aurâ,
Quod latus mundi nebulæ malusque
Jupiter urget;
Pone sub curru nimium propinqui
Solis, in terrâ domibus negatâ :
Dulce ridentem Lalagen amabo,
Dulce loquentem (3).

NOTES.

(1) Dictyme, montagne de la Crète et surnom de Diane.

(2) Juba, roi de Numidie, en Afrique. Juba avait péri à la bataille de Thapsus, livrée en Afrique au parti de Pompée. Son fils, fait prisonnier par César, avait été amené à Rome, mais Auguste lui rendit les États de son père.

(3) Cette ode est considérée comme une des plus achevées, pour le goût, la pureté et l'élégance du style. Aristius Fuscus, à qui elle est adressée, était orateur et poëte, aimait le monde, et préférait la résidence de Rome à celle de la campagne.

AU VAISSEAU

QUI PORTAIT VIRGILE PARTANT POUR ATHÈNES.

(LIVRE I, ODE III.)

Audace des humains qui affrontent tous les périls et brisent tous les obstacles.

Vaisseau sacré, toi qui portes Virgile (1),
Puissent ainsi la divine Cypris,
Les astres purs, frères de Tyndaris,
Guider ton cours sur la vague docile ;
Qu'Eole prête à ce voyage heureux
Le seul zéphyr ; aux bords de l'Hellénie
Rends, tu le dois, ce dépôt précieux,
Conserve-moi la moitié de ma vie.
Ce téméraire avait le cœur sans doute (2)
Armé d'airain, qui sur l'onde en courroux
Put le premier se frayer une route !
Il confiait à ses terribles coups
Un bois fragile, il chercha le trépas
Jusqu'au Verseau, père des noirs frimas,
Bravant Notus, ce maître despotique
Des flots grondants du golfe Adriatique.

Sic te, diva potens Cypri,
Sic fratres Helenæ, lucida sidera,
Ventorumque regat pater,
Obstrictis aliis, præter Iapyga,
Navis, quæ tibi creditum
Debes Virgilium : finibus Atticis
Reddas incolumem, precor,
Et serves animæ dimidium meæ.
Illi robur et æs triplex
Circa pectus erat, qui fragilem truci
Commisit pelago ratem
Primus, nec timuit præcipitem Africum
Decertantem Aquilonibus,
Nec tristes Hyadas, nec rabiem Noti,

O Mort! celui qui put voir sans frémir
Autour de soi les monstres de Protée,
Scylla béante et sa meute irritée,
Sous quel aspect le ferais-tu pâlir?
Dans sa prudence, en vain, le dieu du ciel
Posa des mers le rempart éternel,
Borna la terre; on voit la nef impie,
Malgré le ciel, franchir l'onde asservie.
L'homme orgueilleux, affrontant le destin,
Porte sur tout une coupable main;
De Prométhée un larcin sacrilége
Nous a prêté le feu ravi des cieux :
Quel fruit porta son crime audacieux?
De cent douleurs un essaim nous assiége,
Et sur la terre épandant tous les maux,
Il a hâté la marche d'Atropos.
Dédale un jour par des routes nouvelles
Franchit les airs en se créant des ailes;
De ses travaux remplissant l'univers,
Hercule enfin a forcé les enfers :

Quo non arbiter Hadriæ
Major, tollere seu ponere vult freta.
Quem mortis timuit gradum,
Qui siccis oculis monstra natantia,
Qui vidit mare turgidum, et
Infames scopulos Acroceraunia?
Nequicquam Deus abscidit
Prudens Oceano dissociabili
Terras, si tamen impiæ
Non tangenda rates transiliunt vada.
Audax omnia perpeti
Gens humana ruit per vetitum nefas.
Audax Iapeti genus
Ignem fraude malâ gentibus intulit.
Post ignem æthereâ domo
Subductum, macies et nova febrium
Terris incubuit cohors;
Semotique prius tarda necessitas
Lethi corripuit gradum.
Expertus vacuum Dædalus aera
Pennis non homini datis.

Rien ne t'arrête, indomptable mortel,
De quel forfait te pourrait-on absoudre?
Et ta folie, en provoquant le ciel,
Incessamment va rallumer la foudre!

Perrupit Acheronta Herculeus labor.
Nil mortalibus arduum est;
Cœlum ipsum petimus stultitiâ; neque
Per nostrum patimur scelus
Iracunda Jovem ponere fulmina.

NOTES.

(1) Virgile, sur le point de terminer son grand poëme, voulut auparavant visiter Athènes et la Grèce qu'il n'avait point encore vues, ayant été élevé à Milan et à Naples. Sa santé était déjà affaiblie, et ce dessein causa une vive douleur à Horace, son ami, qui craignait pour lui les fatigues de ce voyage. En effet Virgile tomba malade en Grèce, et mourut en débarquant en Italie. On peut dire que cette ode est digne de celui qui l'a écrite, comme du grand poëte qui en est le sujet.

(2) C'est un mouvement naturel de la poésie lyrique, que cette colère du poëte contre les causes premières de ses inquiétudes, et contre celui qui le premier enseigna à franchir la mer, malgré tous les périls; de là, le poëte, par un écart pindarique, s'élève contre les inventions humaines qui ont forcé la nature.

A VIRGILE

SUR LA MORT DE QUINTILIUS VARUS.

(LIVRE I, ODE XXI)

Argument. Horace cherche à consoler Virgile de la mort de leur ami commun.

De pleurer tous les jours cette tête chérie
Cesserons-nous jamais, en pourrions-nous rougir?

Quis desiderio sit pudor aut modus
Tam cari capitis? Præcipe lugubres

Ah! prête-moi plutôt ta lyre et l'harmonie,
O Muse, qu'à ta voix Apollon sait unir!
Ainsi, Varus, tu dors d'un éternel sommeil!
Vertu, douce Pudeur, ô sœur de la Justice,
Incorruptible Foi, Candeur sans artifice,
Trouverez-vous un cœur, ou meilleur, ou pareil?
Il meurt, il est pour tous une source de larmes,
Pour toi surtout, Virgile! Immortelle douleur!
En implorant les dieux, en vain tu les désarmes;
T'avaient-ils pour toujours confié ce bonheur?
Fais entendre aux forêts que ton pouvoir entraîne
D'Orphée et d'Amphion les merveilleux accords,
Tes accents ne pourront ranimer l'ombre vaine
Mêlée au troupeau noir qui descend chez les morts,
Mercure l'a touché de sa verge inflexible;
Et de le rendre au jour perdons l'espoir trompeur
Virgile, gémissons. O sort! Destin terrible!
Rien ne peut le changer, souffrons avec douceur.

Cantus, Melpomene, cui liquidam Pater
Vocem cum cithârâ dedit.
Ergo Quintilium perpetuus sopor
Urget! cui pudor, et Justitiæ soror,
Incorrupta Fides, nudaque Veritas,
Quandò ullum invenient parem?
Multis ille bonis flebilis occidit;
Nulli flebilior quam tibi, Virgili.
Tu frustra pius, heu! non ita creditum,
Poscis Quintilium Deos.
Quod si Threïcio blandius Orpheo
Auditam moderere arboribus fidem,
Non vanæ redeat sanguis imagini,
Quam virgâ semel horridâ,
Non lenis precibus fata recludere,
Nigro compulerit Mercurius gregi
Durum! Sed levius fit patientiâ
Quidquid corrigere est nefas

SUR LES GUERRES CIVILES.

(ODE VII, DES EPODES.)

Cette ode fut composée au sujet de la reprise des guerres civiles, par suite de la rupture entre Octave César et Marc-Antoine, le triumvir, ou plutôt lors des troubles, près de Modène, avec le consul Pansa.

Où courez-vous, malheureux citoyens,
Pourquoi ce glaive et ces armes cruelles?
Assez longtemps de leurs mains criminelles
Rome sanglante a vu périr les siens?
Combattez-vous la jalouse Carthage,
Et mettez-vous ses épouses en deuil?
Le fier Breton réduit à l'esclavage
Va-t-il, dans Rome, abaisser son orgueil?
Non, vous percez le sein de la patrie,
Du Parthe ainsi vous comblez tous les vœux!
Les loups n'ont pas cette aveugle furie,
Et les lions ne luttent point entre eux.
Quel dieu sur vous poursuit donc sa vengeance?
Quelle Euménide a troublé votre cœur?
Répondez-moi.—C'est un morne silence,
Et tous leurs traits se couvrent de pâleur.

Quò, quò scelesti ruitis? aut cur dexteris
Aptantur enses conditi?
Parumne campis atque Neptuno super
Fusum est Latini sanguinis?
Non ut superbas invidæ Carthaginis
Romanus arces ureret,
Intactus aut Britannus ut descenderet
Sacrâ catenatus viâ;
Sed ut, secundùm vota Parthorum, suâ
Urbs hæc periret dexterâ.
Neque hic lupis mos, nec fuit leonibus,
Nunquam nisi in dispar feris.
Furorne cæcus, an rapit vis acrior?
An culpa? responsum date.
Tacent; et ora pallor albus inficit,
Mentesque perculsæ stupent.

Ah! je le vois, l'ombre errante d'un frère
Plane toujours aux murs de Romulus;
Jadis le meurtre a marqué cette terre,
Nous expions tout le sang de Rémus!

Sic est: acerba fata Romanos agunt,
Scelusque fraternæ necis,
Ut immerentis fluxit in terram Remi
Sacer nepotibus cruor.

NOTE.

(1) Rémus, frère de Romulus, fondateur de Rome, pour avoir violé les ordres de son frère, et franchi les limites que celui-ci avait posées, fut tué par Romulus sur les limites mêmes de l'enceinte de la ville nouvellement tracée.

A APOLLON.

(LIVRE I, ODE XXIII.)

ARGUMENT. Auguste venait de consacrer un temple de m Apollon.

Vœux du poëte; ce n'est point la fortune qu'il demande aux mais la sagesse, la tranquillité et les charmes de la lyre.

Dans ce temple aux nouveaux auspices,
Poëte, et sans vœux superflus,
De ma coupe offrant les prémices,
Que demanderais-je à Phébus?
Ce n'est pas de la Campanie
Et l'opulence et les moissons,
Tes troupeaux, brûlante Apulie,
Errants dans toutes les saisons;
Ni l'ivoire ou l'or d'Arabie,
Ces vignes, ces riches trésors,
Liris, que ton onde endormie
Contemple, en passant sur tes bords.
Vous que la fortune couronne
Recueillez les vins généreux :
Trafiquant de l'ardente zone,
Bois dans des vases précieux;

Quid dedicatum poscit Apollinem
Vates? quid orat, de patera novum
Fundens liquorem? Non opimas
Sardiniæ segetes feracis,
Non æstuosæ grata Calabriæ
Armenta; non aurum aut ebur Indicum,
Non rura, quæ Liris quietâ
Mordet aquâ, taciturnus amnis.
Premant Calenam falce, quibus dedit
Fortuna, vitem : dives et aureis
Mercator exsiccet culullis
Vina, Syrâ reparata merce,
Dis carus ipsis; quippe ter et quater

Le ciel te sourit, car l'année
T'a vu trois fois, sur tes vaisseaux,
De l'Atlantide fortunée
Ramener l'ambre et les métaux.
Pour nous, avec l'amande amère
L'olive remplit nos désirs ;
Douce laitue, herbe légère,
Vous suffisez à nos plaisirs.
Entends mes vœux, fils de Latone,
Écarte de moi la douleur ;
Pour goûter ce qu'un dieu me donne,
Garde à mon esprit sa vigueur.
Passons une aimable vieillesse
Libre de soins dans mon séjour,
Que ma lyre et sa douce ivresse
Charment encor mon dernier jour.

Anno revisens æquor Atlanticum
Impunè. Me pascunt olivæ,
Me cichorea, levesque malvæ.
Frui paratis, et valido mihi,
Latoë, dones, et, precor, integrâ
Cum mente ; nec turpem senectam
Degere, nec citharâ carentem.

(FIN DU LIVRE 1er.)

A POLLION.

(LIVRE II, ODE I.)

Horace engage Pollion, général, historien et poëte tragique, célèb Virgile, à continuer son histoire des guerres civiles de la République dans ce but, à suspendre quelque temps ses œuvres scéniques ; il d à ce sujet le sang versé par les discordes intestines.

Oui, depuis Métellus nos guerres intestines,
Les complots de nos grands, leurs luttes, leurs ruine
Par toi nous sont présents ; ton périlleux labeur
Nous peint l'ambition, mère de leur fureur,
Au milieu du forum, leur sacrilége épée
D'un sang inexpié rougit encore trempée,
Et ta main, de l'histoire empruntant le burin,
Grave les jeux du sort sur l'inflexible airain ;
Mais veille sur tes pas en ta route douteuse,
Et le feu couvé encor sous la cendre trompeuse.
Qu'ainsi ta muse tragique
Suspende un peu ses accents,
Pollion ! La République
Réclame tes soins pressants ;
Bientôt pour charmer nos sens

Motum ex Metello consule civicum,
Bellique causas, et vitia, et modos,
Ludumque Fortunæ, gravesque
Principum amicitias, et arma
Nondum expiatis uncta cruoribus,
Periculosæ plenum opus aleæ,
Tractas, et incedis per ignes
Suppositos cineri doloso.
Paulum severæ Musa tragœdiæ
Desit theatris : mox, ubi publicas
Res ordinaris, grande munus
Cecropio repetes cothurno,
Insigne mæstis presidium reis,
Et consulenti, Pollio, curiæ ;
Cui laurus æternos honores
Dalmatico peperit triumpho.

Reprends le cothurne antique.
L'accusé dans sa douleur
Invoque ton éloquence ;
Et du sénat la faveur
Appelle aussi la science
Du guerrier, dont la valeur
Sur le rivage Illyrique
Du triomphe Dalmatique
Obtint l'immortel honneur.
Déjà j'entends frémir la trompette guerrière,
L'éclat menaçant du clairon ;
Le cavalier pâlit et retourne en arrière ;
En vain, pour soutenir le bruit de leur grand nom
Les chefs sont souillées de poussière,
Tout tombe ou demande rançon ;
Mais quand devant César fléchit la terre entière,
On n'a pas vu fléchir aux traits de son tonnerre
L'âme indomptable de Caton (1).
Dieux et déesses, naguère
De l'Afrique protecteurs,
Vous avez fui cette terre
Devant nos pères vainqueurs ;
Mais sur les fils, pour leurs crimes,
Votre vengeance éclata,
Les immolant en victimes
Aux mânes de Jugurtha (2).

Jam nunc minaci murmure cornuum
Perstringis aures : jam litui strepunt;
Jam fulgor armorum fugaces
Terret equos, equitumque vultus.
Audire magnos jam videor duces
Non indecoro pulvere sordidos,
Et cuncta terrarum subacta,
Præter atrocem animum Catonis.
Juno, et Deorum quisquis amicior
Afris, inultâ cesserat impotens
Tellure, victorum nepotes
Rettulit inferius Jugurthæ
Quis non Latino sanguine pinguior,

Quel champ du sang romain n'a vu couler les flots,
Et témoin d'un combat, ne montre nos tombeaux?
Le monde en a tremblé, la Perse et la Syrie
Ont frémi sous ta chute, ô ma triste patrie!
Quel bord lointain, quel gouffre ignora tes malheurs?
Les mers sous le carnage ont changé leurs couleurs.
Mais, ô ma muse légère,
Reprends tes douces chansons
Et d'un Simonide austère
Quitte les lugubres sons;
A Dioné consacrée,
La grotte ouvre ses abords,
Viens sous sa voûte azurée
Chercher de joyeux accords.

Campus sepulcris impia prælia
Testatur, auditumque Medis
Hesperiæ sonitum ruinæ?
Quis gurges, aut quæ flumina lugubris
Ignara belli? quod mare Dauniæ
Non decoloravere cædes?
Quæ caret ora cruore nostro?
Sed ne, relictis, Musa procax, jocis,
Ceæ retractes munera neniæ:
Mecum Dionæo sub antro
Quære modos leviore plectro.

NOTES.

(1) Caton, républicain inflexible, se donna la mort à Utique, en Afrique, plutôt que de se soumettre à Jules César. Presque tous les grands noms de l'aristocratie romaine étaient parmi les adversaires de César, et à leur tête le grand Pompée, qui avait été le lieutenant de Sylla. César, en même temps qu'il tenait à l'aristocratie par sa naissance, était proche parent de Marius, dont il avait relevé les statues, et, à ces titres, s'étant déclaré le chef de la démocratie romaine, toujours jalouse des patriciens, il conquit ainsi l'autorité suprême sur tous les partis.

(2) Les dieux de Carthage avaient fléchi devant Scipion l'Africain; Jugurtha, roi numide, avait expié ses perfidies sous Sylla; mais les guerres civiles de Pompée et de César ont depuis fait périr en Afrique une foule de Romains, en expiation de leurs triomphes passés.

A SALLUSTE.

(LIVRE II, ODE II.)

ARGUMENT. Salluste était le fils adoptif de l'historien Salluste, proconsul de Numidie, et non moins célèbre par ses écrits que par ses richesses, et les jardins qu'il fit bâtir à Rome, qui portent encore son nom celui-ci fut l'ami d'Auguste et de Tibère, et était chevalier romain.
La vraie gloire est au désintéressement.

L'argent n'a point d'éclat, de lustre aux yeux du sage,
Tu hais la main avare ardente à l'enfouir (1),
Salluste, il n'a son prix que dans un noble usage,
Qu'en réglant son désir.
Proculeius longtemps vivra dans la mémoire,
Comme un père il reçut ses frères malheureux (2);
Son nom sera porté sur l'aile de l'histoire
A nos derniers neveux.
Mieux que si tu régnais sur la riche Bétique
Commandant à ton âme alors tu seras roi;
Plus maître qu'un vainqueur dont l'une et l'autre Afrique (3
Reçoit l'unique loi.
En buvant crois-tu donc chasser l'hydropisie?
Ta soif ne peut s'éteindre, en ce cruel transport;
Cours aux sources du mal, et fais fuir l'atonie,
La pâleur et la mort.

Nullus argento color est, avaris
Abditæ terris inimice lamnæ,
Crispe Sallusti, nisi temperato
Splendeat usu.
Vivet extento Proculeius ævo,
Notus in fratres animi paterni :
Illum aget penna metuente solvi
Fama superstes.
Latius regnes avidum domando
Spiritum, quam si Libyam remotis
Gadibus jungas, et uterque Pœnus
Serviat uni.
Crescit indulgens sibi dirus hydrops ;
Nec sitim pellit, nisi causa morbi
Fugerit venis, et aquosus albo
Corpore languor.

Le sage, s'éloignant des pensers du vulgaire,
Quand Phraate remonte au rang de ses aïeux (4),
Dit au peuple que charme un éclat éphémère :
En est-il plus heureux ?
Celui-là tient le sceptre et monte sur le faîte,
Paré du vrai laurier, riche du seul trésor
Qui voit sans s'arrêter, sans détourner la tête,
De vastes monceaux d'or.

Redditum Cyri solio Phraaten,
Dissidens plebi, numero beatorum
Eximit virtus; populumque falsis
Dedocet uti
Vocibus; regnum et diadema tutum
Deferens uni, propriamque laurum,
Quisquis ingentes oculo irretorto
Spectat acervos.

NOTES.

(1) . . . . . avaris
Abditæ terris inimice lamnæ.

Ces termes : « lingot enfoui sous la terre avare, » doivent être pris dans le sens de : « l'avare qui thésaurise ; » car Salluste ne hait pas l'argent, quand il est bien employé.

(2) Proculeius, chevalier romain, partagea sa fortune avec ses frères, dont les biens avaient été confisqués par les triumvirs.

(3) L'Afrique et l'Espagne : les Carthaginois avaient fondé en Espagne Carthage-la-Neuve ou Carthagène.

(4) Phraate, roi des Parthes du temps d'Auguste, deux fois rétabli et renversé.

A LICINIUS.

(LIVRE II, ODE IV.)

Louanges de la médiocrité et de la modération. — Licinius Murena, illustre patricien, esprit inquiet, ne suivit point les conseils d'Horace, qui redoutait la turbulence de Licinius pour son propre bonheur; il entra bientôt dans une conspiration avec d'autres ambitieux, et fut condamné à mort.

Craignez la haute mer, voguant loin du rivage,
Noble Licinius; ainsi vous vivrez mieux,
Sans raser de trop près pour éviter l'orage
Les rochers périlleux.
O médiocrité! le vrai sage qui t'aime
A l'abri de l'envie, à l'abri des mépris,
Fuit le réduit honteux, comme l'éclat suprême
Des somptueux lambris.
Une orgueilleuse tour avec fracas s'écroule,
Borée aime à frapper le pin qui touche aux cieux :
On voit l'éclair briller, et la foudre qui roule,
Sur les monts sourcilleux.
Un grand cœur, toujours prêt, dans le malheur espère;
Dans le bonheur il craint un funeste retour :
L'orage qu'a formé le ciel en sa colère
Se dissipe à son tour.

Rectius vives, Licini, neque altum
Semper urgendo; neque, dum procellas
Cautus horrescis, nimium premendo
Littus iniquum.
Auream quisquis mediocritatem
Diligit, tutus caret obsoleti
Sordibus tecti, caret invidendâ
Sobrius aulâ.
Sæpius ventis agitatur ingens
Pinus, et celsæ graviore casu
Decidunt turres : feriuntque summos
Fulmina montes.
Sperat infestis, metuit secundis
Alteram sortem bene præparatum

Le destin te poursuit, bientôt le destin change;
De sa lyre Apollon charme les bois secrets,
Et ne tend pas toujours sur l'arc d'or qui le venge
Ses invincibles traits.
Dans les assauts du sort garde une âme sereine;
Serre ta voile enflée, arrêtant tes désirs,
Et modère la nef qu'un cours rapide entraîne
Au souffle des zéphyrs.

Pectus. Informes hiemes reducit
Jupiter, idem
Submovet. Non, si male nunc, et olim
Sic erit : quondam cithara tacentem
Suscitat Musam, neque semper arcum
Tendit Apollo.
Rebus angustis animosus atque
Fortis appare : sapienter idem
Contrahes vento nimium secundo
Turgida vela.

A POSTHUME.

DE LA BRIÈVETÉ DE LA VIE.

(LIVRE II, ODE XI.)

Hélas! nous voyons fuir devant nous les années,
Cher Posthume, emportant nos courtes destinées;
Et la vertu du Temps n'arrête point les pas,
Ni la triste vieillesse, ou la faux du trépas!
Tendre ami, chaque jour, offre un grand sacrifice,
Pourrais-tu de Pluton désarmer la justice?
Typhée et Géryon sont tenus dans ses fers (1);
Il nous faut tous descendre aux fleuves des enfers,
Ou monarque orgueilleux, commandant à la terre,
Ou laboureur, bêchant la glèbe héréditaire.
Vainement nous fuirons les jeux sanglants de Mars;
En vain nous évitons la mer et ses hasards,
Ou les vents périlleux de la trompeuse automne,
Sur le Cocyte noir, que la fange environne,
Il faut voguer un jour, il faut de Danaüs (2)
Voir la race épuisée en labeurs superflus,
Et Sisyphe suant sous sa roche inhumaine (3).

Eheu! fugaces, Posthume, Posthume,
Labuntur anni : nec pietas moram
Rugis et instanti senectæ
Afferet, indomitæque morti :
Non, si trecenis, quotquot eunt dies,
Amice, places illacrymabilem
Plutona tauris; qui ter amplum
Geryonem Tityonque tristi
Compescit undâ, scilicet omnibus,
Quicumque terræ munere vescimur,
Enavigandâ, sive reges,
Sive inopes erimus coloni.
Frustra cruento Marte carebimus,
Fractisque rauci fluctibus Hadriæ;
Frustra per autumnos nocentem
Corporibus metuemus Austrum.

Il faut quitter la terre et ce riant domaine,
Une épouse qui plaît; de ces arbres chéris,
Où tes soins assidus avaient mis tant de prix,
Le noir cyprès suivra seul son maître éphémère,
Dont la vie a passé comme une ombre légère.
Un heureux héritier, plus digne de jouir,
Absorbera ces vins qu'une main trop prudente
Conservait sous cent clefs; prompt à s'épanouir,
Il se livre aux festins, et dans sa soif ardente
Inondant et la table et les riches parquets,
Son luxe d'un pontife efface les banquets (4).

Visendus ater flumine languido
Cocytus errans, et Danai genus
Infame, damnatusque longi
Sisyphus Æolides laboris.
Linquenda tellus, et domus, et placens
Uxor : neque harum, quas colis, arborum
Te, præter invisas cupressos,
Ulla brevem dominum sequetur.
Absumet heres Cæcuba dignior
Servata centum clavibus; et mero
Tinget pavimentum superbum
Pontificum potiore cœnis.

NOTES.

(1) Géants de la Fable.

(2) Les Danaïdes, condamnées à remplir un tonneau sans fond, pour avoir égorgé leurs maris.

(3) Brigand fameux, tué par Thésée.

(4) Horace termine cette élégie lugubre par une plaisanterie sur les colléges des pontifes ; il égaie ainsi son sujet par un trait malin dont la légèreté trouvera grâce devant les esprits les plus sévères, rappelant le ton badin du *Lutrin* de Boileau.

A DELLIUS.

(LIVRE II, ODE III.)

Argument. Dellius, sénateur, avait été lieutenant d'Antoine dans l'expédition malheureuse de celui-ci contre les Parthes, où il avait manqne de périr; depuis, Dellius s'était rangé du parti de César Octave : sa vie avait été traversée de beaucoup de vicissitudes.—Horace l'engage à jouir du bonheur présent, que la mort doit bientôt finir, après tant de dangers courus.

Garde, cher Dellius, toujours une âme égale,
Que le malheur ne peut fléchir,
Modeste, au sein des biens que la fortune étale;
Dellius, il faudra mourir,
Soit que ta vie ait fui sombre et dans la tristesse,
Ou, sans souci de l'avenir,
Que parmi les loisirs, les vins et l'allégresse,
Ton sort ait été de jouir.
De ce blanc peuplier vois l'ombre hospitalière
S'unir à ces épais sapins;
Dans son lit tortueux courir cette rivière
Quittant à régret tes jardins;
Là, porte des parfums, des fleurs à peine écloses,
Et le Falerne ouvrant les cœurs,
L'âge te le permet; couronne-toi de roses

Æquam memento rebus in arduis
Servare mentem, non secus in bonis
Ab insolenti temperatam
Lætitiâ, moriture Delli,
Seu mœstus omni tempore vixeris,
Seu te in remoto gramine per dies
Festos reclinatum bearis
Interiore notâ Falerni,
Qua pinus ingens albaque populus
Umbram hospitalem consociare amant
Ramis, et obliquo laborat
Lympha fugax trepidare rivo.
Huc vina, et unguenta, et nimium breves
Flores amœnæ ferre jube rosæ,

Tant que le souffrent les trois Sœurs.
De ce brillant palais, ce séjour de la joie,
De ces bois il faudra sortir,
Délaisser ces trésors ; d'un autre ils sont la proie,
Ta mort va bientôt l'enrichir.
Descendu d'Inachus, noble auteur de ta race,
Ou pauvre, et vivant sous les cieux,
Tu ne peux du Ténare obtenir quelque grâce ;
On t'attend chez les sombres dieux.
Dans l'urne, tôt ou tard, notre sort se déclare ;
Tous au but toucheront un jour,
Et pour un long exil, et sur la barque avare,
Chacun doit voguer à son tour.

Dum res, et ætas, et Sororum
Fila trium patiuntur atra.
Cedes coemptis saltibus et domo,
Villaque flavus quam Tiberis lavit
Cedes : et exstructis in altum
Divitiis potietur heres.
Divesne, prisco natus ab Inacho,
Nil interest, an pauper et infimâ
De gente, sub dio moreris,
Victima nil miserantis Orci.
Omnes eodem cogimur : omnium
Versatur urna, serius ocius
Sors exitura, et nos in æternum
Exilium impositura cymbæ.

A GROSPHUS.

(LIVRE II, ODE XIII.)

Argument. Grosphus, ami d'Horace, était petit-fils du riche Grosphus, Sicilien persécuté par Verrès, et devenu citoyen romain.—La simplicité du désir fait le bonheur.

Le repos! le repos! c'est le cri de détresse
Du marchand que l'orage a surpris sur les flots,
Quand le flambeau des nuits sous le ciel de la Grèce
Se cache aux matelots.
Le repos! c'est le cri du guerrier de la Thrace,
Du Parthe qui se plaît dans son arc et ses traits,
C'est le bien que la pourpre où la perle s'enchâsse
Ne donnera jamais.
O Grosphus! les trésors, les faisceaux consulaires
N'écartent point le trouble et l'alarme des cœurs,
Hôtes qui des palais franchissent les barrières
Avec les soins rongeurs.
Heureux qui vit chez soi content de sa fortune
Et buvant dans la coupe où buvaient ses aïeux.
Là, le sommeil n'admet ni la crainte importune,
Ni les sordides vœux.

Otium divos rogat in patenti
Prensus Ægeo, simul atra nubes
Condidit lunam, neque certa fulgent
Sidera nautis :
Otium bello furiosa Thrace,
Otium Medi pharetrâ decori,
Grosphe, non gemmis, neque purpurâ venale, nec auro.
Non enim gazæ, neque consularis
Summovet lictor miseros tumultus
Mentis, et curas laqueata circum
Tecta volantes.
Vivitur parvo bene, cui paternum
Splendet in mensa tenui salinum :
Nec leves somnos timor aut cupido
Sordidus aufert.

Pourquoi ces longs projets dans une courte vie?
Sous un autre soleil pourquoi porter ses pas?
Cet esprit inquiet qui veut fuir sa patrie
Ne s'évitera pas :
Le chagrin dans sa nef, avec lui comme une ombre
Monte, et dans l'escadron il suit les cavaliers ;
Il court, pareil aux vents, comme un nuage sombre,
Devançant les coursiers.
Jouissons du présent, tranquillité suprême;
Gardons-nous de veiller si loin sur l'avenir :
Le rire après les pleurs; ah! le bonheur lui-même
Peut-il tout réunir?
La mort avant le temps ravit le grand Achille,
Le vieux Tithon s'éteint sous le fardeau des ans.
Le sort pour toi sévère, et pour moi plus facile,
M'offrira d'heureux temps.
Vois mugir dans tes prés tes troupeaux de Sicile,
Les coursiers de tes chars tressaillir à ta voix,
Brille sous des tissus chargés d'un or ductile
Teints de pourpre deux fois ;

Quid brevi fortes jaculamur ævo
Multa? Quid terras alio calentes
Sole mutamus? Patriæ quis exul
Se quoque fugit?
Scandit æratas vitiosa naves
Cura; nec turmas equitum relinquit,
Ocior cervis, et agente nimbos
Ocior Euro.
Lætus in præsens animus, quod ultra est,
Oderit curare; et amara læto
Temperet risu. Nihil est ab omni
Parte beatum.
Abstulit clarum cita mors Achillem ;
Longa Tithonum minuit senectus;
Et mihi forsan, tibi quod negarit,
Porriget hora.
Te greges centum Siculæque circum
Mugiunt vaccæ; tibi tollit hinnitum
Apta quadrigis equa ; te bis Afro
Murice tinctæ

Pour nous, d'humbles vergers, le souffle tutélaire
De la Muse des Grecs, quelques traits de ses feux,
Sont, avec le dédain des pensers du vulgaire,
Les vrais présents des dieux.

Vestiunt lanæ : mihi parva rura et
Spiritum Graiæ tenuem Camænæ
Parca non mendax dedit, et malignum
Spernere vulgus.

A SON ÉCHANSON.

(ODE XXXII.)

ARGUMENT.—Horace recommande une simplicité élégante dans les apprêts de son repas.

Je n'aime point les apprêts fastueux
Ni tout cet art à tresser la couronne ;
Ne cherche point, échanson, dans quels lieux
La rose encor peut fleurir en automne.
N'ajoute rien dans ton ardeur insigne
Au simple myrte ; il sied bien à ton front
Quand tu me sers, et je puis sans affront
M'en couronner, quand je bois sous ma vigne.

Persicos odi, puer, apparatus :
Displicent nexæ philiyrâ coronæ :
Mitte sectari rosa quo locorum
Sera moretur.
Simplici myrto nihil allabores
Sedulus curo, neque te ministrum
Dedecet myrtus, neque me, sub arctâ
Vite bibentem.

FIN DU LIVRE II.

A AUGUSTE

CONTRE LE PROJET DE TRANSPORTER EN ORIENT LE SIÉGE DE L'EMPIRE.

(LIVRE III, ODE III.)

ARGUMENT. Les sages et les héros méprisent les menaces et les dangers, ils n'obéissent qu'à la voix de la raison et de la vertu.—Alcide et Romulus ont été reçus au ciel, Auguste est déjà admis auprès d'eux.—Le poëte indique à Auguste, par la voix de Junon dans le conseil des dieux, que, malgré les menaces et les avis différents, la politique s'oppose à ce que le siége de l'empire soit transporté sur les bords de l'Hellespont, et qu'une seconde Troie y soit établie; ce projet était dès lors attribué à Auguste, qui venait de séjourner longtemps en Asie.

Le sage, toujours ferme et juste en ses desseins,
Résiste aux vains transports d'aveugles citoyens;
De la sédition les ordres tyranniques
Ou le front menaçant de maîtres despotiques
Ne pourront l'ébranler; l'Aquilon en fureur,
L'aspect des flots grondants ne troublent point son cœur,
Ni le grand Jupiter, lui présentant la foudre,
Déjà le bras levé pour le réduire en poudre :
Si ce globe est détruit, si le ciel en éclats
S'écroulait sur sa tête, il ne tremblerait pas.
C'est par là qu'autrefois on vit d'un vol rapide
Pollux monter aux cieux avec le grand Alcide;
De sa lèvre empourprée, Auguste radieux,
Boit déjà le nectar, tranquille au milieu d'eux.

Justum et tenacem propositi virum
Non civium ardor prava jubentium,
Non vultus instantis tyranni
Mente quatit solida, neque Auster,
Dux inquieti turbidus Hadriæ,
Nec fulminantis magna Jovis manus :
Si fractus illabatur orbis,
Impavidum ferient ruinæ.
Hâc arte Pollux, et vagus Hercules
Innixus, arces attigit igneas :
Quos inter Augustus recumbens
Purpureo bibit ore nectar.

Sur des tigres soumis élevé vers la gloire,
Bacchus d'honneurs pareils couronne sa victoire;
Et par là Romulus, quittant cet univers,
Sur le char du dieu Mars a fui loin des enfers.
En sa faveur Junon adoucit sa colère,
Et tint devant les dieux ce discours moins sévère :
« Troie, ô fatale Troie! un juge sans honneur (1),
Une femme étrangère ont causé ton malheur (2).
Par Minerve et par moi ta perte fut jurée,
Quand ton perfide chef rompant la foi sacrée,
D'un légitime prix frustra les dieux jaloux,
Et livra tout son peuple en proie à mon courroux (3).
« Auprès de cette Hélène à ton amour si chère
Tu ne brilleras plus, ravisseur adultère.
Priam, Hector lui-même et ses guerriers vaincus
Ont fui devant mes Grecs, et ne résistent plus :
Leurs palais, maintenus par nos longues querelles,
A la fin sont tombés, et ma haine avec elles.
Ici je mets un terme à mes inimitiés;
Que ce fils des Troyens longtemps humiliés,
Qu'enfanta leur prêtresse un jour au bord du Tibre (4),

Hac te merentem, Bacche pater, tuæ
Vexere tigres, indocili jugum
Collo trahentes; hac Quirinus
Martis equis Acheronta fugit;
Gratum elocuta consiliantibus
Junone Divis : Ilion, Ilion
Fatalis, incestusque judex,
Et mulier peregrina vertit
In pulverem, ex quo destituit Deos
Mercede pactâ Laomedon, mihi
Castæque damnatum Minervæ
Cum populo et duce fraudulento.
Jam nec Lacænæ splendet adulteræ
Famosus hospes, nec Priami domus
Perjura pugnaces Achivos
Hectoreis opibus refringit :
Nostrisque ductum seditionibus
Bellum resedit. Protinus et graves
Iras, et invisum nepotem,
Troïca quem peperit sacerdos,

Soit adopté de Mars, soit chef d'un peuple libre ;
Je consens à sa gloire ; à ce héros heureux
J'accorderai l'Olympe et la table des dieux.
« Mais il faut que toujours une mer en furie
Sépare d'Ilion la nouvelle patrie,
Pose entre Rome et Troie un rempart de ses flots ;
Ailleurs ses fils bannis régneront sans égaux (5).
Qu'à jamais de Pâris la tombe violée
Soit l'asile des loups et des troupeaux foulée ;
Du haut du Capitole abaissant tous les rois,
Rome partout triomphe, étend partout ses lois.
« Aux plus lointains pays porte ton nom terrible,
O Rome, jusqu'aux lieux, où d'une onde paisible
Sur l'Égypte le Nil épand tous ses trésors,
Aux détroits dont Alcide a séparé les bords (6).
Plus grande, en méprisant toujours un or vulgaire,
Dédaignant un métal mieux caché sous la terre,
Que si tu le ravis, si tes coupables mains
Offrent cet aliment au luxe des humains (7).
Dans l'univers entier est-il quelques limites

Marti redonabo. Illum ego lucidas
Inire sedes, ducere nectaris
Succos, et adscribi quietis
Ordinibus patiar Deorum.
Dum longus inter sæviat Ilion,
Romamque pontus ; quâlibet exules
In parte regnanto beati :
Dum Priami Paridisque busto
Insultet armentum, et catulos feræ
Celent inultæ ; stet Capitolium
Fulgens, triumphatisque possit
Roma ferox dare jura Medis.
Horrenda late nomen in ultimas
Extendat oras ; qua medius liquor
Secernit Europen ab Afro,
Qua tumidus rigat arva Nilus :
Aurum irrepertum, et sic melius situm
Cum terra celat, spernere fortior,
Quam cogere humanos in usus,
Omne sacrum rapiente dextra.
Quicumque mundo terminus obstitit,

Qui puissent t'enfermer en des bornes prescrites!
Atteins près du Cancer les plus brûlants climats,
Vois des pôles glacés la nuit et les frimas!
« Mais aux puissants Romains, j'impose cette règle :
Qu'ils n'osent, se fiant aux forces de leur aigle,
Prendre un soin trop pieux : jamais les fils de Mars (8)
Ne doivent d'Ilion relever les remparts.
Ilion! renaissant sous des astres funestes,
Tu verrais s'abîmer tes misérables restes;
Et moi, reine des dieux, excitant leurs fureurs,
Je conduirais sur toi mes bataillons vengeurs :
Phébus dût-il trois fois sur tant de funérailles
Rebâtir en airain tes tours et tes murailles,
Trois fois mes Grecs vainqueurs te porteraient la mort;
Mères, enfants captifs, pleureraient sur ton sort. »
« Ces accents ne vont pas à ta joyeuse lyre,
Muse, ces grands sujets, oses-tu les redire?
De l'entretien des dieux essayant les récits,
Cesse de l'amoindrir par des sons affaiblis.

Hunc tanget armis, visere gestiens
Quâ parte debacchentur ignes,
Quâ nebulæ pluviique rores.
Sed bellicosis fata Quiritibus
Hac lege dico, ne, nimium pii,
Rebusque fidentes, avitæ
Tecta velint reparare Trojæ.
Trojæ renascens alite lugubri
Fortuna tristi clade iterabitur,
Ducente victrices catervas
Conjuge me Jovis et sorore.
Ter si resurgat murus aheneus
Auctore Phœbo, ter pereat meis
Excisus Argivis, ter uxor
Capta virum puerosque ploret.
Non hæc jocosæ conveniunt lyræ.
Quo, Musa, tendis? Desine pervicax
Referre sermones Deorum, et
Magna modis tenuare parvis.

NOTES.

(1) Le jugement de Pâris.

(2) Hélène, reine de Sparte.

(3) Laomédon, roi des Troyens, avait invité Neptune et Apollon à concourir à la fondation de Troie, et leur avait promis des sacrifices et des hommages qu'il refusa ensuite.

(4) Romulus, fils de Rhéa Sylvia, prêtresse de Mars.

(5) Les exilés de Troie, après la prise de cette ville par les Grecs, se transportèrent en Italie, conduits par leur chef Énée, de la famille de Priam, et fondèrent Albe-la-Longue, et ensuite Rome, par les mains de Romulus.

(6) Le détroit de Cadix, ou de Gibraltar, qui sépare l'Europe de l'Afrique, ou les colonnes d'Hercule. La fable prétend qu'Hercule sépara les deux montagnes de Calpe et d'Abila pour ouvrir passage à la mer, et y éleva deux colonnes en témoignage de ses travaux.

(7) Horace fait allusion aux grandes vertus des Romains sous la République et dans ses premiers temps, lorsqu'ils étaient pauvres.

(8) Les Romains protégèrent toujours les peuples de la Troade, qu'ils considéraient comme parents, et stipulaient toujours en leur faveur.

A CALLIOPE.

(LIVRE III, ODE IV.)

L'enfance d'Horace protégée des dieux. Eloge d'Auguste, qui étouffa les guerres civiles comme Jupiter défit les Titans.

Reine, descends du ciel ; que tes nobles accents,
Divine Calliope, enivrent tous mes sens!
Fais retentir ta voix puissante
Saisis la trompette éclatante ;
Ou sur la lyre de Phébus
Module des accords et des sons inconnus.
Ne l'entendez-vous pas ? Est-ce une aimable erreur
Qui flatte mon oreille et pénètre mon cœur?
Je crois errer dans ces retraites,
Sous l'ombre des grottes secrètes
Où les fontaines, les zéphyrs
Prêtent aux bois sacrés leurs bruits et leurs soupirs.
Un jour sur le Vultur aux côteaux fabuleux,
Près des bords d'Apulie, et fatigué de jeux,
Je dormais au fond des bocages :
Deux pigeons tenant des feuillages
Dans l'air suspendus à leurs pieds,
Les posaient sur mon front, qu'ils couvraient de lauriers.

Descende cœlo, et dic, age, tibia
Regina, longum, Calliope, melos,
Seu voce nunc mavis acuta,
Seu fidibus, citharaque Phœbi.
Auditis? An me ludit amabilis
Insania? Audire et videor pios
Errare per lucos, amœnæ
Quos et aquæ subeunt et auræ.
Me fabulosæ, Vulture in Appulo,
Altricis extra limen Apuliæ,
Ludo fatigatumque somno
Fronde novâ puerum palumbes
Texêre : mirum quod foret omnibus,
Quicumque celsæ nidum Acherontiæ,
Saltusque Bantinos, et arvum
Pingue tenent humilis Ferenti ;

O prodige étonnant, présage d'avenir
Nos bois en ont encor gardé le souvenir ;
Le pic verdoyant d'Acérente,
Les riches vallons de Férente,
Bantium aux monts escarpés,
De plaisir et d'effroi furent longtemps frappés.
Ils m'ont vu respecté des serpents et des ours,
Mon tranquille sommeil me servait de secours :
De Phébus portant la couronne
Qu'un myrte flexible environne,
Sous cet abri mystérieux,
Enfant, j'étais déjà le favori des dieux.
A votre nourrisson ouvrant tous les climats,
Muses, d'un fils chéri vous conduisez les pas,
Tantôt sur le mont de Sabine
Ou sur la roche Prénestine,
Vers Tivoli, ses frais ruisseaux,
A Baïa, vers la source aux bienfaisantes eaux.
Dans vos antres admis, mêlé parmi vos chœurs,
A Philippes sauvé dans vos bras protecteurs,
L'arbre maudit, chute fatale,
Palinure à l'onde infernale,
Charybde et des nochers sans foi,
Ne pouvaient m'accabler, vous étiez avec moi !

Ut tuto ab atris corpore viperis
Dormirem et ursis; ut premerer sacrâ
Lauroque collatâque myrto,
Non sine Dis animosus infans.
Vester, Camœnæ, vester in arduos
Tollor Sabinos; seu mihi frigidum
Præneste, seu Tibur supinum,
Seu liquidæ placuêre Baiæ.
Vestris amicum fontibus et choris
Non me Philippis versa acies retro,
Devota non extinxit arbor,
Nec siculâ Palinurus undâ.
Utcunque mecum vos eritis, libens
Insanientem navita Bosphorum
Tentabo, et arentes arenas
Littoris Assyrii viator :

Aussi je puis braver le Bosphore en courroux,
Les sables de Libye et le Breton jaloux,
L'arc des Gélons et le Vandale
Qui boit le sang de sa cavale,
L'Araxe et son rapide cours,
Que puis-je redouter? vous veillez sur mes jours.
Muses, lorsque César, après tant de travaux
Rappelle ses soldats, vient chercher le repos,
Vous le charmez sur l'Aonie;
Vos conseils, leur douceur chérie
De son cœur vous ouvrent l'accès,
Et vous applaudissez à ses heureux bienfaits.
Des guerres, des complots il dompta la fureur :
Tel jadis sous les traits de son foudre vengeur,
Dispersant leur impur mélange,
Des Titans rompait la phalange
Celui qui règne dans les airs
Et qui, maître des vents, d'un mot calme les mers;
Celui qui fait rouler les globes dans les cieux,
Qui commande à la terre et qui commande aux dieux,
Qui régit les royaumes sombres;
Son pouvoir s'étend sur les ombres;
Les mortels, jouets du trépas,
Par ses égales lois sont conduits ici-bas.

Visam Britannos hospitibus feros,
Et lætum equino sanguine Concanum;
Visam pharetratos Gelonos,
Et Scythicum inviolatus amnem.
Vos Cæsarem altum, militiâ simul
Fessas cohortes abdidit oppidis,
Finire quærentem labores
Pierio recreatis antro.
Vos lene consilium et datis, et dato
Gaudetis, almæ. Scimus ut impios
Titanas immanemque turmam
Fulmine sustulerit caduco,
Qui terram inertem, qui mare temperat
Ventosum, et umbras, regnaque tristia,
Divosque, mortalesque turbas,
Imperio regit unus æquo.

Oui, par cent mille mains, de ses forces trop fier,
Ce bataillon hideux menaçait Jupiter;
De ces frères l'aveugle audace,
Des rochers arrachant la masse,
A Pélion joignait l'Ossa,
Au mont Olympien leur effort l'exhaussa.
Mais que pouvait Typhée et l'horrible Mimas,
Que pouvait Porphyrée et son trop faible bras?
On voyait Rhétus dans sa rage,
A la guerre ajouter l'outrage;
Encelade, plus furieux,
Lançait pour javelots des chênes sourcilleux.
Tous leurs coups rencontraient l'égide de Pallas,
A ses pieds tous les traits tombaient avec fracas;
Et l'auguste Junon près d'elle,
Vulcain et sa flamme immortelle
Contre eux s'unissaient à la fois
Près du dieu qui jamais n'épuise son carquois;
Le dieu d'Aganippé qui, jeune et radieux,
Aux sources d'Hélicon baigne ses blonds cheveux,
Qui préside aux bois de Lycie,
A Delphe, aux eaux de Castalie,
Ce dieu qu'on adore à Claros,
Le puissant Apollon, le maître de Délos!

Magnum illa terrorem intulerat Jovi
Fidens juventus horrida brachiis,
Fratresque tendentes opaco
Pelion imposuisse Olympo,
Sed quid Typhœus, et validus Mimas,
Aut quid minaci Porphyrion statu,
Quid Rhœtus, evulsisque truncis
Enceladus jaculator audax,
Contra sonantem Palladis ægida
Possent ruentes? Hinc avidus stetit
Vulcanus; hinc matrona Juno, et
Nunquam humeris positurus arcum,
Qui rore puro Castaliæ lavit
Crines solutos, qui Lyciæ tenet
Dumeta, natalemque sylvam,
Delius et Patareus Apollo.

La force et le pouvoir, sans sagesse et sans lois,
Entraînés dans leur cours, s'écroulent par leur poids ;
Modérés et maîtres d'eux-mêmes,
Ils montent aux honneurs suprêmes,
Les dieux accroissent leur grandeur ;
Mais une force impie au ciel est en horreur.
Briarée aux cent bras, l'impudique Orion,
Nous offrent leur exemple et leur triste renom ;
Celui-ci dont la main profane
A tenté d'outrager Diane
Tombe expirant sous l'arc vengeur,
La flèche de la Vierge éteignit son ardeur.
Tu reçus dans ton sein ces superbes géants,
O terre, tu pleuras tes monstrueux enfants :
Jupiter au sombre Tartare
Les précipite, et le Ténare
Jamais ne doit les rendre au jour ;
Ils ne franchiront plus l'effroyable séjour.
Le Titan sous l'Etna se débat vainement,
Titye au noir vautour sert encor d'aliment ;
Et le ravisseur téméraire,
Ce Pirithoüs adultère
Que punit le roi des enfers,
Subit toujours sa peine, et gémit dans les fers.

Vis consilî expers mole ruit sua :
Vim temperatam Dî quoque provehunt
In majus : idem odere vires
Omne nefas animo moventes.
Testis mearum centimanus Gyas
Sententiarum notus, et integræ
Tentator Orion Dianæ,
Virgineâ domitus sagittâ.
Injécta monstris Terra dolet suis,
Mæretque partus fulmine luridum
Missos ad Orcum : nec peredit
Impositam celer ignis Ætnam :
Incontinentis nec Tityi jecur
Relinquit ales : nequitiæ additus
Custos : amatorem trecentæ
Pirithoüm cohibent catenæ.

A GALATÉE.

(LIVRE III, ODE XXI.)

Cette ode est adressée à une dame romaine qui voulait voyag
Histoire de l'enlèvement d'Europe.

Que le cri de l'orfraie accompagne l'impie,
De la lice en travail que tes longs aboiements
Le suivent ; qu'un renard, qu'une louve l'épie
Avec des yeux ardents ;
Qu'un serpent sur sa route, effrayant l'équipage,
S'élance comme un dard ; pour moi par mille vœux
De ceux qui me sont chers secondant le voyage
En augure pieux,
Des bords de l'Orient j'appelle sur leur trace
Le cygne au vol heureux, bien avant qu'aux étangs
Progné de l'ouragan ne porte la menace
Courrière des autans.
Sur vous, en tous climats que la Fortune veille,
Galatée, et de nous gardez le souvenir ;
Que le pivert s'éloigne, et l'errante corneille
Au sinistre avenir.

Impios parræ recinentis omen
Ducat, et prægnans canis, aut ab agro
Rava decurrens lupa Lanuvino,
Fœtaque vulpes.
Rumpat et serpens iter institutum,
Si per obliquum similis sagittæ
Terruit mannos. Ego cui timebo,
Providus auspex,
Antequam stantes repetat paludes
Imbrium divina avis imminentum,
Oscinem corvum prece suscitabo
Solis ab ortu.
Sis licet felix ubicunque mavis,
Et memor nostri, Galatea, vivas :
Teque nec lævus vetet ire picus,
Nec vaga cornix.
Sed vides quando trepidet tumultu

Mais voyez, sur les flots déjà se précipite
Le terrible Orion ; j'ai senti la fureur
Du golfe d'Adria, qu'un léger souffle irrite
Et le zéphyr trompeur.
C'est sur nos ennemis, leurs enfants, que l'orage,
Que le Chevreau naissant doit porter son courroux,
Quand l'Euripe mugit, quand le tremblant rivage
A frémi sous ses coups.
Ainsi la jeune Europe à ce taureau perfide,
Dont l'éclat la charmait, se fie avec plaisir;
Les monstres de la mer bondissant sous son guide
Bientôt l'ont fait pâlir.
Celle qui dans les prés avec un soin fidèle
Préparait leur couronne aux nymphes des coteaux,
A la lueur des nuits ne vit plus autour d'elle
Que le ciel et les flots.
« O mon père, ô pudeur! ainsi, s'écria-t-elle,
Sitôt que de la Crète elle eut touché le port,
J'ai donc souillé ton nom, ô fille criminelle.
Jouet d'un noir transport.

Pronus Orion. Ego, quid sit ater
Hadriæ novi sinus, et quid albus
Peccet Iapyx.
Hostium uxores puerique cæcos
Sentiant motus orientis Hœdi, et
Æquoris nigri fremitum, et trementes
Verbere ripas.
Sic et Europe niveum doloso
Credidit tauro latus, et scatentem
Belluis pontum, mediasque fraudes
Palluit audax.
Nuper in pratis studiosa florum, et
Debitæ Nymphis opifex coronæ,
Nocte sublustri, nihil astra præter
Vidit et undas.
Quæ simul centum tetigit potentem
Oppidis Creten : Pater, ô relictum
Filiæ nomen, pietasque, dixit,
Victa furore!
Unde quò veni? Levis una mors est
Virginum culpæ Vigilansne ploro

« Où suis-je, et qu'ai-je fait ! Je subirai ma peine
Et la vierge coupable a mérité la mort.
Suis-je innocente encor, dans une image vaine
Dois-je donc voir mon sort ?
« Est-ce un songe échappé de la porte d'ivoire ?
Ai-je pu de la mer affronter les horreurs ?
Ah ! je devais plutôt, nymphes, mettre ma gloire
A vous tresser des fleurs.
« Si quelqu'un me livrait ce ravisseur indigne,
Je veux le déchirer ! dans mes justes accès,
Je briserais ton front, ô traître, monstre insigne,
Qu'hier je chérissais !
« J'ai donc fui ma patrie, ô comble d'impudence !
Et je vis ! O grand dieu, qu'aux autels nous prions,
Qui m'entends, porte-moi, sans voile et sans défense,
Au milieu des lions.
« Avant que la maigreur n'ait altéré leur proie
Ou terni mon visage et flétri mes appas,
Aux tigres je voudrais me livrer avec joie,
Et servir de repas.
« Ah ! malheureuse, absent, tu vois toujours ton père,
Meurs donc ; sur cet ormeau, va, puisque tu le peux,

Turpe commissum ? an vitiis carentem
Ludit imago,
Vana, quæ portâ fugiens eburnâ
Somnium ducit ? Meliusne fluctus
Ire per longos fuit, an recentes
Carpere flores ?
Si quis infamem mihi nunc juvencum
Dedat iratæ ; lacerare ferro, et
Frangere enitar modo multum amati
Cornua tauri.
Impudens liqui patrios Penates :
Impudens Orcum moror ! O Deorum
Si quis hæc audis, utinam inter errem
Nuda leones !
Antequam turpis macies decentes
Occupet malas, teneræque succus
Defluent prædæ, speciosa quæro
Pascere tigres

Cherchant dans ta ceinture un recours salutaire
Te suspendre à ses nœuds.
Choisis ce noir écueil, s'il te plaît davantage,
Tu vois sa pointe aiguë, en son gouffre fatal
Que la mer te reçoive! ou vis dans l'esclavage,
Fille du sang royal!
« Va tourner les fuseaux d'une altière maîtresse! »
Soudain Vénus paraît; l'Amour, le front serein,
S'appuyait sur son arc et raillait sa détresse
Avec un ris malin.
Vénus quelques moments jouit de sa surprise :
« Plus de colère, Europe, adoucis ta douleur,
Dit-elle; à tes genoux, et la tête soumise,
Tu tiendras ce trompeur.
« C'est le grand Jupiter, le maître du tonnerre,
Ton amant, ton époux; il aura son pardon :
Sois fière de ton sort! une part de la terre
Doit recevoir ton nom. »

Vilis Europe, pater urget absens;
Quid mori cessas? Potes hâc ab orno
Pendulum, zonâ bene te secutâ
Lædere collum.
Sive te rupes et acuta letho
Saxa delectant, age, te procellæ
Crede veloci : nisi herile mavis
Carpere pensum;
Regius sanguis, dominæque tradi
Barbaræ pellex. Aderat querenti
Perfidum ridens Venus, et remisso
Filius arcu
Mox, ubi lusit satis: Abstineto,
Dixit, irarum calidæque rixæ,
Quum tibi invisus laceranda reddet
Cornua taurus.
Uxor invicti Jovis esse nescis?
Mitte singultus; bene ferre magnam
Disce fortunam : tua sectus orbis
Nomina ducet.

A MÉCÈNE.

(LIVRE III, ODE XXIII.)

Invitation à dîner.—Sur l'inconstance de la Fortune.

O noble fils des rois de l'Étrurie,
Un tonneau vierge et rempli de vin vieux
Chez moi t'attend ! les parfums d'Assyrie,
La rose en fleur, orneront tes cheveux.
Plus de retard ! assez ta vue errante
A d'Esula pu contempler la pente,
Le frais Tibur, et le rocher fameux
De Télegon, coupable ou malheureux.
Quitte, il est temps, le luxe et l'abondance
Et leurs dégoûts; et cette tour immense,
Qui touche aux cieux ; fuis Rome et son fracas,
Et sa fumée et ses brillants éclats.
Souvent un grand se plaît à cet échange;
De simples mets, la table qui se range
Sans dais ni pourpre, et sous d'humbles réduits,
Ont éclairci son front chargé d'ennuis.

Tyrrhena regum progenies, tibi,
Non ante verso lene merum cado,
Cum flore, Mæcenas, rosarum, et
Pressa tuis balanus capillis
Jamdudum apud me est. Eripe te moræ :
Ne semper udum Tibur, et Æsulæ
Declive contempleris arvum, et
Telegoni juga parricidæ.
Fastidiosam desere copiam, et
Molem propinquam nubibus arduis :
Omitte mirari beatæ
Fumum, et opes strepitumque Romæ.
Plerumque gratæ divitibus vices,
Mundæque parvo sub Lare pauperum
Cœnæ, sine aulæis et austro,
Sollicitam explicuere frontem
Jam clarus occultum Andromedæ pater
Ostendit ignem : jam Procyon furit,

Déjà sur nous le père d'Andromède
Lance ses traits; Procyon furieux
Se lève au ciel, l'astre qui lui succède,
L'ardent Lion, va nous verser ses feux.
Auprès des eaux le pasteur cherche l'ombre
Pour abriter ses languissants troupeaux;
L'âpre Sylvain dort au bois le plus sombre;
Zéphyr se tait sur le bord des ruisseaux,
Mécène veille; infatigable édile,
Tes soins constants ornent la grande ville.
Pour elle au loin tu portes tes regards
Sur les projets où le Parthe conspire,
Que de Cyrus médite encor l'empire,
Qu'au Tanaïs font cent peuples épars;
Mais un dieu bon dans une nuit obscure
Cache à nos yeux la fortune future,
Et rit de voir les aveugles mortels
Se consumer en soucis éternels.
Ah! souviens-toi que l'humaine sagesse
Aux soins du jour doit borner sa faiblesse
Car l'avenir ressemble au cours des flots:
Tantôt le fleuve à la mer d'Icarie

Et stella vesani Leonis,
Sole dies referente siccos.
Jam pastor umbras cum grege languido
Rivumque fessus quærit, et horridi
Dumeta Sylvani; caretque
Ripa vagis taciturna ventis.
Tu, civitatem quis deceat status
Curas, et Urbi sollicitus times,
Quid Seres et regnata Cyro
Bactra parent, Tanaïsque discors.
Prudens futuri temporis exitum
Caliginosa nocte premit Deus:
Ridetque, si mortalis ultra
Fas trepidat. Quod adest, memento
Componere æquus: cætera fluminis
Ritu feruntur, nunc medio alveo
Cum pace delabentis Etruscum
In mare, nunc lapides adesos

Va mollement, sans bruit, porter ses eaux
Tantôt terrible, il roule en sa furie
Arbres, rochers, et maisons et troupeaux :
Avec fracas les coteaux retentissent
Sur son passage, et les forêts gémissent,
Quand la tempête, et la foudre et les vents
Ont soulevé le courroux des torrents.
Oui, celui-là vivra toujours heureux,
Qui chaque jour, seul maître de lui-même,
Peut s'écrier : J'ai vécu ! Que les dieux
Qui règlent tout par leur ordre suprême
D'un voile épais demain couvrent les cieux,
Ou du soleil nous rendent la lumière,
Ils ne pourront ramener en arrière
Les faits passés, effacer la carrière
Qui fut remplie, ou rappeler les ans
Déjà ravis sur les ailes du Temps.
En jeux cruels la Fortune est constante,
Elle y déploie une joie insolente.
Sa main transporte à son gré les honneurs,
Pour moi propice, ou favorable ailleurs.

Stirpesque raptas et pecus et domos
Volventis una, non sine montium
Clamore vicinæque sylvæ,
Cum fera diluvies quietos
Irritat amnes. Ille potens sui
Lætusque deget, cui licet in diem
Dixisse, Vixi : cras vel atra
Nube polum Pater occupato,
Vel sole puro : non tamen irritum
Quodcumque retro est efficiet; neque
Diffinget infectumque reddet
Quod fugiens semel hora vexit.
Fortuna, sævo læta negotio, et
Ludum insolentem, ludere pertinax,
Transmutat incertos honores,
Nunc mihi, nunc alii benigna.
Laudo manentem : si celeres quatit
Pennas, resigno quæ dedit, et mea
Virtute me involvo, probamque

Elle me plaît habitant ma demeure;
Si je la vois s'envoler à son heure,
Je lui rends tout sans en être abattu.
Je m'enveloppe alors de ma vertu,
Et, sans chercher une autre récompense,
Avec l'Honneur je reçois l'Indigence.
Je ne suis point cet avide marchand
Qui mêle en vain les vœux à la prière,
Dès qu'il a vu l'orage mugissant
Battre ses mâts; et qui se désespère,
Craignant de voir et son ambre et son or
Du gouffre avare accroître le trésor.
Avec ma barque et ma rame légère
J'arrive à bord, défiant la colère
Des mers d'Égée, et porté sur les eaux
Par le zéphyr, et par les deux Gémeaux. (1)

Pauperiem sine dote quæro.
Non est meum, si mugiat Africis
Malus procellis, ad miseras preces
Decurrere, et votis pacisci,
Ne Cypriæ Tyriæque merces
Addant avaro divitias mari.
Tunc me, biremis præsidio scaphæ,
Tutum per Ægeos tumultus
Aura feret geminusque Pollux.

NOTE.

(1) On raconte que Frédéric, roi de Prusse, trois jours avant la bataille de Rosback, et à une époque où ses affaires étaient presque désespérées, assista à une leçon d'un célèbre professeur de l'université de Leipsick où Frédéric était alors. L'explication de cette ode fut le sujet de la leçon, et Frédéric y puisa un nouveau courage et de nouvelles espérances dans les faveurs et les retours de la fortune, qui lui redevint fidèle trois ours après, en lui accordant cette victoire fameuse.

AUX JEUNES ROMAINS.

(LIVRE III, ODE II.)

ARGUMENT. Horace dans cette ode veut rappeler la jeunesse aux vertus de ses ancêtres, vertus qui les avaient rendus maîtres du monde il avait pour but de seconder les intentions d'Auguste, qui proposait des réformes dans les mœurs et dans la discipline intérieure de la cité.

Sachons aimer la peine et l'austère indigence;
Que nos fils aux travaux soient instruits dès l'enfance;
Ainsi fiers cavaliers, et la lance à la main,
Ils sauront s'élancer sur le Parthe inhumain.
Vigilants, endurcis, ils ne devront connaître
D'autre abri que le ciel; en les voyant paraître,
L'épouse du despote, au sommet de ses tours,
S'écrira : « Cher époux, crains d'exposer tes jours :
« Ne va pas, moins puissant dans les arts de la guerre,
De ce lion terrible enflammer la colère.
Altéré de carnage et toujours rugissant,
Il déchire sa proie, il se plaît dans le sang. »
Enfants de Romulus! mourir pour la patrie
Est la plus douce mort, la plus digne d'envie.
Le sort poursuit le lâche, et la faux du trépas
Du fugitif encor sait atteindre les pas.

Angustam amicè pauperiem pati
Robustus acri militiâ puer
Condiscat; et Parthos feroces
Vexet eques metuendus hastâ :
Vitamque sub dio et trepidis agat
In rebus. Illum ex mœnibus hosticis
Matrona bellantis tyranni
Prospiciens, et adulta virgo,
Suspiret : Eheu! ne rudis agminum
Sponsus lacessat regius asperum
Tactu leonem, quem cruenta
Per medias rapit ira cædes.
Dulce et decorum est pro patria mori :
Mors et fugacem persequitur virum,
Nec parcit imbellis juventæ
Poplitibus timidoque tergo.

Le mérite, éloigné des refus et des ligues,
Brille éclatant et pur, bien au-dessus des brigues ;
Il ne sait pas, au gré des caprices du jour,
Recevoir les faisceaux, les quitter tour à tour.
De ton aile immortelle, et bien loin du vulgaire,
O vertu, dans ton vol tu repousses la terre;
Tu consacres la gloire et tu fais les héros,
Tu leur ouvres le ciel par des chemins nouveaux.
Pour la fidélité, pour le discret silence
Gardons un digne prix : Évitez ma présence,
Fuyez mes toits, ma nef, ô vous qui de Cérès
Sans honte avez osé révéler les secrets!
Souvent de Jupiter allumant la vengeance,
Dans sa perte l'impie entraîna l'innocence.
Le crime vainement plein de terreur s'enfuit,
D'un pied boiteux, mais sûr, le châtiment le suit.

Virtus, repulsæ nescia sordidæ,
Intaminatis fulget honoribus :
Nec sumit aut ponit secures
Arbitrio popularis auræ.
Virtus, recludens immeritis mori
Cœlum, negatâ tentat iter viâ :
Cœtusque vulgares et udam
Spernit humum fugiente pennâ.
Est et fideli tuta silentio
Merces : vetabo, qui Cereris sacrum
Vulgarit arcanæ, sub isdem
Sit trabibus, fragilemque mecum
Solvat phaselum. Sæpe Diespiter
Neglectus incesto addidit integrum :
Rarò antecedentem scelestum
Deseruit pede Pœna claudo.

RÉGULUS.

(LIVRE III, ODE V.)

ARGUMENT. Phraate, roi des Parthes, redemanda son fils retenu Rome comme otage, et offrit de rendre en échange les drapeaux et prisonniers de l'armée de Crassus; mais un certain nombre d'Italiens prisonniers, établis depuis longtemps chez les Parthes, refusèrent de tourner dans leur patrie; cet événement inspira à Horace l'ode suivan il déteste la lâcheté des prisonniers, et rappelle la vertu de Régulus.

Quand Jupiter sur nous fait gronder son tonnerre,
Il fait voir aux mortels qu'il règne dans les cieux;
Tels les Bretons domptés, le Parthe tributaire,
Montrent pour nous César admis au rang des dieux.
O mœurs, ô changement! d'une femme étrangère
Le soldat de Crassus a pu vivre l'époux;
Un perfide ennemi devenu son beau-père
L'a fait vieillir aux champs, tremblant à ses genoux;
Sous un roi mède, ô ciel, ô sénat, faibles âmes!
Le Marse oubliait donc ce beau nom de Romain,
Et la toge et Vesta, ses immortelles flammes,
Et Rome et Jupiter, et l'ancile d'airain!
Sublime Régulus, autrefois ta prudence
Défendit de souscrire à ces traités honteux;
Tu repoussais l'accord, condamnant l'indulgence
Fatale pour jamais à tes derniers neveux.

Cœlo tonantem credidimus Jovem
Regnare : præsens Divus habebitur
Augustus, adjectis Britannis
Imperio, gravibusque Persis.
Milesne Crassi conjuge barbara
Turpis maritus vixit; et hostium,
Proh curia, inversique mores!
Consenuit socerorum in arvis,
Sub rege Medo, Marsus et Appulus,
Anciliorum, et nominis, et togæ
Oblitus, æternæque Vestæ,
Incolumi Jove et urbe Roma!
Hoc caverat mens provida Reguli;
Dissentientis conditionibus

« Sur le sol africain, prisonniers sans courage,
Ils mourront, disait-il ; oui, j'ai vu nos drapeaux
Suspendus en triomphe aux temples de Carthage,
Nos dards ensanglantés fixés sur des faisceaux.
« Ces soldats sans combat ont tous rendu les armes ;
L'ennemi vit tranquille, il ouvre ses remparts ;
J'ai vu nos citoyens dans les fers, dans les larmes,
J'ai vu fleurir des champs qu'avait ravagés Mars.
« La rançon aux guerriers ne rend point la vaillance,
Et la perte de l'or s'ajoute au déshonneur ;
La laine qui du fard emprunta l'apparence
Jamais ne reprendra sa première blancheur.
« La vertu qui des cœurs est une fois sortie
N'y pourra plus rentrer : la biche avec ardeur
N'affronte pas les chiens, du piége encor meurtrie.
Ils ont suivi la foi d'un ennemi trompeur ;
« Leur vigueur ne peut plus retrouver l'avantage ;
Un bras déshonoré par d'indignes liens,
Qui par peur à la mort préféra l'esclavage,
Ne pourra désormais vaincre les Africains.

Fœdis, et exemplo trahenti
Perniciem veniens in ævum,
Si non periret immiserabilis
Captiva pubes. Signa ego Punicis
Affixa delubris, et arma
Militibus sine cæde, dixit,
Direpta vidi : vidi ego civium
Retorta tergo brachia libero,
Portasque non clausas, et arva
Marte coli populata nostro.
Auro repensus scilicet acrior
Miles redibit? Flagitio additis
Damnum : neque amissos colores
Lana refert medicata fuco ;
Nec vera virtus, cum semel excidit,
Curat reponi deterioribus.
Si pugnat extricata densis
Cerva plagis ; erit ille fortis,
Qui perfidis se credidit hostibus ;
Et Marte Pœnos proteret altero,
Qui lora restrictis lacertis

« Au milieu des combats, attentifs à leur vie,
Ils acceptaient la paix. Opprobre et désespoir!
O Carthage, sois fière! oui, la triste Italie
D'un superbe vainqueur reconnaît le pouvoir! »
Il se tait, ses regards sont fixés à la terre,
Il veut du citoyen avoir perdu les droits;
Et, repoussant l'abord d'une épouse trop chère,
Et ses fils caressants, il est sourd à leur voix.
Enfin, vous consacrez, Pères de la patrie,
Ces conseils inouïs, exemple à l'univers :
Il voit à ses genoux sa famille attendrie,
Et l'illustre exilè va reprendre ses fers.
Il savait, ce héros, quel ennemi barbare
L'attendait au retour, les bourreaux, les tourments :
Devant ses pas, la foule en pleurant se sépare,
Il écarte sans peur ses amis gémissants.
Il marche, l'œil serein, et tel que s'achemine
Celui qui, de Thémis quittant les longs travaux,
Appelle enfin les champs de Tarente ou Sabine,
Et va dans ses jardins chercher un doux repos.

Sensit iners, timuitque mortem.
Hic, unde vitam sumeret inscius,
Pacem duello miscuit : ô pudor!
O magna Carthago, probrosis
Altior Italiæ ruinis!
Fertur pudicæ conjugis osculum,
Parvosque natos, ut capitis minor,
A se removisse, et virilem
Torvus humi posuisse vultum;
Donec labantes consilio Patres
Firmaret auctor nunquam alias dato;
Interque mœrentes amicos,
Egregius properaret exul.
Atqui sciebat quæ sibi barbarus
Tortor pararet : non aliter tamen
Dimovit obstantes propinquos,
Et populum reditus morantem,
Quam si clientum longa negotia
Dijudicatâ lite relinqueret,
Tendens Venafranos in agros,
Aut Lacedæmonium Tarentum.

AU PEUPLE ROMAIN.

(LIVRE III, ODE VI.)

Argument. Horace exhorte les citoyens à relever les temples des dieux, et à rétablir splendidement leur culte. La religion, respectée et pratiquée, est la garantie de la prospérité de la nation. Il retrace les mauvaises mœurs du temps, et leur rappelle la simplicité et le courage de leurs aïeux.

Sans l'avoir mérité, des crimes de tes pères,
Romain, tu subiras les tristes châtiments,
Si tu ne raffermis nos autels tutélaires,
Et des temples des dieux les sacrés fondements. (1)
Fais renaître à nos yeux l'éclat de leurs images;
Tu règnes par eux seuls, courbe-toi devant eux.
Ils sont principe et fin; l'oubli des saints hommages
Seul appela sur toi tant de jours malheureux.
Nous avons vu deux fois Monèse et la Victoire
Dompter tous tes efforts que repoussaient les cieux;
Et deux fois Pacorus, fier de sa double gloire,
A joint à ses colliers tes anneaux glorieux. (2)
Par ses troubles civils surprise et sans défense,
Oui, Rome a vu le Dace et les noirs Nubiens

Delicta majorum immeritus lues,
Romane, donec templa refeceris,
Ædesque labentes Deorum, et
Fœda nigro simulacra fumo.
Dis te minorem quod geris, imperas :
Hinc omne principium, huc refer exitum.
Di multa neglecti dederunt
Hesperiæ mala luctuosæ.
Jam bis Monæses et Pacori manus
Non auspicatos contudit impetus
Nostros; et adjecisse prædam
Torquibus exiguis renidet.
Pene occupatam seditionibus
Delevit urbem Dacus et Æthiops;
Hic classe formidatus, ille
Missilibus melior sagittis.

Joignant près d'Actium leurs vaisseaux et leur lance,
Presque détruire un jour ses derniers citoyens (3).
En forfaits inconnus notre siècle fertile
De l'hymen et du sang d'abord souilla les nœuds,
Et cette source impure a versé sur la ville
Ses poisons corrupteurs et tous ses maux honteux.
Aux pas, aux mouvements de la molle Ionie
La vierge de nos jours s'instruit avec ardeur;
Ses gestes sont réglés, sa grâce est assouplie,
Et déjà l'adultère est entré dans son cœur.
D'autres pères formaient la jeunesse aguerrie,
Qui rougissait les mers du sang des Africains,
Qui détruisit Pyrrhus, les grands rois de l'Asie,
Et le fier Annibal, le fléau des Romains.
De laboureurs soldats cette puissante race
Savait dompter la terre, exercer les hoyaux;
L'exemple, les conseils excitaient leur audace,
Leurs bras se roidissaient sous les plus lourds fardeaux.
Quand le char du soleil terminait sa carrière,
Quand l'ombre s'abaissant délivrait les taureaux,
Taillant le bois sous l'œil d'une inflexible mère,
Dans un nouveau labeur ils trouvaient le repos.

Fecunda culpæ secula nuptias
Primum inquinavere et genus et domos :
Hoc fonte derivata clades
In patriam populumque fluxit.
Motus doceri gaudet Ionicos
Matura virgo, et fingitur artubus
Jam nunc, et incestos amores
De tenero meditatur ungui.
Non his juventus orta parentibus
Infecit æquor sanguine Punico;
Pyrrhumque et ingentem cecidit
Antiochum, Annibalemque dirum,
Sed rusticorum mascula militum
Proles, Sabellis docta ligonibus
Versare glebas, et severæ
Matris ad arbitrium recisos
Portare fustes, sol ubi montium
Mutaret umbras, et juga demeret

Le temps altère tout par sa force suprême ;
Fils déchus de parents pires que leurs aïeux,
On nous voit plus méchants ; et, sortis de nous-mêmes,
Plus vicieux que nous on verra nos neveux.

. . . . . .

Bobus fatigatis, amicum
Tempus agens, abeunte curru.
Damnosa quid non imminuit dies?
Ætas parentum, pejor avis, tulit
Nos nequiores, mox daturos
Progeniem vitiosiorem.

NOTES

(1) En voyant Horace exhorter ses concitoyens, après les désordres et les ruines qu'avaient causés les guerres civiles, à rétablir le culte et la religion de leurs ancêtres, on ne peut s'empêcher de faire un rapprochement de ces temps avec l'époque consulaire et impériale, en France, où les premiers soins de l'autorité relevée ont été le rétablissement de la religion chrétienne et de ses temples fermés ou détruits.

(2) Lors du départ de Crassus pour son expédition contre les Parthes, les rites religieux n'avaient pas été accomplis régulièrement, ni avec des auspices favorables : les tribuns du peuple prétextèrent en conséquence contre l'expédition, dans laquelle Crassus persista, et qui fut si funeste.

(3) Les Daces, des bords du Danube, s'étaient joints aux troupes d'Antoine et à toutes les forces de l'Orient et de l'Afrique, contre César-Octave, à la bataille d'Actium.

A MERCURE.

LES DANAIDES.

(LIVRE III, ODE VIII.)

Argument. Horace implore le dieu de l'éloquence, Mercure, et lui demande des chants qui puissent fléchir la cruelle Lydé; déjà Mercure a pu attendrir Cerbère; il a suspendu par ses accords le supplice des Danaïdes. Le poëte raconte leur crime et la tendresse d'Hypermnestre, dont l'exemple pourra toucher Lydé.

O Mercure, Amphion qu'instruisit ta science
Entraînait les rochers dans ses divins transports,
Et tu peux animer d'une égale éloquence
Mon luth aux sept accords.
Autrefois sans pouvoir, que ma nouvelle lyre
Aujourd'hui chère aux grands, près du temple en faveur,
Puisse adoucir Lydé, pénétrer et séduire
Son oreille et son cœur.
Dieu puissant, le lion te suit plein d'allégresse,
Tu vois les eaux, les bois soumis à tes concerts,
Et fléchir devant toi, quand ta voix le caresse,
Le gardien des enfers.
Secouant ses serpents, et sa gueule écumante,
Avec un triple dard, sur les morts effrayés,
Le monstre au souffle affreux, à la langue sanglante

Mercuri (nam te docilis magistro
Movit Amphion lapides canendo),
Tuque testudo, resonare septem
Callida nervis,
(Nec loquax olim, neque grata; nunc et
Divitum mensis et amica templis),
Dic modos, Lyde, quibus obstinatas
Applicet aures;
Tu potes tigres, comitesque sylvas,
Ducere, et rivos celeres morari.
Cessit immanis tibi blandienti
Janitor aulæ,
Cerberus, quamvis furiale centum
Muniant angues caput ejus, atque
Spiritus teter saniesque manet

Se couchait à tes pieds.
Ixion s'arrêta ; du malheureux Tytie
Au milieu des douleurs tu charmais tous les sens ;
Suspendant son labeur, la Danaïde impie
Écouta tes accents.
Lydé, connais leur crime et connais leur supplice,
L'urne charge leurs mains et se remplit en vain ;
Dans un tonneau sans fond l'eau fugitive glisse,
Invincible destin ! (1).
Un juste châtiment poursuit ces sœurs perfides ;
Barbares, jusque-là vous portiez donc vos coups ?
Toutes vous avez pu sous un fer parricide
Immoler vos époux !
Mais l'une, digne encor du flambeau d'hyménée,
Par honneur à son père osa désobéir :
Sa noble trahison, à jamais fortunée,
Vivra dans l'avenir.
« Lève-toi, crains plutôt la nuit et le silence,
Dit-elle à son époux ; une trop chère main
Peut devenir mortelle ; il faut fuir la vengeance

Ore trilingui.
Quin et Ixion, Tityosque vultu
Risit invito : stetit urna paulum
Sicca, dum grato Danaï puellas
Carmine mulces.
Audiat Lyde sceius, atque notas
Virginum pœnas, et inane lymphæ
Dolium fundo pereuntis imo,
Seraque fata,
Quæ manent culpas etiam sub Orco.
Impiæ (nam quid potuere majus?)
Impiæ sponsos potuere duro
Perdere ferro !
Una de multis, face nuptiali
Digna, perjurum fuit in parentem
Splendide mendax, et in omne virgo
Nobilis ævum :
Surge, quæ dixit juveni marito,
Surge, ne longus tibi somnus, unde
Non times, detur : socerum et scelestas
Falle sorores ;

D'un beau-père inhumain (2).
« Oui, mes cruelles sœurs comme un loup sur sa proie
Déchirent leurs époux ; j'abhorre leurs forfaits :
Sur toi je m'attendris, et je t'ouvre avec joie
Ce ténébreux palais.
« De mon père trompé que la colère gronde !
Je veux sauver tes jours ; il peut me mettre aux fers,
Captive chez le Maure, en leur prison profonde,
Bien au delà des mers.
« Pars, Vénus te conduit ; fidèle à ma mémoire,
Suis les pas de Zéphyr et la voix des oiseaux ;
Tu confieras un jour nos noms et notre histoire
Au marbre des tombeaux. »

Quæ, velut nactæ vitulos leænæ,
Singulos, eheu! lacerant. Ego, illis
Mollior, nec te feriam, nec intra
Claustra tenebo.
Me pater sævis oneret catenis,
Quod viro clemens misero peperci;
Me vel extremos Numidarum in agros
Classe releget;
I, pedes quo te rapiunt, et auræ,
Dum favet nox et Venus : i, secundo
Omine, et nostri memorem sepulcro
Sculpe querelam.

NOTES

(1) Les Danaïdes étaient cinquante sœurs, filles de Danaüs, roi d'Argos, en Grèce. L'un des Pharaon d'Égypte, appelé Égyptus par les Grecs, et qui était frère de Danaüs établi récemment en Grèce, voulait donner ses fils en mariage aux filles de Danaüs, leurs proches parentes, mais celles-ci repoussèrent ce mariage qui était contraire aux idées grecques, et considéré comme incestueux. Les peuples d'Occident n'approuvaient point les unions prises dans une parenté proche. Les Orientaux avaient des principes différents, et recherchaient ces alliances dans la même famille; la Bible nous en donne des exemples, quand Juda, après la mort de son fils aîné, donna en mariage Thamar, veuve de celui-ci, à son second fils, et quand Booz épousa Ruth. Danaüs fut forcé, par la puissance alors prépondérante du roi d'Égypte, de consentir à ce mariage; mais il ordonna à ses filles de massacrer leurs maris la première nuit de leurs noces; Hypermnestre seule épargna son mari, Lyncée. La tradition des Grecs était, qu'en punition de leur crime, les Danaïdes furent condamnées par les juges des Enfers à remplir perpétuellement un tonneau percé.

(2) Lyncée, époux d'Hypermnestre.

CONTRE LE LUXE

ET L'AMOUR INSATIABLE DES RICHESSES.

(LIVRE III, ODE XVIII.)

ARGUMENT. Les richesses ne nous mettent pas à l'abri des coups de la fortune et du malheur de la condition humaine ; elles nous corrompent et ne nous donnent pas le bonheur.—Invocation à Auguste pour la réforme des mœurs.

En vain l'opulente Idumée,
L'Indus et sa rive embaumée
Semblent te prodiguer tous leurs trésors ouverts,
En vain tu fais céder les mers
Sous tes palais de marbre, éclatantes merveilles,
Si la Nécessité, souveraine ici-bas,
Tenant ses clou d'airain, étend sur toi son bras,
Saisi de terreur tu t'éveilles;
Aux filets de la Mort tu n'échapperas pas.
Plus heureux les nomades Scythes
Errant sur leurs chariots en des champs sans limites!
Pour eux Cérès est libre et libres les moissons :
Plus heureux les rudes Gélons
Bornant tous leurs travaux au cercle d'une année :
Et dans ces mêmes champs tranquilles successeurs,
D'une main non moins fortunée,

Intactis opulentior
Thesauris Arabum et divitis Indiæ,
Cæmentis licet occupes
Tyrrhenum omne tuis, et mare Apulicum;
Si figit adamantinos
Summis verticibus dira necessitas
Clavos; non animum metu,
Non mortis laqueis expedies caput.
Campestres melius Scythæ,
Quorum plaustra vagas rite trahunt domos,
Vivunt, et rigidi Getæ,
Immetata quibus jugera liberas
Fruges, et Cererem ferunt :
Nec cultura placet longior annua;

D'autres colons viendront remplacer leurs labeurs.
Chez eux la sage belle-mère
Est pour ses beaux-fils tutélaire ;
A l'épouse une dot n'asservit point l'époux;
Leur seuil repousse l'adultère;
Les vertus des aïeux sont les biens les plus doux;
La chasteté se plaît au nœud qui l'a soumise.
Pour qui manque à la foi promise
La mort en est le prix, comme un exemple à tous.
O vous qui dans nos tristes villes
Enchaînez les haines civiles,
Qui voulez de l'impie étouffer les fureurs,
Vous unirez à vos honneurs
Ce nom doux et sacré, père de la patrie,
Si vous osez dompter la licence impunie;
Vous serez cher à nos neveux,
Car la vertu présente est toujours poursuivie
Et ne plaît aux humains que bien loin de leurs yeux.
Oui, cessons des plaintes amères,
Portons des châtiments sévères,
Mais sans l'appui des mœurs quel pouvoir ont les lois?
Le marchand sous l'ardente zone

Defunctumque laboribus
Æquali recreat sorte vicarius.
Illic matre carentibus
Privignis mulier temperat innocens;
Nec dotata regit virum
Conjux, nec nitido fidit adultero.
Dos est magna, parentium
Virtus, et metuens alterius viri
Certo fœdere castitas ;
Et peccare nefas, aut pretium mori.
O quisquis volet impias
Cædes, et rabiem tollere civicam;
Si quæret, pater urbium
Subscribi statuis, indomitam audeat
Refrenare licentiam,
Clarus postgenitis; quatenus (heu nefas!)
Virtutem incolumen odimus,
Sublatam ex oculis quærimus invidi.

Partout pénétrant à la fois,
Court jusques aux frimas qu'habite l'amazone ;
Le nautonier dresse ses mâts,
Et son art soumettant le flot qui l'environne
Sur l'océan vaincu triomphe du trépas.
L'ennemi que ta rage affronte
C'est la pauvreté, seule honte
Que tu dois repousser, qu'à tout prix tu combats,
De la triste Vertu tous éloignent leurs pas.
Courons, amis, au Capitole
Offrir tout ce luxe frivole,
Suivons la voix du peuple ; ou dans le sein des flots
Précipitons cet or, source de tous nos maux.
Amour de l'or, folle manie !
Honteux de notre ignominie,
Arrachons de nos cœurs vos mortels aiguillons :
A des soins dignes de nos noms
Élevons nos esprits qu'énerve la mollesse :
Etrangère aux combats, aux coursiers, la jeunesse
Avec ardeur se livre aux jeux,
Tente, malgré les lois, les hasards frauduleux (4)

Quid tristes querimoniæ,
Si non supplicio culpa reciditur?
Quid leges sine moribus
Vanæ proficiunt? si neque fervidis
Pars inclusa caloribus
Mundi, nec Boreæ finitimum latus
Duratæque solo nives,
Mercatorem abigunt? Horrida callidi
Vincunt æquora navitæ?
Magnum pauperies opprobrium jubet
Quidvis et facere et pati,
Virtutisque viam deserit arduæ.
Vel nos in Capitolium,
Quò clamor vocat et turba faventium ;
Vel nos in mare proximum,
Gemmas et lapides, aurum et inutile,
Summi materiem mali,
Mittamus. Scelerum si bene pœnitet,
Eradenda cupidinis
Pravi sunt elementa, et teneræ nimis

Cependant un père parjure
A l'ami qui sur lui s'assure
Manque de foi, trahit et son hôte et ses dieux,
Pour laisser à ses fils un or pernicieux :
Mais à sa coupable richesse,
Que chaque mois ajoute encor,
Que l'amas grossisse sans cesse,
Quelque chose toujours manque à tout ce trésor !

Mentes asperioribus
Formandæ studiis. Nescit equo rudis
Hærere ingenuus puer;
Venarique timet, ludere doctior,
Seu Græco jubeas trocho,
Seu malis vetita legibus alea :
Cum perjura patris fides
Consortem socium fallat, et hospitem,
Indignoque pecuniam
Hæredi properet. Scilicet improbæ
Crescunt divitiæ; tamen
Curtæ nescio quid semper abest rei.

NOTES.

(1) Les riches Romains bâtissaient des maisons de campagne à Naples et à Baies, sur le bord de la mer Tyrrhénienne; ils avançaient leurs constructions jusque dans la mer, pour avoir plus de fraîcheur.

(2) Les Scythes, dont la vie champêtre et errante est offerte comme contraste, et que les Grecs appelaient *Scuthaï*, occupaient les provinces orientales et septentrionales de la Russie. On retrouve la trace de leur nom dans la ville de Kuthaïs, en Arménie, près la mer Caspienne.

(3) Horace, sous un voile transparent, fait ici allusion à César Auguste et à ses projets de réforme; il répétera ostensiblement la même idée sur l'envie contre la vertu présente à nos yeux, dans l'épître célèbre adressée à ce prince, *Quum tot sustineas*, où il dit que l'envie ne s'éteint sur le nom des hommes célèbres qu'après leur mort.

(4) Ces excellents avis du lyrique latin, cette vertueuse indignation trouveront peut-être encore une application à nos temps modernes. La famille nombreuse des joueurs, fripons ou dupes, y reçoit un stigmate mérités.

INVOCATION A LA POSTÉRITÉ.

(LIVRE III, ODE DERNIÈRE.)

Le poëte se promet l'immortalité, en se glorifiant de ses ouvrages.

Enfin, j'ai pu bâtir un monument solide ;
Il dépasse en hauteur l'altière pyramide ;
Plus ferme que l'airain, bravant l'effort des vents,
Il défira la foudre et la course des ans.
Non, je ne mourrai pas tout entier ! Mnémosyne
Prend la plus noble part, ravie à Proserpine :
Ma gloire grandissant dans la postérité
Volera toujours jeune à l'immortalité,
Tant qu'on verra, guidant la vestale en silence,
Au mont Capitolin le prêtre qui s'avance (1).
On dira : « Sur ces bords où court avec fracas
L'Aufide impétueux, précipitant ses pas,
Où l'agreste Daunus eut son aride empire,
Horace le premier fit entendre sa lyre,
Et sut mêler un jour sous ses heureuses mains
Les accords de Lesbos au mètre des Romains. »
Melpomène, à ta voix animons nos courages,
Prenons des sentiments dignes de nos ouvrages ;

Exegi monumentum ære perennius,
Regalique situ pyramidum altius;
Quod non imber edax, non Aquilo impotens
Possit diruere, aut innumerabilis
Annorum series, et fuga temporum.
Non omnis moriar, multaque pars meî
Vitabit Libitinam : usque ego postera
Crescam laude recens, dum Capitolium
Scandet cum tacitâ virgine pontifex,
Dicar, qua violens obstrepit Aufidus,
Et quà pauper aquæ Daunus agrestium
Regnavit populorum, ex humili potens,
Princeps Æolium carmen ad Italos
Deduxisse modos. Sume superbiam

Et viens avec orgueil, en proclamant mon nom,
Sur mon front déposer le laurier d'Apollon.

Quæsitam meritis : et mihi Delphicâ.
Lauro cinge volens, Melpomene, comam.

NOTE.

(1) Horace ne s'est pas trompé; il vit toujours dans la mém
même qu'on voit encore de nos jours, à Rome, le prêtre et la r
des divers ordres monastiques gravir lentement et en silence la
pente du Capitole pour monter à l'église d'Ara Cœli, qui s'é
l'emplacement du temple de Jupiter Capitolin.

A JULES ANTOINE.

(LIVRE IV, ODE II).

ARGUMENT. Cette ode est adressée au fils du célèbre triumvir Marc-Antoine; il avait été élevé par Octavie, sœur d'Auguste; celui-ci le combla de bienfaits et lui donna sa nièce en mariage; il était poëte, et encourageait Horace à s'essayer dans le genre de Pindare.—L'ode contient l'éloge de Pindare, et célèbre la gloire d'Auguste; Horace déclare que Pindare est inimitable.

Imprudents! qui voulez, émules de Pindare,
D'un vol ambitieux le suivre dans les airs,
Vos ailes sont de cire, et bientôt comme Icare
Vous laisserez un nom à l'abîme des mers (1).
Descendu des hauteurs, comme un fleuve il s'avance,
Sous l'orage il grossit, menaçant les sillons,
Et bientôt, élancé de cette source immense,
C'est un torrent fougueux qui roule en tourbillons.
Sa voix audacieuse en nouveaux dithyrambes
Éclate pour louer les rois hospitaliers;
Et sans ordre échappés, son rhythme et ses ïambes
Toujours par Apollon sont couverts de lauriers :
Soit qu'il chante les dieux ou le bras invincible
De leurs fils immortels, et ces héros fameux

Pindarum quisquis studet æmulari,
Jule, ceratis ope Dædaleâ,
Nititur pennis, vitreo daturus
Nomina ponto.
Monte decurrens velut amnis, imbres
Quem super notas aluere ripas,
Fervet immensusque ruit profundo
Pindarus ore;
Laureâ donandus Apollinari,
Seu per audaces nova dithyrambos
Verba devolvit, numerisque fertur
Lege solutis;
Seu Deos, regesque canit, Deorum
Sanguinem, per quos cecidere justâ
Morte Centauri, cecidit tremendæ
Flamma Chimæræ :

Sous qui tomba jadis le Centaure terrible
Et la Chimère enfin lançant ses derniers feux ;
Soit qu'aux jeux de l'Elide il montre la victoire,
Les lutteurs, les coursiers, leurs illustres combats ;
Et son luth immortel rappelant leur mémoire
Mieux que le marbre et l'or les défend du trépas.
Tantôt en gémissant il conduit une amante
Au tombeau d'un époux qu'il arrose de pleurs ;
Il arrache à l'oubli sa valeur éclatante,
D'un cœur de l'âge d'or il honore les mœurs (2).
Par un souffle puissant soulevé vers la nue
Le cygne de Dircé monte au plus haut des cieux :
Pour moi, comme l'abeille au printemps revenue,
Cherchant parmi les fleurs des sucs délicieux (3),
Sur les prés, dans les bois, aux bords des fraîches r
Je voltige au hasard, j'assemble mes trésors,
Et, rasant d'Anio les ondes fugitives,
Je forme avec labeur quelques faibles accords,
C'est à toi, jeune Antoine, ô maître de la lyre,
A célébrer César par de plus nobles sons,
Quand, paré de lauriers, dans Rome qui l'admire
Il traîne le Sicambre avec les fiers Teutons ;

Sive, quos Elea domum reducit
Palma cœlestes, pugilemve equumve
Dicit, et centum potiore signis
Munere donat ;
Flebili sponsæ juvenemve raptum
Plorat, et vires, animumque moresque
Aureos educit in astra, nigroque
Invidet Orco.
Multa Dircæum levat aura cycnum,
Tendit, Antoni, quoties in altos
Nubium tractus : ego, apis Matinæ
More modoque
Grata carpentis thyma per laborem
Plurimum circà nemus uvidique
Tiburis ripas operosa parvus
Carmina fingo.
Concines majore poëta plectro
Cæsarem, quandoque trahet feroces

César ! don précieux, bienfait tel que la terre
N'en a jamais reçu de la bonté des dieux,
N'en recevra jamais, dût leur main tutélaire
Nous ramener Saturne et tous ses jours heureux.
Chante la grande fête et la joyeuse ville,
Ce cirque, ces combats et ces jeux, et le jour
Où le Forum, enfin sans procès et tranquille,
D'Auguste triomphant célébrait le retour.
Et moi, si je pouvais offrir un digne hommage,
J'unirais à ta voix mes timides accents :
« O soleil ! du bonheur tu nous donnes le gage,
« Tu protéges César de tes rayons puissants.
« Auguste, nous suivons tes pompes favorables,
« Et nous chantons : Triomphe, oui, triomphe à jamais !
« Donnons l'encens, les fleurs; ô dieux, dieux secourables,
« La voix d'un peuple entier célèbre vos bienfaits. »
Le sang de dix taureaux, de dix belles génisses
Pour toi devra marquer ce jour si glorieux.
Je ne puis accomplir de si grands sacrifices,

Per sacrum clivum, meritâ decorus
Fronde, Sigambros;
Quo nihil majus meliusve terris
Fata donavêre, bonique Divi,
Nec dabunt, quamvis redeant in aurum
Tempora priscum.
Concines lætosque dies et Urbis
Publicum ludum, super impetrato
Fortis Augusti reditu, forumque
Litibus orbum.
Tum meæ (si quid loquar audiendum)
Vocis accedet bona pars; et, ô Sol
Pulcher ! ô laudande ! canam, recepto
Cæsare, felix.
Tuque, dum procedis, Io triumphe !
Non semel dicemus, Io triumphe !
Civitas omnis; dabimusque Divis
Thura benignis.
Te decem tauri, totidemque vaccæ,
Me tener solvet vitulus, relictâ
Matre, qui largis juvenescit herbis
In mea vota,

Un de leurs nourrissons acquittera mes vœux ;
Du croissant de Phœbé son front porte l'image,
Dans mes prés il grandit, destiné pour les dieux ;
La neige sur son col éclate en blanc nuage,
Qu'environne un poil fauve et nuancé de feux (4).

Fronte curvatos imitatus ignes
Tertium lunæ referentis ortum,
Qua notam duxit niveus videri,
Cætera fulvus.

NOTES.

(1) Voici, comme variante, le commencement de la traduction de cette ode, essayée par Lebrun, le fameux lyrique de la fin du siècle dernier, telle que nous la produit La Harpe dans son *Cours de littérature*, avec ce mot d'éloge : « Écoutons un poëte qui parle d'un poëte. »

Ah! que jamais mortel, émule de Pindare,
Ne s'expose à le suivre en son vol orgueilleux;
Sur des ailes de cire élevé dans les cieux
Il retracerait à nos yeux
Le sort et la chute d'Icare.

Tel qu'un torrent furieux
Qui, grossi par les orages,
Se soulève en grondant et couvre ses rivages;
Tel ce chantre impérieux
Ivre d'enthousiasme, ivre de l'harmonie
Des vastes profondeurs de son puissant génie,
Précipite à grand bruit ses vers impétueux :

Soit que, plein d'un bouillant délire,
Et de termes nouveaux inventeur admiré,
Il laisse errer sur sa lyre
Le bruyant dithyrambe à Bacchus consacré.

Soit que, soumis aux lois d'un rhythme plus sévère,
Il chante les immortels
Et ces enfants des dieux, vainqueurs de la Chimère
Et des Centaures cruels.

Soit qu'enfin sur des tons, etc.

Il nous semble que la paraphrase élégante qui formait le système de traduction au XVIIIe siècle offre ici un exemple manifeste de ses défauts, qui sont de ralentir et d'affaiblir.

Par exemple, ces mots : « Ne s'expose à, il retracerait, il laisse errer, un bouillant délire, un rhythme plus sévère; » toutes ces expressions semblent relâchées et peu significatives; quant au rhythme, les vers paraissent soit allongés, soit raccourcis, et cela irrégulièrement, sans portée et sans but. Nous ne parlons pas des hémistiches ajoutés par le traducteur, et de ceux qu'il a supprimés dans l'auteur. Nous croyons qu'avec un système de précision plus exact, Lebrun eût mieux réussi.

(2) Il s'agit du roi Hiéron, célèbre par sa bienfaisance, vainqueur aux jeux.

(3) Voici une autre variante intéressante et distinguée, tirée de la traduction de M. le comte Daru :

Le cygne de Dircé sur une aile rapide
S'élève dans les airs d'un vol impétueux ;
Pour moi, j'imite encor de l'abeille timide
L'essor moins dangereux.

Pour sucer les parfums du lis et de la rose,
L'abeille se fatigue à voler sur ces bords,
C'est ainsi que les vers que ma muse compose
Me coûtent des efforts.

C'est à vous de chanter sur un luth plus sonore
La gloire de César qui, le front couronné,
Conduit aux pieds du dieu que l'univers adore
Le Sicambre enchaîné.

De la bonté des dieux César est l'heureux gage,
N'en espérons jamais un bienfait aussi doux,
Quand on verrait encor les mœurs du premier âge
Renaître parmi nous.

Vous peindrez et nos jeux et la publique joie,
La Discorde muette au temple de Thémis ;
César nous est rendu, le ciel nous le renvoie,
Nos vœux sont accomplis.

Oh ! si ma faible voix mérite qu'on l'écoute,
Comme je vais alors m'écrier : L'heureux jour !
Ce jour de tous les miens est le plus beau sans doute ;
César est de retour.

Jour de gloire ! pendant cette pompe guerrière,
Tout le peuple romain avec moi s'écriera :
O triomphe, triomphe ; et vers le ciel prospère
L'encens s'élèvera.

(4) Dans cette fin, qui est simple et un peu négligée, sur la description du taureau qu'il doit offrir, Horace laisse voir une des manières suivies, par les grands maîtres. Les grands artistes, les peintres et les statuaires si puissants et si élevés dans les parties principales de leur œuvre, négligent quelques détails, surtout dans les extrémités, c'est un fait qu'on a observé.

ÉLOGE DE DRUSUS NÉRON.

(LIVRE IV, ODE III.)

AUGUMENT. Drusus Néron, fils de Livie, fut adopté par Auguste lorsque celui-ci épousa sa mère; il descendait de Claudius Néron, le fameux vainqueur d'Asdrubal en Italie; Drusus revenait d'une expédition en Allemagne contre les Rhètes et les Vindélices, peuples du Tyrol et de la Bavière; il fut le père de Germanicus et de l'empereur Claude.—Comparable aux plus belles odes de Pindare, cette ode est d'une harmonie majestueuse, dont notre langue n'offre qu'une image imparfaite.

Tel que ce noble oiseau, ministre du tonnerre,
Qui porta Ganymède au séjour radieux,
Qui règne aux champs de l'air, et qu'adresse à la terre
Le souverain des dieux;
Jeune encor, son grand cœur, la vertu paternelle,
Du nid l'ont fait sortir au retour du printemps,
Ignorant les combats, il essayait son aile,
Il affrontait les vents;
Bientôt sur le bercail un vif instinct l'entraîne,
Au pasteur il ravit les agneaux gémissants;
Le serpent se débat dans une lutte vaine
Sous ses ongles puissants;
Ou tel que de l'Atlas ce nourrisson terrible
Que sa mère à son sein ne peut plus retenir,

Qualem ministrum fulminis alitem,
Cui rex Deorum regnum in aves vagas
Permisit, expertus fidelem
Jupiter in Ganymede flavo;
Olim juventas, et patrius vigor,
Nido laborum propulit inscium;
Vernique, jam nimbis remotis,
Insolitos docuêre nisus
Venti paventem; mox in ovilia
Demisit hostem vividus impetus;
Nunc in reluctantes dracones
Egit amor dapis atque pugnæ:
Qualemve lætis caprea pascuis
Intenta fulvæ matris ab ubere
Jam lacte depulsum leonem,

Dans la plaine il s'élance, et la chèvre paisible
Sous sa dent va périr:
Tel a paru Drusus; les Rhètes, le Vandale (1)
Sur les Alpes vaincus ont éprouvé son bras.
Leur hache d'amazone et sa lame inégale
Ne les protége pas.
Apollon me dira d'où leur vint cet usage (2);
Mais leur noir tourbillon si longtemps orgueilleux,
A l'aspect des Nérons fléchit malgré sa rage,
Dispersé devant eux.
Ainsi ces nobles fils, au fond du sanctuaire,
Heureusement nourris près des foyers sacrés,
Ont fait voir ce que peut l'honneur héréditaire,
Par Auguste inspirés.
A sa race un coursier transmet tout son courage;
Et du fort seul les forts peuvent naître à leur tour.
Colombe, produis-tu l'aigle affrontant l'orage,
Fixant l'astre du jour?
Par les soins, les travaux, la valeur est accrue;
La culture affermit, agrandit notre cœur;

Dente novo peritura, vidit;
Videre Rhætis bella sub Alpibus
Drusum gerentem Vindelici; quibus
Mos unde deductus, per omne,
Tempus, Amazoniâ securi,
Dextras obarmet, quærere distuli;
Nec scire fas est omnia; sed diù
Latèque victrices catervæ,
Consiliis juvenis revictæ
Sensêre quid mens ritè, quid indoles,
Nutrita faustis sub penetralibus,
Posset, quid Augusti paternus
In pueros animus Nerones.
Fortes creantur fortibus et bonis
Est in juvencis, est in equis patrum
Virtus; neque imbellem feroces
Progenerant aquilæ columbam.
Doctrina sed vim promovet insitam,
Rectique cultus pectora roborant:
Utcumque defecêre mores,

Bien né, si sa vertu fut mal entretenue,
Il tombe au déshonneur.
Nérons, que ne doit pas Rome à votre vaillance (3)
Oui, le Métaure a vu vos triomphants efforts,
Quand Asdrubal enfin subit notre vengeance
Et tomba sur ses bords.
Ce jour brilla pour nous de bonheur et de joie;
L'Africain en fureur désolait nos cités,
Portait partout les feux, tel Neptune est en proie
Aux autans irrités.
Depuis ce jour fameux la main de la Victoire
De lauriers éternels couronna les Romains.
Nos temples profanés ont tous, brillants de gloire,
Revu leurs dieux sereins.
Et prévoyant alors la fortune infidèle,
De rage on vit pleurer le perfide Annibal :
« Ainsi donc, faibles cerfs, des loups proie éterne
« Par un destin fatal,

Dedecorant bene nata culpæ.
Quid debeas, ô Roma, Neronibus,
Testis Metaurum flumen, et Asdrubal
Devictus, et pulcher fugatis
Ille dies Latio tenebris,
Qui primus alma risit adorea :
Dirus per urbes Afer ut Italas,
Ceu flamma per tædas, vel Eurus
Per Siculas equitavit undas.
Post hoc secundis usquè laboribus
Romana pubes crevit, et impio
Vastata Pœnorum tumultu
Fana Deos habuère rectos,
Dixitque tandem perfidus Annibal :

« Dit-il, nous combattons une implacable race;
« S'en défendre est pour nous un assez digne honneur :
« Et puissions nous encor, loin de suivre sa trace,
« Éluder sa valeur.
« Échappé de la flamme où périt sa patrie,
« Ce grand peuple de Troie est sorti glorieux;
« Il sut malgré les vents fonder en Hespérie
« Ses autels et ses dieux.
« Tel le chêne d'Algide, en sa vigueur suprême
« Taillé par la cognée accroît son épaisseur,
« Et couvert de débris, puise dans le fer même
« Sa séve et sa grandeur.
« Cette hydre, renaissant sous les efforts d'Alcide,
« Dont les têtes lassaient un bras victorieux,
« Le dragon de Cadmus, les taureaux de Colchide,
« Étonnaient moins les yeux.
« Rome au sein de l'abîme en renaît plus brillante,
« Elle relève alors sa tête avec orgueil,
« Terrasse ses vainqueurs, et porte l'épouvante
« A leurs veuves en deuil.
« Je ne t'enverrai plus des messagers de gloire,
« Carthage! c'en est fait des destins d'Annibal,
« Ah! de tous nos succès renfermons la mémoire
« Au tombeau d'Asdrubal. »

Nigræ feraci frondis in Algido,
Per damna, per cædes, ab ipso
Ducit opes animumque ferro.
Non Hydra secto corpore firmior
Vinci dolentem crevit in Herculem;
Monstrumve submisêre Colchi
Majus, Echioniæve Thebæ.
Mersus, profundo, pulchrior evenit :
Luctere, multa proruet integrum
Cum laude victorem, geretque
Prælia conjugibus loquenda.
Carthagini jam non ego nuntios
Mittam superbos : occidit, occidit
Spes omnis et fortuna nostri
Nominis, Asdrubale interempto. »

Nérons, rien ne résiste à votre main puissante,
Vous marchez défendus par Jupiter et Mars ;
Et maîtrisez toujours, dans votre ardeur prudente,
La guerre et ses hasards.

Nil Claudiæ non perficient manus,
Quas et benigno numine Jupiter
Defendit, et curæ sagaces
Expediunt per acuta belli.

NOTES.

(1) Les armées romaines, depuis la soumission de la Grèce et de l'Orient, n'avaient plus à combattre que les peuples barbares; aussi César avait conçu le projet qu'il aurait exécuté, selon Plutarque, s'il n'avait pas été retenu par une mort violente sous le fer des assassins, de conquérir l'Arménie et tous les bords de la mer d'Azoff, pour revenir le long du Danube en soumettant toutes les provinces de l'Allemagne sur son passage; il eût sans doute ainsi empêché ou retardé pour longtemps le démembrement de l'empire romain et l'invasion des barbares. Auguste ne mit ce projet à exécution que pour une faible partie, en repoussant à l'occasion les peuples qui bordaient le nord de la mer Adriatique.—Les Romains furent pour ces contrées des instruments de civilisation, et une route nommée la voie Claudienne, du nom de Claudius Drusus, partit du golfe Adriatique, traversant le Danube, et pénétra jusqu'au centre de l'Allemagne, au point où fut bâti Augsbourg, *Augusta Vindelicorum* C'est de cette époque d'Auguste que date la civilisation de cette contrée, et l'ode d'Horace est la première page de l'histoire sur l'Allemagne centrale.

(2) Les haches des Vindéliciens avaient frappé les Romains par leur nouveauté, et Horace a cru devoir en parler dans le triomphe de Drusus, où elles figurèrent. Ç'était un trait de mœurs à conserver.

(3) La marche de Claudius Néron, qui quitta secrètement, la nuit, son camp en face d'Annibal en Campanie, avec six mille hommes d'élite, pour se joindre àu consul Livius Salinator, qui observait dans la Romagne, près de Rimini, l'armée que conduisait Asdrubal au secours d'Annibal, son frère, est une des marches les plus célèbres de l'histoire militaire. Il fit environ cinquante lieues en trois jours, et s'étant joint à Livius, de nuit, sans augmenter l'étendue des lignes, tous deux livrèrent le lendemain la bataille à Asdrubal, qui périt dans l'action : Néron victorieux retourna à son camp, et fit jeter dans le camp d'Annibal la tête de son frère. Virgile fait allusion à cette marche célèbre, dans ces vers :

Haud secus ac patriis acer Romanus in armis
Injusto sub fasce, viam quum carpit, et hosti
Antè expectatum paribus stat in agmine castris.

A APOLLON.

PROLOGUE DU CHANT SÉCULAIRE.

(LIVRE IV, ODE V.)

ARGUMENT. Horace dans cette ode prélude au chant qu'Auguste lui avait demandé de composer pour les jeux séculaires qu'il voulait faire célébrer.—Bienfaits d'Apollon sur les Romains.

INVOCATION.

Grand Dieu, tu t'es fait voir au ravisseur Titye (1) :
Sous tes dards, Niobé rabattait son orgueil,
Et l'implacable Achille, aux remparts de Phrygie
Expirait sur le seuil :
Nul du fils de Thétis n'égalait la vaillance ;
Il renversait les tours, courait, partout vainqueur,
Mais faible devant toi, vit s'échapper sa lance,
Dompté par l'arc vengeur (2).
Tel qu'un pin sous le fer fléchit sa tête altière,
Tel qu'un cyprès battu des vents étésiens,
Il tombe, et tout son sang, humectant la poussière,
Rougit les champs troyens.
Sa main n'eût point offert à Minerve adorée
D'un cheval consacré les hommages menteurs,

Dive, quem proles Niobæa magnæ
Vindicem linguæ, Tytiosque raptor,
Sensit, et Trojæ prope victor altæ
Phthius Achilles,
Cæteris major, tibi miles impar;
Filius quamvis Thetidis marinæ,
Dardanas turres quateret, tremendâ
Cuspide pugnax :
Ille, mordaci velut icta ferro
Pinus, aut impulsa cupressus Euro
Procidit latè, posuitque collum in
Pulvere Teucro.
Ille non inclusus equo Minervæ
Sacra mentito, malè feriatos

Ni surpris de Priam cette cour enivrée
Par la fête et les chœurs;
Invincible, au grand jour, son ardente colère
Eût déchaîné le glaive et les feux triomphants,
Et dans la ville en deuil, jusqu'au sein de leur mère,
Écrasé les enfants.
Mais le Père des dieux, cédant à tes prières,
De Vénus et d'Énée accueillit les efforts,
Et promit à leurs murs fondés sur d'autres terres,
Un favorable sort (3).
Ton luth harmonieux jadis forma Thalie,
De la Muse latine encor soutiens l'honneur,
Toi qui baignes ton front aux eaux de Castalie,
Des cités protecteur.

PROLOGUE.

Apollon m'a remis sa lyre et sa science,
Il m'inspire ses feux et ses accords puissants;
Vierges chastes, enfants, noble et chère espérance,
Répétez mes accents!
Pur sang des sénateurs, Diane vous rassure,
Celle qui tend son arc et protége les bois;

Troas et lætam Priami choreis
Falleret aulam :
Sed palàm captis gravis, heu nefas! heu!
Nescios fari pueros Achivis
Ureret flammis, etiam latentes
Matris in alvo;
Ni, tuis victus Venerisque gratæ
Vocibus, Divûm pater annuisset
Rebus Æneæ potiore ductos
Alite muros.
Doctor argutæ fidicen Thaliæ,
Phœbe, qui Xantho lavis amne crines,
Dauniæ defende decus Camenæ,
Lævis Agyieu!
Spiritum Phœbus mihi, Phœbus artem
Carminis, nomenque dedit poetæ.
Virginum primæ, puerique claris
Patribus orti,

Du rhythme et de mes sons gardez bien la mesure,
Et tous, suivez ma voix.
Chantons le dieu sauveur, le dieu fils de Latone;
Sa sœur, flambeau des nuits, brille et nous rend le jour,
Et pour mûrir les fruits, conduit seule et nous donne
Chaque mois tour à tour.
Vierge, un jour tu diras : « Aux fêtes séculaires (4),
Je fis entendre en chœur les vers religieux
Que nous apprit Horace en ces anniversaires,
Ce chantre aimé des dieux.

Deliæ tutela Deæ fugaces
Lyncas et cervos cohibentis arcu,
Lesbium servate pedem, meique
Pollicis ictum;
Ritè Latonæ puerum canentes,
Ritè crescentem face Noctilucam,
Prosperam frugum, celeremque pronos
Volvere menses.
Nupta jam dices : Ego Dis amicum,
Seculo festas referente luces,
Reddidi carmen, docilis modorum
Vatis Horati.

NOTES.

(1) Tityus, géant, fils de la Terre, fut tué par les flèches d'Apollon et de Diane, pour avoir outragé Latone, leur mère.

(2) Achille fut tué devant Troie par la flèche de Pâris, que dirigea Apollon : c'est ainsi qu'Apollon fut considéré toujours comme le protecteur d'Énée et des Romains, ses descendants; il avait un temple à Actium, sous lequel se livra la fameuse bataille navale de ce nom, qui donna l'empire à Auguste.

(3) Énée, prince troyen, fils de Vénus, après la prise de Troie, conduisit une colonie de Troyens en Italie, et y fonda la ville d'Albe, origine de Rome.

(4) Les jeux séculaires se célébraient tous les cent ans; Auguste les fit célébrer au commencement de son règne.

A VIRGILE.

(LIVRE IV, ODE XII.)

Il l'invite aux distractions et aux plaisirs; il faut se délasser à propos.

Le zéphyr, messager de l'aimable printemps,
Déjà calme la mer, la voile se déploie ;
Les prés offrent partout la verdure et la joie,
L'eau ne mugit plus en torrents.
Progné bâtit son nid, pleurant dans sa douleur
La maison de Cécrops et sa honte éternelle,
Et le meurtre d'Itys, vengeance trop cruelle
Contre un barbare et sa fureur.
Le pasteur sous l'ombrage enfle ses chalumeaux,
Il charme les échos de sa douce harmonie ;
La flûte aux sons légers plaît au dieu d'Arcadie,
Au dieu protecteur des troupeaux.
Aux coupes, aux banquets, la saison nous appelle,
O Virgile, client des nobles sénateurs :
Si tu veux d'un vin pur qu'on presse aux monts d'Avelle,
Apporte des parfums, des fleurs.

Jam veris comites, quæ mare temperant,
Impellunt animæ lintea Thraciæ :
Jam nec prata rigent, nec fluvii strepunt
Hibernâ nive turgidi.
Nidum ponit, Itym flebiliter gemens,
Infelix avis, et Cecropiæ domus
Æternum opprobrium, quod male barbaras
Regum est ulta libidines.
Dicunt in tenero gramine pinguium
Custodes ovium carmina fistulâ,
Delectantque Deum cui pecus et nigri
Colles Arcadiæ placent.
Adduxêre sitim tempora, Virgili :
Sed pressum Calibus ducere Liberum
Si gestis, juvenum nobilium cliens,
Nardo vina merebere.

Ton vase de parfums fera jaillir la veine
D'un tonneau que Sulpice estime entre ses vins,
Qui donne un long espoir, qui sait calmer la peine,
Les douleurs et les noirs chagrins.
Si tu veux parmi nous goûter cette allégresse,
Viens avec ton tribut, car je ne prétends pas,
Comme dans ces festins que t'offre la richesse,
T'en exempter dans mon repas.
Laisse donc les retards, l'étude et les soucis;
Souviens-toi du bûcher, de la lugubre flamme :
Qu'une courte folie ici charme ton âme,
Il est doux, à propos, d'égayer ses esprits.

Nardi parvus onyx eliciet cadum
Qui nunc Sulpiciis accubat horreis,
Spes donare novas largus, amaraque
Curarum eluere efficax.
Ad quæ si properas gaudia, cum tuâ
Velox merce veni : non ego te meis
Immunem meditor tingere poculis,
Plena dives ut in domo
Verum pone moras, et studium lucri;
Nigrorumque memor, dum licet, ignium,
Misce stultiam consiliis brevem;
Dulce est desipere in loco.

A TYNDARIS.

(LIVRE I, ODE XVII.)

ARGUMENT. Horace invite Tyndaris, célèbre affranchie, à venir à la villa de Sabine goûter les plaisirs champêtres.

Faune aime à visiter mes bois de Lucrétile,
Oubliant le Lycée et ses rochers déserts ;
Il défend mes agneaux sous leur champêtre asile
Et des chaleurs et des hivers.
La chèvre impunément errant dans ce bois sombre,
Sur les pas du mari que trahit son odeur,
Cherche le thym, les fleurs, tranquille sous cette ombre
A l'abri du serpent trompeur.
De la louve de Mars vous braverez l'atteinte
Mes timides chevreaux ! au bruit de ses pipeaux
Quand Faune d'Ustica fait résonner l'enceinte
Et remplit au loin ses coteaux.
O Tyndaris, les cieux protégent leur poëte,
Ma lyre, mon cœur pur, plaisent aux immortels :
L'abondance et ses dons ont comblé ma retraite,
De nos champs honneurs éternels.

Velox amœnum sæpe Lucretilem
Mutat Lycæo Faunus, et igneam
Defendit æstatem capellis
Usque meis, pluviosque ventos.
Impunè tutum per nemus arbutos
Quærunt latentes et thyma deviæ
Olentis uxores mariti ;
Nec virides metuunt colubras,
Nec martiales hædileæ lupos ;
Utcumque dulci, Tyndari, fistulâ
Valles et Usticæ cubantis
Levia personuêre saxa.
Di me tuentur : Dis pietas mea
Et Musa cordi est. Hîc tibi copia
Manabit ad plenum benigno
Ruris honorum opulenta cornu.

Fuyons les feux du jour : de mes berceaux couverte,
Chante, d'Anacréon répétant les accords,
Pénélope et Circé, pour le fils de Laërte
Et leur tendresse et leur transports,
Tu goûteras mes vins, sans redouter l'ivresse,
Dans ma coupe innocente et sous mes pins ombreux,
Le fils de Sémelé folâtre avec sagesse,
Ne mêle point Mars à nos jeux.
La décence ici règne; oui, la foi t'environne,
Ne crains pas d'un Cyrus les gestes insolents
Qui de ton front charmant fait tomber la couronne,
Et déchire tes vêtements.

Hic in reducta valle, caniculæ
Vitabis æstus; et fide Teïa
Dices laborantes in uno
Penelopen, vitreamque Circen.
Hic innocentis pocula Lesbii
Duces sub umbrâ : nec Semeleïus
Cum Marte confundet Thyoneus
Prœlia; nec metues protervum
Suspecta Cyrum, ne male dispari
Incontinentes injiciat manus,
Et scindat hærentem coronam
Crinibus, immeritamque vestem.

A PYRRHA.

(LIVRE I, ODE V.)

Sur les dangers du naufrage en naviguant vers une mer trompeuse.

Sous cette grotte où règne la fraîcheur,
Quel Adonis tout parfumé de roses,
Douce Pyrrha, t'exprime son ardeur
En t'enivrant de ses fleurs demi-closes?
Pour lui, Pyrrha, ta blonde chevelure

Quis multâ gracilis te puer in rosâ
Perfusus liquidis urget odoribus
Grato, Pyrrha, sub antro?
Cui flavam religas comam.

S'orne avec goût, simple dans sa parure?
Ah! que bientôt il versera de pleurs
Sur l'inconstance et sur la foi trompée,
Quand il verra sa nacelle frappée,
Les dieux changés, les flots dans leurs fureurs! (1)
Trop confiant, il croit à tant de charmes,
Et pense, hélas! amoureux follement,
Trouver ton cœur libre et toujours aimant,
Et toujours prompt à céder à ses larmes.
O ciel! malheur à qui ne connaît pas
Ce cœur léger, cette faveur trompeuse,
Et ton humeur, onde capricieuse,
Tous les dangers de tes brillants appas!
Pour moi plus sage, instruit par mon naufrage,
Aux murs sacrés du souverain des mers
J'ai suspendu, religieux hommage,
Mes vêtements trempés des flots amers (2).

Simplex munditiis? Heu quoties fidem
Mutatosque Deos flebit, et aspera
Nigris æquora ventis
Emirabitur insolens,
Qui nunc te fruitur credulus aurea,
Qui semper vacuam, semper amabilem
Sperat nescius auræ
Fallacis! Miseri! quibus
Intentata nites: me tabula sacer
Votiva paries, indicat uvida
Suspendisse potenti
Vestimenta maris Deo.

NOTES.

(1) Cette ode indique les sentiments naturels de deux jeunes cœurs séduits l'un par l'autre au premier aspect; mais cet attrait passager entraînerait le jeune imprudent aux piéges d'une fille artificieuse et perfide.

(2) Cet usage de suspendre des *ex-voto* dans les temples s'est conservé de nos jours. Nous avons vu en Italie, et entre autres à la petite église

de la porte Angelica, à Rome, des tableaux votifs représentant les circonstances des dangers divers auxquels les suppliants avaient échappé, les objets qui s'y rapportent de diverses espèces suspendus en réalité aux murailles, et surtout des poignards que les fidèles, après s'être convertis, avaient consacrés à la Vierge, pour la remercier de leur avoir envoyé la bonne inspiration qui les avait détournés d'un dessein criminel. A Paris, l'église Notre-Dame-des-Victoires, consacrée à la Vierge triomphante, contient plusieurs tablettes de marbre, en témoignage d'un succès obtenu. Ce n'était pas seulement des tableaux votifs, mais souvent les objets même sauvés du naufrage, qui étaient, chez les anciens, consacrés à la divinité, comme on le voit dans Virgile, au livre XII de l'*Eneide*.

A PHIDYLE.

(LIVRE III, ODE XXIII).

ARGUMENT. La pureté du cœur est plus agréable au ciel que les riches sacrifices.—Ces vers sont adressés à une fermière d'Ustica, voisine de la campagne d'Horace, à qui elle avait demandé quelles offrandes plaisaient le plus aux dieux, quelle espèce de sacrifice appellerait leur protection sur les champs.

Du milieu de tes champs, bonne et simple Phidyle,
Élève vers le ciel tes suppliantes mains,
Et quand Phébé renaît, à tes Lares d'argile
Présente un porc avide, et l'encens et les grains;
Ta vigne alors féconde et tes blés de l'année
Ne craindront plus l'orage et le souffle des vents;
Mère de l'abondance et de fruits couronnée,
L'automne engraissera tes agneaux bondissants.
Que dans les prés Albains, sur les monts de l'Algide,
Destiné pour les dieux, le superbe taureau

Cœlo supinas si tuleris manus,
Nascente lunâ, rustica Phidyle,
Si thure placaris et hornâ
Fruge Lares, avidâque porcâ;
Nec pestilentem sentiet Africum
Fecunda vitis, nec sterilem seges
Rubiginem, aut dulces alumni
Pomifero grave tempus anno.
Nam, quæ nivali pascitur Algido

Grandi sous les sapins et parmi l'herbe humide,
Du pontife en tombant rougisse le couteau ;
Pour toi, du léger myrte ornant tes dieux Pénates,
De l'humble romarin couronnant leur autel,
Faut-il, par ton hommage ainsi quand tu les flattes,
Répandre encor du sang dans leur jour solennel?
L'innocence à genoux aura le ciel propice,
Ses vœux en obtiendront des regards paternels;
Et le pain ou le sel, mieux qu'un grand sacrifice,
Offert par un cœur pur fléchit les immortels.

Devota quercus inter et ilices,
Aut crescit Albanis in herbis
Victima, pontificum secures
Cervice tinget. Te nihil attinet
Tentare multa cæde bidentium
Parvos coronantem marino
Rore Deos, fragilique myrto.
Immunis aram si tetigit manus,
Non sumptuosa blandior hostia,
Mollivit aversos Penates
Farre pio et saliente micâ.

A BARINE.

(LIVRE II, ODE VIII.)

Sur ses perfidies : ses séductions sont un fléau public.

Si chacun de tes faux serments
T'apportait, Barine, un outrage,
Otait la grâce à ton visage,
Ternissait l'émail de tes dents,

Ulla si juris tibi pejerati
Pœna, Barine, nocuisset unquàm,
Dente si nigro fieres vel uno
Turpior ungui,
Crederem ; sed tu, simul obligasti
Perfidum votis caput, enitescis

Je te croirais, enchanteresse ;
Mais plus tu trahis ta promesse,
Plus éclate encor ta beauté ;
Et plus une jeunesse avide,
Quand sort en pompe la perfide,
Suit les pas de sa déité.
  Trompe les cendres de ta mère,
Ou ces astres silencieux
Suivant dans la nuit leur carrière,
Ou l'immortalité des dieux ;
Vénus en rit, et tout Cythère,
Et l'Amour, ce cruel enfant,
Qui dans le sang et sur la pierre
Toujours aiguise un trait brûlant,
  Pour toi grandit notre jeunesse,
T'offrant des esclaves nouveaux :
Bien souvent leurs premiers rivaux
Ont maudit ta vaine caresse ;
Et nul ne quitte une maîtresse
Qui restera sourde à leurs maux.
  La mère frémit pour son fils,
Le vieillard craint pour son pupille :
Et le cœur de la jeune fille
Qu'à l'hymen l'amour a soumis
Tremble déjà que, trop loin d'elle,

Pulchrior multo, juvenumque prodis
  Publica cura.
Expedit matris cineres opertos,
Fallere, et toto taciturna noctis
Signa cum cœlo, gelidâque Divos
  Morte carentes :
Ridet hoc, inquam, Venus ipsa, rident
Simplices Nymphæ, ferus et Cupido
Semper ardentes acuens sagittas
  Cote cruentâ.
Adde quod pubes tibi crescit omnis,
Servitus crescit nova ; nec priores
Impiæ tectum dominæ relinquunt
  Sæpe minati.

A l'éclat de charmes si doux,
Le vent de ta faveur nouvelle
Ne retarde son jeune époux.

Te suis matres metuunt juvencis
Te senes parci ; miseræque nuper
Virgines nuptæ, tua ne retardet
Aura maritos.

A NUMIDA.

(LIVRE I, ODE XXXI.)

ARGUMENT. Plotius Numida, ami d'Horace, avait accompagné Au dans une longue expédition qu'il avait faite en Espagne contre les tabres; son absence avait duré trois années. Il le félicite sur son re

Donnons l'encens, touchons la lyre,
Offrons une génisse, offrons des vœux d'amour
Aux dieux, grâce auxquels il respire :
Numida d'Ibérie est enfin de retour.
Oui, dans ses bras avec tendresse
Il serre ses amis, toi surtout, Lamia,
Cher compagnon de sa jeunesse,
Sous les mêmes leçons un doux sort vous lia.
Vous en conservez la mémoire,
Ensemble vous quittiez la prétexte ; à son tour,
Numida revient plein de gloire,

Et thure et fidibus juvat
Placare, et vituli sanguine debito
Custodes Numidæ Deos,
Qui nunc Hesperia sospes ab ultimâ
Caris multa sodalibus,
Nulli plura tamen dividit oscula,
Quam dulci Lamiæ; memor
Actæ non alio rege puertiæ,
Mutatæque simul togæ.
Cressa ne careat pulchra dies nota,
Neu promptæ modus amphoræ :

Il nous faut d'un trait blanc bien marquer ce beau jour.
Épuisons tous plus d'une amphore,
Que nos pieds sans repos, comme les Saliens,
Demain soient en cadence encore,
La vive Damalis prendra part à ces biens.
Son ardeur à vider la coupe
Ne craindra pas Bassus ni le Thrace et ses jeux,
D'amis une riante troupe
De rose à ce banquet se couronne avec eux.
Que l'ache et le lis éphémère
Y soient partout semés; sur tes yeux, Damalis,
Tous leurs yeux sont fixés : reste, pareille au lierre,
Attachée aux amours que ton cœur a choisis.

Neu morem in Salium sit requies pedum:
Neu multi Damalis meri
Bassum Threïciâ vincet amystide:
Neu desint epulis rosæ;
Neu vivax apium, neu breve lilium.
Omnes in Damalim putres
Deponent oculos; nec Damalis novo
Divelletur adultero
Lascivis hederis ambitiosior.

A LYDÉ.

(LIVRE III, ODE XXII.)

ARGUMENT. Horace invite Lydé à célébrer avec lui la fête de Neptune. C'est la même à qui il adressait ses prières et ses menaces, dans l'ode XI du livre III, où, pour la fléchir, il rappellait l'exemple de la tendre Hypermnestre et le supplice des Danaïdes, Lydé s'était enfin attendrie, et se rendait avec plaisir aux invitations du poëte.

Comment de Neptune à mon tour
Dignement célébrer la fête?

Festo quid potiùs die
Neptuni faciam? Prome reconditum,
Lyde strenua, Cæcubum,

O Lydé ! que ta main s'apprête
A mettre le cécube au jour :
Fais fléchir ta sagesse austère;
Vois baisser le char de Phébus,
Ouvre donc, prompte cellerière,
Un vase vieux de Bibulus.
Je chanterai le dieu des mers
Et les folâtres Néréides,
Déroulant leurs cheveux humides
Et se jouant sur les flots verts.
Et toi, sur ta lyre d'ivoire
Découvre de nouveaux attraits,
Célèbre Latone et sa gloire,
Diane et ses rapides traits.
Puis, tous deux, d'une voix légère
Unissant nos accords égaux,
Nous dirons les dieux de Cythère,
La souveraine de Paphos,
Et son char traîné par des cygnes
Vers la Cyclade et ses splendeurs.
Douce nuit, tes charmes insignes
Paraîtront dans nos derniers chœurs.

Munitæque adhibe vim sapientiæ.
Inclinare meridiem
Sentis; ac, veluti stet volucris dies,
Parcis deripere horreo
Cessantem Bibuli consulis amphoram ?
Nos cantabimus invicem
Neptunum, et virides Nereïdum comas :
Tu curvâ recines lyrâ
Latonam, et celeris spicula Cynthiæ :
Summo carmine, quæ Cnidon
Fulgentesque tenet Cycladas, et Paphon
Junctis visit oloribus :
Dicetur merita nox quoque nenia.

A MÉNAS, L'AFFRANCHI.

(ÉPODES, ODE IV.)

ARGUMENT. Ménas avait été l'un des esclaves attachés à la maison du grand Pompée, où il s'était enrichi : ayant été affranchi, il suivit Sextus, fils de Pompée, dans sa guerre maritime, et en Sicile, contre Octave César ; ensuite il trahit Sextus Pompée pour se ranger du parti d'Octave qui lui donna un commandement.

L'antipathie est, Ménas, entre nous
Comme l'instinct des agneaux et des loups.
J'ai vu ton dos noir de coups, vil esclave,
Et sur tes pieds les marques de l'entrave :
Tu veux en vain étaler ta grandeur,
L'éclat de l'or ne change point le cœur.
Ne vois-tu pas, si dans la Voie-Sacrée
Ta robe traîne en replis fastueux,
En maudissant ta fortune abhorrée.
Les passants fuir, et murmurer entre eux :
« Quoi ! ce fripon flétri par la justice,
« Qui du crieur a fatigué la voix,
« Il se fait voir sur des chars de patrice,
« Montre ses champs, ses vignes et ses bois ;
« Il siége au cirque, au théâtre, au comice,
« Dans l'ordre équestre, au mépris de nos lois !

Lupis et agnis quanta sortito obtigit,
Tecum mihi discordia est,
Ibericis peruste funibus latus,
Et crura dura compede.
Licet superbus ambules pecuniâ,
Fortuna non mutat genus.
Videsne, sacram metiente te viam
Cum bis ter ulnarum togâ,
Ut ora vertat hùc et hùc euntium
Liberrima indignatio ?
« Sectus flagellis hic triumviralibus,
« Præconis ad fastidium,
« Arat Falerni mille fundi jugera,
« Et Appiam mannis terit ;
« Sedilibusque magnus in primis eques

« Que sert d'armer nos trirèmes pesantes,
« De becs d'airain, de pousser tant de bras
« Sur des brigands, sur des bandes errantes,
« Si cet esclave est tribun des soldats ? (1) »

« Othone contempto, sedet.
« Quid attinet tot ora navium gravi
« Rostrata duci pondere
« Contrà latrones atque servilem manum,
« Hoc, hoc tribuno militum ? »

NOTE.

(1) On voit éclater dans cette pièce l'indignation de l'honnête homme. Horace qui, après la bataille de Philippes et la défaite de Brutus, s'était rattaché au parti de César Octave, ne pouvait supporter la trahison chez les serviteurs naturels et les clients du grand Pompée et de ses fils, adversaires d'Octave.—Nous avons considéré comme un seul mot la dénomination de Voie-Sacrée, si souvent citée dans l'histoire de Rome, en élidant l'*e* intermédiaire, comme on élide cette lettre pour la versification, dans les mots *je vous prierais bien fort*, ou *moi je ne m'y fierais*, vers qui se rencontrent souvent dans Molière. Si c'est une licence, nous espérons qu'elle pourra être excusée.

HORACE ET LYDIE.

(LIVRE III, ODE IX.)

ARGUMENT. Cette pièce, tableau gracieux des querelles ordinaires entre deux amants, pourrait être intitulée *la Brouille et le Raccommodement*. Elle a fourni à M. Alfred de Musset, de l'Académie française, une pièce agréable pour le Théâtre-Français, dans le goût de *l'Epreuve nouvelle*, ou de *la Gageure imprévue*, et qui a été représentée avec succès. On a déjà remarqué qu'Horace se donne le beau rôle dans cette pièce, selon le sentiment qu'il a de son pouvoir, de sa renommée et de son talent, qui honorent celle qu'il a distinguée; et il se borne à dire à l'aimable affranchie grecque, Lydia, qu'il pourrait peut-être la rappeler près de lui; Celle-ci, flattée dans son amour-propre, accepte avec bonheur cette lueur d'espérance.

HORACE.

Tant que je pensais à te plaire
Et que sans rival, sur mon cœur

Donec gratus eram tibi,
Nec quisquam potior brachia candidæ

Je pressais ta tête si chère,
Des rois j'égalai le bonheur.

LYDIE.

Tant que je fus ta bien-aimée,
Qu'un feu pur tous deux nous brûla,
Lydie heureuse et renommée
Marcha l'égale d'Ilia (1).

HORACE.

De Chloé je subis l'empire,
Au doux luth elle unit sa voix;
Si la Parque veut que j'expire,
Je mourrais content sous ses lois.

LYDIE.

D'une ardeur par lui ressentie
Calaïs me touche aujourd'hui;
Si le sort menaçait sa vie,
Je donnerais mes jours pour lui!

HORACE.

Mais quoi? pour Horace et Lydie
Si Vénus ramenait l'Amour;
De Chloé si je me délie,
Si je te rappelle à mon tour...?

Cervici juvenis dabat
Persarum vigui rege beatior.
Donec non aliâ magis
Arsisti, neque erat Lydia post Chloen,
Multi Lydia nominis
Romanâ vigui clarior Iliâ.
Me nunc Thressa Chloë regit
Dulces docta modos et cytharæ sciens,
Pro quâ non metuam mori
Si parcent animæ fata superstiti!
Me torret face mutuâ
Turini Calaïs filius Ornythi;
Pro quo bis patiar mori
Si parcent puero fata superstiti!
Quid, si prisca redit Venus
Diductosque jugo cogit aheneo;
Si flava excutitur Chloe
Rejectæque patet janua Lydiæ?

LYDIE.

Ton cœur de colère s'enivre,
Des zéphyrs moins sûre est la foi ;
Qu'importe? avec toi je veux vivre,
Et je veux mourir avec toi!

Quanquàm sidere pulchrior
Ille est, tu levior cortice et improbo
Iracundior Hadriâ,
Tecum vivere amem, tecum obeam libens !

NOTE.

(1) Ilia est la même que la prêtresse du dieu Mars, Rhéa Sylvia, mère de Romulus, et célèbre chez les Romains.

REMARQUE.

Nous rappelons ici une observation déjà faite, c'est que les odes d'Horace sont formées de stances ou de strophes distinctes, et il faut absolument faire attention à ces repos, si l'on veut bien comprendre la marche du poète, surtout dans les odes du genre élevé et majestueux. Nous avons marqué ces repos par des alinéas ; mais un espace entre chaque stance eût été préférable. Cette séparation est nécessaire à remarquer, parce que dans la traduction quelques-unes des strophes, telles que dans l'ode à Calliope, finissent et commencent en rimes de même nature, ce qui est régulier pour des fragments distincts comme des stances, et le serait moins pour une pièce suivie, sans aucun repos.

Nous répétons aussi ce qui a été indiqué sur les odes de la Providence et de Pindare (pages 122 et suiv.). Le traducteur s'étudiant à modeler le rhythme et à représenter la physionomie grave et antique de l'auteur, sans introduire les enjolivements modernes, a cherché à imiter le rôle de la sculpture ou de la gravure, et a essayé de donner comme une répétition réduite et en petit de cette œuvre magistrale de l'antiquité.

L'ÉNÉIDE

PRINCIPAUX ÉPISODES ET FRAGMENTS PRIS DANS L'ACTION DU POEME SUR L'ÉTABLISSEMENT DES TROYENS EN ITALIE, ET RELATIFS AUX ORIGINES ET ILLUSTRATIONS DE ROME.

AVERTISSEMENT.

C'est sur les fondements de l'histoire de son pays et sur des origines traditionnelles que Virgile a composé ce poëme épique, dont Énée, fils de Vénus et d'Anchise, et père de Iules, est le héros. Iules fonda la ville d'Albe, qui précéda celle de Rome. Ce poëme était ainsi pour les Romains une œuvre nationale ; il célébrait en même temps César Auguste comme descendant d'Énée, car la famille de Jules César prétendait remonter jusqu'à Iules, fils d'Énée. Ce bel ouvrage fut donc accueilli avec le plus vif intérêt par le peuple romain, dont il chantait la gloire avec celle de son chef. Il serait à désirer qu'en France un vrai poëte pût choisir un sujet national pour le pays, et son œuvre serait accueillie avec la même faveur que le fut celle de Virgile, si le talent se tenait à la hauteur du sujet.

Les épisodes et fragments que nous donnons de l'*Énéide* sont pris dans les parties qui constituent l'action véritable du poëme ; d'abord l'exposition et l'invocation dans le premier livre, et la tempête suscitée par Junon, ennemie des Troyens. Ensuite, au sixième livre, l'arrivée du héros en Italie et sa descente aux enfers ; enfin les divers épisodes de ses guerres contre les peuples de l'Ausonie, sur les bords

du Tibre, où il réussit à s'établir par une alliance avec le roi Latinus. Nous avons écarté les divers récits des faits antérieurs ou étrangers à l'action, et qui sont rapportés dans les chants intermédiaires, du livre II au livre V.

Cette action du poëme est renfermée dans l'espace de moins d'un an; car selon les principes des anciens sur le poëme épique, elle ne devait pas excéder les limites de l'année ; de même, pour les œuvres dramatiques de la scène, l'action devait se renfermer dans un seul jour et un même lieu, et pour un seul fait principal. C'est ce que Boileau a exprimé dans ces deux vers :

> Qu'en un lieu, qu'en un jour, un seul fait accompli
> Tienne jusqu'à la fin le théâtre rempli.

Ces règles nous paraissent fondées sur d'excellentes raisons, et leur oubli est peut-être l'une des causes pour lesquelles notre poëme national de *la Henriade* a été qualifié quelquefois, par des critiques sévères, de gazette rimée, quoiqu'il renferme de magnifiques passages.

Virgile s'est exactement conformé à la règle, et son ouvrage y a gagné en rapidité et en énergie. Le poëme commence au moment où, après sept années de navigation depuis la chute de Troie, et sur le point d'aborder en Italie, il est assailli par une tempête qui le jette sur les côtes d'Afrique.

C'est seulement au sixième livre que le héros aborde en Italie et commence son établissement, sujet unique du poëme. Il s'est à peine écoulé deux mois depuis l'ouverture de l'épopée. On a calculé que les opérations militaires d'Énée en Italie jusqu'à la mort de Turnus, chef des peuples ennemis, sont contenues dans l'espace d'environ sept mois; ainsi l'action entière ne comporte que neuf mois de durée.

Ces essais de poésie sur l'œuvre principale de Virgile ont été faits dans le but de suivre un point milieu entre deux systèmes : celui ancien, qui donnait trop de latitude, et celui nouveau, qui s'astreint trop littéralement au sens des termes. L'un développait trop les formes et les affaiblissait, l'autre les restreint tellement qu'il les détruit. Des esprits supé-

rieurs trouveront peut-être que de tels essais sont dignes de peu d'intérêt; nous ferons remarquer toutefois que des essais du même genre, tentés récemment sur les poëtes de la Grèce antique et sur quelques-uns de l'Italie moderne, ont été jugés dignes d'approbation, et ont obtenu leur prix légitime. Ce genre de travail tient plus, il est vrai, de la critique que de l'invention, et le grand poëte de nos jours, dans son livre des *Harmonies*, dit que la fonction de critique est la consolation de l'impuissance. Si cela est vrai, nous méritons le reproche et nous le partageons avec d'autres, plus illustres que nous. Nous adresserons seulement à ceux-ci, qui sont pour nous des phares lumineux dans la science obscure de l'antiquité, un autre genre de reproche; c'est qu'en bornant généralement leurs travaux à des commentaires élégants et profonds, ou à des versions en simple prose, sur les deux grands auteurs que nous admirons, et sur ceux de la même famille, ils se défient trop de leurs propres forces. Les poëtes italiens sur lesquels on s'est essayé non sans honneur et sans récompense, nous semblent plus accessibles, par leurs rapports avec nos croyances, que la langue des anciens poëtes romains. Et de même les essais sur les poëtes grecs, dont les reproductions ont été fort encouragées, éclairés par d'illustres commentaires, ne présentent pas plus de difficultés. Sous un autre rapport, quoique Virgile nous soit plus usuel en quelque sorte, à cause de nos souvenirs de jeunesse, nous croyons qu'il est presque nouveau à notre âge mûr. Il offre, encore plus que les poëtes nombreux de l'Italie moderne ou de la Grèce, un champ fécond en émotions, et des tableaux saisissants par la vérité et la variété, par le charme comme par l'énergie des sentiments et des images.

ÉNÉIDE.

(LIVRE PREMIER.)

ARGUMENT. Énée, prince troyen, après la destruction de l'empir Troie par les Grecs, se transporte avec une partie du peuple et des g riers en Italie. Il est frappé par une tempête et jeté sur les c d'Afrique. Le poëte rappelle qu'il a chanté les prairies et les moiss avant d'essayer la poésie épique et de chanter les héros.

Autrefois, jeune encor, ma légère musette
Charmait de ses doux sons les prés et la houlette;
Pour plaire au laboureur, bientôt quittant les bois,
Je contraignis les champs d'obéir à ses lois,
De combler tous ses vœux; mais maintenant plus fière
Ma voix ose affronter les horreurs de la guerre.

Je chante les combats et ce guerrier pieux
Qui des bords d'Ilion exilé par les dieux,
Et par l'arrêt du sort conduit vers l'Ausonie,
Le premier aborda les champs de Lavinie;
Dans sa haine longtemps, sur la terre et les flots,
L'implacable Junon poursuivit ce héros.
Sur le Tibre il souffrit une lutte cruelle
Pour y poser ses dieux et sa ville éternelle;
Et de lui sont sortis les antiques Albains
Et la superbe Rome, et nos peuples latins.

Ille ego, qui quondam gracili modulatus avenâ
Carmen, et egressus sylvis, vicina coëgi
Ut quamvis avido parerent arva colono,
Gratum opus agricolis : at nunc horrentia Martis.

Arma, virumque cano, Trojæ qui primus ab oris
Italiam, fato profugus, Lavinaque venit
Littora : multum ille et terris jactatus et alto,
Vi Superûm, sævæ memorem Junonis ob iram.
Multa quoque et bello passus, dum conderet urbem,
Inferretque Deos Latio : genus unde Latinum,
Albanique patres, atque altæ mœnia Romæ.
Musa, mihi causas memora, quo numine læso,
Quidve dolens Regina Deûm, tot volvere casus

Muse, dis-moi le dieu qui, blessé d'une offense,
Sur lui s'appesantit; quelle ardeur de vengeance
De la reine du ciel arma le bras jaloux;
Força ce roi pieux, en butte à son courroux
D'affronter ces hasards et mille morts funestes?
Tant de fiel entre-t-il en des âmes célestes!
Sur la rive africaine, où des colons épars
En face et loin du Tibre ont bâti ses remparts,
Carthage s'élevait, de Sidon fille altière,
Puissante par les arts et surtout par la guerre.
Junon la préférait à sa chère Samos,
Et pour elle, dit-on, oubliait même Argos.
Là fut son char, sa lance; et sa main tutélaire
Lui préparait dès lors l'empire de la terre.
Mais la race troyenne au loin dans l'avenir
A ses yeux menaçait cette nouvelle Tyr.
Son âme pressentait qu'un peuple plein de gloire,
Issu du sang d'Ilus et roi par la victoire,
Sur les bords libyens viendrait porter la mort;
La Parque et ses fuseaux marquaient ainsi le sort
Ces oracles secrets alarmaient la déesse;
Les combats de ses Grecs, objets de sa tendresse,
Sa lutte devant Troie excitaient son ardeur:
Mais un trait plus profond est resté dans son cœur.

Insignem pietate virum, tot adire labores,
Impulerit. Tantæne animis cœlestibus iræ!
Urbs antiqua fuit, Tyrii tenuere coloni,
Carthago, Italiam contra, Tiberinaque longè
Ostia, dives opum, studiisque asperrima belli;
Quam Juno fertur terris magis omnibus unam
Posthabitâ coluisse Samo. Hic illius arma,
Hic currus fuit: hoc regnum Dea gentibus esse,
Si quâ fata sinant, jam tum tenditque fovetque.
Progeniem sed enim Trojano à sanguine duci
Audierat, Tyrias olim quæ verteret arces,
Hinc populum latè regem, belloque superbum,
Venturum excidio Libyæ: sic volvere Parcas.
Id metuens, veterisque memor Saturnia belli,
Prima quod ad Trojam pro caris gesserat Argis:
Nondum etiam causæ irarum, sævique dolores

D'un jugement fameux l'irrémissible outrage,
Pâris à sa beauté refusant l'avantage,
Et Ganymède encor aux cieux comblé d'honneurs,
Contre leur sang fatal irritaient ses douleurs.
C'est ainsi que Junon constante dans sa rage
Poursuivait les Troyens de rivage en rivage;
Et loin du Latium, ces malheureux bannis,
Restes sauvés d'Achille et des Grecs ennemis,
Parcouraient sur les flots le cercle des années,
Traînaient de mers en mers leurs tristes destinées :
Tant il fallut d'effort à ces puissantes mains
Pour fonder le berceau qui portait les Romains!
Loin des ports de Sicile, oubliant la tourmente,
Ils voguaient pleins d'espoir, fendaient l'onde écumante.
Mais Junon, nourrissant l'éternelle douleur
Et les ressentiments que leur garde son cœur :
« Faudra-t-il donc céder, avouer ma défaite,
Dit-elle, et ne pouvoir arrêter leur retraite,
Ni fermer l'Italie à ce roi des Troyens!
Le sort le veut, dit-on : quoi! de mes Argiens
Pallas put embraser les vaisseaux sur les ondes;
Et, les plongeant eux-même au sein des mers profondes
Sur tous punir d'un seul la folie ou l'erreur?
Oui, Jupiter prêta la foudre à sa fureur,

Exciderant animo. Manet altâ mente repostum
Judicium Paridis, spretæque injuria formæ,
Et genus invisum, et rapti Ganymedis honores.
His accensa super, jactatos æquore toto
Troas, relliquias Danaûm atque immitis Achillei,
Arcebat longè Latio; multosque per annos
Errabant acti fatis maria omnia circum.
Tantæ molis erat Romanam condere gentem!
Vix è conspectu Siculæ telluris in altum
Vela dabant læti, et spumas salis ære ruebant,
Cùm Juno, æternum servans sub pectore vulnus,
Hæc secum : Mene incepto desistere victam?
Nec posse Italiâ Teucrorum avertere regem,
Quippe vetor fatis? Pallasne exurere classem
Argivûm, atque ipsos potuit submergere ponto,
Unius ob noxam et furias Ajacis Oilei?

Elle-même en dardait les flèches sur leur tête,
Elle abîma leurs nefs sous le poids des tempêtes;
Elle saisit Ajax parmi les tourbillons
Rejetant de son sein la flamme et ses sillons,
Le lança sur des rocs, de ses chairs palpitantes
Fixa les noirs lambeaux à leurs pointes perçantes!
Et moi, qui marche reine et maîtresse des cieux,
Moi l'épouse et la sœur du souverain des dieux,
Contre un seul peuple enfin, pour soutenir la guerre
Je m'épuise en efforts! et qui donc sur la terre
De Junon désormais voudrait chez les mortels
D'offrandes et de vœux honorer les autels?
La déesse enflammée abaissant les nuages
S'élance en Éolie au séjour des orages :
Là sifflent les autans et leurs noirs tourbillons;
Éole, leur monarque, en de vastes prisons,
Des tempêtes, des vents, nation mutinée,
Retient l'effort captif, la colère enchaînée.
Ils grondent dans leurs fers; leurs longs frémissements
De leur antre ébranlé fait retentir les flancs :
Assis sur le rocher, Eole au front sévère,
Le sceptre dans sa main, les calme et les tempère.
Il le faut, ou les cieux, et la terre et les mers
Par leur souffle emportés rouleraient dans les airs;

Ipsa, Jovis rapidum jaculata è nubibus ignem,
Disjecitque rates, evertitque æquora ventis :
Illum expirantem transfixo pectore flammas
Turbine corripuit, scopuloque infixit acuto.
Ast ego, quæ Divûm incedo Regina, Jovisque
Et soror et conjux, unâ cum gente tot annos
Bella gero! et quisquam numen Junonis adoret
Prætereà, aut supplex aris imponat honorem?
Talia flammato secum Dea corde volutans,
Nimborum in patriam, loca feta furentibus Austris,
Æoliam venit. Hîc vasto rex Æolus antro
Luctantes ventos tempestatesque sonoras
Imperio premit, ac vinclis et carcere frenat.
Illi indignantes, magno cum murmure, montis
Circùm claustra fremunt. Celsâ sedet Æolus arce,
Sceptra tenens : mollitque animos, et temperat iras.

Mais l'arbitre puissant qui veille sur le monde
De cet antre à leur rage ouvrit la nuit profonde;
Il assembla les rocs, il entassa les monts,
Sous le sceptre d'un maître il fit courber leurs front
Et leur roi, de ce dieu suivant les lois certaines
Doit tendre tour à tour ou relâcher les rênes.
« Éole, dit Junon, écoute ici ma voix,
Ta reine vient vers toi; Par tes suprêmes lois,
Et tu tiens ce pouvoir du souverain du monde,
De l'Océan soumis le flot s'apaise ou gronde.
Vois ce peuple ennemi qui sillonne les mers;
Les Troyens de Tyrrhène ouvrant les flots amers,
Portent leurs dieux vaincus, et Troie, en Italie.
Déchaîne tous les vents! Que leur flotte engloutie
Disparaisse, ou du moins chasse-les loin du port,
Qu'eux-même au fond des eaux luttent contre la mo
De deux fois sept beautés je marche environnée;
Je veux à la plus belle unir ta destinée.
Déiopée, à toi seul consacrant ses attraits,
Sera le digne prix qui suivra tes bienfaits,
Et tes enfants près d'elle, heureux espoir d'un père,
T'offriront tous les traits de leur aimable mère. »

Ni faciat, maria ac terras cœlumque profundum,
Quippe ferant rapidi secum, verrantque per auras.
Sed Pater omnipotens speluncis abdidit atris,
Hoc metuens : molemque et montes insuper altos
Imposuit; regemque dedit, qui fœdere certo
Et premere, et laxas sciret dare jussus habenas.
Ad quem tum Juno supplex his vocibus usa est :
Æole (namque tibi Divûm Pater atque hominum Rex
Et mulcere dedit fluctus, et tollere vento),
Gens inimica mihi Tyrrhenum navigat æquor,
Ilium in Italiam portans, victosque Penates.
Incute vim ventis, submersasque obrue puppes;
Aut age diversos, et disjice corpora ponto.
Sunt mihi bis septem præstanti corpore nymphæ,
Quarum, quæ formâ pulcherrima, Deïopeiam
Connubio jungam stabili, propriamque dicabo;
Omnes ut tecum meritis pro talibus annos
Exigat, et pulchrâ faciat te prole parentem.

Éole répondit : « O reine, ton désir
Est un ordre suprême, et j'y dois obéir.
Ce sceptre, cet empire et toute ma puissance,
Du souverain du ciel l'auguste bienveillance,
Je les tiens de toi seul, et, roi des vents fougueux,
Je te dois de m'asseoir à la table des dieux. »
Il dit, frappe le roc du revers de sa lance,
L'antre s'ouvre; aussitôt de leurs gouffres s'élance
Des vents en liberté l'essaim tumultueux,
Chassant les tourbillons qui rouleut devant eux.
L'Eurus rase la mer, et, soulevant ses ondes,
Pousse les vastes flots vers les plages profondes.
Le terrible Notus, père des ouragans,
Accourt, et l'Africus, et tous ses noirs enfants.
Les cris des matelots, le fracas des cordages
Éclatent à la fois; et soudain les nuages,
Dérobant aux Troyens et le jour et les cieux,
Enveloppent les mers d'un voile ténébreux :
La foudre retentit, l'éclair perce la nue;
De toute part la mort se présente à la vue.
A ce terrible aspect le héros plein d'horreur
Pâlit, il lève au ciel les mains avec douleur :

Æolus hæc contra : Tuus, ô regina, quid optes,
Explorare labor : mihi jussa capessere fas est.
Tu mihi quodcumque hoc regni, tu sceptra Jovemque
Concilias : tu das epulis accumbere Divûm,
Nimborumque facis, tempestatumque potentem.
Hæc ubi dicta, cavum conversâ cuspide montem
Impulit in latus : ac venti, velut agmine facto,
Quâ data porta, ruunt, et terras turbine perflant.
Incubuere mari, totumque à sedibus imis
Unà Eurusque Notusque ruunt, creberque procellis
Africus; et vastos volvunt ad littora fluctus.
Insequitur clamorque virûm, stridorque rudentum :
Eripiunt subito nubes cœlumque, diemque
Teucrorum ex oculis : ponto nox incubat atra.
Intonuere poli, et crebris micat ignibus æther,
Præsentemque viris intentant omnia mortem.
Extemplo Æneæ solvuntur frigore membra :
Ingemit, et, duplices tendens ad sidera palmas,

O trop heureux, dit-il, et trop dignes d'envie,
Ceux dont le fer, sous Troie, a pu trancher la vie,
Aux yeux de leurs parents! Et moi, d'un même sort,
Diomède, ton bras dut me donner la mort,
Aux champs où Sarpedon, où mon Hector, mon frère,
Sous la lance d'Achille ont mordu la poussière,
Où Simoïs encor avec leurs boucliers
Sous ses flots écumants roule tant de guerriers.
Il dit, la voile siffle, elle éclate, et Borée
A fait monter les flots à la voûte éthérée,
Et la mer autour d'eux dresse de toutes parts
De ses pics menaçants les humides remparts.
Elle brise la rame et renverse la proue,
Et soulevant leurs flancs, des navires se joue;
L'un porté jusqu'au ciel, sur le flot suspendu,
Chancelle dans les airs; vers le gouffre inconnu,
L'autre est précipité par la vague qui s'ouvre,
Le sable au fond des mers à leurs yeux se découvre.
Sur ces flots, les Autels de ces sombres rochers
A peine surnageants sont l'effroi des nochers;
Trois nefs heurtent ces rocs que leur cachait l'orage.
Vers la cruelle Syrte et l'infidèle plage

Talia voce refert : O terque quaterque beati,
Queis ante ora patrum, Trojæ sub mœnibus altis,
Contigit oppetere! o Danaûm fortissime gentis
Tydide, mene Iliacis occumbere campis
Non potuisse, tuâque animam hanc effundere dextrâ,
Sævus ubi Æacidæ telo jacet Hector, ubi ingens
Sarpedon, ubi tot Simoïs correpta sub undis
Scuta virûm galeasque, et fortia corpora volvit!
Talia jactanti stridens aquilone procella
Velum adversa ferit, fluctusque ad sidera tollit.
Franguntur remi; tum prora avertit, et undis
Dat latus; insequitur cumulo præruptus aquæ mons.
Hi summo in fluctu pendent; his unda dehiscens
Terram inter fluctus aperit; furit æstus arenis.
Tres Notus abreptas in saxa latentia torquet :
Saxa vocant Itali mediis quæ in fluctibus aras,
Dorsum immane mari summo. Tres Eurus ab alto
In brevia et syrtes urget, miserabile visu,

Trois vaisseaux emportés, dans les sables surpris,
Y laissent leur carène et leurs tristes débris.
Portant les Lyciens et le fidèle Oronte,
Un autre est menacé d'une perte plus prompte.
L'onde assaillit sa poupe; aussitôt à leurs yeux
Le pilote emporté par le flot furieux,
Roule, trois fois la nef sous l'abîme tournoie,
S'abaisse; en rugissant l'onde engloutit sa proie :
Et sur le gouffre épars, là quelques malheureux
Surnagent, et des mâts, des débris autour d'eux,
Des armes, des tableaux, la troyenne richesse.
Déjà d'Ilionée et d'Achate en détresse
Les vaisseaux vont céder; pour écarter la mort
Ceux d'Abas, d'Aletès, font un suprême effort;
Leurs flancs sont entr'ouverts, leur trop faible assemblage
Partout reçoit les flots précurseurs du naufrage.
Cependant de la mer les sourds mugissements,
Les éléments armés, la tempête et les vents
Frappent Neptune, ému des plus cruelles peines,
Qui peut jusqu'à leur base ébranler ses domaines.
Il monte, et dominant les flots séditieux,
Élève à leur sommet son front majestueux.

Illiditque vadis, atque aggere cingit arenæ.
Unam, quæ Lycios fidumque vehebat Orontem,
Ipsius ante oculos ingens à vertice pontus
In puppim ferit; excutitur, pronusque magister
Volvitur in caput : ast illam ter fluctus ibidem
Torquet agens circùm, et rapidus vorat æquore vortex.
Apparent rari nantes in gurgite vasto,
Arma virûm, tabulæque, et Troïa gaza per undas.
Jam validam Ilionei navem, jam fortis Achatæ,
Et quâ vectus Abas, et quâ grandævus Aletes,
Vicit hiems : laxis laterum compagibus, omnes
Accipiunt inimicum imbrem, rimisque fatiscunt.
Intereà magno misceri murmure pontum,
Emissamque hiemem sensit Neptunus, et imis
Stagna refusa vadis; graviter commotus, et alto
Prospiciens, summâ placidum caput extulit undâ.
Disjectam Æneæ toto videt æquore classem,
Fluctibus oppressos Troas, cœlique ruinâ.

Il voit des chefs troyens la flotte dispersée,
Contre eux les cieux unis à l'onde courroucée,
Et dans l'enchaînement d'un piége trop certain
De sa cruelle sœur il reconnaît la main.
Il appelle Zéphyr, et lui dit : « Téméraire,
D'où vous vient tant d'audace! et quoi! le ciel, la t
Par vous à mon insu seront-ils donc troublés,
Et sans mon ordre enfin mes flots amoncelés!
Je devrais!... mais des eaux calmons la violence.
Une autre fois la peine égalerait l'offense.
Fuyez, et désormais dites à votre roi :
La mer n'est point à lui; c'est à moi seul, à moi
Que le trident terrible est échu pour partage :
D'un trône de rochers qu'il garde l'avantage;
Qu'à loisir dans sa cour il s'arroge des droits,
Et que sur vos prisons il exerce ses lois. »
Il dit, et d'un seul mot sa voix apaise l'onde,
Dissipe la tempête et rend le jour au monde;
L'agile Néréide et les Tritons puissants
Des nefs avec effort ont soulevé les flancs;
Le dieu de son trident lui-même les seconde,
Leur ouvre les écueils et la Syrte profonde;

Nec latuere doli fratrem Junonis et iræ.
Eurum ad se Zephyrumque vocat; dehinc talia fatur :
Tantane vos generis tenuit fiducia vestri?
Jam cœlum terramque, meo sine numine, venti,
Miscere, et tantas audetis tollere moles?
Quos ego.... Sed motos præstat componere fluctus.
Post mihi non simili pœnâ commissa luetis.
Maturate fugam, regique hæc dicite vestro :
Non illi imperium pelagi, sævumque tridentem,
Sed mihi sorte datum : tenet ille immania saxa
Vestras, Eure, domos : illâ se jactet in aulâ
Æolus, et clauso ventorum carcere regnet.
Sic ait, et dicto citiùs tumida æquora placat,
Collectasque fugat nubes, solemque reducit.
Cymothoë simul et Triton adnixus, acuto
Detrudunt naves scopulo : levat ipse tridenti,
Et vastas aperit Syrtes, et temperat æquor,
Atque rotis summas levibus perlabitur undas.

Il aplanit les flots plus unis et plus clairs,
Et sur son char rapide il effleure les mers.
Ainsi sur le Forum, dans la Ville en délire,
Quand la sédition propage son empire,
Déjà s'arme au hasard tout un peuple en fureur,
Déjà la pierre vole et le feu destructeur;
Si d'un sage à leurs yeux la figure imposante,
Que la vertu conduit, tout à coup se présente,
On s'arrête, les bras s'abaissent à la fois;
Il parle, et tous les cœurs se calment à sa voix.
Tel Neptune, des eaux abaissant la barrière,
De la vague à ses pieds vit tomber la colère,
Et sous un ciel serein ses coursiers bondissants
Rasaient d'un vol léger les flots obéissants.

Ac veluti magno in populo cùm sæpè coorta est
Seditio, sævitque animis ignobile vulgus;
Jamque faces et saxa volant; furor arma ministrat:
Tum, pietate gravem ac meritis si fortè virum quem
Conspexere, silent, arrectisque auribus adstant,
Ille regit dictis animos, et pectora mulcet.
Sic cunctus pelagi cecidit fragor, æquora postquàm
Prospiciens genitor, cœloque invectus aperto
Flectit equos, curruque volans dat lora secundo.

LIVRE VI.

ARGUMENT.

1. Énée aborde en Italie; sacrifice au temple d'Apollon.—Prédictions de la Sibylle de Cumes; le rameau d'or.—Funérailles de Misène; détails d'une cérémonie funèbre.
2. Descente d'Énée aux Enfers.—Description des peines et des récompenses après la mort.— Les limbes, le champ des pleurs, lieux d'épreuves.
3. Le Tartare, l'Élysée. Transmigration des âmes, système de Pythagore.
4. Prédiction de la gloire de Rome, ses grands hommes.

Énée aborde en Italie.—Sacrifice au temple d'Apollon.

Énée en déplorant le sort de Palinure
Rend l'essor aux vaisseaux, trace une route sûre;

Ils volent sous leur guide, et, bientôt sans effort
De Cume, enfant d'Eubée, ils ont touché le port.
Ils tournent vers la mer une proue écumante
Que l'ancre vient fixer sous sa pointe mordante;
Les poupes vers la rive étendent leur contour.
Alors au sol latin s'élance tour à tour
Une jeunesse ardente; aux veines de la pierre
L'un demande des feux; pénétrant leur tanière,
Des hôtes des forêts l'autre abat les abris,
Ou fait voir une source aux matelots ravis.
Mais le héros marchait vers ce terrible asile
Que remplit Apollon, qu'habite la Sibylle,
Où son esprit s'élève inspiré par les dieux,
Où l'avenir lointain se déroule à ses yeux.
De Diane il franchit la forêt prophétique,
Et du temple aux toits d'or admire le portique.
Jadis pour fuir la Crète et ses bords ennemis,
Sur deux réseaux de plume avec art réunis,
Dédale dans les airs vers les glaces de l'Ourse
Par des chemins nouveaux osa suivre sa course;
Son vol sur ces sommets s'arrête avec bonheur.
A la terre, ô Phébus, rendu par ta faveur,
Il te bâtit un temple, y consacra ses ailes,

Sic fatur lacrymans, classique immitit habenas,
Et tandem Euboïcis Cumarum allabitur oris.
Obvertunt pelago proras : tum dente tenaci
Anchora fundabat naves, et littora curvæ
Prætexunt puppes : juvenum manus emicat ardens
Littus in Hesperium; quærit pars semina flammæ
Abstrusa in venis silicis; pars, densa ferarum
Tecta, rapit sylvas, inventaque flumina monstrat.
At pius Æneas arces quibus altus Apollo
Præsidet, horrendæque procul secreta Sibyllæ,
Antrum immane, petit, magnam cui mentem animumque
Delius inspirat vates, aperitque futura.
Jam subeunt Triviæ lucos, atque aurea tecta.
Dedalus, ut fama est, fugiens Minoïa regna,
Præpetibus pennis ausus se credere cœlo,
Insuetum per iter gelidas enavit ad Arctos,

Et t'offrit l'appareil de ces rames nouvelles.
Sur les portes du temple, en or, éclate au jour
Le meurtre d'Androgée; et, d'un cruel retour
Expiant ce forfait, Athènes tributaire
Payait de sept enfants un impôt sanguinaire;
Près d'eux, l'urne debout a déclaré le Sort,
L'œil voit au loin la Crète où les attend la mort.
Là, c'est Pasiphaé, ses funestes tendresses,
Qui du taureau trompé dérobaient les caresses;
Le double Minotaure et son front monstrueux
S'y montre, fruit impur de détestables nœuds :
Le labyrinthe étend ses plis inextricables.
Pour servir Ariane, et des feux moins coupables,
Dédale ici d'un fil lui prêtait le secours,
Et préservait ses pas du piége et des détours.
Et toi, sans sa douleur, ta célèbre disgrâce,
Icare, en ces tableaux aurait trouvé sa place;
Deux fois il essaya ce monument cruel,
Et deux fois retomba le ciseau paternel.
Ils contemplaient l'effort de cette main savante,

Chalcidicâque levis tandem super adstitit arce.
Redditus his primum terris, tibi, Phœbe, sacravit
Remigium alarum, posuitque immania templa.
In foribus lethum Androgeo : tum pendere pœnas
Cecropidæ jussi, miserum ! septena quotannis
Corpora natorum : stat ductis sortibus urna,
Contrà elata mari respondet Gnossia tellus.
Hic crudelis amor tauri, suppostaque furto
Pasiphaë, mixtumque genus, prolesque biformis,
Minotaurus inest, Veneris monumenta nefandæ.
Hic labor ille domus, et inextricabilis error.
Magnum reginæ sed enim miseratus amorem
Dædalus, ipse dolos tecti ambagesque resolvit,
Cæca regens filo vestigia. Tu quoque magnam
Partem opere in tanto, sineret dolor, Icare, haberes.
Bis conatus erat casus effingere in auro;
Bis patriæ cecidere manus. Quin protinùs omnia
Perlegerent oculis, ni jam præmissus Achates
Afforet, atque unà Phœbi Triviæque sacerdos,
Deiphobe Glauci, fatur quæ talia regi :

Quand soudain de retour Achate se présente;
La prêtresse avec lui, la fille de Glaucus,
Déiphobe, apparaît : « C'est trop d'instants perdus.
« Roi, détournez les yeux d'une frivole image;
« De sept jeunes taureaux offrez au dieu l'hommage,
« Le fer doit immoler sept brebis avec eux. »
Quand le saint sacrifice eut accompli leurs vœux,
Sa redoutable voix au temple les appelle,
Vers l'antre, au bord des flots, qu'un vaste mont recèl
Cent bouches, cent chemins y sont toujours ouverts,
Cent voix de la Sibylle en rapportent les vers.
Du gouffre sombre à peine ils ont touché l'entrée :
Demandez vos destins, dit la vierge sacrée,
Il est temps, hâtez-vous : le dieu vient, c'est le dieu! »
Sur le seuil, à ces mots, de son visage en feu
La couleur a changé; ses cheveux se hérissent,
De son sein haletant tous les muscles frémissent,
Sa bouche ardente écume, et sa taille et sa voix
Sous le souffle divin s'agrandit à la fois :
« Priez tous; sans des vœux, des prières pressantes,
Jamais ne s'ouvriront ces portes mugissantes.

Non hoc ista sibi tempus spectacula poscit :
Nunc grege de intacta septem mactare juvencos
Præstiterit, totidem lectas de more bidentes.
Talibus affata Æneam (nec sacra morantur
Jussa viri) Teucros vocat alta in templa sacerdos.
Excisum Euboïcæ latus ingens rupis in antrum,
Quò lati ducunt aditus centum, ostia centum;
Unde ruunt totidem voces, responsa Sibyllæ.
Ventum erat ad limen, cùm virgo : Poscere fata
Tempus, ait : Deus, ecce, Deus. Cui talia fanti
Ante fores, subitò non vultus, non color unus,
Non comptæ mansere comæ: sed pectus anhelum,
Et rabie fera corda tument, majorque videri,
Nec mortale sonans, afflata est numine quando
Jam propiore Dei. Cessas in vota precesque,
Tros, ait, Ænea? cessas? neque enim ante dehiscent
Attonitæ magna ora domûs.

Prédictions de la Sibylle de Cumes.

. . . . . .

Cependant de la voûte ébranlant les arceaux,
Pour secouer le joug du dieu qui la possède
La prêtresse s'écrie ; elle lutte, il l'obsède,
La fatigue, l'abat ; tous ses sens sont soumis.
Aussitôt, d'elles-mêmes ouvrant tous ses replis,
De l'antre sur leurs gonds les cent portes roulèrent,
Et portés par les vents les oracles parlèrent :
« O toi qui sur les mers subis tant de travaux,
Sur cette terre encor attends de plus grands maux.
Oui, les Troyens auront les champs de Lavinie,
Mais, qu'ils voudraient plutôt fuir sa terre ennemie !
Je vois l'horrible Guerre, et tout chargé de morts
Le Tibre aux flots sanglants s'avance avec efforts!
Le Simoïs, le Xanthe et le camp d'un Atride
Renaîtront devant vous ; un nouvel Eacide
Se lève au Latium, comme lui fils des dieux,
Et Junon contre Troie allume encor les feux.
Je te vois suppliant, partout dans ta détresse
Implorant des secours pour aider ta faiblesse.
Comme autrefois, funeste à ses hôtes nouveaux,
Une épouse étrangère apporte ces fléaux.

At Phœbi, nondum patiens, immanis in antro
Bacchatur vates, magnum si pectore possit
Excussisse Deum : tanto magis ille fatigat
Os rabidum, fera corda domans, fingitque premendo.
Ostia jamque domus patuere ingentia centum
Sponte suâ, vatisque ferunt responsa per auras :
O tandem magnis pelagi defuncte periclis!
Sed terrâ graviora manent. In regna Lavini
Dardanidæ venient, mitte hanc de pectore curam :
Sed non et venisse volent. Bella, horrida bella,
Et Tibrim multo spumantem sanguine cerno.
Non Simoïs tibi, nec Xanthus, nec Dorica castra
Defuerint; alius Latio jam partus Achilles,
Natus et ipse Deâ ; nec Teucris addita Juno
Usquam aberit. Quem tu supplex in rebus egenis,
Quas gentes Italûm, aut quas non oraveris urbes ?

Toi, résiste au malheur; plus fort que la disgrâce,
Au-dessus de ton sort élève ton audace.
Une grecque cité t'ouvrira le chemin,
Qui l'eût dit? ton salut sortira de son sein. »
Ainsi de l'avenir, au fond du sanctuaire,
La Sibylle de Cume annonçait le mystère,
Sous des voiles obscurs couvrant la vérité,
Et pressant en fureur le trépied redouté;
Tant Phébus sous sa main la pousse et l'aiguillonne!
Sa rage enfin se tait, l'esprit saint l'abandonne.
Énée ainsi répond : « O ministre des cieux,
Aucun péril nouveau ne surgit à mes yeux,
J'ai tout prévu, mon âme est déjà préparée.
Je demande un seul bien : en ces lieux est l'entrée
Qui conduit au palais du maître des Enfers,
Bouches d'où l'Achéron répand ses lacs amers.
Guide-moi vers mon père; accorde-moi sa vue,
Trace devant mes pas cette route inconnue!
Au milieu de la flamme, à travers mille dards,
Seul j'enlevai mon père à la rage de Mars;
Partout de mers en mers affrontant les tempêtes
Et la foudre et les cieux conjurés sur nos têtes,

Causa mali tanti conjux iterum hospita Teucris,
Externique iterùm thalami.
Tu, ne cede malis; sed contra audentior ito,
Quà tua te fortuna sinet. Via prima salutis,
Quod minime reris, Graia pandetur ab urbe.
Talibus ex adyto dictis Cumæa Sibylla
Horrendas canit ambages, antroque remugit,
Obscuris vera involvens : ea frena furenti
Concutit, et stimulos sub pectore vertit Apollo.
Ut primùm cessit furor, et rabida ora quiêrunt,
Incipit Æneas heros : Non ulla laborum,
O virgo, nova mî facies inopinave surgit;
Omnia præcepi, atque animo mecum ante peregi.
Unum oro : quando hîc inferni janua regis
Dicitur, et tenebrosa palus Acheronte refuso,
Ire ad conspectum cari genitoris, et ora
Contingat : doceas iter, et sacra ostia pandas.
Illum ego per flammas et mille sequentia tela

Il partagea mon sort; hâtant ses pas tremblants
Il oubliait pour moi la faiblesse des ans.
Dans ce temple, bien plus, sa volonté dernière,
Pour le voir chez les morts, m'a dicté ma prière.
Sois pour nous, vierge sainte, un abri protecteur;
Que le fils, que le père attendrissent ton cœur!
Tu peux tout; tu le sais, Hécate à ta prudence
Sur les bois de l'Averne a remis sa puissance.
Ah! si jadis Orphée au bruit de ses accords
Ravissait une épouse à l'empire des morts;
Si Pollux tour à tour pour racheter un frère
Aux enfers descendu donne et perd la lumière!
Thésée, Alcide, encor ont franchi ce séjour;
De Jupiter comme eux je tiens aussi le jour. »
Ainsi ses vœux montaient vers l'autel qu'il embrasse :
« O Troyen, fils d'Anchise, ô des dieux noble race!
Répondit la prêtresse; oui, vers les noirs torrents
La descente est facile; et ces gouffres béants,
Et la nuit et le jour, conduisent avec joie
Au sombre dieu des morts son éternelle proie.
Retourner sur ses pas, remonter vers les cieux,
C'est là le grand labeur! Quelques-uns, fils des dieux,

Eripui his humeris, medioque ex hoste recepi :
Ille meum comitatus iter, maria omnia mecum,
Atque omnes pelagique minas cœlique ferebat
Invalidus, vires ultra sortemque senectæ.
Quin, ut te supplex peterem, et tua limina adirem.
Idem orans mandata dabat. Natique patrisque,
Alma, precor, miserere : potes namque omnia; nec te
Nequidquam lucis Hecate præfecit Avernis.
Si potuit manes arcessere conjugis Orpheus,
Threiciâ fretus citharâ fidibusque canoris;
Si fratrem Pollux alternâ morte redemit,
Itque reditque viam toties : quid Thesea, magnum
Quid memorem Alciden? et mî genus ab Jove summo.
Talibus orabat dictis, arasque tenebat,
Cùm sic orsa loqui vates : Sate sanguine Divûm,
Tros Anchisiade, facilis descensus Averni;
Noctes atque dies patet atri janua Ditis :
Sed revocare gradum, superasque evadere ad auras,

Aimés de Jupiter, ou que leur vertu même
A portés dans l'Olympe, ont eu ce bien suprême.
Partout des bois profonds élèvent leur rempart,
Le Cocyte aux flots noirs les ceint de toute part.
Mais si ton vain transport, si ton ardeur fatale
Veut se montrer deux fois à la nuit infernale,
Et deux fois traverser le fleuve aux tristes bords,
Si toujours tu te plais à d'insensés efforts,
Écoute mes avis : au sein d'un arbre immense
Se cache un rameau d'or que le zéphyr balance :
Consacré par le culte à Junon des enfers,
Un noir vallon l'entoure et des bois toujours verts.
Mais sans l'avoir cueilli nul mortel téméraire
Ne saurait pénétrer les secrets de la terre.
Proserpine chérit sa chevelure d'or,
Il lui faut en tribut présenter ce trésor;
Au rameau détaché, prompt à s'ouvrir passage,
L'or succède, en métal reproduit son feuillage.
Cherche-le donc d'abord : dès qu'il brille à tes yeux,
Que ta main le saisisse ; à tes efforts heureux
Sans peine il cédera si le destin t'appelle ;
Sinon ta force même à la tige rebelle

Hoc opus, hic labor est. Pauci, quos æquus amavit
Juppiter, aut ardens evexit ad æthera virtus,
Dis geniti, potuere. Tenent media omnia sylvæ,
Cocytusque sinu labens circumvenit atro.
Quod si tantus amor menti, si tanta cupido est
Bis Stygios innare lacus, bis nigra videre
Tartara, et insano juvat indulgere labori :
Accipe quæ peragenda prius. Latet arbore opacâ
Aureus et foliis et lento vimine ramus,
Junoni infernæ dictus sacer : hunc tegit omnis
Lucus, et obscuris claudunt convallibus umbræ.
Sed non antè datur telluris operta subire,
Auricomos quam quis decerpserit arbore fœtus.
Hoc sibi pulchra suum ferri Proserpina munus
Instituit. Primo avulso, non deficit alter
Aureus, et simili frondescit virga metallo.
Ergo altè vestiga oculis, et ritè repertum
Carpe manu : namque ipse volens facilisque sequetur,

Ne pourrait l'arracher, et le fer rigoureux
Frappera vainement ses invincibles nœuds !
Mais le corps d'un ami, débris sans sépulture,
T'attend sur le rivage, attristant la nature,
Et les airs, et l'armée et tes vaisseaux en deuil,
Quand tu formes des vœux suspendu sur ce seuil.
Rends-lui donc un tombeau, c'est l'offrande première.
Le sang d'un bélier noir doit arroser la pierre ;
Ainsi de l'Achéron tu verras les torrents
Et ces bois à jamais interdits aux vivants. »

Mort et funérailles de Misène. — Détails d'une cérémonie funèbre.

Quel est le compagnon à qui leur soin pieux
Doit un dernier asile ? ils s'avancent, leurs yeux
Aperçoivent bientôt étendu sur l'arène,
Indignement frappé, l'infortuné Misène.
Au bruit de sa trompette, à ses accents vainqueurs
Le feu brûlant de Mars enflammait tous les cœurs ;
Nul jamais dans cet art n'égala sa science.
Jadis du grand Hector, héraut de sa vaillance,
Partout ce fils d'Éole accompagnait les pas,
Du clairon, de la lance armé dans les combats.

Si te fata vocant; aliter, non viribus ullis
Vincere, nec duro poteris convellere ferro.
Præterea jacet exanimum tibi corpus amici,
Heu nescis ! totamque incestat funere classem,
Dum consulta petis, nostroque in limine pendes ;
Sedibus hunc refer antè suis, et conde sepulcro,
Duc nigras pecudes : ea prima piacula sunto.
Sic demùm lucos Stygios, regna invia vivis
Aspicies.

Multa inter sese vario sermone ferebant;
Quem socium exanimem vates, quod corpus humandum
Diceret. Atque illi Misenum in littore sicco,
Ut venere, vident indignâ morte peremptum ;
Misenum Æoliden, quo non præstantior alter
Ære ciere viros, Martemque accendere cantu.
Hectoris hic magni fuerat comes : Hectora circum
Et lituo pugnas insignis obibat et hastâ,

Quand sous le fer d'Achille il eut perdu son maître,
Il marcha près d'Énée, aussi digne de l'être,
Brave et fidèle encor à d'illustres drapeaux.
Mais tandis qu'il frappait les rochers et les flots
Du fracas de sa trompe, un jour qu'en sa folie
Il défiait les dieux aux combats d'harmonie,
Triton même, dit-on, jaloux de ses concerts,
Le surprit, le plongea dans l'abîme des mers.

Le Rameau d'or conquis.

Mais dans ces tristes soins ses regards avec crainte
Contemplaient la forêt et sa profonde enceinte :
Il prie avec ardeur : « Puisse le rameau d'or
Ainsi dans ces grands bois se découvrir encor;
O Misène! déjà la prêtresse fidèle
M'avait trop bien prédit ta fortune cruelle. »
Soudain du haut des cieux, comme il disait ces mots
Deux colombes d'un vol jusqu'aux pieds du héros
S'abattent sur la terre : il reconnaît ce gage,
Les oiseaux maternels et le divin message.
« O vous! conduisez-moi, dit-il avec transport,
Que vos ailes dans l'air dirigent mon effort!
Sous le feuillage épais découvrez-moi l'asile
Qui cache au fond des bois l'arbre au métal fertile;

Postquàm illum victor vitâ spoliavit Achilles,
Dardanio Æneæ sese fortissimus heros
Addiderat socium, non inferiora secutus.
Sed tum fortè cavâ dum personat æquora conchâ,
Demens, et cantu vocat in certamina Divos;
Æmulus exceptum Triton, si credere dignum est,
Inter saxa virum spumosâ immerserat undâ.
. . . . . .
Atque hæc ipse suo tristi cum corde volutat,
Aspectans sylvam immensam, et sic ore precatur :
Si nunc se nobis ille aureus arbore ramus
Ostendat nemore in tanto! quandò omnia verè,
Heu! nimiùm de te vates, Misene, locuta est.
Vix ea fatus erat geminæ cùm fortè columbæ
Ipsa sub ora viri cœlo venêre volantes,
Et viridi sedere solo. Tum maximus heros
Maternas agnoscit aves, lætusque precatur :

Et toi dans ces périls ne m'abandonne pas,
O déesse, ô ma mère! » Il dit, retient ses pas;
Il observe attentif leur course et leur présage.
Ils volent, s'arrêtant tantôt dans leur passage,
Sur les prés, sur les fleurs; le roi les suit des yeux.
Dès qu'ils sentent l'Averne et ses gouffres affreux,
S'élevant dans l'azur, soudain leur vol rapide
D'un trait franchit l'espace, et le couple, heureux guide,
Sur l'arbre désiré s'abaisse avec lenteur,
Où l'or aux verts rameaux reflétait sa pâleur.
Tel sur un tronc durci, dans l'humide froidure,
On voit le gui visqueux se parer de verdure,
Et ses fruits jaunissants sur l'écorce enfantés,
Rejetons qu'en son sein l'arbre n'a point portés.
Ainsi la branche d'or éclate sous l'ombrage,
Au zéphyr avec bruit frissonnait son feuillage.
Vers le rameau mobile Énée avec ardeur
Étend la main, l'arrache, et l'emporte vainqueur.
Mais les Troyens en deuil pleuraient sur le rivage,
Et rendaient à Misène un inutile hommage.
Le sapin résineux et le chêne en monceau
Lui forment un bûcher, gigantesque tombeau :

Este duces, ô, si qua via est, cursumque per auras
Dirigite in lucos ubi pinguem dives opacat
Ramus humum : tuque, ô dubiis ne defice rebus,
Diva parens. Sic effatus, vestigia pressit,
Observans quæ signa ferant, quò tendere pergant.
Pascentes illæ tantùm prodire volando,
Quantùm acie possent oculi servare sequentûm.
Inde, ubi venêre ad fauces graveolentis Averni,
Tollunt se celeres, liquidumque per aëra lapsæ,
Sedibus optatis geminæ super arbore sidunt,
Discolor unde auri per ramos aura refulsit.
Quale solet sylvis brumali-frigore viscum
Fronde virere novâ, quod non sua seminat arbos,
Et croceo fœtu teretes circumdare truncos :
Talis erat species auri frondentis opacâ
Ilice ; sic leni crepitabat bractea vento.
Corripit extemplò Æneas, avidusque refringit
Conctantem, et vatis portat sub tecta Sibyllæ.
Nec minùs intereà Misenum in littore Teucri

Les côtés sont couverts d'une noire feuillée,
Devant, sont deux cyprès, la tête échevelée;
Au sommet, en faisceaux ses armes rayonnaient.
Ils retirent l'airain où les eaux bouillonnaient,
Lavent son sein glacé; puis sur un lit funeste
Tout baigné de parfums, posent ce triste reste.
Un cri profond s'élève; on étend sur son corps
Ses vêtements connus, vains et pompeux décors;
Au faîte ils ont porté ces lugubres reliques,
Déplorable devoir : selon les lois antiques
En détournant la tête, ils approchent les feux;
Les mets avec l'olive, et l'encens précieux,
Tout s'enflamme à la fois : quand la cendre affaissée
Lentement descendit, sur la flamme abaissée
Ils jettent un vin pur, et lavent ces débris;
Sous les brûlants foyers tous les os recueillis
Sont dans l'urne d'airain placés par Corynée :
Lui-même prend une onde aux rites destinée;
Autour du peuple en pleurs trois fois portant ses pas,
Par trois fois sur la foule il étendit les bras,
D'un rameau d'olivier dispersa l'eau légère
Et redit des adieux la parole dernière.

Flebant, et cineri ingrato suprema ferebant.
Principio pinguemt ædis et robore secto
Ingentem struxere pyram; cui frondibus atris
Intexunt latera, et ferales ante cupressos
Constituunt, decorantque super fulgentibus armis.
Pars calidos latices et ahena undantia flammis
Expediunt, corpusque lavant frigentis et ungent.
Fit gemitus : tum membra toro defleta reponunt,
Purpureasque super vestes, velamina nota,
Conjiciunt. Pars ingenti subiere feretro,
Triste ministerium, et subjectam, more parentum,
Aversi tenuêre facem : congesta cremantur
Thurea dona, dapes, fuso crateres olivo.
Postquam collapsi cineres; et flamma quievit,
Reliquias vino et bibulam lavere favillam,
Ossaque lecta cado texit Corynæus aheno.
Idem ter socios purâ circumtulit undâ,
Spargens rore levi et ramo felicis olivæ;

Sur un mont sourcilleux Énée en gémissant
A Misène consacre un vaste monument;
Sa rame et sa trompette y rappellent sa gloire,
Et ce cap à jamais gardera sa mémoire.

Descente d'Énée aux Enfers.—Description des peines et des récompenses après la mort —Les limbes, le champ des pleurs, lieux d'épreuves.

Mais du soleil naissant quand parut la lumière,
Tout à coup sous ses pieds il sent mugir la terre,
Par de longs tremblements les forêts se mouvoir,
Des chiens hurler dans l'ombre, Hécate et son pouvoir.
« Profanes, loin d'ici! dit la vierge inspirée,
Fuyez, disparaissez de la forêt sacrée!
Voici l'instant venu de montrer sa valeur,
Tire le glaive, Énée, et raffermis ton cœur. »
Soudain dans l'antre obscur s'élança la prêtresse,
Le héros suit ses pas, égalant sa vitesse :
Sombres divinités, empire de la mort,
Chaos et Phlégéthon, lieux mornes, triste bord,
Ombres, vains habitants du séjour du silence,
A mes chants plus hardis prêtez votre puissance;

Lustravitque viros, dixitque novissima verba.
At pius Æneas ingenti mole sepulcrum
Imponit, suaque arma viro, remumque, tubamque,
Monte sub aërio, qui nunc Misenus ab illo
Dicitur, æternumque tenet per secula nomen.

Ecce autem, primi sub lumina solis et ortûs,
Sub pedibus mugire solum, et juga cœpta moveri
Sylvarum ; visæque canes ululare per umbram,
Adventante Deâ. Procul ô, procul este, profani,
Conclamat vates, totoque absistite luco.
Tuque invade viam, vaginâque eripe ferrum :
Nunc animis opus, Ænea, nunc pectore firmo.
Tantûm effata, furens antro se immisit aperto :
Ille ducem haud timidis vadentem passibus æquat.
Di, quibus imperium est animarum, umbræque silentes
Et Chaos, et Phlegethon, loca nocte silentia latè,
Sit mihi fas audita loqui, sit numine vestro
Pandere res altâ terrâ et caligine mersas.

Permettez ces récits, sujets mystérieux,
Enfermés sous la terre, aux gouffres ténébreux !
Ils s'avançaient cachés vers de vides royaumes,
Dans la nuit solitaire et parmi les fantômes ;
Tel en ces bois profonds marche le voyageur
Quand l'ombre à la nature a ravi la couleur,
Lorsque la lune à peine éclairant sa carrière
Nous dispense à regret sa trompeuse lumière.
Aux gorges de l'Enfer, et couchés sur le seuil,
Sont les Remords vengeurs, et la Crainte et le Deuil;
La pâle Maladie et la triste Vieillesse
Tous d'un horrible aspect; la honteuse Détresse
S'y traîne avec la Faim, de sinistre conseil ;
La Souffrance et la Mort; et le pesant Sommeil,
De la Mort sombre frère; et la maligne Joie,
Poison secret des cœurs; auprès d'eux se déploie
Des Euménide sœurs la couche aux pieds d'airain :
La Guerre conduisant le Trépas par la main
S'avance, et sur ses pas la Discorde insensée,
D'hydres, de nœuds sanglants la tête entrelacée.
Au centre divisant ses antiques rameaux,
S'élève un orme immense où goûtent le repos

Ibant obscuri solâ sub nocte per umbram,
Perque domos Ditis vacuas, et inania regna ;
Quale per incertam lunam sub luce malignâ
Est iter in sylvis, ubi cœlum condidit umbrâ
Juppiter, et rebus nox abstulit atra colorem.
Vestibulum ante ipsum primisque in faucibus Orci,
Luctus et ultrices posuere cubilia Curæ ;
Pallentesque habitant Morbi, tristisque Senectus,
Et Metus, et malesuada Fames, et turpis Egestas,
Terribiles visu formæ, Lethumque, Laborque,
Tum consanguineus Lethi Sopor, et mala mentis
Gaudia, mortiferumque adverso in limine Bellum,
Ferreique Eumenidum thalami, et Discordia demens,
Vipereum crinem vittis innexa cruentis.
In medio ramos annosaque brachia pandit
Ulmus opaca, ingens : quam sedem Somnia vulgò
Vana tenere ferunt, foliisque sub omnibus hærent.
Multaque prætereà variarum monstra ferarum,

Les Songes, hôtes vains qui peuplent son feuillage.
Cent monstres, tous divers de forme et de visage,
Aux portes sont debout l'aboyante Scylla
Et les cent bras armés du géant de l'Etna,
Et le double Centaure, et l'ignoble Harpye,
Méduse ; Geryon en trois corps se replie ;
Et le dragon de Lerne aux sifflements affreux,
Et la Chimère enfin vomissant tous ses feux.
Énée, à leur aspect agité d'épouvante,
Leur tend de son fer nu la pointe menaçante ;
Et si le sage guide, arrêtant ses efforts,
N'eût dit qu'il attaquait des figures sans corps
Voltigeant dans les airs sous ces images sombres,
Il courrait, et son glaive irait percer des ombres.
De l'Achéron plus loin sont les gouffres profonds ;
De ses flots limoneux qu'il roule en tourbillons
Au Cocyte en grondant il rejette le sable.
Des rives et des eaux le gardien redoutable
C'est Charon le nocher, repoussant, tout hideux,
Mais sous un front blanchi la flamme est dans ses yeux.
Sa barbe tombe inculte ; à son épaule nue
Un nœud fixe un lambeau de robe suspendue.

Centauri in foribus stabulant, Scyllæque biformes,
Et centum geminus Briareus, ac bellua Lernæ
Horrendum stridens, flammisque armata Chimæra,
Gorgones, Harpyæque, et forma tricorporis umbræ.
Corripit hic subitâ trepidus formidine ferrum
Æneas, strictamque aciem venientibus offert.
Et ni docta comes tenues sine corpore vitas
Admoneat volitare cava sub imagine formæ,
Irruat, et frustrà ferro diverberet umbras.
Hinc via Tartarei quæ fert Acherontis ad undas :
Turbidus hic cœno vastâque voragine gurges
Æstuat, atque omnem Cocyto eructat arenam.
Portitor has horrendus aquas et flumina servat
Terribili squalore Charon, cui plurima mento
Canities inculta jacet, stant lumina flammâ ;
Sordidus ex humeris nodo dependet amictus.
Ipse ratem conto subigit, velisque ministrat,
Et ferrugineâ subvectat corpora cymbâ,

De son bras vigoureux sans cesse sur ces bords
Dans sa barque funèbre il fait passer les corps,
Soumet les avirons, la voile à son adresse;
Déjà vieux, mais d'un dieu c'est la verte vieillesse.
. . . . . .
Il dit, mais d'Apollon la divine prêtresse :
« Nos cœurs ne cachent point une si lâche adresse;
Calme-toi, ne crains point ces armes et ces traits.
L'affreux portier d'Érèbe y peut veiller en paix,
D'aboiements éternels épouvanter les âmes,
Proserpine à Pluton garder ses chastes flammes :
Énée au bras illustre, au cœur noble et pieux,
Pour voir son père ici descend aux sombres lieux;
Et si tant de vertu n'obtient ton indulgence,
De ce rameau du moins reconnais la puissance. »
Et tiré de son sein, le rameau précieux
A brillé : le courroux du nocher sourcilleux
S'apaise; après longtemps il a revu ce gage;
De la branche divine il contemple l'hommage.
Il tourne alors la poupe, et, s'approchant des bords,
Dégage les longs bancs, en repousse les morts,
Et dans la barque frêle entre le grand Énée;
Le poids a fait gémir la nacelle étonnée,

Jam senior, sed cruda Deo viridisque senectus.
. . . . . .
Quæ contra breviter fata est Amphrysia vates :
Nullæ hic insidiæ tales, absiste moveri;
Nec vim tela ferunt; licet ingens janitor antro
Æternum latrans exsangues terreat umbras;
Casta licet patrui servet Proserpina limen.
Troïus Æneas, pietate insignis et armis,
Ad genitorem, imas Erebi descendit ad umbras.
Si te nulla movet tantæ pietatis imago,
At ramum hunc (aperit ramum qui veste latebat)
Agnoscas. Tumida ex ira tum corda residunt
Nec plura his. Ille, admirans venerabile donum,
Fatalis virga, longo post tempore visum,
Cæruleam advertit puppim, ripaque propinquat,
Inde alias animas, quæ per juga longa sedebant,
Deturbat, laxatque foros; simul accipit alveo
Ingentem Æneam. Gemuit sub pondere cymba

Et ses ais mal unis sont pénétrés des flots.
Sans obstacles enfin la vierge et le héros
Ont traversé le fleuve, et dans la vase impure
Tous deux sont déposés sur la noire verdure.

. . . . . .

Aussitôt on entend des cris, des voix perçantes,
Et d'enfants sur le seuil les âmes gémissantes,
Privés du jour si doux, ravis dès le berceau,
Et du sein nourricier plongés dans le tombeau.
Là sont les condamnés de la justice humaine :
Accusés faussement ils ont subi la peine ;
Chaque place à leur ombre est donnée avec choix,
D'un tribunal auguste on observe les lois.
A la voix de Minos, de ce juge inflexible,
En silence les morts devant l'urne terrible
S'avancent à leur tour ; il dicte ses arrêts
Examinant leur vie, et punit les forfaits.
Plus loin des affligés est la triste demeure ;
Leur propre main jadis hâta leur dernière heure,
Innocents, malheureux, qui, détestant le jour,
Ont rejeté la vie : ah ! vers notre séjour
Qu'ils voudraient s'élancer et revoir la lumière,

Sutilis, et multam accepit rimosa paludem.
Tandem trans fluvium incolumes, vatemque virumque
Informi limo glaucâque exponit in alvâ.

. . . . . .

Continuo auditæ voces, vagitus et ingens,
Infantûmque animæ flentes in limine primo ;
Quos dulcis vitæ exsortes, et ab ubere raptos
Abstulit atra dies, et funere mersit acerbo.
Hos juxtà falso damnati crimine mortis.
Nec verò hæ sine sorte datæ, sine judice, sedes.
Quæsitor Minos urnam movet : ille silentûm
Consiliumque vocat, vitasque et crimina discit.
Proxima deinde tenent mœsti loca, qui sibi lethum
Insontes perperere manu, lucemque perosi
Projecere animas. Quàm vellent æthere in alto
Nunc et pauperiem, et duros perferre labores !
Fata obstant, tristique palus inamabilis undâ
Alligat et novies Styx interfusa coërcet.

Subir les durs travaux, reprendre leur misère!
Le destin les enchaîne, et neuf fois autour d'eux
Le noir Cocyte étend ses replis et ses nœuds.
Non loin de là, rempli d'une foule éperdue,
Le vaste champ des pleurs se déroule à leur vue.
Brûlés de feux cruels, les amants à l'écart
Sous des myrtes épais se cachent au regard,
Et leur souci rongeur les suit dans la mort même.
Il y voit Ériphyle en sa douleur extrême,
Montrant ses flancs percés par la main de son fils,
Evadné, Phèdre encore, et la jeune Procris.

. . . . . .

Plus loin, toute sanglante encor de sa blessure,
Didon, parmi les bois errait à l'aventure,
Le héros s'en approche, et dans ce jour obscur
Soudain l'a reconnue : ainsi d'un œil moins sûr
Le voyageur croit voir au travers d'un nuage
De Phébé qui renaît glisser la pâle image.

Le Tartare.

Là sous les poids des coups les condamnés gémissent,
Les fouets, les fers traînés sifflent et retentissent.

Nec procul hinc partem fusi monstrantur in omnem
Lugentes campi : sic illos nomine dicunt.
Hîc quos durus amor crudeli tabe peredit,
Secreti celant calles, et myrtea circùm
Sylva tegit; curæ non ipsa in morte relinquunt.
His Phædram, Procrinque locis, mœstamque Eriphylen
Crudelis nati monstrantem vulnera cernit.

. . . . . .

Inter quas Phœnissa recens a vulnere Dido
Errabat sylvâ in magnâ : quam Troïus heros
Ut primum juxta stetit, agnovitque per umbram
Obscuram; qualem primo qui surgere mense
Au videt, aut vidisse putat per nubila lunam.

Hinc exaudiri gemitus, et sæva sonare
Verbera : tum stridor ferri, tractæque catenæ.
Constitit Æneas, strepitumque exterritûs hausit :
Quæ scelerum facies? ô virgo, effare, quibusve

A ce bruit le héros s'arrête épouvanté :
« O prêtresse, dit-il, quel tourment mérité
Frappe ces criminels, qu'ont-ils fait? Ah! leur plainte
Doit monter jusqu'au ciel du fond de cette enceinte. »
Noble roi des Troyens, de ces gouffres affreux
L'entrée est interdite à l'homme vertueux.
Livrant les bois d'Averne à ma toute-puissance,
Hécate alors du ciel m'expliqua la vengeance;
Elle-même au Tartare a marché devant moi.
Rhadamanthe sur eux étend sa dure loi.
Il sait, les châtiant, saisir leurs fourberies,
Les contraint d'avouer d'ignobles perfidies;
Vivants, ce qu'avec joie ils croyaient oublié
Est par eux dans la mort longuement expié.
Implacable bourreau, Tisiphone en délire
Sans cesse les poursuit, de son fouet les déchire,
Et dardant sur leur sein tous les serpents vengeurs
Invoque le secours de ses barbares sœurs.
Mais la porte sacrée avec un bruit horrible
A tourné sur ses gonds. Vois la garde terrible,
Quels spectres odieux défendent les abords;
Un monstre plus cruel, monstre aux cinquante corps,

Urgentur pœnis? quis tantus plangor ad auras?
Tum vates sic orsa loqui : Dux inclyte Teucrûm,
Nulli fas casto sceleratum insistere limen :
Sed me, cùm lucis Hecate præfecit Avernis,
Ipsa Deûm pœnas docuit, perque omnia duxit.
Gnossius hæc Rhadamanthus habet durissima regna :
Castigatque, auditque dolos : subigitque fateri
Quæ quis apud superos, furto lætatus inani,
Distulit in seram commissa piacula mortem.
Continuò sontes ultrix accincta flagello
Tisiphone quatit insultans; torvosque sinistrâ
Intentans angues, vocat agmina sæva sororum.
Tum demûm horrisono stridentes cardine sacræ
Panduntur portæ. Cernis, custodia qualis
Vestibulo sedeat? facies quæ limina servet?
Quinquaginta atris immanis hiatibus hydra
Sævior intus habet sedem; tum Tartarus ipse
Bis patet in præceps tantum, tenditque sub umbras

Aux cinquante gosiers, l'hydre béante veille ;
Le Tartare lui-même, incroyable merveille,
Autant qu'est loin de nous le ciel et sa hauteur,
Par deux fois sous l'abîme étend sa profondeur;
Les énormes Titans, ces enfants de la terre,
Roulent au fond du gouffre, écrasés du tonnerre.
Là, je vis étendus ces difformes géants,
Les deux fils d'Aloüs, aux regards menaçants :
Ils espéraient forcer l'Olympe en leur délire,
Et chasser Jupiter de son céleste empire!
Je t'ai vu, Salmonée, en des tourments affreux,
Fléchir sous le pouvoir de la foudre des cieux
Que voulut simuler ta sacrilége adresse.
Sur son char, dans Elis, devant toute la Grèce,
Secouant des flambeaux, dieu terrible aux humains,
Il réclamait l'encens et les honneurs divins :
Imitant, l'insensé! des feux inimitables,
Il pensait égaler les foudres véritables,
Pressait de noirs coursiers les pas retentissants
Sur un airain sonore à grand bruit bondissants.
Mais le père des dieux, de la nue enflammée
Lance un trait : ce n'est plus la stérile fumée,
Ni la torche impuissante ; au sein des tourbillons
Il le précipita marqué de noirs sillons.

Quantus ad æthereum cœli suspectus Olympum.
Hîc genus antiquum Terræ, Titania pubes,
Fulmine dejecti fundo volvuntur in imo.
Hîc et Aloïdas geminos, immania, vidi
Corpora, qui manibus magnum rescindere cœlum
Aggressi, superisque Jovem detrudere regnis.
Vidi et crudeles dantem Salmonea pœnas,
Dum flammas Jovis et sonitus imitatur Olympi.
Quatuor hîc invectus equis, et lampada quassans,
Per Graiûm populos mediaque per Elidis urbem
Ibat ovans, Divûmque sibi poscebat honorem :
Demens! qui nimbos et non imitabile fulmen
Aere et cornipedum pulsu simulârat equorum.
At pater omnipotens densa inter nubila telum
Contorsit (non ille faces, nec fumea tædis
Lumina), præcipitemque immani turbino adegit,

Près d'eux est de la terre un nourrisson impie ;
Sur neuf arpents entiers gît le corps de Titye.
Là, de son bec retors un immortel vautour
Lui déchire le foie et la nuit et le jour :
Fixé sur cette chair en supplice féconde,
Pour repaire il choisit sa poitrine profonde.
Dans ce flanc qui ne peut assouvir le bourreau
Il cherche à ses repas un aliment nouveau,
Et, n'épuisant jamais leurs fibres renaissantes,
Ronge éternellement ces entrailles vivantes.
Dirai-je le Lapithe et sa punition,
L'altier Pirithoüs, le profane Ixion?
Sur leur tête un rocher se penche, et de sa masse
Prête à les écraser balance la menace.
Là, sur des tables d'or, près de lits somptueux,
Des mets, des vins exquis sont dressés devant eux ;
Sur le banquet royal la plus noire Furie
Tonne, éclate, interdit ces mets, objet d'envie,
Elle agite sa torche, et le festin trompeur,
Sans apaiser leur faim, irrité leur ardeur.
Là sont les fils ingrats, le patron mercenaire
Qui trahit ses clients ; l'ennemi de son frère;
Et ceux-là plus nombreux, qui seuls, couchés sur l'or,
Ne donnèrent jamais un peu de leur trésor.

Necnon et Tityon, Terræ omniparentis alumnum,
Cernere erat, per tota novem cui jugera corpus
Porrigitur; rostroque immanis vultur obunco
Immortale jecur tondens, fecundaque pœnis
Viscera, rimaturque epulis, habitatque sub alto
Pectore : nec fibris requies datur ulla renatis.
Quid memorem Lapithas, Ixiona, Pirithoumque,
Quos super atra silex jamjam lapsura, cadentique
Imminet assimilis? Lucent genialibus altis
Aurea fulcra toris, epulæque ante ora paratæ
Regifico luxu : Furiarum maxima juxtà
Accubat, et manibus prohibet contingere mensas,
Exsurgitque facem attollens, atque intonat ore.
Hic quibus invisi fratres, dum vita manebat,
Pulsatusve parens, et fraus innexa clienti;
Aut qui divitiis soli incubuêre repertis,

Celui-ci qui, surpris, périt dans l'adultère;
Le traître à son pays; d'un maître tutélaire
Cet esclave sans foi, qui trompa les bienfaits,
Attendent, renfermés, le prix de leurs forfaits.
Faut-il te raconter les tourments du coupable,
Quels coups, quelle torture à l'envi les accable?
L'un pousse un lourd rocher, le bras toujours tendu;
Aux rayons d'une roue un autre suspendu
Offre son corps brisé: pour jamais sur son siége
Immobile, Thésée expie un sacrilége:
Plus infortuné qu'eux, dans l'ombre, Phlégyas
De sa lugubre voix prolongeant les éclats,
S'écrie: « Adorez tous, instruits par mon supplice,
La majesté des dieux, et craignez la justice! »
Celui-ci de sa fille amant incestueux
Osa souiller son lit; l'un pour un prix honteux
Fit et défit les lois; ou par l'or asservie
Cet autre à des tyrans a vendu sa patrie:
Tous ont conçu le mal, tous ont pu l'accomplir!
Non, quand j'aurais cent voix, je ne pourrais finir;
Non, cent bouches de fer ne diraient pas les crimes,
Les tourments, renfermés au fond de ces abîmes!

Nec partem posuere suis, quæ maxima turba est;
Quique ob adulterium cæsi, quique arma secuti
Impia, nec veriti dominorum fallere dextras,
Inclusi pœnam expectant. Ne quære doceri
Quam pœnam, aut quæ forma viros, fortunave mersit.
Saxum ingens volvunt alii, radiisve rotarum
Districti pendent: sedet, æternumque sedebit
Infelix Theseus; Phlegyasque miserrimus omnes
Admonet, et magnâ testatur voce per umbras:
Discite justitiam moniti, et non temnere Divos.
Vendidit hic auro patriam, dominumque potentem
Imposuit: fixit leges pretio, atque refixit.
Hic thalamum invasit natæ, vetitosque hymenæos
Ausi omnes immane nefas, ausoque potiti.
Non, mihi si linguæ centum sint, oraque centum,
Ferrea vox, omnes scelerum comprendere formas,
Omnia pœnarum percurrere nomina possim.

Les Champs Élysées.

« Mais toi, poursuis ta course et remplis ton devoir,
Dit alors la prêtresse, et déjà tu peux voir
Ces murs dont les métaux ont formé l'assemblage,
Des forges du Cyclope indestructible ouvrage.
J'aperçois devant nous le seuil où nous devons
Offrir à Proserpine et consacrer nos dons. »
Tous deux d'un pas égal percent les sombres routes,
S'avancent, et bientôt ils vont toucher les voûtes.
Sous l'auguste portique Énée a pénétré;
Dans des flots de cristal son bras s'est épuré,
Et fixant du rameau l'éclatante guirlande,
Aux portes du palais il suspend son offrande.
Dès qu'il eut accompli cet hommage pieux,
Ils entrent avec joie enfin dans ces beaux lieux,
Dans ces riants vallons, ces fortunés bocages,
Du séjour bienheureux calmes et doux ombrages.
Partout sont répandus des flots d'un éther pur
Qui revêt tous ces champs et de pourpre et d'azur;
Leurs astres, leurs soleils y versent la lumière.
S'exerçant à la course, à la lutte guerrière,
Les uns sur ces gazons et sur le sable d'or
Forment cent jeux divers; ou par la danse encor,

Hæc ubi dicta dedit Phœbi longæva sacerdos :
Sed jam age, carpe viam, et susceptum perfice munus :
Acceleremus, ait. Cyclopum educta caminis
Mœnia conspicio, atque adverso fornice portas,
Hæc ubi nos præcepta jubent deponere dona.
Dixerat ; et pariter gressi per opaca viarum,
Corripiunt spatium medium, foribusque propinquant.
Occupat Æneas aditum, corpusque recenti
Spargit aquâ, ramumque adverso in limine figit.
His demum exactis, perfecto munere Divæ;
Devenere locos lætos, et amœna vireta
Fortunatorum nemorum, sedesque beatas.
Largior hic campos æther et lumine vestit
Purpureo ; solemque suum, sua sidera norunt.
Pars in gramineis exercent membra palæstris,
Contendunt ludo, et fulvâ luctantur arenâ :
Pars pedibus plaudunt choreas, et carmina dicunt.

En récitant des vers y marquent la cadence.
Le chantre de la Thrace en longs habits s'avance;
Sous son archet d'ivoire, et tantôt sous ses doigts,
La lyre aux sept accords s'unissait à sa voix :
Les enfants de Teucer, noble et puissant lignage,
Nés par un sort propice en un plus heureux âge,
Erraient dans la prairie : Ilus, Assaracus,
Et le grand fondateur, l'antique Dardanus.
On voit au loin des chars délaissés dans la plaine,
Et la lance immobile, et debout sur l'arène ;
Des chevaux détachés paissaient en liberté :
Ceux qu'enivrait au char dans sa course emporté
Des étalons domptés la vigueur assouplie,
Ce goût encor les suit, les charme en l'autre vie.
Dans de joyeux banquets célébrant leur bonheur,
D'autres chantaient Péan, qu'ils invoquaient en chœur;
Des lauriers odorants, des fleurs toujours écloses
Leur versent des parfums sous des abris de roses;
Au-dessus l'Eridan court, répand sa fraîcheur.
C'est là qu'est le guerrier, courageux défenseur,
Qui toujours combattant, périt pour la patrie;
Et ceux qui dans le temple ont écoulé leur vie,
Prêtres chastes et purs; les poëtes sacrés,
Dans leurs hymnes pieux de Phébus inspirés;

Necnon Threicius longâ cum veste sacerdos
Obloquitur numeris septem discrimina vocum :
Jamque eadem digitis, jam pectine pulsat eburno.
Hic genus antiquum Teucri, pulcherrima proles,
Magnanimi heroës, nati melioribus annis,
Ilusque, Assaracusque, et Trojæ Dardanus auctor.
Arma procul currusque virûm miratur inanes.
Stant terrâ defixæ hastæ, passimque soluti
Per campos pascuntur equi : quæ gratia currûm
Armorumque fuit vivis, quæ cura nitentes
Pascere equos, eadem sequitur tellure repostos.
Conspicit ecce alios dextrâ lævâque per herbam
Vescentes, lætumque choro Pæana canentes,
Inter odoratum lauri nemus, undè supernè
Plurimus Eridani per sylvam volvitur amnis.
Hic manus, ob patriam pugnando vulnera passi;

Les inventeurs des arts, utile et simple gloire ;
Ceux de qui les bienfaits font chérir la mémoire.
Plus brillant que la neige, un bandeau précieux
Éclate sur leur front : Musée au milieu d'eux
Dresse sa haute taille, et tous comme leur maître
Partout avec respect semblent le reconnaître.

Anchise fait voir à Énée ses descendants. — Transmigration des âmes; système de Pythagore. — Les grands hommes de la république romaine.

Des âmes cependant observant tour à tour
L'essaim, captif encor, qui doit renaître au jour,
Anchise au fond d'un bois, heureux de voir leur ombre,
De tous ses descendants seul recensait le nombre ;
Il devinait leur vie, et de ses chers neveux
Contemplait les destins et les faits glorieux.

. . . . . .

« Ces âmes, dit Anchise, obéissant au sort,
Passent en d'autres corps, vont revivre, et d'abord,
Dans le Léthé tranquille, au charme de son onde
Boivent les longs oublis, puisent la paix profonde.
Dès longtemps je voulais dérouler à tes yeux
La gloire et les hauts faits de tes enfants nombreux,
Oui, d'occuper enfin la puissante Italie
Combien tu vas sentir ton âme enorgueillie !

Quique sacerdotes casti, dum vita manebat;
Quique pii vates, et Phœbo digna locuti;
Inventas aut qui vitam excoluere per artes;
Quique sui memores alios fecere merendo;
Omnibus his niveâ cinguntur tempora vittâ.
Quos circumfusos sic est affata Sibylla,
Musæum ante omnes; medium nam plurima turba
Hunc habet, atque humeris exstantem suspicit altis :

At pater Anchises penitus convalle virenti
Inclusas animas, superumque ad lumen ituras,
Lustrabat studio recolens; omnemque suorum
Fortè recensebat numerum, carosque nepotes,
Fataque, fortunasque virûm, moresque, manusque.

. . . . . .

Tum pater Anchises : Animæ, quibus altera fato
Corpora debentur, Lethæi ad fluminis undam
Securos latices et longa oblivia potant.

« Mon père, faut-il croire, en ce repos heureux,
Que ces âmes voudraient remonter vers les cieux,
Reprendre, hélas! des corps l'enveloppe grossière?
D'où vient leur folle ardeur de revoir la lumière?
Je veux sans différer t'expliquer tout, mon fils. »
Anchise ouvrit alors ces merveilleux récits :
« D'abord les champs de l'air, et les eaux et la terre,
Ces astres, ces flambeaux d'éclatante lumière,
Par un souffle invisible animés et remplis,
Sont du feu créateur pénétrés et nourris :
Une âme circulant dans les veines du monde
De la vie y répand la semence féconde.
L'homme, les animaux, l'oiseau léger des airs,
Les monstres qu'en leur sein roulent les vastes mers,
De là reçoivent l'être; une flamme divine
Réside en eux, rayon de leur noble origine;
Mais elle s'obscurcit, et par la loi du sort
S'altère en un corps vil et soumis à la mort.
Sous sa forme terrestre elle craint, elle espère,
Se réjouit, s'afflige, et sa clarté première
Ne peut plus la guider dans le sombre horizon
Où l'enferme la nuit de sa triste prison.
Même au suprême instant, lorsque cesse la vie,
Ce dernier jour n'est pas celui qui la délie.

Has equidem memorare tibi, atque ostendere coram,
Jam pridem hanc prolem cupio enumerare tuorum,
Quò magis Italiâ tandem lætere repertâ.
O pater, anne aliquas ad cœlum hinc ire putandum est
Sublimes animas, iterumque ad tarda reverti
Corpora? Quæ lucis miseris tam dira cupido?
Dicam equidem, nec te suspensum, nate, tenebo,
Suspicit Anchises, atque ordine singula pandit.
Principio cœlum, ac terras, camposque liquentes,
Lucentemque globum lunæ, Titaniaque astra,
Spiritus intus alit; totamque infusa per artus
Mens agitat molem, et magno se corpore miscet.
Indè hominum pecudumque genus, vitæque volantûm,
Et quæ marmoreo fert monstra sub æquore pontus.
Igneus est ollis vigor, et cœlestis origo
Seminibus, quantûm non noxia corpora tardant,

Des souillures du corps dont elle a fui le poids,
Cette esclave n'est pas libre encor cette fois.
Que d'efforts pour purger les funestes empreintes
Qu'y laissa la matière et ses longues étreintes !
Longtemps l'âme est alors soumise à des tourments,
Et des forfaits passés subit les châtiments.
Le supplice est divers; aux ouragans livrée
L'une flotte dans l'air : des flammes dévorée
L'autre brûle, ou plus bas s'épure au fond des eaux.
Chaque mâne a sa part d'épreuves et de travaux,
Et bien peu, quand sur eux la peine est épuisée,
Voient s'ouvrir les doux champs de l'heureux Élysée.
Quand après de longs jours et la course des temps
La souillure a cédé sous les efforts des ans,
Rendue à sa splendeur, cette sublime essence
Reprend l'élément pur, sa flamme et sa puissance.
Mille ans sont accomplis; ces âmes à la fois
Aux rives du Léthé d'un dieu suivent la voix,
Et perdant la mémoire, alors avec envie,
Veulent dans d'autres corps recommencer la vie.
Apprends donc maintenant les exploits, les honneurs
Des fils de Dardanus, au sol latin vainqueurs;
Dans ces guerriers par qui nos noms, notre mémoire
Doivent renaître un jour, je t'apprends ton histoire.

Terrenique hebetant artus, moribundaque membra.
Hinc metuunt, cupiuntque, dolent, gaudentque; neque auras
Dispiciunt, clausæ tenebris, et carcere cæco.
Quin et supremo cum lumine vita reliquit,
Non tamen omne malum miseris, nec funditùs omnes
Corporeæ excedunt pestes; penitusque necesse est
Multa diu concreta modis inolescere miris.
Ergo exercentur pœnis, veterumque malorum
Supplicia expendunt. Aliæ panduntur inanes
Suspensæ ad ventos : aliis sub gurgite vasto
Infectum eluitur scelus, aut exuritur igni.
Quisque suos patimur manes ; exinde per amplum
Mittimur Elysium, et pauci læta arva tenemus;
Donec longa dies perfecto temporis orbe,
Concretam exemit labem, parumque reliquit
Æthereum sensum atque auraï simplicis ignem.

Le premier, ce jeune homme appuyé sur son dard
Près des portes du jour se montre à ton regard ;
Il touche à la lumière, et bientôt sa naissance
Avec le sang latin marque notre alliance.
Sorti du peuple Albain, Silvius est son nom,
Du déclin de tes ans posthume rejeton :
Ton épouse après toi, ferme et douce espérance,
A l'ombre des forêts élèvera l'enfance
De ce roi fondateur, source de puissants rois,
Qui sur Albe la Longue établira nos lois.
Tu vois Procas, appui de notre destinée,
Capys et Numitor, et Silvius Énée
Qui doit porter ton nom, égaler tes exploits,
Du sceptre des Albains s'il accepte le poids.
Dans leurs jeunes regards vois le feu du courage :
Du civique bandeau ceux que le chêne ombrage
De nombreuses cités deviendront fondateurs,
C'est Nomente et Fidène ; au sommet des hauteurs
Ils bâtiront encor les remparts de Gabie,
Et Corie et Bola, Pomète et Collatie,
Lieux aujourd'hui sans nom, qu'un jour rendra fameux.
Mais auprès du premier de ses nobles aïeux
Contemple Romulus ; par Ilia sa mère
Issu d'Assaracus ; le dieu Mars est son père ;

Has omnes, ubi mille rotam volvêre per annos,
Lethæum ad fluvium Deus evocat agmine magno,
Scilicet immemores supera ut convexa revisant,
Rursùs et incipiant in corpora velle reverti.
Nunc age, Dardaniam prolem quæ deinde sequatur
Gloria, qui maneant Italâ de gente nepotes,
Illustres animas nostrumque in nomen ituras,
Expediam dictis, et te tua fata docebo.
Ille, vides, pura juvenis qui nititur hastâ,
Proxima sorte tenet lucis loca, primus ad auras
Æthereas Italo commixtus sanguine surget,
Silvius, Albanum nomen, tua postuma proles :
Quem tibi longævo serum Lavinia conjux
Educet sylvis regem, regumque parentem :
Undè genus longâ nostrum dominabitur Albâ.
Proximus ille Procas, Trojanæ gloria gentis,

Vois-tu sa double aigrette? Oui, le maître des dieux
De son signe a marqué ce front majestueux :
De lui seul, ô mon fils! notre Rome s'inspire;
Et de nos descendants les vertus et l'empire
Ne s'arrêteront plus, étendus en tous lieux,
Qu'aux bornes de la terre et qu'aux palais des cieux.
Ses murs enfermeront sept monts dans leur enceinte;
De son peuple elle est fière : ainsi de Bérécynthe
La puissante déesse aux remparts phrygiens
S'avance sur son char, embrassant pour soutiens
Cent fils qui font sa joie, hôtes de l'Empyrée,
Tous divins habitants de la zone éthérée.
Tourne ici tes regards; vois les nobles destins
Des enfants de ta race, et connais tes Romains.
Voici le grand César, qui sur ses pas appelle
Les descendants d'Iule à la voûte immortelle.
Le voilà, ce héros tant promis à tes vœux,
Cet Auguste César, du sang des demi-dieux.
Par lui le siècle d'or renaît dans la contrée
Qui vit le règne heureux de Saturne et de Rhée.
Du Scythe au Nubien notre empire en son tour
Franchit le zodiaque et les deux points du jour,

Et Capys, et Numitor, et qui te nomine reddet,
Silvius Æneas, pariter pietate vel armis
Egregius, si umquam regnandam acceperit Albam.
Qui juvenes quantas ostentant, aspice, vires!
At qui umbrata gerunt civili tempora quercu,
Hi tibi Nomentum, et Gabios, urbemque Fidenam
Hi Collatinas imponent montibus arces,
Pometios, Castrumque Inuï, Bolamque, Coramque.
Hæc tum nomina erunt; nunc sunt sine nomine terræ.
Quin et avo comitem sese Mavortius addet
Romulus, Assaraci quem sanguinis Ilia mater
Educet. Viden' ut geminæ stant vertice cristæ,
Et pater ipse suo Superûm jam signat honore?
En hujus, nate, auspiciis illa inclyta Roma
Imperium terris, animos æquabit Olympo;
Septemque una sibi muro circumdabit arces,
Felix prole virûm; qualis Berecynthia mater
Invehitur curru Phrygias turrita per urbes,

Lieux où le grand Atlas de sa puissante épaule
Soutient l'axe éclatant et les astres du pôle.
Devant l'oracle sûr qui prédit son vainqueur,
Déjà la mer Caspienne attend dans la terreur;
Les sept bouches du Nil, la terre Méotide,
Tremblent d'avance au bruit de sa marche rapide.
Non, quand son arc vengeur d'inévitables traits
Frappa l'hydre de Lerne et purgea ses marais,
Malgré ses pieds d'airain perça la biche errante,
Et ramena la paix dans les bois d'Érymanthe,
Jamais, de son travail propice à l'univers,
Alcide n'étonna tant de pays divers;
Ni Bacchus, de Nysa, sous des pampres flexibles,
Guidant son char vainqueur et ses tigres terribles.
Non, il n'est plus pour nous de borne à la valeur;
Sans crainte marche au Tibre, où nous attend l'honneur
Mais quel est ce vieillard tenant les sacrifices?
J'aperçois dans ses mains l'olive et les prémices:
Oui, c'est le front blanchi du second roi romain,
Porté de l'humble chaume au pouvoir souverain;
Dans Rome il fondera les lois et la justice.
Tullus, qui lui succède, à ce calme propice

Læta Deûm partu, centum complexa nepotes,
Omnes cœlicolas, omnes supera alta tenentes.
Huc, geminas huc flecte acies : hanc aspice gentem,
Romanosque tuos. Hic Cæsar, et omnis Iŭli
Progenies magnum cœli ventura sub axem.
Hic vir, hic est, tibi quem promitti sæpiùs audis,
Augustus Cæsar, Divi genus; aurea condet
Sæcula qui rursùs Latio, regnata per arva
Saturno quondam, super et Garamantas et Indos
Proferet imperium; jacet extrà sidera tellus,
Extrà anni solisque vias, ubi cœlifer Atlas
Axem humero torquet stellis ardentibus aptum.
Hujus in adventum jam nunc et Caspia regna
Responsis horrent Divûm; et Mæotica tellus,
Et septemgemini turbant trepida ostia Nili.
Nec verò Alcides tantùm telluris obivit,
Fixerit æripedem cervam licèt, aut Erymanthi
Pacârit nemora; et Lernam tremefecerit arcu.

Arrache son pays, entraînant sur ses pas
Ces peuples oublieux de gloire et de combats.
Ancus le suit, sensible à la voix populaire,
Et trop enorgueilli de son bruit éphémère.
Vois les Tarquins : Brutus, dont l'âme est d'un héros,
Venge Rome, à ses rois arrache les faisceaux.
Par lui, du consulat et des haches sévères
Doit commencer l'empire ; en noirs complots de guerres
Surprenant ses deux fils, il prononce leur sort,
Et pour la liberté les appelle à la mort.
Malheureux père ! un jour, quoi que pense l'histoire,
C'est Rome qui l'emporte et l'amour de la gloire !
Voici les Décius, dans le trépas vainqueurs,
Torquatus l'inflexible et ses cruels licteurs.
Plus loin sont les Drusus ; et le noble Camille,
Ramenant ses drapeaux à son injuste ville.
Vois-tu ces deux guerriers ? leurs cœurs semblent unis,
Tant qu'une sombre nuit les tient ensevelis ;
Par la valeur égaux, couverts d'armes semblables,
Quels tumultes, ô ciel ! quels chocs épouvantables
Tous deux exciteront, s'ils voient enfin le jour !
Que de haines ! quel sang répandu tour à tour !

Nec qui pampineis victor juga flectit habenis
Liber, agens celso Nysæ de vertice tigres.
Et dubitamus adhuc virtutem extendere factis ?
Aut metus Ausoniâ prohibet consistere terrâ ?
Quis procul ille autem ramis insignis olivæ,
Sacra ferens ? nosco crines incanaque menta
Regis Romani, primus qui legibus urbem
Fundabit, Curibus parvis et paupere terrâ
Missus in imperium magnum. Cui deinde subibit,
Otia qui rumpet patriæ, residesque movebit
Tullus in arma viros, et jam desueta triumphis
Agmina. Quem juxtà sequitur jactantior Ancus,
Nunc quoque jam nimiùm gaudens popularibus auris.
Vis et Tarquinios reges, animamque superbam
Ultoris Bruti, fascesque videre receptos ?
Consulis imperium hic primus, sævasque secures
Accipiet ; natosque pater, nova bella moventes,
Ad pœnam pulchrâ pro libertate vocabit :

On voit du haut des monts, le fer en main, descendre
Le beau-père en courroux, et contre lui le gendre
Soulever l'Orient, armer tout l'univers.
Enfants, pourquoi tenter de si fameux revers?
Ne laissez point vos cœurs nourrir tant de furie,
N'enfoncez pas vos mains au sein de la patrie;
Et toi d'abord, mon fils, toi qui descends des dieux,
Arrête, et jette au loin ce glaive malheureux!
Celui-ci sur son char, triomphant de la Grèce,
De Corinthe dans Rome étalant la richesse,
Entre victorieux. Sous leurs débris fumants
De Mycène et d'Argos cachant les fondements,
Du temple de Pallas l'autre venge l'injure,
Aux neveux de Sinon fait payer le parjure,
Et, frappant d'un héros l'héritier impuissant,
De l'indomptable Achille enfin tarit le sang.
O rigoureux Caton, puis-je oublier ta gloire?
Des Gracques, des Cossus, taire ici la mémoire?
Et les deux Scipions, double foudre de Mars,
A Carthage fatal, fléau de ses remparts?
Serranus, aux sillons confiant la semence,

Infelix, utcumque ferent ea facta minores
Vincet amor patriæ, laudumque immensa cupido.
Quin Decios, Drusosque procul, sævumque securi
Aspice Torquatum, et referentem signa Camillum.
Illæ autem paribus quas fulgere cernis in armis,
Concordes animæ nunc, et dum nocte premuntur,
Heu quantum inter se bellum, si lumina vitæ
Attigerint, quantas acies stragemque ciebunt!
Aggeribus socer Alpinis, atque arce Monœci
Descendens, gener adversis, instructus Eois.
Ne, pueri, ne tanta animis assuescite bella:
Neu patriæ validas in viscera vertite vires.
Tuque prior, tu parce, genus qui ducis Olympo:
Projice tela manu, sanguis meus.
Ille triumphatâ Capitolia ad alta Corintho
Victor aget currum, cæsis insignis Achivis.
Eruet ille Argos, Agamemnoniasque Mycenas,
Ipsumque Æaciden, genus armipotentis Achillei;
Ultus avos Trojæ, templa et temerata Minervæ.

Et toi, Fabricius, si grand dans l'indigence!
Mais, où m'entraînez-vous, race des Fabius?
Je m'arrête; entre eux tous du nom de Maximus
Rome doit t'honorer, toi de qui la prudence
Seule, en temporisant, raffermis sa puissance!
Que d'autres, je le veux, d'une savante main
Fassent vivre le marbre et respirer l'airain,
Brillent par la parole, et sous leur règle sûre
Tracent le cours des cieux, en marquent la structure,
Pour toi, peuple romain, régir les nations
C'est là qu'est ta science; avec tes légions
Dicte la paix au monde, aux humbles sois propice,
Et partout dispersé que l'orgueilleux fléchisse!
Ainsi parlait Anchise, ils l'admiraient tous deux :
Regardez Marcellus, son front victorieux
Domine au loin, dit-il; ce guerrier magnanime
Du chef par lui frappé tient la dépouille opime.
Son bras sur leur penchant retiendra nos destins;
Il foule les Gaulois unis aux Africains,
Et d'un troisième roi ce bras qui nous rassure
Au temple de Rémus va suspendre l'armure.
Énée en ce moment voit auprès du guerrier
Un jeune homme aux traits purs, à l'éclatant cimier;

Quis te, magne Cato, tacitum, aut te, Cosse, relinquat?
Quis Gracchi genus? aut geminos, duo fulmina belli,
Scipiadas, cladem Libyæ? parvoque potentem
Fabricium? vel te sulco, Serrane, serentem?
Quò fessum rapitis, Fabii? Tu maximus ille es,
Unus qui nobis cunctando restituis rem.
Excudent alii spirantia molliùs æra,
Credo equidem : vivos ducent de marmore vultus;
Orabunt causas meliùs ; cœlique meatus
Describent radio et surgentia sidera dicent.
Tu regere imperio populos, Romane, memento :
Hæ tibi erunt artes, pacisque imponere morem,
Parcere subjectis, et debellare superbos.
Sic pater Anchises; atque hæc mirantibus addit :
Aspice ut insignis spoliis Marcellus opimis
Ingreditur, victorque viros supereminet omnes
Hic rem Romanam, magno turbante tumultu,

Son front semble obscurci, ses regards vers la terre
Sont tristement baissés : Quel est donc, ô mon père!
Ce noble adolescent qui marche à ses côtés;
C'est sa taille et son air, tous ses traits répétés.
Est-il son fils, quelqu'un de son illustre race?
Mais quelle épaisse nuit de ses ombres l'embrasse!
Anchise à ce discours laisse couler ses pleurs :
Ah! mon fils, cet objet de deuil et de douleurs
Pourquoi le découvrir? le sort qui nous l'envie
Doit le montrer au monde, et retrancher sa vie.
Dieux cruels! notre peuple entre les nations
Vous eût semblé trop grand, s'il eût gardé vos dons!
Tibre! quel deuil affreux, quand ton onde trembiante
Viendra frémir au pied de sa tombe récente!
De quels gémissements le vaste champ de Mars
Ira porter le bruit au palais des Césars!
Jamais enfant troyen, jamais fleur passagère
N'aura de plus d'orgueil enflé le cœur d'un père;
Jamais le sol latin, fier de ses rejetons,
N'en doit voir un plus digne entre ses nourrissons.
O courage invincible, honneur, piété sainte!
Nul du jeune héros n'aurait bravé l'atteinte,

Sistet eques; sternet Pœnos, Gallumque rebellem;
Tertiaque arma patri suspendet capta Quirino.
Atque hic Æneas (unà namque ire videbat
Egregium formâ juvenem et fulgentibus armis;
Sed frons læta parum, et dejecto lumina vultu :
Quis, pater, ille virum qui sic comitatur euntem?
Filius? anne aliquis magnâ de stirpe nepotum?
Quis strepitus circà comitum! quantum instar in ipso est!
Sed nox atra caput tristi circumvolat umbrâ.
Tum pater Anchises lacrymis ingressus obortis :
O nate, ingentem luctum ne quære tuorum.
Ostendent terris hunc tantum fata, neque ultrà
Esse sinent. Nimiùm vobis Romana propago
Visa potens, Superi, propria hæc si dona fuissent.
Quantos ille virûm magnam Mavortis ad urbem
Campus aget gemitus! vel quæ, Tiberine, videbis
Funera, cùm tumulum præterlabere recentem!
Nec puer Iliacâ quisquam de gente Latinos

Soit à pied combattant, soit sur les bataillons
Entraînant un coursier déchiré d'aiguillons.
Ah ! jeune infortuné, si du destin contraire
Tu peux jamais un jour vaincre la loi sévère,
Tu seras Marcellus !... Couvrez à pleines mains
De roses et de lis cet enfant des Romains ;
J'y veux donner des fleurs, et qu'ainsi son jeune âge
Du moins de son aïeul ait un stérile hommage.

In tantum spe tollet avos; nec Romula quondam
Ullo se tantùm tellus jactabit alumno.
Heu pietas! heu prisca fides! invictaque bello
Dextera ! Non illi quisquam se impunè tulisset
Obvius armato; seu cùm pedes iret in hostem,
Seu spumantis equi foderet calcaribus armos.
Heu, miserande puer! si quà fata aspera rumpas,
Tu Marcellus eris. Manibus date lilia plenis ;
Purpureos spargam flores, animamque nepotis
His saltem accumulem donis, et fungar inani
Munere.

LIVRE VII.

Argument. Latinus, roi des Laurentins et des Latins, d'après l'avis des oracles, se disposait à s'allier à Énée et à lui donner Lavinie, sa fille ; mais Junon ordonne à la Furie Alecton de semer la discorde entre les Troyens et les Latins et d'allumer la guerre.—Transports de la reine Amate, mère de Lavinie, et de Turnus, roi des Ardéens, agités par Alecton.—Ouverture du temple de la guerre.—Dénombrement des peuples de l'Italie, de ses princes et de ses guerriers, qui s'arment contre les Troyens.—L'amazone Camille.

Junon ordonne à la Furie Alecton de semer la discorde entre les Troyens et les Latins, et d'allumer la guerre.

. . . . . .

En achevant ces mots, terrible en sa colère,
Elle abaisse son char et descend sur la terre ;

. . . . . .

Hæc ubi dicta dedit, terras horrenda petivit.

Alecton, évoquée au fond du noir séjour,
Accourt, et son aspect a fait pâlir le jour.
A la guerre, à la peur les nations en proie,
Leurs crimes, leurs douleurs font sa plus douce joie.
Elle-même épouvante et Mégère et sa sœur;
Pluton enfin, Pluton, ne voit qu'avec horreur
Ce monstre détesté, ses prestiges, ses formes,
Son front marqué de sang et ses serpents énormes.
Junon l'anime encore et l'excite en ces mots :
« Vierge, enfant de la nuit, sers-moi ; par tes travaux,
Par tes soins, viens sauver mon honneur et ma gloire ;
Qu'Énée ici ne puisse emporter la victoire,
A l'ombre d'un hymen commander aux Latins,
Ni se fixer enfin aux champs italiens.
Contre un frère chéri tu sais armer un frère,
Perdre l'une par l'autre et l'épouse et la mère,
Sur les fils, les parents, répandre les fléaux,
Et de la haine entre eux allumer les flambeaux.
Oui, tes moyens de nuire égalent ton envie ;
Épuise ici ton art, ton fertile génie :
D'une odieuse paix, va, cours, brise les nœuds,
Sème partout la guerre, et la rage et les feux ;
Et que tous n'aient qu'un vœu, qu'un cri : Mars et Bellone! »

Luctificam Alecto dirarum ab sede sororum,
Infernisque ciet tenebris; cui tristia bella,
Iræque, insidiæque, et crimina noxia cordi.
Odit et ipse pater Pluton, odêre sorores
Tartareæ monstrum : tot sese vertit in ora,
Tam sævæ facies, tot pullulat atra colubris.
Quam Juno his acuit verbis, ac talia fatur :
Hunc mihi da proprium, virgo sata Nocte, laborem,
Hanc operam; ne noster honos, infractave cedat
Fama loco; neu connubiis ambire Latinum
Æneadæ possint, Italosve obsidere fines.
Tu potes unanimos armare in prœlia fratres,
Atque odiis versare domos : tu verbera tectis
Funereasque inferre faces : tibi nomina mille,
Mille nocendi artes : fecundum concute pectus,
Disjice compositam pacem, sere crimina belli :
Arma velit, poscatque simul, rapiatque juventus.

Couverte des poisons de l'affreuse Gorgone,
L'Euménide sans bruit vole vers le palais,
Noble séjour d'Amate, en occupe l'accès.
Son gendre dédaigné, l'alliance étrangère
Ont blessé son orgueil, troublé son cœur de mère.
S'armant d'un des serpents qui forment ses cheveux,
La déesse le lance en ce sein malheureux,
Et veut qu'en noirs transports bientôt la reine éclate.
Le monstre mollement se roule autour d'Amate,
Se glisse, s'insinue, ouvre ses vêtements;
De son souffle insensible il répand les tourments,
Pour tromper sa fureur, erre et l'effleure à peine :
Tantôt en cercle d'or à son col il s'enchaîne,
Sur son front se suspend, se replie en bandeaux,
Et parcourt tout son corps de ses souples anneaux.
Doucement inspirée une subtile flamme
L'échauffe par degrés et pénètre son âme.

. . . . . .

Et la peste infernale attachée à son flanc
Verse tous ses venins, et les mêle à son sang.
Hors d'elle-même alors la reine infortunée
Court, répand ses fureurs dans la ville étonnée.

Exin Gorgoneis Alecto infecta venenis,
Principio Latium et Laurentis tecta tyranni
Celsa petit, tacitumque obsedit limen Amatæ;
Quam super adventu Teucrûm, Turnique hymenæis,
Femineæ ardentem curæque iræque coquebant.
Huic Dea cæruleis unum de crinibus anguem
Conjicit, inque sinum præcordia ad intima subdit :
Quo furibunda domum monstro permisceat omnem.
Ille inter vestes et levia pectora lapsus
Volvitur attactu nullo, fallitque furentem,
Vipeream inspirans animam : fit tortile collo
Aurum iugens coluber, fit longæ tænia vittæ,
Innectitque comas, et membris lubricus errat.
Ac dum prima lues udo sublapsa veneno
Pertentat sensus, atque ossibus implicat ignem,

. . . . . .

Serpentis furiale malum, totamque pererrat
Tum verò infelix, ingentibus excita monstris,

Tel sur sa pointe aiguë, un enfant dans ses jeux
Lance un orbe qu'il suit de son fouet tortueux;
Il voit ce buis fuyant l'aiguillon qui le pique
En longs cercles errer de portique en portique,
Dans ses bruyants écarts l'admire avec bonheur;
Et les coups répétés redoublent son ardeur.

. . . . . .

Au fond de son palais elle voit le héros,
Tranquille, de la nuit goûter le doux repos.
Alecton se transforme, et l'horrible Euménide
Disparaît; son front jaune et se creuse et se ride;
Elle courbe son corps sous le fardeau des ans,
D'olivier, de bandeaux, couvre ses cheveux blancs;
Enfin c'est Calybé, de Junon la prêtresse,
Qui, s'offrant au guerrier, l'excite avec adresse :
« Turnus, laisseras-tu périr tant de travaux,
Et ton sceptre passer à des peuples nouveaux?
On refuse à ton bras la princesse et le trône,
A des bannis le roi réserve sa couronne!
Ainsi, pour des ingrats cours exposer tes jours,
Pour chasser les Toscans prête-leur ton secours!

Immensam sine more furit lymphata per urbem;
Ceu quondam torto volitans sub verbere turbo,
Quem pueri magno in gyro vacua atria circum
Intenti ludo exercent. Ille actus habenâ
Curvatis fertur spatiis : stupet inscia juxtâ,
Impubesque manus, mirata volubile buxum :
Dant animos plagæ.

. . . . . .

Tectis hic Turnus in altis
Jam mediam nigrâ carpebat nocte quietem.
Alecto torvam faciem et furialia membra
Exuit : in vultus sese transformat aniles,
Et frontem obscœnam rugis arat; induit albos
Cum vittâ crines; tum ramum innectit olivæ.
Fit Calybe, Junonis anus, templique sacerdos;
Et juveni ante oculos his se cum vocibus offert :
Turne, tot incassùm fusos patiere labores,
Et tua Dardaniis transcribi spectra colonis?
Rex tibi conjugium et quæsitas sanguine dotes

Oui, la reine des dieux me conduit vers ta couche,
Et sa puissante voix te parle par ma bouche.
Lève-toi; sûr de vaincre, arme tous tes guerriers,
Hors des murs avec eux presse les fiers coursiers;
Les Troyens sur le Tibre où tu vas les surprendre
Verront leurs chefs en fuite et leurs vaisseaux en cendre.
Pars, c'est l'ordre du ciel : si le roi Latinus
Violant sa promesse ose offenser Turnus,
Rompre un hymen sacré; qu'un châtiment sévère
Montre enfin qu'un héros sait servir sa colère. »
Le guerrier dédaigneux d'un oracle menteur
A la prêtresse ainsi répond d'un ton moqueur :
« Dès longtemps un avis plus sûr que ta science
Du Troyen sur nos bords m'annonca la présence.
Cesse de me troubler ici d'un vain effroi;
La reine de l'Olympe encor veille sur moi.
Cédant au poids des ans, trop crédule prêtresse,
Tu tourmentes à tort ta tremblante vieillesse;
Prétends-tu te mêler aux querelles des rois?
Veille au culte des dieux, leur temple est sous tes lois;
Prends soin de leurs autels; désormais laisse faire
Aux sages, aux guerriers, ou la paix ou la guerre. »

Abnegat, externusque in regnum quæritur hæres.
I nunc, ingratis offer te, irrise, periclis;
Tyrrhenas, i, sterne acies; tege pace Latinos.
Hæc adeo tibi me, placidâ cum nocte jaceres,
Ipsa palàm fari omnipotens Saturnia jussit.
Quare age, et armari pubem, portisque moveri,
Lætus in arma para : et Phrygios, qui flumine pulchro
Consedêre, duces, pictasque exure carinas.
Cœlestûm vis magna jubet. Rex ipse Latinus,
Ni dare conjugium, et dicto parere fatetur,
Sentiat, et tandem Turnum experiatur in armis.
Hic juvenis vatem irridens sic orsa vicissim
Ore refert : Classes invectas Tibridis alveo,
Non, ut rere, meas effugit nuntius aures :
Ne tantos mihi finge metus : nec regia Juno
Immemor est nostri.
Sed te victa situ verique effeta senectus,
O mater, curis nequicquam exercet, et arma

Alecton à ces mots a frémi de fureur,
Et découvrant ce front qui répand la terreur,
L'Érynnis fait siffler ses hydres menaçantes,
Roule un affreux regard et des lueurs sanglantes.
Le prince à cet aspect se trouble; de son corps
Soudain un froid mortel a glacé les ressorts;
Il veut parler; en vain il l'implore, il la presse;
Dressant tous ses serpents, l'inflexible déesse
Le repousse loin d'elle, agite un fouet vengeur,
Et fait entendre enfin ces accents pleins d'horreur :
« La voilà cette faible et crédule prêtresse,
Qui du destin des rois va troubler sa vieillesse;
Connais-moi : des enfers pour punir les humains
Je sors, portant la guerre et la mort dans mes mains. »
Alors elle lui lance une torche enflammée,
Et le couvre de feu, de soufre et de fumée.
La peur saisit Turnus et l'arrache au sommeil,
Une froide sueur l'inonde à son réveil;
Plein de rage à grands cris il demande des armes,
Court dans tout son palais et le remplit d'alarmes :
Il appelle la guerre, et dans ses noirs transports

Regum inter falsâ vatem formidine ludit.
Cura tibi Divûm effigies et templa tueri :
Bella viri pacemque gerent, queis bella gerenda.
Talibus Alecto dictis exarsit in iras.
At juveni oranti subitus tremor occupat artus;
Diriguere oculi : tot Erinnys sibilat hydris,
Tantaque se facies aperit. Tum flammea torquens
Lumina, cunctantem et quærentem dicere plura
Reppulit, et geminos erexit crinibus angues,
Verberaque insonuit, rabidoque hæc addidit ore :
En ego victa situ, quam veri effeta senectus
Arma inter regum falsâ formidine ludit.
Respice ad hæc : adsum dirarum ab sede sororum :
Bella manu, lethumque gero.
Sic effata facem juveni conjecit, et atro
Lumine fumantes fixit sub pectore tædas.
Olli somnum ingens rupit pavor; ossaque et artus
Perfudit toto proruptus corpore sudor.
Arma amens fremit, arma toro tectisque requirit.

Il ne voit que le sang, le carnage et les morts.
Tel un vase d'airain que la flamme environne,
Sous le bois pétillant et s'échauffe et bouillonne.
L'onde en son sein captive écume avec fureur,
S'échappe, et jette aux vents de longs flots de vapeur.

. . . . . .

Transports de la reine Amate, mère de Lavinie et de Turnus, roi des Ardéens, agitée par Alecton.

L'affreux signal porté de montagne en montagne
Arme les laboureurs, dépeuple la campagne,
Et leur foule sauvage accourt de toutes parts.
Les Troyens à leur tour sortent de leurs remparts
Au secours de leur prince, armés pour les batailles,
Prêts à couvrir ces bords de tristes funérailles;
Ce n'est plus la massue ou la fourche des champs,
Mais le dard pénétrant, le glaive à deux tranchants.
La plaine offre de traits une moisson mouvante,
Le fer renvoie au ciel sa lueur menaçante.
Tel blanchissant d'abord au souffle des autans,
L'Océan est ému de sourds frémissements;
Bientôt il se soulève, et l'onde courroucée
Monte du fond des mers jusqu'aux cieux élancée.

Sævit amor ferri, et scelerata insania belli,
Ira super. Magno veluti cum flamma sonore
Virgea suggeritur costis undantis aheni,
Exultantque æstu latices; furit intus aquæ vis,
Fumidus atque altè spumis exuberat amnis:
Nec jam se capit unda; volat vapor ater ad auras.

. . . . . .

Tum vero ad vocem celeres, quâ buccina signum
Dira dedit, raptis concurrunt undique telis
Indomiti agricolæ; necnon et Troïa pubes
Ascanio auxilium castris effundit apertis.
Direxêre acies: non jam certamine agresti,
Stipitibus duris agitur, sudibusve præustis;
Sed ferro ancipiti decernunt, atraque late
Horrescit strictis seges ensibus, æraque fulgent
Sole lacessita, et lucem sub nubila jactant.
Fluctus uti primo cœpit cùm albescere vento,

Une flèche enfin siffle et vole au premier rang ;
Là l'espoir de Tyrrhée, et son plus cher enfant,
Almon, tombe frappé; dans sa gorge meurtrie
Le fer plonge, et sa voix s'éteint avec sa vie.
Près de lui meurt atteint le vieillard Galésus,
Le Latium entier révérait ses vertus;
Entre les deux partis il reçoit la blessure,
Quand, l'olive à la main, sa bonté les conjure.
Mille bœufs sous ses toits revenaient à pas lents,
Et des brebis sans nombre et leurs agneaux bêlants;
Dans ses guérêts témoins de sa vaste opulence,
Cent socs tous les étés ramenaient l'abondance.
Ainsi du cruel Mars les incertaines mains
Du combat dans ces champs balançaient les destins.
A l'aspect de ce sang, de ces morts, la déesse
Triomphe, et sûre enfin d'accomplir sa promesse
Quitte le Latium bientôt rempli de deuil,
Et jusqu'au firmament s'élève avec orgueil.
« Reine des immortels, dit la Furie altière,
J'ai répandu pour toi la discorde et la guerre :
Vainement tu voudrais rétablir leurs liens,
Puisque du sang latin j'ai couvert les Troyens.

Paulatim sese tollit mare, et altiùs undas
Erigit, indè imo consurgit ad æthera fundo.
Hic juvenis primam ante aciem stridente sagittâ,
Natorum Tyrrhei fuerat qui maximus, Almon
Sternitur; hæsit enim sub gutture vulnus, et udæ
Vocis iter, tenuemque inclusit sanguine vitam.
Corpora multa virûm circà; seniorque Galesus,
Dum paci medium se offert, justissimus unus
Qui fuit, Ausoniisque olim ditissimus arvis.
Quinque greges illi balantum, quina redibant
Armenta, et terram centum vertebat aratris.
Atque ea per campos æquo dum Marte geruntur,
Promissi Dea facta potens, ubi sanguine bellum
Imbuit, et primæ commisit funera pugnæ,
Deserit Hesperiam; et, cœli convexa per auras,
Junonem victrix affatur voce superbâ :
En perfecta tibi bello discordia tristi :
Dic in amicitiam coëant, et fœdera jungant;

Commande, et tu verras mon adresse nouvelle
Chez les peuples voisins étendre la querelle,
Exciter dans leurs cœurs la fureur des combats,
Et remplir les sillons d'armes et de soldats. »
« C'est assez, dit Junon ; bornons ici ta rage;
La guerre est allumée et le combat s'engage.
Le hasard seul arma cet assemblage épars,
Et déjà par tes soins le sang rougit les dards.
Que Vénus maintenant célèbre l'hyménée,
Unisse Lavinie avec le grand Énée !
Pour toi, fuis les regards du souverain des dieux,
Crains un plus long séjour sous la voûte des cieux;
Disparais : si dès lors quelque soin m'importune,
Il suffit, je saurai seule aider la fortune. »
La Furie obéit, et, dressant ses serpents,
Loin du ciel vers le Styx se porte avec les vents.

. . . . . .

Ouverture du temple de la guerre.

Mais cependant Junon fidèle à sa colère
Met la dernière main à l'œuvre de la guerre.

Quandoquidem Ausonio respersi sanguine Teucros.
Hoc etiam his addam, tua si mihi certa voluntas;
Finitimas in bella feram rumoribus urbes,
Accendamque animos insani Martis amore,
Undique ut auxilio veniant : spargam arma per agros.
Tum contrà Juno : Terrorum et fraudis abundè est :
Stant belli causæ; pugnatur cominus armis;
Quæ fors prima dedit sanguis novus imbuit arma.
Talia connubia, et tales celebrent hymenæos
Egregium Veneris genus et rex ipse Latinus.
Te super æthereas errare licentiùs auras
Haud Pater ipse velit summi regnator Olympi.
Cede locis : ego, si qua super fortuna laborum est,
Ipsa regam. Tales dederat Saturnia voces :
Illa autem attollit stridentes anguibus alas,
Cocytique petit sedem, supera ardua linquens.

. . . . . .

Nec minùs intereà extremam Saturnia bello
Imponit regina manum. Ruit omnis in urbem

Les corps du jeune Almon, du vieillard Galésus,
Sont portés en spectacle aux yeux de Latinus.
Laurente des pasteurs reçoit la foule immense,
Ils implorent les dieux, ils demandent vengeance.
Turnus lui-même accourt, aigrissant les douleurs
Qu'ont fait naître le sang, le tumulte et les pleurs :
« Aux Phrygiens, dit-il, on offre la couronne,
On se lie à leur sang, on me chasse du trône. »
En entendant ces mots, et ces lugubres voix
Dont les mères, la reine, épouvantent les bois,
Chaque guerrier s'émeut, son sang d'ardeur bouillonne;
De confuses clameurs ils fatiguent Bellone.
Sourde à la voix des dieux, méprisant leurs décrets,
Cette troupe aveuglée assiége le palais,
Et demande la guerre avec des cris de rage :
Mais Latinus les brave et résiste à l'orage.
Tel un vaste rescif assailli par les flots
Oppose à leur fureur un éternel repos;
Ses longs flancs sont couverts et d'écume et de mousse,
Et la vague se brise au roc qui la repousse.
La cruelle Junon fait triompher le mal;
Le roi ne peut dompter l'entraînement fatal,

Pastorum ex acie numerus; cæsosque reportant,
Almonem puerum, fœdatique ora Galesi;
Implorantque Deos, obtestanturque Latinum.
Turnus adest, medioque in crimine cædis et ignis
Terrorem ingeminat; Teucros in regna vocari,
Stirpem admisceri Phrygiam, se limine pelli.
Tum, quorum attonitæ Baccho nemora avia matres
Insultant thiasis (neque enim leve nomen Amatæ)
Undique collecti coëunt, Martemque fatigant.
Ilicet infandum cuncti contra omina bellum,
Contra fata Deûm, perverso numine poscunt:
Certatim regis circumstant tecta Latini.
Ille, velut pelagi rupes immota, resistit,
Ut pelagi rupes, magno veniente fragore,
Quæ sese, multis circùm latrantibus undis,
Mole tenet : scopuli nequiequam, et spumea circùm
Saxa fremunt, laterique illisa refunditur alga.
Verùm ubi nulla datur cæcum exuperare potestas

Il lève au ciel les mains, il l'atteste, il s'écrie :
« La tempête nous frappe, ô ma triste patrie!
Cédons aux noirs destins : ô malheureux sujets,
Des flots de sang suivront vos funestes projets.
Et toi, Turnus, les cieux réservent ton supplice,
Un jour tu les priras, ils te rendront justice.
Pour moi, vers le repos j'avance et touche au port,
Mais je perds la douceur d'une tranquille mort. »
Au fond de son palais alors il se retire,
Sa main laisse flotter les rênes de l'empire :
Il était un usage antique et révéré
Que les peuples albains depuis ont consacré ;
Quand Rome aux champs de Mars va guider la Victoire,
Elle y reste fidèle au milieu de sa gloire,
Soit que, faisant fléchir l'Euxin sous son effort,
Au Gète elle prépare et le deuil et la mort,
Ou force enfin le Parthe, au fond de l'Hyrcanie,
A rendre ces drapeaux que pleurait la patrie.
Du temple de Janus, fermé durant la paix,
Par cent verrous le fer, l'airain défend l'accès;
La Terreur veille au loin sur sa double barrière
Que le peuple nomma les portes de la guerre;
Protecteur assidu, Janus garde le seuil :

Consilium, et sævæ nutu Junonis eunt res,
Multa Deos aurasque pater testatus inanes,
Frangimur, heu! fatis, inquit, ferimurque procellâ.
Ipsi has sacrilego pendetis sanguine pœnas,
O miseri! te, Turne, nefas, te triste manebit
Supplicium : votisque Deos venerabere seris.
Nam mihi parta quies, omnisque in limine portus :
Funere felici spolior. Nec plura locutus,
Sepsit se tectis, rerumque reliquit habenas.
Mos erat Hesperio in Latio, quem protinus urbes
Albanæ coluere sacrum, nunc maxima rerum
Roma colit, cùm prima movent in prælia Martem;
Sive Getis inferre manu lacrymabile bellum,
Hyrcanisve, Arabisve parant; seu tendere ad Indos,
Auroramque sequi, Parthosque reposcere signa.
Sunt geminæ belli portæ, sic nomine dicunt,
Relligione sacræ, et sævi formidine Martis :

Pour venger la faiblesse ou châtier l'orgueil,
Quand l'auguste sénat fait appel aux batailles,
En pompe le consul va toucher les murailles,
Les portes sous sa main s'ouvrent avec fracas
Sa voix au peuple entier proclame les combats,
Et ceint du court manteau, de la trabée antique,
Fait du bruit des clairons retentir le portique.
C'est ainsi que le roi, pressé par mille cris
De déclarer la guerre aux Phrygiens bannis,
Devait d'abord ouvrir ce temple redoutable.
Le roi veut rester pur d'un forfait détestable;
Plein d'horreur il repousse un office odieux,
Et dans la sombre nuit se cache à tous les yeux.
Mais Junon en courroux s'élance sur la terre,
Elle heurte le seuil du temple de la guerre,
Et sous leur triple airain forçant ses flancs profonds,
La porte avec fracas a roulé sur ses gonds.

. . . . . .

Dénombrement des peuples de l'Italie, de ses princes et de ses guerriers, qui s'arment contre les Troyens.

Déesses qui chantez la gloire et les exploits,
Ouvrez-moi l'Hélicon et soutenez ma voix,

Centum ærei claudunt vectes, æternaque ferri
Robora : nec custos absistit limine Janus.
Hæc, ubi certa sedet patribus sententia pugnæ;
Ipse, Quirinali trabea cinctuque Gabino
Insignis, reserat strideutia limina consul;
Ipse vocat pugnas : sequitur tum cætera pubes,
Æreaque assensu conspirant cornua rauco.
Hoc et tum Æneadis indicere bella Latinus
More jubebatur, tristesque recludere portas.
Abstinuit tactu pater, aversusque refugit
Fœda ministeria, et cæcis se condidit umbris.
Tum Regina Deûm, cœlo delapsa, morantes
Impulit ipsa manu portas, et cardine verso
Belli ferratos rupit Saturnia postes.

. . . . . .

Pandite nunc Helicona, Deæ, cantusque movete.
Qui bello exciti reges; quæ quemque secutæ

Montrez-moi tous ces rois qu'entraîne au loin la guerre,
D'escadrons sous leurs pas soudain couvrant la terre,
Et déjà l'Italie, au bruit des javelots,
Sol natal du courage enfantant des héros.
Vous savez ces hauts faits : vers nous le flot des âges
A peine en apporta quelques faibles images.
Le premier qui conduit ses soldats belliqueux,
C'est Mézence au cœur dur, le contempteur des dieux.
Son fils suivait ses pas, Lausus, rempli d'audace,
Le plus beau des Latins, et Turnus seul l'efface ;
Des monstres destructeur, fier dompteur de coursiers,
Mais qu'en vain d'Agylla suivent mille guerriers :
Courbant ton front soumis sous un sceptre sévère,
Lausus, tu méritais peut-être un autre père.
Le bel Aventinus, seul, étale après eux
De la palme du cirque un char tout glorieux.
Fils d'Hercule il soutient, insigne héréditaire,
Sur un bouclier noir cent têtes de vipère,
Hydre qui d'un seul corps déroule cent replis.
Des charmes de Rhéa le grand Alcide épris,
Sous le mont Aventin s'unit à la prêtresse,
Qui lui donna ce fils, gage de leur tendresse,

Complèrint campos acies; quibus Itala jam tum
Floruerit terra alma viris; quibus arserit armis
Et meministis enim, Divæ, et memorare potestis;
Ad nos vix tenuis famæ perlabitur aura.
Primus init bellum Tyrrhenis asper ab oris
Contemptor Divûm Mezentius, agminaque armat.
Filius huic juxtà Lausus, quo pulchrior alter
Non fuit, excepto Laurentis corpore Turni :
Lausus, equûm domitor, debellatorque ferarum,
Ducit Agyllinâ nequicquam ex urbe secutos
Mille viros, dignus patriis qui lætior esset
Imperiis, et cui pater haud Mezentius esset.
Post hos insignem palmâ per gramina currum,
Victoresque ostentat equos, satus Hercule pulchro,
Pulcher Aventinus : clypeoque insigne paternum,
Centum angues, cinctamque gerit serpentibus hydram,
Collis Aventini silvâ quem Rhea sacerdos
Furtivum partu sub luminis edidit auras,

Lorsque de Géryon domptant tous les efforts,
Victorieux, du Tibre il atteignait les bords,
Baignant aux flots toscans les troupeaux d'Ibérie.
Son fils traîne à sa suite une troupe aguerrie :
Le dard, l'épieu sabin, à leur bras meurtrier
Brille avec le fléau qui recèle l'acier.
Lui-même à pied s'avance au palais de Laurente,
Déployant d'un lion la dépouille effrayante;
Sur son épaule on voit flotter les crins mouvants,
Sur sa tête briller les menaçantes dents;
Et le jeune guerrier sous cette horrible égide
Marche, et s'enorgueillit de l'armure d'Alcide.

. . . . . .

L'amazone Camille.

Digne fils d'Hippolyte, et fixant tous les yeux,
Virbius aux combats s'avançait après eux,
Sorti des bois sacrés, où sa mère Aricie
Le remit jeune enfant dans les mains d'Égérie,
Au temple de Diane, abri des malheureux.
Quand son père, traîné par ses coursiers fougueux,
D'une marâtre impie eut subi l'artifice,
Et de Thésée enfin épuisé l'injustice,

Mixta Deo mulier: postquam Laurentia victor,
Geryone extincto, Tyrinthius attigit arva,
Tyrrhenoque boves in flumine lavit Iberas.
Pila manu, sævosque gerunt in bella dolones;
Et tereti pugnant mucrone, veruque Sabello.
Ipse pedes, tegumen torquens immane leonis,
Terribili impexum setâ, cum dentibus albis,
Indutus capiti; sic regia tecta subibat
Horridus, Herculeoque humeros innexus amictu.

. . . . . .

Ibat et Hippolyti proles pulcherrima bello,
Virbius, insignem quem mater Aricia misit,
Eductum Egeriæ lucis, humentia circum
Littora, pinguis ubi et placabilis ara Dianæ.
Namque ferunt famâ Hippolytum, postquam arte novercæ
Ceciderit, patriasque explérit sanguine pœnas,
Turbatis distractus equis, ad sidera rursus

Diane en sa faveur signalant son amour
Implora l'art d'Hermès, et lui rendit le jour.
Jupiter indigné qu'un mortel sur la terre
Eût du sein de la mort pu revoir la lumière,
Foudroya d'un tel art l'auteur audacieux,
Et le plongea lui-même au séjour ténébreux.
Hippolyte enlevé dans les bras de Diane,
Au vallon d'Égérie et loin d'un œil profane,
De ses destins obscurs seul accomplit le cours;
Le nom de Virbius y protégea ses jours.
Dès lors une loi sainte a des bois d'Égérie
Écarté les coursiers; leur aveugle furie,
Précipitant du char leur maître renversé,
A des monstres livra tout son corps dispersé :
Son fils, d'un sort funeste oubliant la mémoire,
S'élançait sur son char et volait vers la gloire.
Mais Turnus, glaive nu, guidait les combattants,
Et son superbe front dépassait tous les rangs.
Sous son triple panache on voyait la Chimère
Lançant les feux d'Etna comme un large cratère,
Et le cri des mourants, le carnage et l'horreur
Semble irriter la flamme et doubler sa fureur.

Ætherea, et superas cœli venisse sub auras,
Pæoniis revocatum herbis, et amore Dianæ.
Tum pater omnipotens, aliquem indignatus ab umbris
Mortalem infernis ad lumina surgere vitæ,
Ipse repertorem medicinæ talis et artis
Fulmine Phœbigenam Stygias detrusit ad undas.
At Trivia Hippolytum secretis alma recondit
Sedibus, et Nymphæ Egeriæ nemorique relegat;
Solus ubi in silvis Italis ignobilis ævum
Exigeret, versoque ubi nomine Virbius esset :
Unde etiam templo Triviæ lucisque sacratis
Cornipedes arcentur equi, quòd littore currum
Et juvenem monstris pavidi effundêre marinis.
Filius ardentes haud seciùs æquore campi
Exercebat equos, curruque in bella ruebat.
Ipse inter primos præstanti corpore Turnus
Vertitur, arma tenens, et toto vertice suprà est.
Cui triplici crinita jubâ galea alta Chimæram

Son bouclier, d'Io portait l'illustre image,
De sa naissance offrant l'orgueilleux témoignage;
La Vierge au ciel déjà dressait ses cornes d'or,
Sur la génisse errante Argus veillait encor;
Et son père Inachus, de ses urnes profondes
Sur l'airain ciselé, triste, épanchait les ondes.

. . . . . .

Du peuple Volsque enfin la jeune souveraine,
Camille, avec ardeur déployait dans la plaine
Ses brillants cavaliers, émule des héros :
Ses mains n'ont point connu l'aiguille ou les fuseaux,
Mais elle a fait de Mars le rude apprentissage;
Ses pas suivent l'éclair ou devancent l'orage.
Des épis délicats, volant sur les guérets,
Elle eût, sans les blesser, effleuré les sommets;
Sur les flots suspendu, dans sa course légère,
Son pied rapide à peine eût touché l'onde amère.
La jeunesse empressée accourt de toutes parts,
Et sur elle confond ses avides regards :
Chaque mère attentive et la suit et signale
Son col éblouissant et sa pourpre royale,
Et fait voir à son fils l'or qui sur ses cheveux,

Sustinet, Ætneos efflantem faucibus ignes :
Tam magis illa fremens, et tristibus effera flammis,
Quàm magis effuso crudescunt sanguine pugnæ.
At levem clypeum sublatis cornibus Io
Auro insignibat, jam setis obsita, jam bos,
Argumentum ingens, et custos virginis Argus,
Cælatâque amnem fundens pater Inachus urnâ.

. . . . . .

Hos super advenit Volscâ de gente Camilla,
Agmen agens equitum, et florentes ære catervas,
Bellatrix : non illa colo calathisve Minervæ
Femineas assueta manus; sed prœlia virgo
Dura pati, cursuque pedum prævertere ventos.
Illa vel intactæ segetis per summa volaret
Gramina, nec teneras cursu læsisset aristas :
Vel mare per medium, fluctu suspensa tumenti,
Ferret iter, celeres nec tingeret æquore plantas.
Illam omnis tectis agrisque effusa juventus

Serpentant avec grâce, en retient tous les nœuds.
On se montre à l'envi ce carquois de Lycie
Dont les traits toujours sûrs vont venger la patrie;
Et de sa pointe aiguë appelant les dangers,
Brille encor dans sa main le myrte des bergers.

Turbaque miratur matrum, et prospectat euntem,
Attonitis inhians animis; ut regius ostro
Velet honos leves humeros; ut fibula crinem
Auro internectat; Lyciam ut gerat ipsa pharetram,
Et pastoralem præfixâ cuspide myrtum.

LIVRE VIII.

Argument. Énée cherche des secours, et s'allie avec le roi Évandre et avec les Toscans.—Exploits d'Hercule racontés par Évandre, et mort de Cacus, brigand du mont Aventin.—Vénus implore Vulcain pour armer son fils Énée.—Description du bouclier d'Énée.—Les faits principaux de l'histoire de Rome et la bataille d'Actium.

Énée cherche des secours, et s'allie avec le roi Évandre et avec les Toscans —Exploits d'Hercule racontés par Évandre, et mort de Cacus, brigand du mont Aventin.

. . . . . .

Quand Evandre eut comblé leurs désirs répétés,
Dans ces festins, dit-il, dans ces solennités,
Culte d'un demi-dieu, ne voyez point la crainte
Ni l'oubli des grands dieux, de leur majesté sainte;
Ici nous célébrons le nom d'un dieu sauveur,
Et la reconnaissance a dicté cet honneur.

. . . . . .

Postquàm exempta fames, et amor compressus edendi,
Rex Evandrus ait : Non hæc solemnia nobis,
Has ex more dapes, hanc tanti numinis aram,
Vana superstitio, veterumve ignara Deorum
Imposuit : sævis, hospes Trojane, periclis
Servati facimus, meritosque novamus honores.
Jam primùm saxis suspensam hanc aspice rupem;

De ces rocs dispersés l'effroyable ruine
En suspens dans les airs vous montre une colline,
Et du mont déchiré l'abîme encore ouvert,
Dans son sein laisse voir un asile désert.
Là fut une caverne, au jour impénétrable,
Dans sa vaste retraite un monstre inexorable,
Cacus, fit son séjour : le sol toujours fumant
Sans cesse était rougi de carnage et de sang,
Et sur le seuil cruel, des têtes arrachées,
Pâles et sans regard, dégouttaient attachées.
Ce difforme géant qui n'avait rien d'humain,
Face horrible et sauvage, était fils de Vulcain ;
Et son sein haletant, comme un bouillant cratère,
Lançait les tourbillons et les feux de son père.
Enfin brilla le jour, appelé de nos vœux,
Qui d'un dieu nous portait le secours généreux.
Il nous vint un héros, fatal vengeur des crimes,
Alcide, encor chargé de dépouilles opimes,
Vainqueur de Geryon, fier de tant de travaux,
Marchait couvrant nos bords de ses riches troupeaux.
Cacus, quel frein jamais retint son avarice?
Osa, pour s'assouvir, un nouvel artifice.

Disjectæ procul ut moles, desertaque montis
Stat domus, et scopuli ingentem traxêre ruinam.
Hic spelunca fuit vasto submota recessu,
Semihominis Caci facies quam dira tenebat,
Solis inaccessam radiis, semperque recenti
Cæde tepebat humus; foribusque affixa superbis
Ora virûm tristi pendebant pallidâ tabo.
Huic monstro Vulcanus erat pater : illius atros
Ore vomens ignes, magnâ se mole ferebat.
Attulit et nobis aliquando optantibus ætas
Auxilium, adventumque Dei; nam maximus ultor,
Tergemini nece Geryonis spoliisque superbus,
Alcides aderat, taurosque hàc victor agebat
Ingentes; vallemque boves amnemque tenebant.
At furiis Caci mens effera, ne quid inausum
Aut intentatum scelerisve dolive fuisset,
Quatuor à stabulis præstanti corpore tauros
Avertit, totidem formâ superante juvencas ;

Il ne se contient plus ; bientôt quatre taureaux
Sont par lui détournés ; il choisit les plus beaux,
Et veut y joindre encor quatre blanches génisses :
Pour laisser de leurs pas de contraires indices,
En arrière il les traîne avec un bras d'airain,
Et la caverne obscure a caché son larcin.
Il put ainsi tromper la recherche d'Alcide ;
Nul pas ne le guidait vers cet antre perfide.
Préparant son départ, cependant le héros
Dans nos champs engraissés rassemblait ses troupeaux ;
La génisse à regret quittant ces pâturages
Mugissait, et sa plainte emplissait nos bocages.
L'un des taureaux s'émut à ces rauques accents,
Et sa voix répondant à leurs mugissements
De sa vaste prison perça la voûte immense ;
L'antre du ravisseur trahit son espérance.
Alcide l'entendit ; ulcéré de douleur,
La rage et la vengeance ont embrasé son cœur.
Sa main saisit ses dards et sa lourde massue,
Il va gravir ce mont qui se perd dans la nue.
Alors Cacus trembla pour la première fois ;
Il se trouble, il pâlit, il demeure sans voix :
Courant vers les rochers, ses retraites fidèles,
Il fuit comme l'éclair, sa frayeur a des ailes.

Atque hos, ne qua forent pedibus vestigia rectis,
Caudâ in speluncam tractos, versisque viarum
Indiciis raptos, saxo occultabat opaco.
Quærenti nulla ad speluncam signa ferebant.
Intereà, cùm jam stabulis saturata moveret
Amphitryoniades armenta, abitumque pararet,
Dicessu mugire boves, atque omne querelis
Impleri nemus, et colles clamore relinqui.
Reddidit una boum vocem, vastoque sub antro
Mugiit, et Caci spem custodita fefellit.
Hic verò Alcidæ furiis exarserat atro
Felle dolor : rapit arma manu, nodisque gravatum
Robur, et aërii cursu petit ardua montis.
Tum primùm nostri Cacum vidêre timentem,
Turbatumque oculis. Fugit ilicet ocior Euro,
Speluncamque petit : pedibus timor addidit alas.

Il s'y cache, et baissant et la chaîne et les fers
D'où pend un roc pesant soutenu sur les airs,
Grâce à l'art paternel, il ferme sa tanière,
Et de l'énorme masse affermit sa barrière.
Hercule au même instant accourt, et, furieux,
Pour trouver un accès partout porte les yeux ;
Il s'agite, il frémit ; trois fois dans sa colère
Il cherche, il fait le tour de ce mont solitaire ;
Trois fois de la caverne il veut forcer l'abord,
Trois fois il se repose épuisé sous l'effort.
Sur la cime du mont dressant sa pointe aiguë
Une roche isolée au loin frappait la vue,
Et ce pic, aux vautours asile hospitalier,
Imposé sur le mont, le couvrait tout entier :
A gauche vers le fleuve il inclinait sa pente ;
A droite, Hercule appuie une épaule puissante :
Il le pousse, il l'ébranle, et bientôt en éclats
Sa base est arrachée, il roule avec fracas.
Le Tibre tressaillit sous sa rive tremblante,
Et le flot soulevé recula d'épouvante.
Alors du noir Cacus l'antre en sa profondeur
S'ouvrit, l'œil en perça la ténébreuse horreur.

Ut sese inclusit, ruptisque immane catenis
Dejecit saxum ferro quod et arte paternâ
Pendebat, fultosque emuniit obice postes :
Ecce furens animis aderat Tirynthius, omnemque
Accessum lustrans, huc ora ferebat et illuc,
Dentibus infrendens. Ter totum fervidus irâ
Lustrat Aventini montem ; ter saxea tentat
Limina nequicquam ; ter fessus valle resedit.
Stabat acuta silex, præcisis undique saxis,
Speluncæ dorso insurgens, altissima visu,
Dirarum nidis domus opportuna volucrum.
Hanc, ut prona jugo lævum incumbebat ad amnem,
Dexter in adversum nitens concussit, et imis
Avulsam solvit radicibus : inde repentè
Impulit, impulsu quo maximus insonat æther :
Dissultant ripæ, refluitque exterritus amnis.
At specus, et Caci detecta apparuit ingens
Regia, et umbrosæ penitus patuêre cavernæ.

Tel si soudain la terre entr'ouvrait cet abîme
Où sont les tristes bords, pâle séjour du crime,
L'enfer apparaîtrait, et ces horribles lieux,
Empire de la mort, redoutables aux dieux;
Et le jour pénétrant au fond des gouffres sombres,
Irait de sa lumière épouvanter les ombres.
Inondé tout à coup de rayons éclatants,
Le monstre en sa prison pousse des hurlements.
Alcide le poursuit; tour à tour il l'accable
De dards, de blocs, lancés par un bras formidable.
Où se cacher, où fuir ce terrible ennemi?
De sa poitrine ardente, ô prodige inouï!
Cacus alors élève une épaisse fumée,
Couvre d'un voile obscur sa demeure enflammée;
Au fond de ce nuage, il se dérobe aux yeux,
Et vomit sans relâche et la nuit et les feux.
Le héros ne peut plus supporter cet outrage,
Dans le sein du volcan il s'élance avec rage,
Au centre du foyer, des tourbillons brûlants,
Où roulait la fumée et ses plus noirs torrents.
Dans ce sombre chaos, domptant sa flamme vaine,
Le dieu saisit Cacus, dans ses bras il l'enchaîne,

Non secùs ac si quâ penitus vi terra dehiscens
Infernas reseret sedes, et regna recludat
Pallida, Dis invisa; superque immane barathrum
Cernatur, trepidentque immisso lumine Manes.
Ergo insperatâ deprensum in luce repentè,
Inclusumque cavo saxo, atque insueta rudentem,
Desuper Alcides telis premit, omniaque arma
Advocat, et ramis vatisque molaribus instat.
Ille autem (neque enim fuga jam super ulla pericli)
Faucibus ingentem fumum, mirabile dictu,
Evomit; involvitque domum caligine cæcâ;
Prospectum eripiens oculis, glomeratque sub antro
Fumiferam noctem, commixtis igne tenebris.
Non tulit Alcides animis, seque ipse per ignem
Præcipiti injecit saltu, quâ plurimus undam
Fumus agit, nebulâque ingens specus æstuat atrâ.
Hic Cacum in tenebris incendia vana vomentem
Corripit, in nodum complexus, et angit inhærens

Le serre, et fait jaillr du monstre frémissant
Et la langue noircie, et les yeux pleins de sang.
Du repaire aussitôt les portes sont forcées,
Les bœufs, tant de larcins, dépouilles entassées,
Se montrent à la fois sous le grand jour des cieux;
Hors de l'antre on entraîne un cadavre hideux.
La foule ardente accourt, et contemple avec crainte
Ses yeux, son poil épais, son front, sa flamme éteinte.

. . . . . .

Vénus implore Vulcain pour armer son fils Énée.

La nuit sur l'univers étend ses sombres ailes :
Mais Vénus, qu'agitaient les craintes maternelles,
Ces armes, ces apprêts, Turnus et son courroux,
Cherche en vain le repos auprès de son époux,
Par ces mots doucement le réveille en sa couche
Et son divin amour s'exhale de sa bouche :
« O Vulcain, quand les Grecs environnant Pergame
Pressaient partout ses murs dévoués à la flamme,
Je n'ai point de ton art imploré le secours;
Je n'ai rien demandé, cher appui de mes jours,
Ni pour des malheureux devant fuir leur patrie

Elisos oculos, et siccum sanguine guttur.
Panditur extemplò foribus domus atra revulsis;
Abstractæque boves, abjuratæque rapinæ
Cœlo ostenduntur; pedibusque informe cadaver
Protrahitur : nequeunt expleri corda tuendo
Terribiles oculos, vultum, villosaque setis
Pectora semiferi, atque extinctos faucibus ignes.

. . . . . .

Nox ruit, et fuscis tellurem amplectitur alis.
At Venus haud animo nequicquam exterrita mater,
Laurentumque minis et duro mota tumultu,
Vulcanum alloquitur, thalamoque hæc conjugis aureo
Incipit, et dictis divinum aspirat amorem :
Dum bello Argolici vastabant Pergama reges
Debita, casurasque inimicis ignibus arces,
Non ullum auxilium miseris, non arma rogavi
Artis opisque tuæ ; nec te, carissime conjux,
Incassùmve tuos volui exercere labores;

Vainement de ta main fatigué l'industrie.
Hélas! j'aimais pourtant Priam et ses enfants,
Je pleurais sur Enée et ses périls pressants.
Enfin aux champs latins un oracle suprême
L'a conduit, c'est la voix de Jupiter lui-même.
Je t'invoque aujourd'hui; déjà dans leur douleur
Et l'Aurore et Thétis ont pu fléchir ton cœur;
D'une épouse tremblante accueille enfin les larmes,
Pour son fils une mère implore aussi des armes.
Vois le fer qui s'aiguise, et cent peuples nouveaux
Font contre Enée et moi mugir leurs arsenaux. »
Entre ses bras d'ivoire à ces mots la déesse
L'entoure mollement de sa douce caresse;
Le dieu se sent brûler de ces feux trop connus,
Et la flamme circule en ses sens éperdus.
Tel déchirant la nue au fracas du tonnerre
L'éclair glisse et la nuit s'embrase à sa lumière.
La déesse sourit, reconnaît son pouvoir,
Sa beauté de son cœur n'a pas trompé l'espoir.
Retenu dans les nœuds d'une amour immortelle
Le dieu lui répondit : « Quelle guerre nouvelle
Et quels motifs lointains veux-tu me rappeler?
Déesse, devant moi devais-tu donc trembler?

Quamvis et Priami deberem plurima natis,
Et durum Æneæ flevissem sæpè laborem.
Nunc, Jovis imperiis, Rutulorum constitit oris.
Ergo eadem supplex venio, et sanctum mihi numen
Arma rogo, genitrix, nato. Te filia Nerei,
Te potuit lacrymis Tithonia flectere conjux.
Aspice qui coëant populi, quæ mœnia clausis
Ferrum acuant portis, in me, excidiumque meorum.
Dixerat, et niveis hinc atque hinc Diva lacertis
Cunctantem amplexu molli fovet; ille repentè
Accepit solitam flammam, notusque medullas
Intravit calor, et labefacta per ossa cucurrit :
Non secùs atque olim tonitru cùm rupta corusco
Ignea rima micans percurrit lumina nimbos.
Sensit læta dolis, et formæ conscia conjux.
Tum pater æterno fatur devinctus amore :
Quid causas petis ex alto? fiducia cessit

Si ta voix eût plus tôt exprimé tes alarmes,
Dès longtemps aux Troyens j'aurais donné des armes.
Jupiter eût permis, crois-moi, que par mes mains
Priam encor dix ans balançât les destins.
Aujourd'hui, si la guerre appelle ta prudence,
Je veux en ta faveur épuiser ma science ;
Mes forges à l'envi, pour combler tous tes vœux,
Sur le fer et l'airain feront rouler les feux :
Ah! renonce à la plainte et crois à ta puissance. »
Il dit. Vénus alors comble son espérance,
Il goûte la douceur de ses embrassements,
Le sommeil sur son sein vient captiver ses sens.
Au milieu de son cours, pour les humbles demeures,
La nuit du doux repos déjà finit les heures.
La femme pauvre alors, qu'éveillent mille soins,
Pour supporter la vie et ses rudes besoins,
Vient rallumer sa lampe au foyer qui pétille,
A chacun distribue et la laine et l'aiguille,
Fait à cette lueur courir tous les fuseaux ;
Ce qu'elle ôte à la nuit s'ajoute à ses travaux :
A son époux ainsi son lit reste fidèle,
Et ses heureux enfants s'élèvent autour d'elle.

Quò tibi, diva, mei? similis si cura fuisset,
Tùm quoque fas nobis Teucros armare fuisset,
Nec pater omnipotens Trojam, nec fata vetabant
Stare, decemque alios Priamum superesse per annos.
Et nunc, si bellare paras, atque hæc tibi mens est,
Quidquid in arte meâ possum promittere curæ,
Quod fieri ferro, liquidove potest electro,
Quantùm ignes animæque valent; absiste precando
Viribus indubitare tuis. Ea verba locutus,
Optatos dedit amplexus, placidumque petivit
Conjugis infusus gremio per membra soporem.
Inde, ubi prima quies medio jam noctis abactæ
Curriculo, expulerat somnum ; cùm femina primùm
Cui tolerare colo vitam, tenuique Minervâ,
Impositum cinerem, et sopitos suscitat ignes,
Noctem addens operi, famulasque ad lumina longo
Exercet penso ; castum ut servare cubile
Conjugis, et possit parvos educere natos :

Tel fuyant le sommeil, le dieu laborieux
Veut voir avant le jour et sa forge et ses feux.
Auprès de Lipari, dans les mers de Sicile,
Sur ses rochers fumants de loin s'élève une île.
à du Cyclope affreux grondent les noirs fourneaux,
Leur enclume gémit à l'effort des marteaux,
Et sous leurs antres creux, calcinés par la braise,
Les métaux ruisselants sifflent dans la fournaise.
Dans son brûlant palais, en cette île de feux
Qui de lui tient son nom, Vulcain descend des cieux.
Les Cyclopes mêlaient en leur sombre caverne
Les flammes de l'Etna, les nitres de l'Averne.
Là, Stérope et Brontès, Pyracmon au bras nu,
Entre eux battaient le fer, sous le fer retenu,
Et leurs puissantes mains façonnaient un tonnerre,
Tel que souvent les cieux le lancent sur la terre.
De grêle il renfermait trois rayons tortueux,
Trois de pluie et de vent, trois d'un feu sulfureux.
Leur travail commençait; à leur œuvre imparfaite
Ils ajoutaient alors et la terreur secrète,
Qui glace les mortels, et le bruit et l'éclair,
Et ces traits flamboyants, courroux de Jupiter.

Haud secus Ignipotens, nec tempore segnior illo,
Mollibus è stratis opera ad fabrilia surgit.
Insula Sicanium juxtà latus, Æoliamque
Erigitur Liparen, fumantibus ardua saxis,
Quam subter specus, et Cyclopum exesa caminis
Antra Ætnea tonant, validisque incudibus ictus
Auditi referunt gemitum, striduntque cavernis
Stricturæ chalybum, et fornacibus ignis anhelat :
Vulcani domus, et Vulcania nomine tellus.
Huc tunc Ignipotens cœlo descendit ab alto.
Ferrum exercebant vasto Cyclopes in antro,
Brontesque, Steropesque, et nudus membra Pyracmon.
His informatum manibus, jam parte politâ,
Fulmen erat, toto genitor quæ plurima cœlo
Dejicit in terras, pars imperfecta manebat.
Tres imbris torti radios, tres nubis aquosæ
Addiderant, rutili tres ignis, et alitis Austri.
Fulgores nunc terrificos, sonitumque, metumque

D'autres du char de Mars forgeaient l'essieu rapide,
Ebranlant les cités dans sa course homicide ;
Et d'autres, pour armer la terrible Pallas,
Polissaient cette égide, arbitre du trépas :
Sur l'orbe éclatant d'or se dressaient les écailles
D'une hydre qui s'excite à l'aspect des batailles,
Et sortant du milieu de ces serpents épars,
Méduse au col tranché lançait d'affreux regards.
« Noirs enfants de l'Etna, quittez tous cet ouvrage,
Dit Vulcain, écoutez : pour un noble courage,
Pour un héros, il faut des armes aujourd'hui ;
Que votre œuvre soit digne et de vous et de lui :
Epuisez vos efforts, votre art, votre industrie,
Hâtez-vous. » Aussitôt sa voix est obéie,
Les soins sont partagés, l'airain coule en ruisseaux,
Le fer, l'or pur se fond et bout dans les fourneaux.
Pour braver tous les traits un orbe redoutable,
Montrant à l'ennemi sa masse impénétrable,
En sept plaques d'acier s'épaissit sous leur main.
Le soufflet haletant tour à tour dans son sein
Reçoit l'air et le rend : les fers trempés frémissent,

Miscebant operi, flammisque sequacibus iras.
Parte aliâ Marti currumque, rotasque volucres
Instabant, quibus ille viros, quibus excitat urbes ;
Ægidaque horriferam, turbatæ Palladis arma,
Certatim squamis serpentum, auroque polibant,
Connexosque angues, ipsamque in pectore Divæ
Gorgona desecto vertentem lumina collo.
Tollite cuncta, inquit, cœptosque auferte labores,
Ætnæi Cyclopes, et huc advertite mentem.
Arma acri facienda viro : nunc viribus usus,
Nunc manibus rapidis, omni nunc arte magistrâ :
Præcipitate moras. Nec plura effatus, et illi
Ociùs incubuêre omnes, pariterque laborem
Sortiti : fluit æs rivis, aurique metallum :
Vulnificusque chalybs vastâ fornace liquescit.
Ingentem clypeum informant, unum omnia contra
Tela Latinorum ; septenosque orbibus orbes
Impediunt : alii ventosis follibus auras
Accipiunt redduntque : alii stridentia tingunt

Sous leurs pesants marteaux les voûtes retentissent;
Leur bras monte en cadence, en cadence descend,
Et tient sous la tenaille un acier blanchissant.

. . . . . .

Description du bouclier d'Énée. — Les faits principaux de l'histoire de Rome et la bataille d'Actium.

Dans un nuage d'or cependant la déesse
Apportait à son fils les dons de sa tendresse;
A l'écart sur ces bords Cypris descend des cieux,
Et sous l'ombrage épais apparaît à ses yeux :
« J'accomplis ma promesse et j'offre à ton courage
De l'art de mon époux le merveilleux ouvrage.
Ne crains plus, ô mon fils, d'attaquer les Latins,
Va, tu peux défier le roi des Laurentins. »
Cythérée à ces mots d'un baiser le rassure,
Et dépose à ses pieds l'éblouissante armure.
Le héros se sent fier à ce suprême honneur,
Ces dons charment ses yeux et transportent son cœur.
Il admire, il saisit de sa main frémissante
Ce cimier d'où jaillit la flamme et l'épouvante,
La lance, les cuissarts, le glaive meurtrier,
Cette cuirasse armée et de fer et d'acier,

Æra lacu : gemit impositis incudibus antrum.
Illi inter sese multâ vi brachia tollunt
In numerum, versantque tenaci forcipe massam.

. . . . . .

At Venus æthereos inter Dea candida nimbos
Dona ferens aderat : natumque in valle reducta
Ut procul è gelido secretum flumine vidit,
Talibus affata est dictis, seque obtulit ultro :
En perfecta mei promissâ conjugis arte
Munera : ne mox aut Laurentes, nate, superbos,
Aut acrem dubites in prælia poscere Turnum.
Dixit, et amplexus nati Cytherea petivit :
Arma sub adversâ posuit radiantia quercu.
Ille Deæ donis et tanto lætus honore,
Expleri nequit, atque oculos per singula volvit;
Miraturque, interque manus et brachia versat
Terribilem cristis galeam, flammasque vomentem,

Vaste, couleur de sang, comme un brûlant nuage
Que la pourpre d'Iris colore après l'orage.
Surtout il contemplait le bouclier d'airain,
Dessin mystérieux d'une immortelle main.
Là le dieu de Lemnos, les suivant d'âge en âge,
Des triomphes de Rome avait tracé l'image,
Et son art, révélant leur gloire et leurs destins,
Par avance y grava les combats des Romains.
Là, dans l'antre de Mars, la louve au front superbe
Allongeait sa mamelle et reposait sur l'herbe.
Deux enfants, sans effroi, la pressaient de leur main,
De leur mère terrible ils embrassaient le sein;
Sa tête se détourne, et sa langue mobile
Façonne tour à tour leur corps faible et docile.
Près de Rome, en un cirque et dans les jeux divins,
Romulus enlevait les filles des Sabins;
Vengeurs d'un tel affront, le Curète sévère
Et le vieux Tatius lui déclaraient la guerre.
Mais bientôt, suspendant ce combat inhumain,
Les deux rois à l'autel, tenant la coupe en main
Et du grand Jupiter invoquant la présence,
Juraient sur la victime une étroite alliance.

Fatiferumque ensem, loricam ex ære rigentem,
Sanguineam, ingentem : qualis cùm cærula nubes
Solis inardescit radiis, longéque refulget.
Tum leves ocreas electro auroque recocto,
Hastamque, et clypei non enarrabile textum.
Illic res Italas, Romanorumque triumphos.
Haud vatum ignarus, venturique inscius ævi,
Fecerat Ignipotens : illic genus omne futuræ
Stirpis ab Ascanio, pugnataque in ordine bella.
Fecerat et viridi fetam Mavortis in antro
Procubuisse lupam ; geminos huic ubera circum
Ludere pendentes pueros, et lambere matrem
Impavidos : illam tereti cervice reflexam
Mulcere alternos, et corpora fingere linguâ.
Nec procul hinc Roman. et raptas sine more Sabinas
Consessu caveæ, magnis Circensibus actis,
Addiderat; subitòque novum consurgere bellum
Romulidis, Tatioque seni, Curibusque severis.

Au fond d'un bois voisin, à la voix de Tullus,
Des chevaux emportés déchiraient Métius;
« Tu trahis tes serments, ah! meurs, Albain perfide! »
Tout son corps se disperse en leur course rapide,
Et les buissons rougis dégouttent de son sang.
Près de là des Toscans le monarque puissant
Pour venger les Tarquins assiégeant ses murailles
A Rome offrait le joug ou le sort des batailles;
Et d'Enée aux combats tout le peuple irrité
Volait, en s'écriant: Patrie et Liberté!
On voyait Porsenna, l'œil en feu, l'air farouche,
A l'aspect de Coclès, la menace à la bouche.
Le pont enfin se brise aux efforts du héros,
Tu romps tes fers, Clélie, et traverses les flots.
Sur le mont Tarpéien, au sommet, l'œil contemple
Manlius veillant seul à la garde du temple,
Et près du Capitole un palais entr'ouvert
Qu'habita Romulus, de chaume encor couvert.
Sous les portiques d'or, vigilante et fidèle,
L'oie au duvet d'argent, courait, frappant de l'aile;
Ses longs cris sur le seuil ont trahi les Gaulois.
On les voit se glissant par des sentiers étroits,

Pòst idem inter se posito certamine reges
Armati, Jovis ante aras, paterasque tenentes
Stabant, et cæsâ jungebant fœdera porcâ.
Haud procul inde, citæ Metium in diversa quadrigæ
Distulerant (at tu dictis, Albane, maneres!),
Raptabatque viri mendacis viscera Tullus
Per silvam, et sparsi rorabant sanguine vepres.
Nec non Tarquinium ejectum Porsenna jubebat
Accipere, ingentique urbem obsidione premebat.
Æneadæ in ferrum pro libertate ruebant.
Illum indignanti similem, similemque minanti
Aspiceres, pontem auderet quòd vellere Cocles
Et fluvium vinclis innaret Cœlia ruptis.
In summo custos Tarpeiæ Manlius arcis
Stabat pro templo, et Capitolia celsa tenebat;
Romuleoque recens horrebat regia culmo.
Atque hic auratis volitans argenteus anser
Porticibus Gallos in limine adesse canebat;

Et déjà, protégés par une nuit obscure,
Ils touchaient au sommet : leur blonde chevelure
Se répand sur leur col dont brillait la blancheur,
Ils portent le sagum à bandes de couleur;
Chargés de colliers d'or, l'or brodait leurs tuniques;
Dans leur main vigoureuse, ils balançaient deux piques,
Et de longs boucliers couvraient leur vaste corps.
Les Saliens, leur danse, ornaient les autres bords;
Le bonnet du Flamine en pointe s'y déploie;
Le Luperque aux bras nus agitait sa courroie,
Près des boucliers saints tombés du haut des cieux.
Le burin décrivait les spectacles, les jeux,
Et les chastes beautés de fleurs ornant leurs têtes
Mollement sur leurs chars s'avançaient à ces fêtes.
Au bas roulent les flots du sombre Phlégéthon,
Habitacle du crime, empire de Pluton;
Et toi, Catilina, suspendu sur l'abîme,
Tu pâlis, de Mégère éternelle victime :
Dans l'Elysée erraient les mortels vertueux,
Et Caton présidait au séjour bienheureux.
Au centre du pavois, une mer écumante
Gonflait sur un champ d'or sa vague blanchissante :
Et gravés en argent les dauphins vagabonds

Galli per dumos aderant, arcemque tenebant,
Defensi tenebris, et dono noctis opacæ.
Aurea cæsaries ollis, atque aurea vestis :
Virgatis lucent sagulis; tum lactea colla
Auro innectuntur : duo quisque Alpina coruscant
Cæsa manu, scutis protecti corpora longis.
Hîc exultantes Salios, nudosque Lupercos,
Lanigerosque apices, et lapsa ancilia cœlo
Extuderat : castæ ducebant sacra per urbem
Pilentis matres in mollibus. Hinc procul addit
Tartareas etiam sedes, alta otia Ditis,
Et scelerum pœnas : et te, Catilina, minaci
Pendentem scopulo, Furiarumque ora frementem;
Secretosque pios, his dantem jura Catonem.
Hæc inter tumidi latè maris ibat imago
Aurea, sed fluctu spumabant cærula cano :
Et circùm argento clari delphines in orbem

Sur l'onde en se jouant traçaient mille sillons.
L'or, l'airain des vaisseaux éclataient sur les plages,
Du combat d'Actium magnifiques images,
Et Leucate étonnée à l'appareil de Mars,
Réfléchissait au loin les casques et les dards.
Auguste d'un côté conduisant l'Italie
Le peuple, le sénat, les dieux de la patrie,
Sur sa poupe est debout : le ciel est avec lui
Et l'astre paternel sur son front pur a lui.
Sur sa tête portant la rostrale couronne,
Noble insigne naval que la gloire lui donne,
Agrippa se signale, et son courage heureux
S'élance avec les vents, secondé par les dieux.
Mais Antoine, entouré de cent peuples barbares,
De drapeaux inconnus, de mille armes bizarres,
Paraît à l'autre bout; de l'Orient vainqueur,
L'Egypte, l'Arabie ont servi sa fureur.
Une reine après soi traînant toute l'Asie
Le suit, c'est son épouse, ô comble d'infamie!
Tout s'ébranle, la rame et mille bras rivaux,
La proue et son trident ont soulevé les flots;
L'onde écume et gémit; ces masses imposantes
Présentent aux regards les Cyclades flottantes,

Æquora verrebant caudis, æstumque secabant.
In medio classes æratas, Actia bella,
Cernere erat; totumque instructo Marte videres
Fervere Leucaten, auroque effulgere fluctus.
Hinc Augustus agens Italos in prœlia Cæsar,
Cum patribus, populoque, Penatibus, et magnis Dis,
Stans celsâ in puppi; geminas cui tempora flammas
Læta vomunt, patriumque aperitur vertice sidus.
Parte aliâ, ventis et Dis Agrippa secundis,
Arduus, agmen agens : cui, belli insigne superbum,
Tempora navali fulgent rostrata coronâ.
Hinc ope barbaricâ, variisque Antonius armis
Victor, ab Auroræ populis et littore rubro,
Ægyptum viresque Orientis, et ultima secum
Bactra vehit; sequiturque, nefas! Ægyptia conjux
Unà omnes ruere, ac totum spumare reductis
Convulsum remis rostrisque tridentibus æquor.

Et ces superbes tours, entrechoquant leurs fronts,
Semblent des monts altiers heurtant contre les monts.
Partout volent les traits et la torche allumée,
La mer roule du sang sur sa plaine enflammée.
La reine, avec ardeur animant ses soldats,
Du sistre égyptien échauffe les combats,
Et derrière elle au loin ne voit pas, l'imprudente!
De l'aspic qui l'attend la tête menaçante.
Là, cent dieux monstrueux, l'aboyant Anubis,
Luttent contre Neptune et Minerve et Cypris.
Mars tout armé de fer sévit dans le carnage,
Les trois sœurs des enfers y répandent leur rage;
Traînant ses noirs lambeaux, la Discorde sourit,
Et de son front sanglant Bellone encor la suit.
Apollon qui les voit, du haut de l'empyrée
Tend son arc où brillait une flèche acérée.
A cet aspect tout fuit, l'Arabe, l'Indien
Et le Parthe, et l'Egypte, et le noir Nubien.
Implorant le secours des vents et des étoiles,
Pour s'éloigner la reine a déployé ses voiles;
De leur main les Zéphyrs la poussent vers le port,
Pâle et le front couvert des ombres de la mort.

Alta petunt : pelago credas innare revulsas
Cycladas, aut montes concurrere montibus altos :
Tantâ mole viri turritis puppibus instant.
Stupea flamma manu, telisque volatile ferrum
Spargitur : arva novâ Neptunia cæde rubescunt.
Regina in mediis patrio vocat agmina sistro,
Necdum etiam geminos à tergo respicit angues.
Omnigenûmque Deûm monstra, et latrator Anubis,
Contra Neptunum et Venerem, contraque Minervam
Tela tenent; sævit medio in certamine Mavors
Cælatus ferro, tristesque ex æthere Diræ;
Et scissâ gaudens vadit Discordia pallâ,
Quam cum sanguineo sequitur Bellona flagello.
Actius hæc cernens arcum intendebat Apollo
Desuper : omnis eo terrore Ægyptus, et Indi,
Omnis Arabs, omnes vertebant terga Sabæi.
Ipsa videbatur ventis regina vocatis
Vela dare, et laxos jam jamque immittere funes.

Le Nil majestueux semble approcher ses ondes;
Il ouvre avec douleur ses retraites profondes,
Et de sa robe immense agitant tous les plis
Appelle les vaincus et reçoit leurs débris.
Mais César, triomphant d'une triple victoire,
Dans Rome entrait en pompe et déployait sa gloire.
A la fois dans ses murs dressant trois cents autels,
Il accomplit le vœu qu'il fit aux immortels.
La joie et le bonheur brillaient sur les visages,
Les matrones au temple apportaient leurs hommages;
Dans les places, les jeux, les doux frémissements,
Aux saints parvis, les fleurs, la victime et l'encens.
Au temple d'Apollon, entouré de guirlandes,
Des nations lui-même il reçoit les offrandes,
Les suspend à ses murs éclatants de blancheur,
Et les consacre au dieu qui le rendit vainqueur :
Et tour à tour passaient, étonnant assemblage,
Cent peuples différents d'habits et de langage.
Là s'offraient en festons, animés par Vulcain,
Sous ses manteaux flottants le nomade Africain,
Le Maure, le Lélège et l'enfant de Carie,
Les flèches du Gélon dont le front s'humilie,
Les Scythes, les Morins des bouts de l'univers,

Illam inter cædes, pallentem morte futurâ,
Fecerat Ignipotens undis et Iapyge ferri;
Contrà autem magno mœrentem corpore Nilum,
Pandentemque sinus, et totâ veste vocantem
Cæruleum in gremium, latebrosaque flumina victos.
At Cæsar, triplici invectus Romana triumpho
Mœnia, Dis Italis votum immortale sacrabat,
Maxima ter centum totam delubra per urbem.
Lætitiâ, ludisque viæ, plausuque fremebant:
Omnibus in templis matrum chorus, omnibus aræ;
Ante aras terram cæsi stravêre juvenci.
Ipse sedens niveo candentis limine Phœbi,
Dona recognoscit populorum, aptatque superbis
Postibus; incedunt victæ longo ordine gentes,
Quàm variæ linguis, habitu tam vestis et armis.
Hic Nomadum genus, et discinctos Mulciber Afros,
Hic Lelegas, Carasque, sagittiferosque Gelonos

Et sous un pont l'Araxe indigné de ses fers,
De l'Euphrate soumis l'onde respectueuse,
Et du Rhin en deux lits la fuite tortueuse.
Tel est le don céleste où se plaît le héros :
Un bonheur inconnu le charme en ces tableaux,
Et de ses descendants, l'une à l'autre enchaînées,
Son bras avec orgueil porte les destinées.

Finxerat. Euphrates ibat jam mollior undis,
Extremique hominum Morini, Rhenusque bicornis,
Indomitique Dahæ, et pontem indignatus Araxes.
Talia per clypeum Vulcani, dona parentis,
Miratur, rerumque ignarus imagine gaudet,
Attollens humero famamque, et fata nepotum.

LIVRE IX.

Argument.—1. Pendant l'absence d'Énée, Turnus, à la tête des Latin et des Rutules, assiége le camp des Troyens établi sur les bords du Tibr épisode de Nisus et Euryale, qui sortent du camp la nuit pour aver Enée.

2. Premier exploit d'Iule Ascagne, fils d'Énée, et intervention d'. pollon.

3. Épisode de Pandarus et Bitias; Turnus pénètre dans le camp d Troyens, et, après y avoir fait un grand carnage, il s'élance dans le Tibı

Nisus et Euryale.

. . . . . .

Déjà les deux amis ont franchi la barrière :
En silence, à l'abri de l'ombre tutélaire,
Au sein du camp fatal ils ont porté leurs pas,
Où d'abord avec eux va planer le trépas.
Des soldats dans l'ivresse étendus sur ces plaines,

. . . . . .

Egressi superant fossas, noctisque per umbram
Castra inimica petunt, multis tamen ante futuri
Exitio. Passim vino somnoque per herbam
Corpora fusa vident; arrectos littore currus,

Des chars, des écuyers dormant parmi les rênes
Sont épars, et mêlés les armes et le vin.
« Tout nous sert, dit Nisus, et je suis mon destin;
Tentons des coups hardis : toi, si sur notre voie
Quelque piége imprévu contre nous se déploie,
Veille, et que rien n'échappe à ton regard perçant,
J'ouvre un large chemin que va marquer le sang. »
Il se tait; le guerrier tire alors son épée
Qui du sang de Rhamnès est aussitôt trempée,
Rhamnès qui, soutenu sur de riches tapis,
Pesamment reposait ses membres assoupis:
Roi devin, sa science à Turnus était chère,
Mais il n'a pas prévu cette nuit meurtrière.
Trois valets de Rhémus, parmi les javelots,
Le conducteur du char, sous les pieds des chevaux,
Sont surpris à la fois; il les frappe, et son glaive
Tranche de l'écuyer la gorge qu'il soulève;
Leur maître est immolé, sa tête rebondit
Et le tronc ruisselant s'agite et tressaillit :
D'un sang noir et fumant sa couche est pénétrée.
Nisus abat plus loin Lamus et Lamyrée,
Et le beau Sarranus, vaincu par le sommeil,
Qui, du jeu fatigué, n'aura point de réveil;

Inter lora rotasque viros : simul arma jacere,
Vina simul. Prior Hyrtacides sic ore locutus :
Euryale, audendum dextrâ : nunc ipsa vocat res.
Hâc iter est : tu, ne qua manus se attollere nobis
A tergo possit, custodi et consule longè.
Hæc ego vasta dabo : et lato te limite ducam.
Sic memorat, vocemque premit : simul ense superbum
Rhamnetem aggreditur, qui fortè tapetibus altis
Extructus, toto proflabat pectore somnum;
Rex idem, et regi Turno gratissimus augur;
Sed non augurio potuit depellere pestem.
Tres juxtà famulos temerè inter tela jacentes,
Armigerumque Rhemi premit, aurigamque sub ipsis
Nactus equis, ferroque secat pendentia colla.
Tum caput ipsi aufert domino, truncumque relinquit
Sanguine singultantem : atro tepefacta cruore
Terra torique madent : necnon Lamyrumque, Lamumque

Heureux si son ardeur, se prolongeant encore,
Eût conduit ses plaisirs jusqu'aux feux de l'Aurore.
Tel un lion s'élance, enflammé de fureur,
Sur les faibles agneaux qu'a glacés la terreur;
Il assouvit sa faim, il dévore, il déchire,
Et s'enivre du sang qu'avec rage il aspire.
D'Euryale à son tour le carnage est égal;
Mille sont moissonnés sous son glaive fatal :
Hébesès et Fabus, Rhétus avec Abare.
Rhétus, pour éviter la mort qui se prépare,
De ses yeux vigilants, près d'un vase d'airain,
Tremblant, cherche un rempart : le fer ouvre son sein
A l'instant qu'il se lève; et sa gorge meurtrie
Rend dans des flots pourprés le vin avec la vie.
La nuit le favorise, et ce facile honneur
A de nouveaux succès pousse son jeune cœur.
Il voit les feux mourants tour à tour disparaître,
Et les libres coursiers sur l'herbe se repaître.
D'Euryale ce calme a redoublé l'ardeur;
Aux tentes de Messape il portait sa fureur,
Mais Nisus le rappelle; il sent que le carnage
De son ami trop loin emporte le courage.

Et juvenem Sarranum, illâ qui plurima nocte
Luserat, insignis facie, multoque jacebat
Membra Deo victus : felix, si protinus illum
Æquasset nocti ludum, in lucemque tulisset!
Impastus ceu plena leo per ovilia turbans,
(Suadet enim vesana fames) manditque trahitque
Molle pecus, mutumque metu; fremit ore cruento.
Nec minor Euryali cædes : incensus et ipse
Perfurit : ac multam in medio sine nomine plebem,
Fabumque, Hebesumque subit, Rhœtumque, Abarimque,
Ignaros, Rhœtum vigilantem et cuncta videntem;
Sed magnum metuens se post cratera tegebat :
Pectore in adverso totum cui cominus ensem
Condidit assurgenti, et multâ morte recepit.
Purpueram vomit ille animam, et cum sanguine mixta
Vina refert moriens : hic furto fervidus instat.
Jamque ad Messapi socios tendebat, ubi ignem.
Deficere extremum, et religatos rité videbat

« C'est assez, lui dit-il, le jour va nous trahir;
Bornons notre vengeance, elle a pu s'assouvir;
Le fer au milieu d'eux a frayé le passage. »
Ils laissent le butin et plus d'un riche ouvrage,
Armures, vases d'or, et des tapis pompeux;
L'écharpe de Rhamnès seule a frappé leurs yeux,
Et sa ceinture encor de perles éclatante.
Du riche Cédicus la main reconnaissante,
Pour gage dans Tibur l'offrit à Rémulus,
Resserrant leurs liens longtemps interrompus;
Son petit-fils plus tard l'obtint pour héritage;
A Rhamnès par la guerre elle échut en partage.
De ces vains ornements Euryale est paré :
L'aigrette de Messape et son casque doré
Le couvre; et loin du camp, heureux de cette proie,
Sur les pas de Nisus, il s'élance avec joie.
Mais déjà, précurseur des bataillons latins,
Un rapide escadron, des remparts laurentins
A Turnus annonçait une heureuse alliance;
Couvert de boucliers, avec ordre il s'avance;
Et, conduits par Volscens, ces trois cents cavaliers
Touchaient aux murs du camp, lorsqu'en d'étroits sentiers

Carpere gramen equos; breviter cùm talia Nisus :
(Sensit enim nimiâ cæde atque cupidine ferri)
Absistamus ait : nam lux inimica propinquat.
Pœnarum exhaustum satis est; via facta per hostes.
Multa virûm solido argento perfecta relinquunt
Armaque, craterasque simul, pulchrosque tapetas.
Euryalus phaleras Rhamnetis, et aurea bullis
Cingula, Tiburti Remulo ditissimus olim
Quæ mittit dona, hospitio cùm jungeret absens,
Cædicus : ille suo moriens dat habere nepoti :
Post mortem bello Rutuli pugnâque potiti :
Hæc rapit, atque humeris nequicquam fortibus aptat
Tum galeam Messapi habilem, cristisque decoram
Induit. Excedunt castris, et tuta capessunt.
Interea præmissi equites ex urbe latinâ,
Cætera dum legio campis instructa moratur,
Ibant, et Turno regi responsa ferebant,
Tercentum, scutati omnes, Volscente magistro.

Deux Troyens à l'écart semblent frapper leur vue.
La fuite d'Euryale est bientôt reconnue;
La nuit n'a plus de voile, et son fatal cimier
Sous la pâle Phébé resplendit tout entier.
Volscens n'hésite point, il s'avance, il s'écrie :
« Arrêtez! votre nom? vos chefs? votre patrie?
Où courez-vous? » Tous deux ont disparu sans bruit,
Et le couple se fie aux ombres de la nuit.
Mais Volscens de ces bois, dont il sait les issues,
Par des gardes partout ferme les avenues.
Là, s'étendaient au loin de sombres arbrisseaux
Que des chênes touffus couvraient de leurs rameaux;
A leurs pieds serpentant, les ronces enlacées
Bordaient d'humbles sentiers de leurs branches pressées.
Sous le poids du butin, par la crainte arrêté,
Euryale s'égare en cette obscurité.
Nisus est déjà loin; et, dans sa prompte fuite,
Resté seul, des Latins peut braver la poursuite;
Il a passé ces lacs que, dans des jours lointains,
Du nom de leur cité marqueront les Albains :
Le roi de ses troupeaux y conservait la race.
Il regarde en arrière, il parcourt tout l'espace;

Jamque propinquabant castris, muroque subibant,
Cùm procul hos lævo flectentes limite cernunt :
Et galea Euryalum sublustri noctis in umbrâ
Prodidit immemorem, radiisque adversa refulsit.
Haud temerè est visum, conclamat ab agmine Volscens :
State, viri : quæ causa viæ? quive estis in armis?
Quòve tenetis iter? Nihil illi tendere contrà;
Sed celerare fugam in silvas, et fidere nocti.
Objiciunt equites sese ad divortia nota
Hinc atque hinc, omnemque aditum custode coronant.
Silva fuit latè dumis, atque ilice nigrâ
Horrida, quam densi complêrant undique sentes;
Rara per occultos lucebat semita calles.
Euryalum tenebræ ramorum, onerosaque præda
Impediunt, fallitque timor regione viarum.
Nisus abit : jamque imprudens evaserat hostes,
Atque lucos qui post, Albæ de nomine, dicti
Albani : tum rex stabula alta Latinus habebat.

Son ami n'est plus là : « Que je suis malheureux!
Euryale, réponds! qu'as-tu fait? en quels lieux?
Où courir? » Il revient; de la forêt trompeuse
Il observe, il reprend la route sinueuse;
Errant dans le silence, il reconnaît ses pas.
Tout à coup des coursiers il entend le fracas,
La voix des cavaliers; un cri perce la nue :
Euryale entouré s'offre alors à sa vue;
L'ennemi l'a surpris, et d'un bras inhumain
Traîne l'infortuné qui se débat en vain.
Que faire? où le sauver? par quelle arme certaine
Nisus peut-il dompter la force qui l'enchaîne?
Va-t-il offrir son sein au fer des javelots,
Seul contre cent guerriers, et mourir en héros?
Il a saisi ses dards, il élève la vue
Vers cet astre qui roule au-dessus de la nue :
« O déesse, dit-il, favorable à mon sort,
Phébé, reçois mes vœux, seconde mon effort!
Flambeau majestueux des plaines éthérées,
Souveraine des bois, si d'offrandes sacrées
Hyrtacus a pour moi pu couvrir tes autels,
Et si, joignant ma chasse aux tributs paternels,

Ut stetit, et frustra absentem respexit amicum :
Euryale infelix, quâ te regione reliqui?
Quàve sequar? Rursus perplexum iter omne revolvens
Fallacis silvæ, simul et vestigia retro
Observata legit, dumisque silentibus errat.
Audit equos, audit strepitus, et signa sequentum.
Nec longum in medio tempus, cùm clamor ad aures
Pervenit, ac videt Euryalum, quem jam manus omnis,
Fraude loci et noctis, subito turbante tumultu,
Opppressum rapit et conantem plurima frustrà.
Quid faciat? quâ vi juvenem, quibus audeat armis
Eripere? an sese medios moriturus in hostes
Inferat, et pulchram properet per vulnera mortem?
Ocius adducto torquens hastile lacerto,
Suspiciens altam lunam, sic voce precatur :
Tu, Dea, tu præsens nostro succurre labori,
Astrorum decus, et nemorum Latonia custos.
Si qua tuis unquam pro me pater Hyrtacus aris

J'ai décoré tes murs; qu'une troupe cruelle
Se disperse à tes yeux, guide mon trait fidèle! »
Il dit, et déployant sa force qu'il conduit,
Lance un dard; le fer vole, et, divisant la nuit,
Traverse en frémissant l'épaule de Sulmone,
S'y brise, et passe au cœur où son bois l'abandonne :
Le guerrier tombe et roule, et de longs tremblements
Dans des flots d'un sang noir ont agité ses flancs.
On se trouble, on regarde; et lui, plein d'espérance,
S'arme d'un autre dard que dans l'air il balance.
Le trait frappe Tagus, et partage en sifflant
Et l'une et l'autre tempe et son cerveau sanglant.
Volscens alors frémit, et, transporté de rage,
Cherche partout la main qui porte le carnage;
Ses yeux cherchent en vain : « Ah! je veux t'en punir;
Pour mes deux compagnons, dit-il, tu vas périr. »
Aussitôt, glaive nud, il court vers Euryale,
Nisus ne soutient plus cette image fatale;
Hors de lui, palpitant, il s'écrie; et soudain
Sort de l'asile obscur qui protégeait sa main :
« C'est moi, moi qui l'ai fait; sur moi tournez vos armes;

Dona tulit; si qua ipse meis venatibus auxi,
Suspendive tholo, aut sacra ad fastigia fixi;
Hunc sine me turbare globum, et rege tela per auras.
Dixerat : et toto connixus corpore ferrum
Conjicit: hasta volans noctis diverberat umbras,
Et venit adversi in tergum Sulmonis, ibique
Frangitur, ac fisso transit præcordia ligno.
Volvitur ille, vomens calidum de pectore flumen
Frigidus, et longis singultibus ilia pulsat.
Diversi circumspiciunt. Hoc acrior idem
Ecce aliud summâ telum librabat ab aure.
Dum trepidant, iit hasta Tago per tempus utrumque,
Stridens, trajectoque hæsit tepefacta cerebro.
Sævit atrox Volscens, nec teli conspicit usquam
Auctorem, nec quò se ardens immittere possit :
Tu tamen interea calido mihi sanguine pœnas
Persolves amborum, inquit. Simul ense recluso,
Ibat in Euryalum. Tum verò exterritus, amens
Conclamat Nisus; nec se celare tenebris

Il n'a rien pu commettre, il n'avait que ses larmes.
Son seul crime, ô guerriers, j'en atteste les cieux!
Est d'avoir trop aimé son ami malheureux. »
Il court, il parle encor. Plus prompt dans sa furie,
D'Euryale le fer déjà tranchait la vie,
Et sur son sein d'ivoire une cruelle main
Par un long trait de pourpre a marqué son chemin.
Il pâlit, il succombe; et la mort qui s'apprête
Sur sa charmante épaule a fait pencher sa tête.
Telle, blessée un jour du soc des laboureurs,
La tendre fleur des champs voit ternir ses couleurs;
Ainsi, sous le fardeau d'une orageuse pluie,
Des pavots fatigués la tête incline et plie.
Nisus se précipite, et parmi les Latins
Volscens est son seul but; il ne voit que Volscens.
La foule en vain grossit, et le presse, et l'arrête;
Son glaive flamboyant, pareil à la tempête,
Frappe, renverse tout; il l'atteint, et l'acier
Qu'en sa bouche il enfonce abat le meurtrier.
Mourant alors il tombe, et son âme s'exhale,
Tranquille et sans regrets, sur le corps d'Euryale.

Ampliùs, aut tantum potuit perferre dolorem :
Me, me, adsum qui feci, in me convertite ferrum,
O Rutuli! mea fraus omnis; nihil iste, nec ausus,
Nec potuit : cœlum hoc et conscia sidera testor :
Tantùm infelicem nimiùm dilexit amicum.
Talia dicta dabat : sed viribus ensis adactus
Transabiit costas, et candida pectora rumpit.
Volvitur Euryalus letho, pulchrosque per artus
It cruor, inque humeros cervix collapsa recumbit.
Purpureus veluti cùm flos succisus aratro
Languescit moriens; lassove papavera collo
Demisêre caput, pluviâ cùm fortè gravantur.
At Nisus ruit in medios, solumque per omnes
Volscentem petit, in solo Volscente moratur;
Quem circum glomerati hostes hinc cominùs atque hinc
Proturbant : instat non segniùs, ac rotat ensem
Fulmineum, donec Rutuli clamantis in ore
Condidit adverso, et moriens animam abstulit hosti.
Tum super exaninem sese projecit amicum

Couple heureux! que mes vers aux siècles à venir
De vos noms immortels portent le souvenir;
Il vivra dans mes chants, autant et plus durable
Que l'altier Capitole, au roc inébranlable,
Tant que de son sommet, au-dessus des éclairs,
Les fils d'Énée en paix régiront l'univers!

. . . . . .

Premier exploit d'Iule Ascagne, fils d'Énée, et intervention d'Apollon.

Alors dans ces combats, pour la première fois,
On vit le jeune Ascagne essayer ses exploits.
Jusque-là, poursuivant de ses flèches rapides
Ou le daim solitaire ou les lièvres timides,
Sa main choisit pour but le hardi Numanus,
Qu'on surnomma Rémule, et qu'au sang de Turnus
De la sœur du héros unissait l'hyménée.
Fier du lien royal, récente destinée,
Numanus près du camp s'agite en vains discours,
Prodigue la menace, à l'insulte a recours.

. . . . . .

Ascagne, qui l'entend, frémit à cet outrage.
Il a tendu son arc pour un plus digne usage;

Confossus, placidâque ibi demum morte quievit.
Fortunati ambo! si quid mea carmina possunt,
Nulla dies unquam memori vos eximet ævo,
Dum domus Æneæ Capitoli immobile saxum
Accolet, imperiumque pater romanus habebit.

. . . . . .

Tum primùm bello celerem intendisse sagittam
Dicitur, ante feras solitus terrere fugaces,
Ascanius, fortemque manu fudisse Numanum,
Cui Remulo cognomen erat; Turnique minorem
Germanam, nuper thalamo sociatus, habebat.
Is primam ante aciem, digna atque indigna relatus
Vociferans, tumidusque novo præcordia regno,
Ibat, et ingenti sese clamore ferebat:

. . . . . .

Talia jactantem dictis, ac dira canentem
Non tulit Ascanius: nervoque obversus equino

Il y pose la flèche, il se courbe, et ses vœux
Remettent la vengeance au souverain des dieux.
« Grand Jupiter, dit-il, guide ma jeune audace;
J'irai, j'en fais serment, si j'obtiens cette grâce,
T'offrir un sacrifice et des vœux solennels :
Je conduirai moi-même au pied de tes autels
Un taureau blanc de neige, à la démarche fière,
Qui menace du front, du pied frappe la terre. »
Jupiter l'entendit ; et dans l'azur des cieux
Le tonnerre gronda comme un présage heureux.
Ascagne au même instant fait siffler l'arc terrible ;
La flèche s'en échappe avec un bruit horrible;
Le fer atteint Rémule et traverse son front.
« Va donc aux Phrygiens répéter ton affront.
Voilà, quand le Rutule insulte à leur courage,
Comment des prisonniers répondent à l'outrage. »
Il dit ; à cet exploit les Troyens triomphants
Font éclater leur joie et leurs frémissements.
Cependant Apollon d'une nue enflammée
Abaissant ses regards sur le camp, sur l'armée :
« Courage, enfant, dit-il; déjà si généreux !
Ainsi la vertu s'ouvre un chemin vers les cieux.

Intendit telum; diversaque brachia ducens
Constitit, ante Jovem supplex per vota precatus :
Jupiter omnipotens, audacibus annue cœptis.
Ipse tibi ad tua templa feram solemnia dona;
Et statuam ante aras auratâ fronte juvencum
Candentem, pariterque caput cum matre ferentem
Jam cornu petat, et pedibus qui spargat arenam.
Audiit, et cœli genitor de parte serena
Intonuit lævum. Sonat unà lethifer arcus;
Et fugit horrendum stridens elapsa sagitta,
Perque caput Remuli venit, et cava tempora ferro
Trajicit. I, verbis virtutem illude superbis :
Bis capti Phryges hæc Rutulis responsa remittunt.
Hæc tantùm Ascanius : Teucri clamore sequuntur
Lætitiâque fremunt, animosque ad sidera tollunt.
Æthereâ tum forte plagâ crinitus Apollo
Desuper Ausonias acies, urbemque videbat,
Nube sedens, atque his victorem affatur Iulum :

Fils des dieux, dont un jour des dieux doivent descendre,
Quels bienfaits sous leur sceptre on verra se répandre!
La paix dans l'univers enfin pourra fleurir!
Non, Pergame déjà ne peut te contenir. »
A ces mots il descend des hauteurs du nuage,
S'avance vers Ascagne, et changeant de visage,
Il incline son front, prend les traits de Butès,
Qui d'Anchise écuyer, veillant sur son palais,
Depuis suivit Ascagne; à sa pâle figure,
A ses cheveux blanchis, à sa tremblante armure,
On croit voir le vieillard : « D'Énée ô noble fils!
Dit-il en l'arrêtant, sous vos traits impunis
Rémule a succombé; c'est assez pour la gloire.
Apollon vous permit la première victoire,
Et sans envie a pu voir égaler ses coups;
N'allez point plus avant. » Alors aux yeux de tous,
Laissant voir dans sa fuite un rayon de lumière,
Apollon disparaît comme une ombre légère.
Les chefs ont entendu résonner à la fois
Sur l'épaule du dieu son arc et son carquois;
Et du fils de Latone adorant la présence,

Macte novâ virtute, puer : sic itur ad astra,
Dis genite, et geniture Deos : jure omnia bella
Gente sub Assaraci fato ventura resident :
Nec te Troja capit. Simul hæc effatus, ab alto
Æthere se mittit, spirantes dimovet auras,
Ascaniumque petit : formam tum vertitur oris
Antiquum in Buten. Hic Dardanio Anchisæ
Armiger ante fuit, fidusque ad limina custos :
Tum comitem Ascanio pater addidit. Ibat Apollo
Omnia longævo similis, vocemque, coloremque,
Et crines albos, et sæva sonoribus arma;
Atque his ardentem dictis affatur Iulum :
Sit satis, Æneide, telis impunè Numanum
Oppetisse tuis : primam hanc tibi magnus Apollo
Concedit laudem, et paribus non invidet armis.
Cætera parce, puer, bello. Sic orsus Apollo
Mortales medio aspectus sermone reliquit,
Et procul in tenuem ex oculis evanuit auram.
Agnovêre Deum proceres, divinaque tela

D'Ascagne ont malgré lui retenu la vaillance.
Aux périls on l'arrache ; et courant aux remparts,
Tous vont livrer leur vie à de nouveaux hasards.

. . . . . .

Épisode de Pandarus et Bitias; Turnus pénètre dans le camp des Troyens, et, après y avoir fait un grand carnage, il s'élance dans le Tibre.

. . . . . .

Pandare et Bitias, qu'aux antres de l'Ida
D'Alcanor a conçus la prêtresse Hiéra,
Dans ses bois consacrés ont passé leur enfance.
Leur taille, égale aux monts témoins de leur naissance,
Dominait sur le poste à leur garde remis.
Le couple, ouvrant la porte à tous les ennemis,
Fait l'orgueilleux défi de forcer ce passage.
Debout au pied des tours, respirant le carnage,
On voit briller leur glaive, onduler leurs cimiers.
Aux bords de l'Éridan, tels deux chênes altiers
Élèvent dans les airs leurs superbes feuillages,
Et balancent leur tête au souffle des orages.

. . . . . .

Dardanidæ, pharetramque fuga sensêre sonantem.
Ergò avidum pugnæ dictis ac numine Phœbi
Ascanium prohibent; ipsi in certamina rursùs
Succedunt, animasque in aperta pericula mittunt.

. . . . . .

. . . . . .

Pandarus et Bitias, Idæo Alcanore creti,
Quos Jovis eduxit luco silvestris Hiera,
Abietibus juvenes patriis, et montibus æquos,
Portam, quæ ducis imperio commissa, recludunt,
Freti armis, ultròque invitant mœnibus hostem.
Ipsi intùs, dextrâ ac lævâ, pro turribus astant,
Armati ferro, et cristis capita alta corusci.
Quales aeriæ liquentia flumina circùm,
Sive Padi ripis, Athesin seu propter amœnum,
Consurgunt geminæ quercus, intonsaque cœlo
Attollunt capita, et sublimi vertice nutant.

. . . . . .

Pressant ailleurs les murs de sa fureur cruelle,
Turnus, dans sa poursuite, en reçoit la nouvelle.
« Les assiégés, dit-on, ouvrent tous les abords,
Massacrent les Latins. » Il suspend ses efforts;
Marche vers cette porte, invincibles barrières,
Et cherche, l'œil en feu, les redoutables frères.

. . . . . .

Aphidnès et Mérope, et le jeune Érymanthe,
Sont frappés tour à tour; enfin sa vue ardente
Aperçoit le géant qui frémit de courroux,
L'énorme Bitias, plus digne de ses coups.
Sa main, pour renverser cette masse effrayante,
N'a point choisi des dards, arme trop peu puissante;
Comme un foudre lancée, et portant le trépas,
L'horrible phalarique arrive avec fracas.
Ni l'épais bouclier de ses doubles murailles,
Ni la cuirasse d'or et ses fortes écailles,
Ne peuvent protéger le géant sourcilleux;
On voit tomber ce front qui s'approchait des cieux.

. . . . . .

Mars alors des Latins rehausse la valeur,
De sa flamme en secret il embrase leur cœur;

Ductori Turno diversa in parte furenti,
Turbantique viros perfertur nuntius, hostem
Fervere cæde novâ, et portas præbere patentes.
Deserit inceptum, atque immani concitus irâ
Dardaniam ruit ad portam, fratresque superbos :

. . . . . .

Tum Meropem, atque Erymantha manu, tum sternit Aphidnum;
Tum Bitian ardentem oculis, animisque frementem;
Non jaculo, neque enim jaculo vitam ille dedisset;
Sed magnum stridens contorta falarica venit,
Fulminis acta modo, quam nec duo taurea terga,
Nec duplici squamâ lorica fidelis, et auro
Sustinuit : collapsa ruunt immania membra;
Dat tellus gemitum, et clypeum super intonat ingens.

. . . . . .

Hic Mars armipotens animum, viresque Latinis
Addidit, et stimulos acres sub pectore vertit;
Immisitque fugam Teucris, atrumque timorem.

Aux Troyens il envoie et la peur et la fuite.
Les assiégeants en foule ont pressé la poursuite,
Et leur glaive est conduit par le dieu des combats.
Pandare autour de lui voit voler le trépas,
Voit son frère expirant, la fortune changeante;
De la porte du camp son épaule puissante
Presse l'énorme poids d'un effort redoublé;
Enfin le lourd rempart sur ses gonds a roulé :
Il le ferme, il délaisse exposés dans la plaine
Ses amis, combattant d'une chance incertaine;
Mais avant, quelques-uns par l'essor emportés,
Sur ses pas dans le camp se sont précipités.
L'insensé! qui n'a point, dans ce désordre extrême,
Vu du peuple rutule entrer le roi lui-même.
Turnus est enfermé par des piéges nouveaux,
Tigre altéré de sang, sous le toit des troupeaux.
Une affreuse lueur bientôt brille à leur vue.
D'un redoutable bruit son armure connue
A retenti soudain; son panache dans l'air
S'agite, et son pavois lance un sinistre éclair.
A ce signe, à sa marche, à sa taille imposante,
C'est lui : leur ennemi devant eux se présente.

Undique conveniunt, quoniam data copia pugnæ,
Bellatorque animo Deus incidit.
Pandarus, ut fuso germanum corpore cernit,
Et quo sit fortuna loco, qui casus agat res,
Portam vi multâ converso cardine torquet,
Obnixus latis humeris; multosque suorum
Mœrebus exclusos duro in certamine linquit;
Ast alios secum includit, recipitque ruentes :
Demens! qui Rutulum in medio non agmine regem
Viderit irrumpentem, ultroque incluserit urbi,
Immanem veluti pecora inter inertia tigrim.
Continuò nova lux oculis effulsit, et arma
Horrendùm sonuere; tremunt in vertice cristæ
Sanguineæ, clypeoque micantia fulgura mittunt.
Agnoscunt faciem invisam, atque immania membra
Turbati subitò Æneadæ. Tum Pandarus ingens
Emicat, et mortis fraternæ fervidus irâ
Effatur : Non hæc dotalis regia Amatæ,

Les Troyens ont pâli; mais Pandare au danger
S'élance; il a son frère et sa honte à venger :
« Turnus n'est point ici, dans le palais d'Amate,
Ou dans les murs d'Ardée où son orgueil éclate;
C'est un camp ennemi, tu n'en sortiras plus! »
Mais d'un sourire amer ainsi répond Turnus :
« Viens engager de près cette main si virile,
Dis à Priam qu'au Tibre on trouve encore Achille. »
A ces mots, sous l'effort du géant furieux,
Part un lourd javelot tout chargé de ses nœuds;
Mais il frappe le vide, et dans les airs s'égare,
La puissante Junon le devance et le pare;
Dans la porte du camp le fer plonge arrêté.
« Mais tu ne saurais fuir un coup que j'ai porté,
Dit Turnus; tu verras que cette main plus sûre
Sait mieux toucher au but et marquer sa blessure. »
Il lève alors son glaive, et le terrible acier
Retombe; du géant il tranche le cimier;
Il partage le front et la joue encor tendre,
Où le naissant duvet commençait à s'étendre.
Sa cervelle fumante a soudain rejailli,
Et tremblant sous son poids la terre a tressailli;

Nec muris cohibet patriis media Ardea Turnum.
Castra inimica vides : nulla hinc exire potestas.
Olli subridens sedato pectore Turnus :
Incipe, si qua animo virtus, et consere dextram :
Hic etiam inventum Priamo narrabis Achillem.
Dixerat : ille rudem nodis et cortice crudo
Intorquet, summis adnixus viribus, hastam.
Excepêre auræ vulnus : Saturnia Juno
Detorsit veniens, portæque infigitur hasta.
At non hoc telum, mea quod vi dextera versat,
Effugies; neque enim is teli nec vulneris auctor.
Sic ait, et sublatum altè consurgit in ensem;
Et mediam ferro gemina inter tempora frontem
Dividit impubesque immani vulnere malas.
Fit sonus, ingenti concussa est pondere tellus :
Collapsos artus, atque arma cruenta cerebro
Sternit humi moriens; atque illi partibus æquis
Hunc caput, atque illuc humero ex utroque pependit.

Pandare ainsi succombe à l'horrible tempête,
Et chaque épaule porte une part de sa tête.
A ce coup, tout le camp frémit épouvanté;
Tout fuit, tout se dérobe au glaive redouté;
Et si, moins emporté d'un vain désir de gloire,
Turnus eût pris le soin de fixer la victoire,
Il eût brisé la porte, et, guidant ses soldats,
En ce jour perdu Troie et fini les combats.
Mais l'ardeur du carnage incessamment l'entraîne;
Il s'avance, et d'abord renverse sur l'arène
Phalaris, et Gygès, atteint dans ses efforts;
De son jarret agile il tranche les ressorts;
De traits sur les fuyards fait pleuvoir un orage;
Junon soutient son bras, anime son courage.
Halys tombe percé; Phégée auprès d'Halys;
Noëmon sur Alcandre; Halius, Prytanis.

. . . . . .

Mais, accourant aux cris, et Séreste et Mnesthée
Voient la foule autour d'eux par la crainte écartée,
La mort planant partout, l'ennemi dans les murs.
« Où courez-vous, Troyens, et quels abris plus sûrs
Sauriez-vous donc chercher? est-il d'autres retraites?

Diffugiunt versi trepidâ formidine Troës
Et, si continuò victorem ea cura subisset,
Rumpere claustra manu, sociosque immittere portis;
Ultimus ille dies bello gentique fuisset;
Sed furor ardentem cædisque insana cupido
Egit in adversos.
Principiò Phalarim, et succiso poplite Gygen
Excipit; hinc raptas fugientibus ingerit hastas
In tergum : Juno vires animumque ministrat.
Addit Halyn comitem, et confixâ Phegea parmâ :
Ignaros deinde in muris, Martemque cientes,
Alcandrumque, Haliumque, Noëmonaque, Prytanimque :

. . . . . .

Tandem ductores, auditâ cæde suorum,
Conveniunt Teucri, Mnestheus, acerque Serestus;
Palantesque vident socios, hostemque receptum.
Et Mnestheus : Quò deinde fugam? quò tenditis? inquit.
Quos alios muros, quæ jam ultrà mœnia habetis?

Dit Mnesthée; un seul homme, aveugles que vous êtes,
Un seul homme a-t-il pu, cerné de toutes parts,
Entasser tant de morts au sein de vos remparts?
Ah! prenez en pitié votre triste patrie!
Sans honte, sous mes yeux, vous l'avez donc trahie?
Lâches, oubliez-vous votre prince et vos dieux? »
Ranimés à ces mots, et se serrant entre eux,
Ils s'arrêtent. Turnus, contre qui tout conspire,
Vers le fleuve à regret lentement se retire.
Le Troyen, plus hardi, l'attaque avec fureur,
Et mêle à sa poursuite une horrible clameur.
Tel qu'un lion superbe, à la gueule écumante,
Que de chasseurs armés presse une troupe ardente,
Recule en rugissant, lance d'affreux regards;
Incapable de fuir, cette forêt de dards
Que brave son grand cœur, le maîtrise et l'arrête.
Tel, malgré lui, Turnus à s'éloigner s'apprête;
Il cède pas à pas, frémissant de courroux.
Par deux fois il revient; et deux fois sous ses coups
Des Troyens devant lui les troupes fugitives
Écartent vers les murs leurs cohortes craintives.

Unus homo, et vestris, ô cives, undique septus
Aggeribus, tantas strages impunè per urbem
Ediderit? juvenum primos tot miserit Orco?
Non infelicis patriæ, veterumque Deorum,
Et magni Æneæ, segnes miseretque, pudetque?
Talibus accensi firmantur, et agmine denso
Consistunt. Turnus paulatim excedere pugnâ,
Et fluvium petere, ac partem quæ cingitur amni.
Acrius hoc Teucri clamore incumbere magno,
Et glomerare manum : ceu sævum turba leonem
Cum telis premit infensis : at territus ille,
Asper, acerba tuens, retrò redit; et neque terga,
Ira dare, aut virtus patitur, nec tendere contra,
Ille quidem hoc cupiens, potis est per tela virosque.
Haud aliter retrò dubius vestigia Turnus
Improperata refert, et mens exæstuat irâ.
Quin etiam bis tum medios invaserat hostes,
Bis conversa fugâ per muros agmina vertit.
Sed manus è castris properè coit omnis in unum;

Mais tous les bataillons contre lui sont unis.
Junon alors, Junon, contre tant d'ennemis
N'ose le protéger ; sa prompte messagère
Lui porte d'un époux la menace sévère :
Il faut qu'enfin Turnus sorte des murs troyens.
Le héros perd alors sa force et ses soutiens ;
Son invincible bras, son bouclier fléchissent.
Mille coups sur son casque à l'envi retentissent ;
Et sous le poids des rocs lancés de toutes parts,
Son armure succombe : il est criblé de dards ;
Son cimier sans honneur est dépouillé d'aigrette ;
Mnesthée à coups pressés accable sa retraite ;
Il respire avec peine, et de longs tremblements
Agitent sa poitrine et ses membres brûlants.
Enfin du large fleuve il trouve la barrière ;
Inondé de sueur et couvert de poussière,
Dans les flots il s'élance avec son bouclier ;
Le Tibre dans son sein a reçu le guerrier :
Son onde le soulève, et, lavant sa souillure,
Le rend à ses soldats qu'en vainqueur il rassure.

Nec contrà vires audet Saturnia Juno
Sufficere : aëriam cœlo nam Juppiter Irim
Demisit, germanæ haud mollia jussa ferentem;
Ni Turnus cedat Teucrorum mœnibus altis.
Ergo nec clypeo juvenis subsistere tantùm,
Nec dextrâ valet : injectis sic undique telis
Obruitur. Strepit assiduo cava tempora circùm
Tinnitu galea, et saxis solida æra fatiscunt :
Discussæque jubæ capiti; nec sufficit umbo
Ictibus : ingeminant hastis et Troes, et ipse
Fulmineus Mnestheus : tum toto corpore sudor
Liquitur; et piceum (nec respirare potestas)
Fulmen agit : fessos quatit æger anhelitus artus.
Tum demum præceps saltu sese omnibus armis
In fluvium dedit : ille suo cum gurgite flavo
Accepit venientem, ac mollibus extulit undis;
Et lætum sociis, ablutâ cæde, remisit.

LIVRE X.

Argument. — 1. Le Conseil des dieux; débats entre Vénus, protectrice des Troyens en Italie, et Junon, leur ennemie.

2. Mort de Pallas, fils d'Evandre, allié d'Enée.

3. Exploits d'Énée; son camp assiégé et délivré.

4. Turnus, menacé de périr sous le bras d'Enée, est sauvé par Junon, qui, à l'aide d'un fantôme, l'entraîne loin du champ de bataille.

5. Mort de Lausus; mort de Mézence; alliés de Turnus.

Le Conseil des dieux.

Cependant sur l'Olympe, au sein de l'empyrée,
S'ouvre des immortels la demeure sacrée;
L'arbitre des humains sur son trône de feux
Assemble autour de lui tout le conseil des dieux.
Là son regard embrasse et la mer et la terre,
Et le camp des Troyens et l'Italie entière;
Tous les dieux sont assis, il commence en ces mots :
« Nobles enfants du ciel, quels changements nouveaux
Allument parmi vous tant de haine et d'envie?
J'ordonnais aux Latins de s'unir à l'Asie;
Qui brave mes décrets, et quel effroi soudain
A l'un ou l'autre a mis les armes à la main?
Les temps marqués viendront, éloignons cette image,
Quand Rome un jour verra, sous l'altière Carthage,

Panditur interea domûs omnipotentis Olympi :
Conciliumque vocat divûm pater atque hominum rex,
Sideream in sedem; terrras unde arduus omnes,
Castraque Dardanidûm aspectat populosque Latinos.
Considunt tectis bipatentibus, incipit ipse :
Cœlicolæ magni, quia nam sententia vobis
Versa retro? tantûmque animis certatis iniquis?
Abnueram bello Italiam concurrere Teucris :
Quæ contra vetitum discordia? quis metus, aut hos,
Aut hos arma sequi ferrumque lacessere suasit?
Adveniet justum pugnæ, ne accersite, tempus :
Cùm fera Carthago romanis arcibus olim
Exitium magnum atque Alpes immittet apertas.

Par un affreux effort les Alpes s'entr'ouvrir,
Et de sang et de morts tous ses champs se couvrir.
Que tout soit mis en proie, alors luttez de haine.
Mais aujourd'hui cessez, et que la paix ramène
Par un accord heureux le calme dans ma cour. »
Jupiter a parlé; mais Vénus à son tour
Par un discours plus long veut servir sa querelle :
« O mon père, ô puissance et sagesse éternelle!
Car je viens implorer un suprême secours,
Puisqu'on ne nous a point laissé d'autre recours.
Du Rutule aujourd'hui vous voyez l'insolence!
Voyez sur ses coursiers avec quelle arrogance
Turnus se précipite, enflé de ses succès;
Le Troyen de ses murs défend en vain l'accès.
Dans l'enceinte du camp on porte les batailles,
Ses bords sont teints de sang, on force ses murailles.
Hélas! Énée absent ne sait pas leurs fureurs,
D'un siége ainsi toujours aurons-nous les douleurs!

. . . . . .

Faut-il, aux bords d'Eryx, de la flotte d'Énée
Raconter l'incendie, et d'Éole et des vents
La colère excitée, et leurs soulèvements?
Les messages qu'Iris porte du haut des nues?

Tum certare odiis, tum res rapuisse licebit :
Nunc sinite, et placitum læti componite fœdus.
Jupiter hæc paucis; at non Venus aurea contra
Pauca refert.
O pater, ô hominum divûmque æterna potestas,
(Namque aliud quid sit, quod jam implorare queamus?)
Cernis ut insultent Rutuli, Turnusque feratur
Per medios insignis equis, tumidusque secundo
Marte ruat? non clausa tegunt jam mœnia Teucros :
Quin intrà portas atque ipsis prœlia miscent
Aggeribus murorum, et inundant sanguine fossæ.
Æneas ignarus abest. Numquamne levari
Obsidione sines?

. . . . . .

Quid repetam exustas Erycino in littore classes?
Quid tempestatum regem, ventosque furentes
Æoliâ excitos, aut actam nubibus Irim?

On cherche chez les morts des armes inconnues,
Et quittant le Tartare, Alecton sous les cieux
Infecte les cités de son souffle odieux!
Non, pour nous plus d'empire; et nos vœux et la gloire
Sont passés; aux heureux accordez la victoire.
Mais, s'il n'est plus d'abris, dont par mille moyens
Votre épouse en courroux n'écarte les Troyens,
J'en atteste Ilion, ses fumantes ruines,
Permettez que du moins aux cohortes latines
Ma main dérobe Ascagne, et qu'il me reste un fils!
Oui, qu'Énée aille au loin pour nos tristes débris
Découvrir d'autres bords et fatiguer Neptune;
Quoi qu'ordonnent les dieux, qu'il suive sa fortune;
Mais qu'à mon petit-fils j'épargne tant d'horreurs!
Amathonte, Idalie ont gardé mes honneurs!
Et Cythère et Paphos m'offrent leurs doux asiles,
Qu'il y puisse inconnu couler des jours tranquilles!

. . . . . .

Mais la reine des dieux s'écrie avec fureur:
« Je retenais la plainte et cachais ma douleur!
Pourquoi suis-je contrainte à rompre le silence?

Nunc etiam Manes (hæc intentata manebat
Sors rerum) movet; et superis immissa repentè
Allecto, medias Italûm bacchata per urbes.
Nil super imperio moveor: speravimus ista,
Dum fortuna fuit: vincant, quos vincere mavis.
Si nulla est regio, Teucris quam det tua conjux
Dura, per eversæ, genitor, fumantia Trojæ
Excidia obtestor; liceat dimittere ab armis
Incolumem Ascanium, liceat superesse nepotem.
Æneas procul ignotis jactetur in undis;
Et, quamcumque viam dederit fortuna, sequatur:
Hunc tegere, et diræ valeam subducere pugnæ.
Est Amathus, est celsa mihi Paphos, atque Cythera,
Idaliæque domus: positis inglorius armis
Exigat hic ævum.

. . . . . .

Tum regia Juno
Acta furore gravi: Quid me alta silentia cogis
Rumpere, et obductum verbis vulgare dolorem?

Quel dieu forçait Énée, en sa folle imprudence,
A déclarer la guerre aux peuples laurentins?
Il vint au Latium conduit par les destins.
Oui, poussé par Cassandre et sa noire furie!
Abandonner les siens, aux vents livrer sa vie,
Délaisser au hasard, dans les mains d'un enfant,
Et le sort de la guerre et la garde d'un camp,
Sont-ce là mes conseils? ou par des bruits habiles
Troubler la foi toscane et des peuples tranquilles?
Qui le guidait alors? Par moi fut-il surpris?
Que font ici Junon, les messages d'Iris?
Qu'on laisse Troie encor sous les feux disparaître,
C'est un crime odieux? — Et c'en est un peut-être,
Si Turnus garde un trône orné par ses aïeux,
Lui, fils de Vénilie, issu du sang des dieux!
Le Troyen peut répandre et la flamme et l'outrage,
Asservir les Latins, leur porter le ravage,
Faire choix d'un beau-père, arracher de son sein
Une épouse promise, et le glaive à la main,
Sur des vaisseaux armés, offrir son alliance!
Vous-même, au fer des Grecs votre heureuse présence
Sait dérober Énée aux destins trop pressants,
Dans un nuage obscur l'enlever sur les vents;

Ænean hominum quisquam divûmque subegit
Bella sequi, aut hostem regi se inferre Latino?
Italiam petiit fatis auctoribus, esto,
Cassandræ impulsus furiis. Num linquere castra
Hortati sumus, aut vitam committere ventis?
Num puero summam belli, num credere muros?
Tyrrhenamve fidem, aut gentes agitare quietas?
Quis deus in fraudem, quæ dura potentia nostra
Egit? ubi hîc Juno, demissave nubibus Iris?
Indignum est Italos Trojam circumdare flammis
Nascentem, et patriâ Turnum consistere terrâ;
Cui Pilumnus avus, cui diva Venilia mater.
Quid face Trojanos atrâ vim ferre Latinis?
Arva allena jugo premere, atque avertere prædas?
Quid soceros legere, et gremiis abducere pactas,
Pacem orare manu, præfigere puppibus arma?
Tu potes Ænean manibus subducere Graiûm,

Les nefs à votre voix se changent en déesses,
Les prodiges partout signalent vos adresses ;
Moi, je ne puis aux miens prêter d'humbles secours !
Mais Énée est absent? qu'il soit absent toujours !
Vous avez Amathonte, et Paphos et Cythère,
Pourquoi troubler Laurente et provoquer la guerre ? »

. . . . . .

Retour d'Énée.

Déjà du jour loin d'eux avait fui la lumière,
Et Phébé sur son char poursuivait sa carrière.
Assis au gouvernail sans goûter le repos,
Pour le salut de tous, veille alors le héros.
De nymphes tout à coup un essaim l'environne :
Ses compagnes d'exil formant une couronne,
Nefs jadis, aujourd'hui divinités des mers,
Se jouant sous ses yeux, couvrent les flots amers.
A leur auguste roi leur cercle rend hommage :
L'une d'elles plus près et s'avance et surnage;
Elle a saisi la poupe, et, parlant pour ses sœurs,
Du camp Cymodocée ainsi dit les malheurs :

Proque viro nebulam et ventos obtendere inanes ;
Et potes in totidem classem convertere nymphas ;
Nos aliquid Rutulos contra juvisse, nefandum est.
Æneas ignarus abest; ignarus et absit.
Est Paphos, Idaliumque tibi, sunt alta Cythera.
Quid gravidam bellis urbem et corda aspera tentas?

. . . . . .

Jamque dies cœlo concesserat, almaque curru
Noctivago Phœbe medium pulsabat olympum.
Æneas, (neque enim membris dat cura quietem)
Ipse sedens clavumque regit, velisque ministrat.
Atque illi, medio in spatio, chorus ecce suarum
Occurrit comitum, nymphæ, quas alma Cybele
Numen habere maris, nymphasque e navibus esse
Jusserat : innabant pariter, fluctusque secabant,
Quot priùs æratæ steterant ad littora proræ;
Agnoscunt longè regem, lustrantque choreis.
Quarum quæ fandi doctissima Cymodocea,

« Veilles-tu, fils des dieux? Veille, et sur les étoiles,
Guide ta course prompte en déployant tes voiles.
Nous sommes de l'Ida tes vaisseaux consacrés,
Déesses maintenant de ces champs azurés.
Le Rutule sur nous portait sa flamme impie;
Nous brisons malgré nous la chaîne qui nous lie,
Nous venons t'avertir : exemptes de la mort,
Reines des eaux, Cybèle a changé notre sort.
Mais Ascagne assiégé, dans ses faibles murailles
Voit le Rutule ardent porter les funérailles.
Déjà l'Arcadien sur ses coursiers fumants
Aux lieux par toi marqués a rejoint les Toscans
Pour leur fermer l'accès de la nouvelle Troie,
Du vigilant Turnus l'escadron se déploie :
Lève-toi; quand Phébus aura repris son cours,
Des Toscans alliés rassemble le concours.
Saisis ce bouclier, terrible, impénétrable,
Que Vulcain t'a forgé par un art secourable;
Demain, l'astre du jour, crois-moi, sous tes efforts
Verra s'amonceler le carnage et les morts. »
Elle dit et s'éloigne, et d'une main savante

Ponè sequens, dextrâ puppim tenet; ipsaque dorso
Eminet, ac lævâ tacitis subremigat undis.
Tum sic ignarum alloquitur : Vigilasne, deûm gens,
Ænea? vigila, et velis immitte rudentes.
Nos sumus Idææ sacro de vertice pinus,
Nunc pelagi nymphæ, classis tua. Perfidus ut nos
Præcipites ferro Rutulus flammâque premebat :
Rupimus invitæ tua vincula, teque per æquor
Quærimus. Hanc genitrix faciem miserata refecit,
Et dedit esse deas, ævumque agitare sub undis.
At puer Ascanius muro fossisque tenetur
Tela inter media, atque horrentes Marte Latinos.
Jam loca jussa tenet forti permixtus Etrusco
Arcas eques : medias illis opponere turmas,
Ne castris jungant, certa est sententia Turno.
Surge, age, et aurorâ socios veniente vocari
Primus in arma jube; et clypeum cape, quem dedit ipse
Invictum Ignipotens, atque oras ambiit auro.
Crastina lux (mea si non irrita dicta putâris)

Elle même a poussé la nef obéissante;
Le vaisseau fuit sur l'onde, il passe tous les rangs,
Plus léger que la flèche et plus prompt que les vents,
Et la flotte plus tard le rejoint avec peine.
Le roi troyen s'étonne; en son âme incertaine
Cet augure éclatant a ranimé l'espoir :
« Mère des dieux, dit-il, toi qui sous ton pouvoir
Tiens Dindyme et l'Ida, qui protéges les villes
Et vois ton char traîné par des lions dociles,
Ta voix s'est fait entendre et m'appelle aux combats :
Confirme ton présage et viens guider nos pas! »
Il parle, et de la nuit déjà le voile sombre.
Se replie, et le jour par degrés chasse l'ombre.
Il commande aux Toscans d'élever les drapeaux,
De préparer leurs bras, leurs dards, leurs javelots :
Alors le camp troyen se découvre à sa vue.
Il monte sur la poupe, il dresse vers la nue
Du bouclier divin le disque radieux;
Le camp qui l'aperçoit pousse un cri jusqu'aux cieux.
. . . . . .

Ingentes Rutulæ spectabit cædis acervos.
Dixerat, et dextrâ discedens impulit altam,
Haud ignara modi, puppim : fugit illa per undas,
Ocior et jaculo et ventos æquante sagittâ;
Inde aliæ celerant cursus. Stupet inscius ipse
Tros Anchisiades; animos tamen omine tollit.
Tum breviter, supera aspectans convexa, precatur :
Alma parens Idæa deûm, cui Dindyma cordi,
Turrigeræque urbes, bijugique ad fræna leones :
Tu mihi nunc pugnæ princeps, tu ritè propinques
Augurium, Phrygibusque adsis pede, Diva, secundo.
Tantum effatus; et interea revoluta ruebat
Maturâ jam luce dies, noctemque fugârat.
Principiò sociis edicit, signa sequantur,
Atque animos aptent armis, pugnæque parent se.
Jamque in conspectu Teucros habet et sua castra,
Stans celsâ in puppi : clypeum tum deinde sinistrâ
Extulit ardentem. Clamorem ad sidera tollunt
Dardanidæ e muris : spes addita suscitat iras :
. . . . . .

Mort de Pallas.

Lausus, des Laurentins effrayés sous sa chute,
Vient soutenir l'ardeur et balancer la lutte.
Tout tombe sous ses coups; et d'abord son acier
Immole, abat des siens le puissant bouclier....
Arcadiens, Toscans cèdent à sa prouesse,
Et vous aussi, Troyens, échappés à la Grèce!
Tous redoublent d'efforts; chefs, soldats sont égaux,
Les derniers en avant poussent leurs rangs nouveaux;
On se foule, on s'étreint, et la mêlée immense
Laisse l'espace étroit pour le glaive ou la lance :
On voit des deux côtés, au front des combattants,
Fixant Bellone et Mars par leurs faits éclatants,
Et Pallas et Lausus; tous deux égaux par l'âge,
De la beauté, tous deux disputant l'avantage;
Mais à qui la fortune en ce funeste jour,
Au foyer paternel refusait le retour.
Non, tu n'as point permis, ô céleste justice!
Que de ces fiers rivaux l'un par l'autre périsse.
Le sort à d'autres coups réserve leur trépas;
Bientôt ils vont tomber sous un plus noble bras.

At non cæde viri tantâ perterrita Lausus,
Pars ingens belli, sinit agnima. Primus Abantem
Oppositum interimit, pugnæ nodumque moramque.
Sternitur Arcadiæ proles, sternuntur Etrusci :
Et vos, ô Graiis imperdita corpora, Teucri.
Agmina concurrunt, ducibusque et viribus æquis :
Extremi addensent acies, nec turba moveri
Tela manusque sinit. Hinc Pallas instat et urget;
Hinc contrà Lausus : nec multùm discrepat ætas :
Egregii formâ; sed queis fortuna negârat
In patriam reditus. Ipsos concurrere passus
Haud tamen inter se magni regnator olympi :
Mox illos sua fata manent majore sub hoste.
Interea soror alma monet sucurrere Lauso
Turnum, qui volucri curru medium secat agmen.
Ut vidit socios : Tempus desistere pugnâ,
Solus ego in Pallanta feror; soli mihi Pallas
Debetur : cuperem ipse parens spectator adesset.

Mais Juturne à Turnus que sa prudence guide
Pour secourir Lausus porte un avis rapide ;
Il vole, et sur son char perce les bataillons ;
Il paraît, il s'écrie : « Arrêtez, compagnons ;
Seul, je combats Pallas ; amis, le fils d'Evandre
Appartient à moi seul ; et que ne puis-je rendre
Spectateur du combat son père épouvanté ! »
Les rangs s'ouvrent alors ; le Rutule écarté
Laisse l'espace libre : à leur obéissance,
Pallas a de leur roi reconnu l'arrogance.
Il contemple Turnus, il mesure des yeux
Et cette taille haute et ce front orgueilleux.
Il lui renvoie alors sa superbe menace :
« Couvert de ta dépouille, on louera mon audace,
Dit-il, ou ma valeur doit illustrer ma mort ;
Ainsi, toujours mon père applaudira mon sort.
Cesse de me braver. » A ces mots il s'avance,
L'effroi dans tous les cœurs a glacé l'espérance.
De son char sur le sol Turnus s'est élancé ;
Il veut frapper de près son rival terrassé.
Tel qu'un lion superbe, à la lutte prochaine
S'il a vu le taureau s'élancer dans la plaine,

Hæc ait, et socii cesserunt æquore jusso.
At Rutulûm abscessu juvenis, tum jussa superba
Miratus, stupet in Turno ; corpusque per ingens
Lumina volvit, obitque truci procul omnia visu ;
Talibus et dictis it contra dicta tyranni :
Aut spoliis ego jam raptis laudabor opimis,
Aut letho insigni ; sorti pater æquus utrique est :
Tolle minas. Fatus medium procedit in æquor.
Frigidus Arcadibus coit in præcordia sanguis.
Desiluit Turnus bijugis, pedes apparat ire
Cominus : utque leo, specula cùm vidit ab alta
Stare procul campis meditantem prœlia taurum,
Advolat ; haud alia est Turni venientis imgo.
Hunc ubi contiguum missæ fore credidit hastæ,
Ire prior Pallas, si qua fors adjuvet ausum,
Viribus imparibus ; magnumque ita ad æthera fatur :
Per patris hospitium, et mensas quas advena adisti,
Te precor, Alcide, cœptis ingentibus adsis :

Il bondit; tel le roi précipite ses pas;
Dès qu'il fut à portée et plus près de Pallas,
Celui-ci le prévient, et veut avec sa lance,
D'un combat inégal rétablir la balance;
Et sa voix suppliante a monté vers les cieux :
« Grand Alcide, soutiens mon bras audacieux!
Si dans ta course errante, accueilli par mon père,
Jadis tu partageais sa table hospitalière,
Que j'enlève à Turnus son armure et ses dards,
Et qu'il trouve un vainqueur sous ses derniers regards! »
Alcide ému l'entend; à ces vaines prières,
Il gémit, il répand quelques larmes amères.
Alors le roi du ciel calme ainsi sa douleur :
« Mon fils, chaque mortel doit subir son labeur,
Leurs moments sont comptés; leur courte destinée,
Par le temps qui s'enfuit, en un point est bornée;
Mais toujours la vertu, par un long souvenir,
Peut étendre leur vie au loin dans l'avenir.
Combien d'enfants des dieux ont expiré sous Troie!
Oui, mon fils Sarpedon des Parques fut la proie;
Turnus aussi suivra l'inexorable cours;
Le sort l'appelle, il touche au terme de ses jours. »
Il dit, et du carnage il détourne la vue.
Pallas, dont la vigueur par l'espoir est accrue,

Cernat semineci sibi me rapere arma cruenta,
Victoremque ferant morientia lumina Turni.
Audiit Alcides juvenem, magnumque sub imo
Corde premit gemitum, lacrymasque effudit inanes.
Tum genitor natum dictis affatur amicis :
Stat sua cuique dies, breve et irreparabile tempus
Omnibus est vitæ; sed famam extendere factis,
Hoc virtutis opus. Trojæ sub mœnibus altis
Tot nati cecidere deûm : quin occidit unà
Sarpedon, mea prœgenies; etiam sua Turnum
Fata vocant, metasque dati pervenit ad ævi.
Sic ait, atque oculos Rutulorum reflexit arvis.
At Pallas magnis emittit viribus hastam;
Vaginâque cavâ fulgentem diripit ensem.
Illa volans, humeris surgunt quà tegmina summa,

Lance un lourd javelot qui s'échappe en sifflant,
Et sa main a tiré le glaive étincelant.
Le fer vole, au sommet la cuirasse est atteinte,
Sur les bords du pavois il laisse son empreinte,
Et Turnus à l'épaule est lui-même effleuré.
Turnus saisit un trait, qu'arme un fer acéré,
Le balance longtemps sur Pallas, et s'écrie :
« Tu verras si ce dard, pour terminer ta vie,
Plus puissant que le tien, sait plonger tout entier. »
Il dit, l'épais rempart et de fer et d'acier,
D'un taureau sur sept plis la dépouille entassée,
Au centre du pavois par la lance est percée ;
Forçant le baudrier, la cuirasse d'airain,
Le fer atteint Pallas et se plonge en son sein.
Il arrache le dard d'une main affermie ;
Mais son sang à la fois s'échappe avec sa vie.
Sur sa blessure il tombe ; en sinistres éclats
De ses armes sur lui retentit le fracas;
Il mord, en frémissant, de sa bouche expirante,
Une terre ennemie et la poudre sanglante.
Turnus sur lui s'élance et dit : « Arcadiens,
Qu'Evandre de son sort soit instruit par les siens ;
Je lui renvoie un fils tel qu'il devait l'attendre.

Incidit; atque viam clypei molita per oras,
Tandem etiam magno strinxit de corpore Turni.
Hîc Turnus ferro præfixum robur acuto
In Pallanta diu librans jacit, atque ita fatur :
Aspice, num magè sit nostrum penetrabile telum.
Dixerat : at clypeum, tot ferri terga, tot æris,
Cùm pellis toties obeat circumdata tauri,
Vibranti cuspis medium transverberat ictu,
Loricæque moras et pectus perforat ingens.
Ille rapit calidum frustrà de vulnere telum
Unâ eâdemque viâ sanguisque animusque sequuntur.
Corruit in vulnus ; sonitum super arma dedêre :
Et terram hostilem moriens petit ore cruento.
Quem Turnus super assistens :
Arcades, hæc, inquit, memores mea dicta referte
Evandro, qualem meruit, Pallanta remitto.
Quisquis honos tumuli, quidquid solamen humandi est,

Aux honneurs du tombeau je consens à le rendre;
Retenez mes discours : qu'un père en sa douleur
D'ensevelir ce corps goûte au moins la douceur;
Il aura payé cher cette amitié d'Énée. »
A ces mots il le foule, et sa main forcenée
Enlève du vaincu le pesant baudrier,
Où l'habile Eurytas a gravé sur l'acier
D'une nuit de forfaits l'épouvantable image,
Et les lits d'hyménée inondés de carnage.
Turnus s'enorgueillit du superbe butin,
Et d'un bras triomphant l'attache sur son sein.
Trop aveugles mortels ! dans une nuit obscure
Le sort cache à leurs yeux leur fortune future.
L'homme ivre du succès, dans l'absolu pouvoir
Ne sait se contenir aux bornes du devoir.
Un temps viendra, Turnus, où ta douleur amère
Regrettant, et Pallas, et ta gloire trop chère,
Maudira ce trophée et ce funeste jour !
Mais les Arcadiens, gémissant à leur tour,
Ont enlevé Pallas, les yeux baignés de larmes,
Et rapportent leur prince étendu sur leurs armes.
O funèbre retour! ô glorieux cercueil!
Qui va combler un père et d'honneur et de deuil!

Largior; haud illi stabunt Æneia parvo
Hospitia. Et lævo pressit pede, talia fatus,
Exanimem, rapiens immania pondera baltei,
Impressumque nefas (unâ sub nocte jugali
Cæsa manus juvenum fœdè, thalamique cruenti)
Quæ bonus Eurytion multo cælaverat auro;
Quo nunc Turnus ovat spolio gaudetque potitus.
Nescia mens hominum fati sortisque futuræ,
Et servare modum, rebus sublata secundis!
Turno tempus erit, magno cùm optaverit emptum
Intactum Pallanta; et cùm spolia ista diemque
Oderit. At socii multo gemitu lacrymisque
Impositum scuto referunt Pallanta frequentes.
O dolor, atque decus magnum reditore parenti?
Hæc te prima dies bello dedit, hæc eadem aufert,
Cùm tamen ingentes Rutulorum linquis acervos.
Nec jam fama mali, tanti sed certior auctor

Un jour te voit combattre et voit trancher ta vie;
Mais sur mille mourants, ce jour te l'a ravie.
Bientôt au fils d'Anchise un avis trop certain
Du prince malheureux va porter le destin;
Il apprend que les siens dispersés par la fuite
Vont périr, qu'il est temps d'arrêter la poursuite:
Il part, moissonnant tout; et le glaive en sa main
Partout devant ses pas ouvre un large chemin.
Vers l'orgueilleux Turnus il marche, et sa vengeance
D'un triomphe cruel va punir l'insolence.

. . . . . .

Lucagus, sur son char, au sein des bataillons,
Poussait ses chevaux blancs, ouvrait d'affreux sillons:
De son frère Liger la main prompte les guide,
Lucagus fait tourner une épée homicide.
Énée a vu leur rage, il s'indigne, et soudain
Il s'avance terrible, et la lance à la main.
« Crois-tu donc, dit Liger, être aux champs de Phrygi
Marcher au char d'Achille ou du roi d'Étolie?
C'est la fin de la guerre et la fin de tes jours. »
De l'insensé les vents emportent les discours;
Le dard seul du héros répond à sa menace.
Tandis que, de sa lance excitant leur audace,

Advolat Æneæ, tenui discrimine lethi
Esse suos, tempus versis succurrere Teucris.
Proxima quæque metit gladio, latumque per agmen.
Ardens limitem agit ferro; te, Turne, superbum
Cæde novâ quærens.

. . . . . .

Interea bijugis infert se Lucagus albis
In medios, fraterque Liger: sed frater habenis
Flectit equos, strictum rotat acer Lucagus ensem.
Haud tulit Æneas tanto fervore furentes:
Irruit, adversâque ingens apparuit hastâ.
Cui Liger:
Non Diomedis equos, non currum cernis Achillis,
Aut Phrygiæ campos: nunc belli finis et ævi
His dabitur terris. Vesano talia latè
Dicta volant Ligeri; sed non et Troius heros
Dicta parat contrà; jaculum nam torquet in hostem.

Penché sur ses coursiers, Lucagus se pressait,
Et sur les bords du char au combat s'avançait,
Le dard l'atteint, le perce, effleurant la cuirasse,
S'enfonce dans le flanc, et la mort suit sa trace ;
Il roule sur le sol, pousse un dernier soupir,
Et voit pour l'insulter son vainqueur accourir :
« Lucagus ! tes chevaux dans leur fougue sauvage
N'ont point trahi ton char, saisis d'un vain ombrage,
Toi seul d'un pied rapide as quitté les essieux. »
Ainsi parlait Énée, et son bras vigoureux
Arrête les coursiers : Liger seul, sans défense,
Et renversé du char, implore sa clémence :
« Par toi, par tes parents, par la gloire où tu cours,
Troyen, reçois mes vœux, daigne épargner mes jours ! »
Le héros lui répond : « Tu menaçais naguère ;
Viens, un frère ne peut abandonner son frère. »
Et le glaive, en son sein pénétrant sans efforts,
De cette âme craintive a tranché les ressorts.
Pareil aux noirs torrents, plus fougueux que l'orage,
Énée ainsi répand l'horreur et le carnage.
Ascagne et les Troyens, par son bras dégagés,
S'élancent hors des murs, vainement assiégés.

. . . . . .

Lucagus, ut pronus pendens in verbera telo
Admonuit bijugos ; projecto dum pede lævo
Aptat se pugnæ ; subit oras hasta per imas
Fulgentis clypei, tum lævum perforat inguen.
Excussus curru moribundus volvitur arvis.
Quem pius Æneas dictis affatur amaris :
Lucage, nulla tuos currus fuga segnis equorum
Prodidit, aut vanæ vertêre ex hostibus umbræ :
Ipse rotis saliens juga deseris. Hæc ita fatus,
Arripuit bijugos. Frater tendebat inermes
Infelix palmas, curru delapsus eodem :
Per te, per qui te talem genuêre parentes,
Vir Trojane, sine hanc animam, et miserere precantis.
Pluribus oranti Æneas : Haud talia dudum
Dicta dabas ; morere, et fratrem ne desere frater.
Tum latebras animæ pectus mucrone recludit.
Talia per campos edebat funera ductor

Exploits d'Énée; son camp assiégé et délivré.

En ce moment Junon des célestes palais
S'élance dans les airs; elle appelle l'orage,
S'enveloppe avec lui dans un épais nuage
Et descend invisible aux champs des Laurentins.
Un fantôme léger est formé par ses mains.
Cette nue, ô prodige! offre une vaine image,
De l'armure d'Énée étonnant assemblage;
Elle imite ses dards, son casque, son pavois,
Et sa fière démarche, et le son de sa voix.
Tels nos sens engourdis forment des rêves sombres,
Où des morts dans la nuit semblent glisser les ombre
Le spectre vers Turnus s'avance aux premiers rangs,
L'irrite par ses traits, ses défis menaçants.
Sur lui le roi Rutule a fait voler sa lance,
L'ombre tourne ses pas, et loin du champ s'élance.
Il croit voir fuir Énée, et, redoublant d'ardeur,
Il s'enivre déjà d'un triomphe menteur;
Il le suit, il s'écrie : « Où fuis-tu, noble Énée?
Voudrais-tu déserter le trône et l'hymenée?

Dardanius, torrentis aquæ vel turbinis atri
More furens. Tandem erumpunt et castra relinquunt
Ascanius puer et nequicquam obssesa juventus.
. . . . . .

Hæc ubi dicta dedit, cœlo se protinus alto
Misit. agens hyemem nimbo succincta per auras;
Iliacamque aciem et Laurentia castra petivit.
Tum dea nube cavâ tenuem sine viribus umbram,
In faciem Æneæ (visu mirabile monstrum)
Dardaniis ornat telis; clypeumque jubasque
Divini assimulat capitis, dat inania verba,
Dat sine mente sonum, gressusque effingit euntis:
Morte obità quales fama est volitare figuras,
Aut quæ sopitos deludunt somnia sensus.
At primas læta ante acies exsultat imago,
Irritatque virum telis, et voce lacessit.
Instat cui Turnus, stridentemque enimus hastam
Conjicit: illa dato vertit vestigia tergo.

Turnus, menacé de périr sous le bras d'Énée, est sauvé par Junon, qui, à l'aide d'un fantôme, l'entraîne loin du champ de bataille. Mort de Lausus, mort de Mézence, alliés de Turnus.

Attends-moi : de Turnus le bras victorieux
Va te donner la terre, objet de tous tes vœux !
Il court, il fait vibrer sa flamboyante épée ;
L'air emporte sa joie et sa clameur trompée.
Sur ses ponts abaissés offrant un libre accès,
Un vaisseau du passage a gardé les apprêts ;
Le roi de Clusium, qu'il portait au rivage,
Au pied d'un haut rocher l'enchaîna sur la plage.
Le spectre accourt, franchit et ses ponts et ses bancs,
Suit de sombres détours, et se cache en ses flancs.
Non moins léger que l'ombre, ardent à sa poursuite,
Sur les ponts, sur les bancs, Turnus se précipite.
A peine il y montait, Junon d'un seul effort
Rompt le câble, et son bras l'a poussé loin du bord.
Enée appelle en vain son rival dans l'arène,
De morts et de mourants bien loin couvre la plaine :
Le spectre quitte alors son abri ténébreux,
S'élève, plane encore, et se perd dans les cieux.

Tum verò Ænean aversum ut cedere Turnus
Credidit, atque animo spem turbidus hausit inanem ;
Quò fugis, Ænea? thalamos ne desere pactos ;
Hâc dabitur dextrâ tellus quæsita per undas.
Talia vociferans sequitur, strictumque coruscat
Mucronem ; nec ferre videt sua gaudia ventos.
Fortè ratis celsi conjuncta crepidine saxi,
Expositis stabat scalis, et ponte parato ;
Quâ rex Clusinis advectus Osinius oris.
Huc sese trepida Æneæ fugientis imago
Conjicit in latebras ; nec Turnus segnior instat ;
Exsuperatque moras, et pontes transilit altos.
Vix proram attigerat ; rumpit Saturnia funem,
Avulsamque rapit revoluta per æquora navem.
Illum autem Æneas absentem in prœlia poscit ;
Obvia multa virûm demittit corpora morti.
Tum levis haud ultrà latebras jam quærit imago ;
Sed sublimè volans nubi se immiscuit atræ.

Turnus est emporté comme au sein d'un orage;
Il regarde, et des dieux il n'a pas vu l'ouvrage;
Ingrat, il méconnaît le céleste secours,
Il lève au ciel les mains : « Arbitre de mes jours,
Grand Jupiter, dit-il, qu'ai-je fait? Pour quel crime
D'un châtiment cruel frapper votre victime!
Où m'entraînent ces flots? Je fuis donc? Quel affront!
Quel départ? quel retour? La rougeur sur le front,
Comment revoir mon camp ou les murs de Laurente,
Aborder ces guerriers, dont l'ardeur confiante
Pour soutenir mes droits se pressa sur mes pas,
Et que mon infamie abandonne au trépas?
Je les vois dispersés, j'entends la voix plaintive
Des blessés, des mourants! Faut-il que je survive?
Que répondre? que faire? O terre, entr'ouvre toi!
Ou plutôt, vents cruels, ayez pitié de moi!
Sur les bancs, sur les rocs, Turnus vous en conjure,
Ecrasez ce navire, effacez mon injure!
Poussez-moi vers la syrte, aux plus sauvages bords,
Où ne me suivent point ma honte et mes remords! »
Il dit, et veut alors dans sa noire manie
Tantôt, dernier recours contre l'ignominie,
Sur lui tourner son glaive, et se percer le cœur;

Quum Turnum medio interea fert æquore turbo.
Respicit ignarus rerum, ingratusque salutis,
Et duplices cum voce manus ad sidera tendit :
Omnipotens genitor, tanton'me crimine dignum
Duxisti ; et tales voluisti expendere pœnas?
Quò feror? unde abii? quæ me fuga, quemve reducit?
Laurentesne iterum muros aut castra videbo?
Quid manus illa virûm, qui me meaque arma secuti,
Quosque, nefas, omnes infandâ in morte reliqui?
Et nunc palantes video, gemitumque cadentûm
Accipio. Quid agam? aut quæ jam satis ima dehiscat
Terra mihi? vos, ô potiùs miserescite, venti!
In rupes, in saxa, volens vos Turnus adoro,
Ferte ratem, sævisque vadis immittite syrtis,
Quò neque me Rutuli, nec conscia fama sequatur.
Hæc memorans, animo nunc huc, nunc fluctuat illuc :
An sese mucrone ob tantum dedecus amens

Tantôt au sein des flots s'élancer en fureur,
Et de ses bras nerveux nageant jusqu'au rivage,
Dans le camp des Troyens reporter le carnage.
Trois fois, près d'accomplir son funeste dessein,
Junon calme l'ardeur qui bouillonne en son sein,
Et sa pitié trois fois le contient et l'arrête.
Il vogue, il suit toujours le cours de la tempête;
Et le souffle des vents, et la faveur des flots,
A sa ville, à son père, ont rendu le héros.

. . . . . .

Mézence alors saisit sa formidable lance,
La brandit dans les airs, et frémissant s'avance.
Tel ce géant énorme, Orion fils des dieux
Marche au milieu des mers, et d'un pied orgueilleux
Fend les flots courroucés que sa tête domine;
Ou tantôt, dans sa course ébranlant la colline,
Sa main tient pour appui l'orme chargé de nœuds;
Ses pas pressent la terre, et son front touche aux cieux :
Mézence ainsi paraît sous ses armes puissantes.
Enée a vu sa marche et sa taille imposantes,
Il court pour l'attaquer : lui, l'attend sans frayeur,
S'arrête, et sur sa masse affermit sa vigueur.

Induat, et crudum per costas exigat ensem ;
Fluctibus an jaciat mediis, et littora nando
Curva petat, Teucrûmque iterum se reddat in arma.
Ter conatus utramque viam : ter maxima Juno
Continuit, juvenemque animi miserata repressit.
Labitur alta secans, fluctuque æstuque secundo,
Et patris antiquam Dauni defertur ad urbem.

. . . . . .

At verò ingentem quatiens Mezentius hastam
Turbidus ingreditur campo. Quàm magnus Orion,
Quum pedes incedit medii per maxima Nerei
Stagna, viam scindens, humero supereminet undas;
Aut summis referens annosam montibus oranum,
Ingrediturque solo, et caput inter nubila condit :
Talis se vastis infert Mezentius armis.
Huic contrà Æneas, speculatus in agmine longo,
Obvius ire parat : manet imperterritus ille,

Sur son fier ennemi, mesurant la distance,
Il balance le fer : « C'est mon bras et ma lance,
Dit-il, qui sont ici mon asile et mes dieux ;
Je te voue, ô Lausus, ce brigand odieux !
Ses armes que j'arrache à sa rage étouffée,
Oui, tu les porteras comme un vivant trophée ! »
Son dard au même instant part et siffle dans l'air ;
Le bouclier divin rejette au loin le fer,
Il va percer d'Anthor la poitrine intrépide;
Anthor, ce chef fameux, ce compagnon d'Alcide,
Sorti des murs d'Argos après mille combats,
D'Évandre sur ces bords avait suivi les pas.
Trop malheureux, il meurt sous la lance égarée
Que pour un autre but Bellone a préparée,
Et, regardant les cieux, dans un doux souvenir,
Revoit sa chère Argos à son dernier soupir.
Mais Enée à son tour a fait voler sa lance :
Sous son rempart d'acier le fer atteint Mézence,
Perce le bouclier, rompt ses plaques d'airain,
Et ses tissus de cuir, et ses bandeaux de lin,
Et lassé de l'effort par la triple barrière,
Sous l'aine du Toscan borne enfin sa carrière.

Hostem magnanimum opperiens, et mole suâ stat ;
Atque oculis spatium emensus, quantùm satis hastæ :
Dextra mihi deus, et telum, quod missile libro,
Nunc adsint. Voveo prædonis corpore raptis
Indutum spoliis ipsum te, Lause, trophæum
Æneæ. Dixit, stridentemque eminus hastam
Injicit ; at illa volans clypeo est excussa, proculque
Egregium Antorem latus inter et ilia figit ;
Herculis Antorem comitem, qui missus ab Argis
Hæserat Evandro, atque Italâ consederat urbe.
Sternitur infelix alieno vulnere, cœlumque
Adspicit, et dulces moriens reminiscitur Argos.
Tum pius Æneas hastam jacit ; illa per orbem
Ære cavum triplici, per linea terga, tribusque
Transiit intextum tauris opus, imaque sedit
Inguine ; sed vires haud pertulit : ocius ensem
Æneas, viso Tyrrheni sanguine, lætus,

Le héros plein de joie a vu le sang jaillir,
Il a tiré le glaive; il court pour l'assaillir,
Lausus frémit; Lausus pour un père en détresse
Laisse échapper des pleurs qu'arrachait la tendresse.
Noble fils, que ton sort, tes généreux exploits
Soient de l'oubli des temps affranchis par ma voix!
Traînant le dard funeste, entravé, sans défense,
Devant Enée en vain se retirait Mézence :
Lausus vole, et soudain, quand d'un suprême effort
Sur Mézence le fer tombait avec la mort,
Il détourne le coup; son pavois tutélaire
Protége la retraite et sauve ainsi son père.
A l'aspect de ce fils, à cet exploit pieux,
Les Latins ont poussé mille cris vers les cieux;
Tous lançant à l'envi leurs dards, leurs javelines,
Accablent le héros : sous ses armes divines
Enée alors s'arrête, et frémit de fureur.
Ainsi, quand il voit fondre une épaisse vapeur
D'où s'échappe à grand bruit la grêle meurtrière,
Surpris du noir fléau qui vient frapper la terre,
Le pasteur près de lui rassemble ses troupeaux,
Le colon dans ses champs laisse épars ses travaux,

Eripit a femore, et trepidanti fervidus instat.
Ingemuit cari graviter genitoris amore,
Ut vidit, Lausus, lacrymæque per ora volutæ.
Hic mortis duræ casum, tuaque optima facta,
Si qua fidem tanto est operi latura vetustas,
Non equidem, nec te, juvenis memorande, silebo.
Ille pedem referens, et inutilis, inque ligatus
Cedebat, clypeoque inimicum hastile trahebat.
Prorupit juvenis, seseque immiscuit armis;
Jamque assurgentis dextrâ, plagamque ferentis
Æneæ subiit mucronem, ipsumque morando
Sustinuit; socii magno clamore sequuntur,
Dum genitor nati parmâ protectus abiret;
Telaque conjiciunt, proturbantque eminus hostem
Missilibus; furit Æneas, tectusque tenet se.
Ac velut, effusâ si quando grandine nimbi
Præcipitant, omnis campis diffugit arator,

Et, caché sous un roc, le voyageur espère,
Du soleil renaissant invoquant la lumière.
Tel le héros attend, et, leur fermant l'accès,
De l'orage guerrier il soutient tous les traits.
Il tourne sur Lausus sa rage et sa menace :
« Imprudent, où cours-tu ? C'est trop pour ton audace
Ton amour pour ton père égare ta valeur :
« Veux-tu mourir ? » Lausus a redoublé d'ardeur,
L'insensé du héros rallume la colère,
Et la Parque déjà tient sa trame dernière.
Enée alors, levant le flamboyant acier,
Dans le sein de Lausus l'a caché tout entier.
Le fer rompt le pavois, l'armure trop légère
Et les tissus brodés par la main d'une mère.
Le sang couvre sa gorge; abandonnant son corps,
Cette âme gémissante ainsi fuit chez les morts.
En voyant sa pâleur, cette ombre funéraire
Qui couvre et va fermer sa mourante paupière,
Déplorant d'un enfant le malheureux destin,
Le héros s'attendrit et lui tendit la main :
De l'amour filial douce et cruelle image,
« Infortuné, dit-il, si grand dans ton jeune âge,

Omnis et agricola, et tutâ latet arce viator,
Aut amnis ripis, aut alti fornice saxi,
Dum pluit in terris, ut possint, sole reducto,
Exercere diem : sic obrutus undique telis
Æneas nubem belli, dum detonet, omnem
Sustinet, et Lausum increpitat, Lausoque minatur :
Quò moriture ruis, majoraque viribus audes?
Fallit te incautum pietas tua. Nec minùs ille
Exsultat demens; sævæ jamque altiùs iræ
Dardanio surgunt ductori, extremaque Lauso
Parcæ fila legunt; validum namque exigit ensem
Per medium Æneas juvenem, totumque recondit.
Transiit et parmam mucro, levia arma minacis
Et tunicam, molli mater quam neverat auro
Implevitque sinum sanguis : tum vita per auras
Concessit mœsta ad Manes, corpusque reliquit.
At verò ut vultum vidit morientis et ora,

Pour tes rares vertus quel touchant souvenir,
Quel assez digne prix ma pitié peut t'offrir?
Que tes armes, du moins, qui charmaient ton courage
Soient toujours avec toi, garde ce témoignage;
Tes mânes, consolés de cet honneur pieux,
Bientôt reposeront au sein de tes aïeux.
Pour illustrer ta vie, hélas! trop tôt bornée,
On dira que Lausus meurt sous le grand Enée. »
Il rend alors aux siens ses restes malheureux,
Le soulève; le sang souillait ses blonds cheveux.
Son père en ce moment déposait son armure,
Et sur les bords du Tibre étanchait sa blessure :
Faible, il s'adosse au pied d'un antique sapin;
Aux rameaux, près de lui, pend son casque d'airain;
Sur l'herbe pesamment sa cuirasse repose;
Autour de lui des chefs le cercle se dispose.
Hors d'haleine, le col incliné sur sa main,
Sa barbe en flots blanchis tombe et couvre son sein.
Sur son fils implorant partout des témoignages,
Sa voix qui le rappelle a doublé les messages.
Mais l'escorte en pleurant rapporte à ses genoux
Cet illustre guerrier, mort sous d'illustres coups.

Ora modis Anchisiades, pallentia miris,
Ingemuit miserans graviter, dextramque tetendit,
Et mentem patriæ subiit pietatis imago:
Quid tibi nunc, miserande puer, pro laudibus istis,
Quid pius Æneas tantâ dabit indole dignum?
Arma, quibus lætatus, habe tua: teque parentum
Manibus et cineri, si qua est ea cura, remitto.
Hoc tamen infelix miseram solabere mortem;
Æneæ magni dextrâ cadis. Increpat ultro
Cunctantes socios, et terrâ sublevat ipsum,
Sanguine turpantem comptos de more capillos.
Interea genitor Tiberini ad fluminis undam
Vulnera siccabat lymphis, corpusque levabat
Arboris acclinis trunco: procul ærea ramis
Dependet galea, et prato gravia arma quiescunt.
Stant lecti circum juvenes: ipse æger, anhelans,
Colla fovet, fusus propexam in pectore barbam.

L'infortuné, de loin présageant sa misère,
A reconnu leurs cris; il tombe, et la poussière
Souille ses cheveux blancs, et ses bras affaiblis
Qu'il étend vers le ciel embrassent ces débris.
« Mon fils, ai-je bien pu chérir assez la vie
Pour t'offrir en ma place à l'épée ennemie ?
Ce sang m'a donc sauvé ! Je vis donc par ta mort !
Ah ! l'exil aujourd'hui pèse enfin sur mon sort,
Et de ce coup mon cœur sent l'atteinte mortelle.
Oui, j'ai souillé ton nom ! Oui, ma fureur cruelle,
Qui m'a chassé du trône où régnaient mes aïeux,
T'enleva par mon crime un sceptre glorieux.
Je devais dès longtemps ma peine à leur justice,
A mille morts moi seul m'offrir en sacrifice,
Et, vengeant mes sujets, terminer mes destins.
Quoi ! je respire encore au milieu des humains !
Je soutiens leurs regards, je supporte la vie !
J'en veux sortir. » Alors il se lève, il s'appuie
Sur sa cuisse entr'ouverte ; étouffant sa douleur,
Il veut que son coursier lui prête sa vigueur,
Ce coursier généreux, son honneur et sa gloire
L'accompagna toujours, lui donna la victoire.

Multa super Lauso rogitat, multosque remittit
Qui revocent, mœstique ferant mandata parentis.
At Lausum socii exanimem super arma ferebant
Flentes, ingentem, atque ingenti vulnere victum.
Agnovit longè gemitum præsaga mali mens :
Canitiem immundo deformat pulvere, et ambas
Ad cœlum tendit palmas, et corpore inhæret :
Tantane me tenuit vivendi, nate, voluptas,
Ut pro me hostili paterer succedere dextræ
Quem genui ? tuane hæc genitor per vulnera servor,
Morte tuâ vivens ? heu ! nunc misero mihi demum
Exsilium infelix ! nunc altè vulnus adactum !
Idem ego, nate, tuum maculavi crimine nomen.
Pulsus ob invidiam solio sceptrisque paternis,
Debueram patriæ pœnas odiisque meorum :
Omnes per mortes animam sontem ipse dedissem !
Nunc vivo, neque adhuc homines lucemque relinquo !

L'œil morne, de son maître il ressent le malheur,
Et Mézence en ces mots réveille son ardeur :
« Rhèbe, depuis longtemps nous suivons la carrière,
Si longtemps les mortels sont jamais sur la terre :
Aujourd'hui du combat tu reviendras vainqueur,
De notre cher Lausus avec moi le vengeur,
D'Enée à tes arçons tu porteras la tête,
Ou, si d'un dieu plus fort le pouvoir nous arrête,
Ensemble nous mourrons! Rhèbe est trop fier, je crois,
Pour servir les Troyens et subir d'autres lois! »
Il s'efforce à ces mots ; sa vigueur ranimée
Reprend sur son coursier la place accoutumée.
Il charge ses deux mains de doubles javelots,
Et l'aigrette et l'airain brille au front du héros.
Il prend sa course, il part ; dans les rangs il s'élance,
Il frémit de douleur, il frémit de vengeance ;
La honte avec la rage ont agité son cœur,
Et l'amour paternel exalte sa valeur.
Là, trois fois, à grands cris, sa voix appelle Énée :
Le roi troyen l'entend ; louant la destinée,
Il prie avec transport : « Que le père des dieux,

Sed linquam. Simul hoc dicens attollit in ægrum
Se femur; et, quamquam vis alto vulnere tardat,
Haud dejectus, equum duci jubet : hoc decus illi,
Hoc solamen erat; bellis hoc victor abibat
Omnibus; alloquitur mærentem, et talibus infit:
Rhœbe, diu, res si qua diu mortalibus ulla est,
Viximus : aut hodie victor spolia illa cruenta
Et caput Æneæ referes, Lausique dolorum
Ultor eris mecum; aut, aperit si nulla viam vis,
Occumbes pariter; neque enim, fortissime, credo
Jussa aliena pati, et dominos dignabere Teucros.
Dixit, et exceptus tergo consueta locavit
Membra, manusque ambas jaculis oneravit acutis :
Ære caput fulgens, cristâque hirsutus equinâ.
Sic cursum in medios rapidus dedit. Æstuat ingens
Imo in corde pudor, mixtoque insania luctu,
Et furiis agitatus amor, et conscia virtus.

Et qu'Apollon, dit-il, le livrent à mes vœux! »
Il s'avance soudain; sa main brandit la lance.
« Barbare meurtrier! s'écrie alors Mézence,
Tu m'as ravi mon fils et tu crois m'effrayer!
C'était là le seul coup sous qui j'ai pu ployer.
Je vois de front la mort, sans terreurs ni faiblesses,
Et je brave à la fois les dieux et les déesses.
Cesse, je viens mourir; de mes justes faveurs
Reçois d'abord de moi ces dons avant-coureurs. »
Il dit et lance un trait qui vole avec furie;
Il jette un second dard, il tourne, il se replie,
Et dans un vaste cercle il les redouble encor;
Mais ils s'arrêtent tous sur le bouclier d'or.
Trois fois pressant les traits de sa main forcenée,
Dans un noir tourbillon sa course enferme Enée;
Enée autour de lui promène ainsi trois fois
La terrible forêt qui charge son pavois.
Irrité des retards, aux coups toujours en butte,
Las d'arracher les dards et pressé dans la lutte,
Il se décide enfin, saisit l'instant heureux,
Se découvre, et le front du coursier belliqueux,

Atque hic Ænean magnâ ter voce vocavit.
Æneas agnovit enim, lætusque precatur:
Sic pater ille deûm faciat, sic altus Apollo,
Incipias conferre manum.
Tantum effatus, et infestâ subit obvius hastâ.
Ille autem: Quid me, erepto, sævissime, nato,
Terres? hæc via sola fuit, quâ perdere posses.
Nec mortem horremus, nec divûm parcimus ulli.
Desine: jam venio moriturus, et hæc tibi porto
Dona priùs. Dixit, telumque intorsit in hostem:
Inde aliud super atque aliud figitque, volatque
Ingenti gyro; sed sustinet aureus umbo.
Ter circum adstantem lævos equitavit in orbes,
Tela manu jaciens; ter secum Troius heros
Immanem ærato circumfert tegmine silvam.
Inde ubi tot traxisse moras, tot spicula tædet
Vellere, et urgetur pugnâ congressus iniquâ;

Atteint de part en part, est percé par la lance.
Le quadrupède écume, en arrière il s'élance,
Ses pieds battant les airs retombent à la fois
Sur son maître qu'il presse, accablé sous le poids.
Un cri profond s'élève à la voûte enflammée ;
Soudain Enée accourt, sa rage est allumée,
Il tient son glaive : « Où sont ta force et ta fureur,
Indomptable Mézence, où donc est ce grand cœur? »
Mézence ouvre les yeux, et, voyant la lumière,
Sent avec ses esprits renaître sa colère :
« Pourquoi donc m'insulter, cruel, en mon malheur?
Immoler le vaincu, c'est le droit du vainqueur.
Quand je t'ai provoqué, j'ai fait ma loi suprême,
Et Lausus en tombant a traité pour moi-même.
Pourtant, si des vaincus ont droit à ta faveur,
D'une humble sépulture accorde-moi l'honneur :
Des Toscans, je le sais, la haine, la vengeance
M'environne et m'attend; contre eux prends ma défense,
Et, jouissant encor d'un triomphe nouveau,
Unis le père au fils dans un même tombeau. »
A ces mots, il se baisse, et du fer qui s'apprête

Multa movens animo, jam tandem erumpit, et inter
Bellatoris equi cava tempora conjicit hastam.
Tollit se arrectum quadrupes, et calcibus auras
Verberat, effusumque equitem super ipse secutus
Implicat, injectoque incumbit cernuus armo.
Clamore incendunt cœlum Troesque Latinique.
Advolat Æneas, vaginâque eripit ensem,
Et super hæc: Ubi nunc Mezentius acer, et illa
Effera vis animi? Contra Tyrrhenus, ut auras
Suspiciens hausit cœlum, mentemque recepit :
Hostis amare, quid increpitas, mortemque minaris?
Nullum in cæde nefas, nec sic ad prœlia veni;
Nec tecum meus hæc pepigit mihi fœdera Lausus.
Unum hoc, per, si qua est victis venia hostibus, oro;
Corpus humo patiare tegi; scio acerba meorum
Circumstare odia; hunc, oro, defende furorem,
Et me consortem nati concede sepulcro.

Reçoit le coup mortel suspendu sur sa tête ;
Son âme alors s'échappe, et, jaillissant à flots,
Sur ses armes son sang s'épanche en longs ruisseaux.

Hæc loquitur, juguloque haud inscius accipit ensem,
Undantique animam diffundit in arma cruore.
. . . . . .

LIVRE XI.

Argument. — 1. Réponse de Diomède aux ambassadeurs des Latins ; il refuse de combattre Énée.—Conseil tenu dans le palais du roi Latinus pour décider la paix ou la continuation de la guerre ; discours de Drancès ; discours de Turnus.

2. Épisode de l'amazone Camille, reine des Volsques.—Diane et ses nymphes, protectrices de Camille.—Mort de Camille.

Réponse de Diomède aux ambassadeurs des Latins.

O peuples fortunés de l'antique Ausonie,
Beau pays de Saturne, à votre doux repos
Qui vient vous arracher pour des combats nouveaux ?
Hélas ! ceux dont la main porta le fer dans Troie,
Si longtemps sous ses murs à tous les maux en proie,
Sans parler de leurs morts laissés au Simoïs,
Depuis de leurs forfaits ont reçu tout le prix.
De leurs longs châtiments ils ont rempli la terre ;
Priam même, Priam, eût plaint notre misère.

O fortunatæ gentes, Saturnia regna,
Antiqui Ausonii, quæ vos fortuna quietos
Sollicitat, suadetque ignota lacessere bella ?
Quicumque iliacos ferro violavimus agros,
(Mitto ea, quæ muris bellando exhausta sub altis,
Quos Simois premat ille viros) infanda per orbem
Supplicia, et scelerum pœnas expendimus omnes,
Vel Priamo miseranda manus. Scit triste Minervæ

J'atteste Capharée et ses tristes lueurs,
Et Minerve, et l'Eubée, et ses rochers vengeurs !
Dispersés en tous lieux Ménélas vit Protée,
Ulysse le Cyclope, et sa grotte écartée.
Dirai-je de Pyrrhus le trône renversé,
Idoménée encor de ses foyers chassé,
Les Locriens poussés sur l'africain rivage?
Enfin ce roi des rois, objet de notre hommage,
Par le fer d'une épouse à Mycène est surpris;
Au trône du vainqueur l'adultère est assis!
Et moi, je n'ai pu voir Calydon, ma patrie,
Les dieux m'ont envié mon épouse chérie.
Partout, je suis suivi de prodiges affreux ;
En oiseaux transformés, mes amis à mes yeux
Ont volé dans les airs, ô supplice effroyable !
Les eaux, les bois sont pleins de leur cri lamentable.
Un seul jour me gardait un éternel malheur,
Ce jour où du combat m'exalta la fureur,
Quand j'osai, sacrilége, en mon délire extrême,
Frapper une déesse et blesser Vénus même.
Vainement votre voix m'appelle à ces combats;
Non, la guerre aux Troyens, je ne l'accepte pas :

Sidus, et euboicæ cautes, ultorque Caphareus.
Militiâ ex illâ diversum ad litus adacti,
Atrides Protei Menelaüs adusque columnas
Exsulat : Ætnæos vidit Cyclopas Ulysses.
Regna Neoptolemi referam, versosque Penates
Idomenei? Libycone habitantes littore Locros?
Ipse Mycenæus magnorum ductor Achivûm
Conjugis infandæ prima intra limina dextrâ
Oppetiit; devictam Asiam subsedit adulter.
Invidisse deos patriis ut redditus oris
Conjugium optatum et pulchram Calydona viderem !
Nunc etiam horribili visu portenta sequuntur,
Et socii amissi petierunt æthera pennis,
Fluminibusque vagantur aves (heu dira meorum
Supplicia !) et scopulos lacrymosis vocibus implent.
Hæc adeo ex illo mihi jam speranda fuerunt
Tempore, quum ferro cœlestia corpora demens

Troie a péri, le mal est passé, je l'oublie.
Remportez vos présents, l'or de votre patrie;
Offerts au grand Énée, ils vous serviront mieux.
Croyez-moi, nous avons croisé le fer tous deux :
Je sais le poids du coup qui tombe avec sa rage,
Et ses dards, plus puissants que la foudre ou l'orage.
Oui, si Troie avec lui, parmi tous ses enfants,
Eût pu nous opposer deux chefs aussi vaillants,
Jusqu'au sein de la Grèce elle eût porté ses armes,
Et, changeant les destins, eût fait couler nos larmes.
Eh ! qui put, si longtemps, prolongeant les hasards,
Retenir nos guerriers au pied de ses remparts?
Ce fut Énée, Hector; leur valeur plus qu'humaine
A dix ans suspendu la victoire incertaine.
Leur mérite est égal; tous deux grands, généreux,
D'un courage éclatant, mais Énée est pieux.
Obtenez des Troyens la paix, une alliance;
Mais craignez de toucher ou le glaive ou la lance. »

. . . . . .

Drancès alors se lève; opulent, orgueilleux,
La gloire de Turnus irritait son envie:
Inhabile aux combats, sa parole est hardie,

Appetii, et Veneris violavi vulnere dextram.
Ne verò , ne me ad tales impellite pugnas,
Nec mihi cum Teucris ullum post eruta bellum
Pergama ; nec veterum memini lætorve malorum.
Munera, quæ patriis ad me portatis ab oris,
Vertite ad Ænean. Stetimus tela aspera contra,
Contulimusque manus: experto credite, quantus
In clypeum assurgat, quo turbine torqueat hastam.
Si duo præterea tales Idæa tulisset
Terra viros, ultro Inachias venisset ad urbes
Dardanus, et versis lugeret Græcia fatis.
Quidquid apud duræ cessatum est mœnia Trojæ,
Hectoris Æneæque manu victoria Graiûm
Hæsit, et in decimum vestigia rettulit annum.
Ambo animis, ambo insignes præstantibus armis,
Hic pietate prior. Coeant in fœdera dextræ,
Quà datur: ast, armis concurrant arma, cavete.

Sa voix est au conseil un pouvoir révéré.
Par ses brigues puissant, né d'un père ignoré,
Le grand nom de sa mère illustrait sa naissance.
Pour aigrir les esprits, Drancès ainsi commence :
« Tes augustes desseins, ô le meilleur des rois !
N'ont pas ici besoin de l'appui de ma voix ;
Oui, le conseil connaît les besoins de l'empire;
Mais ce qu'ils savent tous, ils craignent de le dire.
Qu'il permette la plainte, et d'un espoir pompeux
Qu'il dépose l'orgueil, car devant vous je veux
Le signaler, bravant son glaive et ses menaces,
Celui dont les projets, trop suivis de disgrâces,
Sous son astre funeste ont frappé nos enfants
Et fait couler nos pleurs sur tant de chefs vaillants,
Lorsque du camp troyen son assaut inutile
En menaçant le ciel cachait sa fuite habile.
Ces présepts qu'aux Troyens tu veux offrir, grand roi,
Comble-les par un seul et bannis tout effroi;
Unis par de saints nœuds ta fille au digne Énée
Et consacre à la paix sa noble destinée.
Mais si tout ce conseil de crainte est agité,
Implorons donc ici le guerrier redouté;

Et responsa simul quæ sint, rex optime, regis
Audisti, et quæ sit magno sententia bello.
. . . . . .
Tum Drances idem infensus, quem gloria Turni,
Obliquâ invidiâ stimulisque agitabat amaris,
Largus opum, et linguâ melior, sed frigida bello
Dextera, consiliis habitus non futilis auctor,
Seditione potens; genus huic materna superbum
Nobilitas dabat, incertum de patre ferebant:
Surgit, et his onerat dictis atque aggerat iras:
Rem nulli obscuram, nostræ nec vocis egentem
Consulis, ô bone rex! Cuncti se scire fatentur,
Quid fortuna ferat populi; sed dicere mussant.
Det libertatem fandi, flatusque remittat,
Cujus ob auspicium infaustum, moresque sinistros,
(Dicam equidem, licet arma mihi mortemque minetur)
Lumina tot cecidisse ducum, totamque videmus

Qu'il remette ses droits au prince, à la patrie.
Pourquoi des citoyens risquer encor la vie,
Turnus, héros fatal, source de nos malheurs!
La guerre est notre perte; accueille enfin nos pleurs,
Accorde-nous la paix, son véritable gage :
Et moi qui, je l'admets, t'offre peu mon suffrage,
Je viens en suppliant te prier, et gémir.
Prends en pitié les tiens, l'ennemi t'a vu fuir,
Cède donc : c'est assez ; nos campagnes désertes
De monuments de deuil déjà sont trop couvertes.
Ou si chez toi la gloire excite tant d'ardeur,
Si l'hymen ou le trône ainsi te tient au cœur,
Affronte ton rival, marche avec confiance.
Eh! quoi donc! pour Turnus, sa royale alliance,
Nous, peuples, vils troupeaux, nos ossements épars
Blanchiraient sans honneur dans les plaines de Mars!
Si du feu paternel tu sens quelque étincelle,
Marche, tu vois Énée, il est là qui t'appelle. »

Consedisse urbem luctu; dum Troia tentat
Castra, fugæ fidens, et cœlum territat armis.
Unum etiam donis istis, quæ plurima mitti
Dardanidis dicique jubes, unum, optime regum,
Adjicias: nec te ullius violentia vincat,
Quin gnatam egregio genero dignisque hymenæis
Des pater, et pacem hanc æterno fœdere jungas.
Quòd si tantus habet mentes et pectora terror,
Ipsum obtestemur, veniamque oremus ab ipso;
Cedat; jus proprium regi, patriæque remittat.
Quid miseros toties in aperta pericula cives
Projicis, ô Latio caput horum et causa malorum?
Nulla salus bello : pacem te poscimus omnes,
Turne, simul pacis solum inviolabile pignus.
Primus ego, invisum quem tu tibi fingis, et esse
Nil moror, en supplex venio; miserere tuorum,
Pone animos, et pulsus abi : sat funera fusi
Vidimus, ingentes et desolavimus agros.
Aut, si fama movet, si tantum pectore robur
Concipis, et si adeo dotalis regia cordi est,
Aude, atque adversum fidens fer pectus in hostem.
Scilicet, ut Turno contingat regia conjux,
Nos, animæ viles, inhumata infletaque turba,

Drancès porte la rage au sein du fier Turnus
Dont la fureur s'exhale en mots interrompus :
« Ta parole, Drancès, est toujours abondante,
Quand la guerre au combat veut une main vaillante,
A l'appel du conseil un des premiers tu cours,
Mais pourquoi nous lasser ici d'un vain discours?
Ta voix tonne à l'abri du mur qui te protége ;
Nos fossés ne sont pas rougis par un long siége.
Eh bien ! fais retentir tes foudres d'orateur,
C'est ton art, je le sais ; accuse-moi de peur,
Toi, Drancès ; de Troyens, de morts, d'armes sanglantes,
Tous nos champs sont couverts sous tes mains triomphantes!
Veux-tu montrer ici ce que peut un grand cœur?
Vois l'ennemi, marchons ; le prix à la valeur !
Tu demeures? Pour toi le seul dieu de la guerre
Est donc ton pied si prompt, ta langue si légère !
« Moi, j'ai fui? L'imposteur! Quand, répandu par flots,
Le sang troyen du Tibre a fait grossir les eaux,

Sternamur campis ; et jam tu, si qua tibi vis,
Si patrii quid Martis habes, illum adspice contra,
Qui vocat.
Talibus exarsit dictis violentia Turni ;
Dat gemitum, rumpitque has imo pectore voces :
Larga quidem, Drance, tibi semper copia fandi,
Tum quum bella manus poscunt ; patribusque vocatis
Primus ades : sed non replenda est curia verbis,
Quæ tutò tibi magna volant, dum distinet hostem
Agger murorum, nec inundant sanguine fossæ.
Proinde tona eloquio, solitum tibi ; meque timoris
Argue tu, Drance : tot quando tot stragis acervos
Teucrorum tua dextra dedit, passimque tropæis
Insignis agros. Possit quid vivida virtus,
Experiare licet, nec longè scilicet hostes
Quærendi nobis : circumstant undique muros.
Imus in adversos? quid cessas ? an tibi Mavors
Ventosâ in linguâ, pedibusque fugacibus istis
Semper erit?
Pulsus ego ? aut quisquam merito, fœdissime, pulsum
Arguet, iliaco tumidum qui crescere Tybrim
Sanguine, et Evandri totam cum stirpe videbit
Procubuisse domum, atque exutos Arcadas armis ?

Lorsqu'on a vu d'Evandre et la perte et les larmes,
Et les Arcadiens dépouillés de leurs armes !
Ils ne m'ont pas vu fuir, Pandarus, Bitias,
Ni tous ceux qu'en un jour a moissonnés mon bras,
Enfermé dans leurs murs et bravant leur furie.
La guerre est notre perte ! Oui, porte en ta folie
Ces discours aux Troyens, à tes vains partisans ;
Sème partout le trouble et les bruits effrayants ;
Exalte la valeur des vaincus de Phrygie,
Rabaisse noblement l'honneur de ta patrie :
Les Troyens ! mais les Grecs tremblent à ce seul nom,
Et le fils de Tydée, Achille, Agamemnon !
Nos fleuves vers la mer ont suspendu leur course,
L'Aufide à leur aspect remonte vers sa source !
Le fourbe, pour armer les esprits contre moi,
Parlait de ma vengeance et simulait l'effroi.
Que jamais d'un tel sang ma main ne soit souillée,
A ton corps ta vile âme est trop bien alliée.
« Je reviens, ô mon père ! à tes nobles desseins.
Si ton cœur a perdu sa foi dans nos destins,
Si pour un seul revers le ciel nous abandonne
Et frappe sans retour ton peuple et ta couronne,

Haud ita me experti Bitias et Pandarus ingens,
Et quos mille die victor sub Tartara misi,
Inclusus muris, hostilique aggere sæptus.
Nulla salus bello ? Capiti cane talia demens
Dardanio, rebusque tuis. Proindè omnia magno
Ne cessa turbare metu, atque extollere vires
Gentis bis victæ, contra premere arma Latini.
Nunc et Myrmidonum proceres Phrygia arma tremiscunt,
Nunc et Tydides, et Larissæus Achilles ?
Amnis et Hadriacas retro fugit Aufidu sundas ?
Vel quum se pavidum contra mea jurgia fingit
Artificis scelus, et formidine crimen acerbat;
Numquam animam talem dextrâ hâc, absiste moveri,
Amittes : habitet tecum, et sit pectore in isto.
Nunc ad te, et tua, magne pater, consulta revertor.
Si nullam nostris ultra spem ponis in armis;
Si tam deserti sumus, et semel agmine verso

Désarmons, supplions nos vainqueurs généreux.
Pourtant, si nous tenions encor de nos aïeux !
Celui-là fut heureux et trop digne d'envie,
Qui, mordant la poussière, a fui cette infamie!
Mais quoi, n'avons-nous point des alliés puissants,
De nos jeunes guerriers les nobles dévoûments?
Les Troyens n'ont-ils pas acheté cher leur gloire
Et versé bien des pleurs sur leur faible victoire?
Si la douleur pour tous, si le deuil est égal,
De la fuite pourquoi donnons-nous le signal?
Pourquoi trembler avant la trompette éclatante?
Le temps rétablit tout dans sa marche changeante;
La Fortune aux mortels se montrant tour à tour,
Souvent de jours meilleurs leur garde le retour;
Et comme ses faveurs, sa rigueur nous abuse.
Le prince étolien à vos vœux se refuse,
De son pays nouveau vous n'aurez pas l'appui;
Mais nous avons Messape et cent chefs avec lui,
L'heureux Tolumnius; la gloire et ses prestiges
Vont dans le Latium enfanter des prodiges.
Des Volsques vous verrez les nombreux bataillons
Et Camille guidant leurs brillants escadrons.

Funditùs occidimus, neque habet fortuna regressum:
Oremus pacem, et dextras tendamus inermes.
Quamquam, ô si solitæ quidquam virtutis adesset!
Ille mihi ante alios, fortunatusque laborum,
Egregiusque animi, qui, ne quid tale videret,
Procubuit moriens, et humum semel ore momordit!
Sin et opes nobis, et adhuc intacta juventus,
Auxilioque urbes Italæ populique supersunt:
Sin et Trojanis cum multo gloria venit
Sanguine; sunt illis sua funera, parque per omnes
Tempestas; cur indecores in limine primo
Deficimus? cur ante tubam tremor occupat artus?
Multa dies variusque labor mutabilis ævi
Rettulit in melius: multos alterna revisens
Lusit, et in solido rursus fortuna locavit.
Non erit auxilio nobis Ætolus, et Arpi:
At Messapus erit, felixque Tolumnius, et ques

Ou si dans un combat le Troyen me défie,
Si je suis un obstacle au bien de l'Italie,
La victoire n'a point trop dédaigné ce bras;
Craindrais-je en cet espoir d'affronter le trépas?
Fût-il un autre Achille et sa fatale épée,
Aux forges de Vulcain eût-elle été trempée,
J'irai, je dévoûrai mon sang à Latinus;
Au plus brave en tout temps peut s'égaler Turnus;
A vous tous, ô Latins! je resterai fidèle :
Le Troyen me veut seul; je suis prêt, s'il m'appelle.
Et ce n'est pas Drancès qu'attend un si beau sort.
Selon l'arrêt des dieux, le triomphe ou la mort!

L'amazone Camille; Diane et ses nymphes; mort de Camille.

Mais Diane, au plus haut du céleste séjour,
De nymphes entourée, aimable et chaste cour,
Triste, à la jeune Opis confiait ses alarmes,
Laissant tomber ces mots entremêlés de larmes :
« O nymphe, pour tenter les cruels jeux de Mars,

Tot populi misêre duces: nec parva sequetur
Gloria delectos Latio et Laurentibus agris.
Est et Volscorum egregia de gente Camilla,
Agmen agens equitum et florentes ære catervas.
Quòd si me solum Teucri in certamina poscunt,
Idque placet, tantùmque bonis communibus obsto,
Non adeo has exosa manus victoria fugit,
Ut tantâ quidquam pro spe tentare recusem.
Ibo animis contrà; vel magnum præstet Achillem,
Factaque Vulcani manibus paria induat arma
Ille licêt. Vobis animam hanc, soceroque Latino,
Turnus ego, haud ulli veterum virtute secundus,
Devovi. Solum Æneas vocat? et vocet, oro.
Nec Drances potiùs, sive est hæc ira deorum,
Morte luat; sive est virtus et gloria, tollat.
Velocem interea superis in sedibus Opim,
Unam ex virginibus sociis sacràque catervâ,
Compellabat, et has tristi Latonia voces
Ore dabat: Graditur bellum ad crudele Camilla,
O virgo, et nostris nequidquam cingitur armis,
Cara mihi ante alias: neque enim novus iste Dianæ

Camille a pris en vain mes armes et mes dards.
Elle m'est chère, Opis, et ma vive tendresse
Dès longtemps dans mon cœur nourrit cette faiblesse.
Métabus de Priverne, où régnaient ses aïeux,
Chassé par le courroux de sujets orgueilleux,
Fuyait, et dans l'exil il emportait sa fille;
De Camille sa mère, il l'appelait Camille.
Faible enfant, soutenue en ses bras paternels,
Elle suit de longs bois, des déserts éternels.
Des Volsques autour d'eux la cohorte effrayante
Faisait voler les traits, grondait plus menaçante.
L'Amazène soudain, roulant avec fracas,
Montre ses flots grossis et s'oppose à ses pas.
Malheureux père! il peut s'élancer à la nage,
Mais son fardeau l'arrête, il craint pour ce cher gage;
Un espoir peu certain fixe enfin ses esprits.
Toujours prêt aux combats, de Mars ce digne fils
Portait sa lourde lance à la flamme durcie;
A ce bois il suspend et sa fille, et sa vie;
Il lui forme d'écorce un fragile rempart,

Venit amor, subitâque animum dulcedine movit.
Pulsus ob invidiam regno, viresque superbas,
Priverno antiquâ Metabus cùm excederet urbe,
Infantem, fugiens media inter prælia belli
Sustulit exilio comitem, matrisque vocavit
Nomine Casmillæ, mutatâ parte, Camillam.
Ipse, sinu præ se portans, juga longâ petebat
Solorum nemorum: tela undique sæva premebant,
Et circumfuso volitabant milite Volsci.
Ecce fugæ medio summis Amasenus abundans
Spumabat ripis, tantus se nubibus imber
Ruperat. Ille, innare parans, infantis amore
Tardatur, caroque oneri timet: omnia secum
Versanti subitò vix hæc sententia sedit.
Telum immane, manu validâ quod fortè gerebat
Bellator, solidum nodis et robore cocto;
Huic natam, libro et silvestri subere clausam,
Implicat, atque habilem mediæ circumligat hastæ;
Quam dextrâ ingenti librans, ita ad æthera fatur:
Alma, tibi hanc, nemorum cultrix, Latonia virgo,

Et par des nœuds pressés il la fixe à son dard.
Alors son bras puissant vers le ciel la balance :
« Déesse des forêts, j'implore ta clémence,
Dit-il, pour cette enfant daigne accepter mon choix,
Un père la consacre à ton culte, à tes lois.
Sur tes dards elle fuit la vengeance et la haine,
C'est ta fille ; dans l'air que ta main la soutienne. »
Il dit, reporte encor les yeux vers l'autre bord,
Et, ramenant sur lui son dard avec effort,
Le lance ; l'air frémit, le trait siffle ; Camille
Vole au-dessus des eaux et suit le fer docile.
Métabus, qu'atteignait tout ce peuple en fureur,
S'élance dans le fleuve, il le franchit vainqueur,
Et, fixée au gazon par mon secours fidèle,
En arrache la lance et sa fille avec elle.
Loin, bien loin des humains, sa sauvage fierté
Refusa tout asile et l'hospitalité ;
Sur les monts, dans les bois, il consacrait sa vie ;
Là, parmi ces déserts, à sa fille chérie
Le sein d'une cavale offrit un doux bienfait,

Ipse pater famulam voveo : tua prima per auras
Tela tenens supplex hostem fugit : accipe, testor,
Diva, tuam, quæ nunc dubiis committitur auris.
Dixit, et adducto contortum hastile lacerto
Immittit : sonuêre undæ ; rapidum super amnem
Infelix fugit in jaculo stridente Camilla.
At Metabus, magnâ propiùs jam urgente catervâ,
Dat sese fluvio, atque hastam cum virgine victor
Gramineo, donum Triviæ, de cespite vellit.
Non illum tectis ullæ, non mœnibus urbes
Accepêre : neque ipse manus feritate dedisset :
Pastorum et solis exegit montibus ævum.
Hîc natam, in dumis interque horrentia lustra,
Armentalis equæ mammis et lacte ferino
Nutribat, teneris immulgens ubera labris.
Utque pedum primis infans vestigia plantis
Institerat, jaculo palmas oneravit acuto,
Spiculaque ex humero parvæ suspendit et arcum.
Pro crinali auro, pro longæ tegmine pallæ,
Tigridis exuviæ per dorsum à vertice pendent.

Et sa lèvre enfantine en exprima le lait.
A peine elle formait des pas encor débiles,
Que dans ses jeunes mains il mit des traits fragiles,
Et sur sa faible épaule un arc et son carquois.
Au lieu de ces tissus repliés mille fois,
De nœuds, d'agrafes d'or, la peau d'une tigresse
A son corps délicat a prêté sa rudesse.
Sa main, si tendre encor, lançait des dards légers;
Déjà tournant la fronde, appelant les dangers,
Elle atteignait la grue et la cigogne altière.
Vainement la Toscane a vu plus d'une mère
De l'hymen à son cœur offrir les douces lois;
Contente de Diane, heureuse de nos lois,
Toujours elle a gardé sa virginité chère.
Hélas! elle a tenté cette fatale guerre,
Attaqué les Troyens! Avec moins de valeur,
Je la verrais ici ma compagne et ma sœur.
Pars donc, puisque le ciel va terminer sa vie;
Opis, quitte le ciel, vole vers l'Italie,
Aux lieux bientôt témoins d'un combat plein d'horreur.
Prends mon arc, mon carquois, choisis un trait vengeur;
Quiconque ose frapper cette chaste victime,
Quel qu'il soit, par ton bras il expiera son crime.

Tela manu jam tum tenerâ puerilia torsit,
Et fundam tereti circum caput egit habenâ,
Strymoniamque gruem, aut album dejecit olorem.
Multæ illam frustra Tyrrhena per oppida matres
Optavêre nurum: sola contenta Dianâ,
Æternum telorum et virginitatis amorem
Intemerata colit. Vellem haud correpta fuisset
Militiâ tali, conata lacessere Teucros:
Cara mihi comitumque foret nunc una mearum.
Verùm age, quandoquidem fatis urgetur acerbis,
Labere, nympha, polo, finesque invise Latinos,
Tristis ubi infausto committitur omine pugna.
Hæc cape, et ultricem pharetrâ deprome sagittam.
Hac, quicumque sacrum violarit vulnere corpus,
Tros Italusve, mihi pariter det sanguine pœnas.
Post ego nube cavâ miserandæ corpus et arma

Dans un nuage alors, mes vigilantes mains,
Dérobant sa dépouille aux outrages humains,
Uniront au tombeau Camille et son armure. »
Opis, s'enveloppant dans une nue obscure,
Descend d'un vol rapide aux champs italiens.
Mais des murs on voyait s'approcher les Troyens;
Des cavaliers toscans paraît l'armée entière
Montrant chaque escadron rangé sous sa bannière.
Le mors retient captif le coursier bondissant
Qui s'agite, se dresse et lutte en frémissant.
De lances et de dards une forêt mouvante
Hérisse au loin la plaine, à leurs feux rayonnante.

. . . . . .

Cependant, le sein nu, secouant son carquois,
L'amazone triomphe à ces sanglants exploits;
Son arc frémit sans cesse et lance un dard flexible,
Et la mort dans ses mains suit sa hache terrible.
Des armes de Diane, au milieu des combats,
Camille est orgueilleuse, et si, tournant ses pas,
Elle cède aux Toscans, retardant leur poursuite,
Son arc toujours tendu frappe encor dans sa fuite.
Près d'elle, de beautés brillait un jeune essaim;
Et Larine et Tarpée, à la hache d'airain,
Tulla, nobles enfants de la fière Italie;

Inspoliata feram tumulo, patriæque reponam.
Dixit: at illa leves cœli delapsa per auras
Insonuit, nigro circumdata turbine corpus.
At manus interea muris trojana propinquat,
Etruscique duces, equitumque exercitus omnis,
Compositi numero in turmas: fremit æquore toto
Insultans sonipes, et pressis pugnat habenis,
Huc obversus et huc: tum latè ferreus hastis
Horret ager, campique armis sublimibus ardent.

. . . . . .

At medias inter cædes exsultat Amazon,
Unum exserta latus pugnæ, pharetrata Camilla.
Et nunc lenta manu spargens hastilia densat,
Nunc validam dextrâ rapit indefessa bipennem.
Aureus ex humero sonat arcus, et arma Dianæ.

Camille de leur choix voit sa cour embellie,
Et par elles régit et la guerre et la paix.
Ainsi jadis la Thrace a vu dans ses forêts,
Aux bords du Thermodon, la fougueuse amazone
S'armer de pavois peints, échancrés pour Bellone,
D'Hippolyte, à grands cris, arborer l'étendard,
Ou de Penthésilée environner le char.
Qui peut compter tes coups, redoutable guerrière?
Le premier sous ton bras qui mesura la terre?
D'abord s'offrit Eunus, un javelot soudain
L'atteint à découvert et traverse son sein.
Il tombe, d'un sang noir rougissant son armure,
Mord le sable, et mourant, roule sur sa blessure.
Elle aperçoit Pagase et Liris près de lui,
Dont le coursier s'abat et qui cherche un appui;
Pagase lui tendait une main secourable,
Son bras les frappe ensemble et d'un coup les accable.
Elle immole à la fois le fils d'Hippotacus,
Chromis et Démophon, Térée, Harpalicus;
Et sitôt que dans l'air siffle son arc terrible,
Un Troyen tombe atteint sous sa flèche invincible.

. . . . . .

Illa etiam, si quando in tergum pulsa recessit,
Spicula converso fugientia dirigit arcu.
At circùm lectæ comites, Larinaque virgo,
Tullaque, et æratam quatiens Tarpeia securim,
Italides; quas ipsa decus sibi dia Camilla
Delegit, pacisque bonas bellique ministras.
Quales Threiciæ quum flumina Thermodoontis
Pulsant, et pictis bellantur Amazones armis:
Seu circùm Hippolyten, seu quum se martia curru
Penthesilea refert, magnoque ululante tumultu
Feminea exsultant lunatis agmina peltis.
Quem telo primum, quem postremum, aspera virgo,
Dejicis? aut quot humi morientia corpora fundis?
Eunæum Clytio primum patre; cujus apertum
Adversi longâ transverberat abiete pectus.
Sanguinis ille vomens rivos cadit, atque cruentam
Mandit humum, moriensque suo se in vulnere versat.

Alors de l'Apennin descendu des hauteurs,
Le fils d'Aunus, frappé de secrètes terreurs,
S'arrête à son aspect ; fils de la Ligurie,
Il connaît l'art de feindre appris dans sa patrie;
Il voit qu'il ne peut fuir la chance des combats,
Ni détourner Camille attachée à ses pas,
Et son esprit fertile a recours à la ruse :
« Pourquoi ce fier coursier dont ton audace abuse,
Dit-il, à ton bras faible il prête sa vigueur ;
Descends et viens à pied combattre avec valeur.
Tu verras qu'entre nous rendant la lutte égale,
Vainement des guerriers tu te crois la rivale. »
De la reine ces mots piquent le noble cœur ;
A terre elle s'élance, à ce défi menteur,
Et sa main pour seule arme a tiré son épée.
Le perfide guerrier qui croit l'avoir trompée
S'enfuit loin du péril ; son coursier vigoureux
L'emporte, il presse encor ses efforts généreux.
« Vantard Ligurien, paré d'un faux courage,

Tum Lirin, Pagasumque super ; quorum alter habenas
Suffosso revolutus equo dum colligit, alter
Dum subit, ac dextram labenti tendit inermem,
Præcipites pariterque ruunt. His addit Amastrum
Hippotaden ; sequiturque incumbens eminus hastâ,
Tereaque, Harpalycumque, et Demophoonta, Chromimque :
Quotque emissa manu contorsit spicula virgo,
Tot Phrygii cecidêre viri : . . . . . .
. . . . . .
Incidit huic, subitoque adspectu territus hæsit,
Appenninicolæ bellator filius Auni,
Haud Ligurum extremus, dum fallere fata sinebant.
Isque, ubi se nullo jam cursu evadere pugnæ
Posse, neque instantem reginam avertere, cernit :
Consilio versare dolos ingressus et astu,
Incipit hæc : Quid tam egregium, si femina forti
Fidis equo? dimitte fugam, et te cominus æquo
Mecum crede solo, pugnæque accinge pedestri :
Jam nosces, ventosa ferat cui gloria fraudem.
Dixit : at illa furens, acrique accensa dolore,
Tradit equum comiti, paribusque resistit in armis,

De l'art de ton pays en vain tu fais usage,
Et pour revoir les tiens ta fraude est sans pouvoir. »
Elle dit, elle vole; et trompant son espoir,
Plus prompte que les vents, que la foudre et l'orage,
Devance le coursier, le saisit au passage,
Et dans le sang du fourbe assouvit sa fureur.
Tel du sommet d'un roc l'épervier destructeur
Aperçoit la colombe, et son aile étendue
Poursuit sa faible proie ; il l'atteint sous la nue,
Sous son ongle il la tient, il déchire ses chairs,
Les plumes et le sang tombent du haut des airs.
Mais Arons, qu'en ce jour marquaient les destinées,
De Camille observant les légers mouvements,
Pour l'atteindre, en secret épiait les instants.
Si la vierge en avant pour combattre s'élance,
Arons s'avance alors, seul la suit en silence :
Elle revient, son bras a donné le trépas,
Arons revient ; sur elle il règle tous ses pas ;
Il est partout présent, préparant sa blessure,

Ense pedes nudo, puràque interrita parmâ.
At juvenis, vicisse dolo ratus, avolat ipse
Haud mora, conversisque fugax aufertur habenis,
Quadrupedemque citum ferratâ calce fatigat.
Vane Ligur, frustraque animis elate superbis,
Nequidquam patrias tentasti lubricus artes :
Nec fraus te incolumem fallaci perferet Auno.
Hæc fatur virgo, et pernicibus ignea plantis
Transit equum cursu, frenisque adversa prehensis
Congreditur, pœnasque inimico ex sanguine sumit.
Quàm facilè accipiter saxo sacer ales ab alto
Consequitur pennis sublimem in nube columbam,
Comprensamque tenet, pedibusque oviscerat uncis ;
Tum cruor et vulsæ labuntur ab æthere plumæ.
. . . . . .
Mæonidæ incurrunt. Tum fatis debitus Aruns
Velocem jaculo et multâ prior arte Camillam
Circuit, et, quæ sit fortuna facillima, tentat.
Quà se cumque furens medio tulit agmine virgo,
Hàc Aruns subit, et tacitus vestigia lustrat :
Quà victrix redit illa, pedemque ex hoste reportat,

Et balance le dard que tient sa main trop sûre.
Du culte de Cybèle un des sacrés soutiens,
Chlore étalait l'éclat des habits phrygiens.
De son coursier fougueux une riche fourrure,
Que couvre un réseau d'or, embellit la parure.
De ses mille couleurs, de sa pourpre orgueilleux,
L'or étincelle au front du prêtre belliqueux :
Le trait crétois chargeait son carquois de Lycie ;
Un arc d'or retentit dans sa main aguerrie,
Et sur ses fins tissus, ses brodequins brillants,
L'or retient sa chlamyde et la dispute aux vents.
Camille, à son aspect, d'une imprudente joie
S'émeut et veut ravir cette opulente proie.
Dépouilles de l'Asie, aux saints temples des dieux
Elle ira les suspendre ; ou cet or glorieux
Peut à la chasse encor lui prêter sa richesse,
Et d'un cœur féminin flatte ainsi la faiblesse.
Arons saisit l'instant, son bras se lève, au ciel
Sa voix en même temps adresse un vœu cruel :
« O toi, du Soracté le gardien tutélaire,

Hàc juvenis furtim celeres detorquet habenas.
Hos aditus, jamque hos aditus, omnemque pererrat
Undique circuitum, et certam quatit improbus hastam.
Fortè sacer Cybelæ Chloreus, olimque sacerdos,
Insignis longè Phrygiis fulgebat in armis ;
Spumantemque agitabat equum, quem pellis ahenis
In plumam squamis, auro conserta tegebat.
Ipse, peregrinâ ferrugine clarus et ostro,
Spicula torquebat Lycio Gortynia cornu :
Aureus ex humeris sonat arcus, et aurea vati
Cassida : tum croceam chlamydemque, sinusque crepantes
Carbaseos fulvo in nodum collegerat auro,
Pictus acu tunicas, et barbara tegmina crurum.
Hunc virgo, sive ut templis præfigeret arma
Troïa, captivo sive ut se ferret in auro
Venatrix, unum ex omni certamine pugnæ
Cæca sequebatur ; totumque incauta per agmen,
Femineo prædæ et spoliorum ardebat amore.
Telum ex insidiis quum tandem tempore capto
Conjicit, et superos Aruns sic voce precatur :

Le premier de nos cœurs qui reçois la prière,
Pour qui, sur des brasiers de sapins résineux
Le chœur sacré sans peur marche au milieu des feux,
Apollon, tu peux tout ; arrête enfin nos larmes,
Efface par mes mains l'affront fait à nos armes.
D'un vain trophée ici je ne veux point l'honneur,
Que d'autres faits plus tard illustrent ma valeur.
Frappe, immole Camille, et rends-nous la victoire ;
Dans mes foyers, content, je reviendrai sans gloire ! »
Apollon qui l'entend reçoit l'un de ses vœux ;
L'autre s'égare, au loin dispersé dans les cieux ;
Malheureuse Camille, il va trancher ta vie,
Mais jamais ses regards ne verront sa patrie.
Ainsi le trait fatal part et siffle dans l'air :
Les Volsques ont tremblé, leurs yeux suivent le fer
En regardant leur reine. Elle est calme, et s'avance,
Ne sent point l'air frémir, gronder l'horrible lance ;
Le fer alors la frappe; il déchire son flanc,
S'y plonge, et tout entier s'abreuve de son sang.
Tarpée avec ses sœurs accourt, pâle et tremblante,

Summe deûm, sancti custos Soractis Apollo,
Quem primi colimus, cui pineus ardor acervo
Pascitur, et medium freti pietate per ignem
Cultores multâ premimus vestigia prunâ :
Da, pater, hoc nostris aboleri dedecus armis,
Omnipotens. Non exuvias, pulsæve tropæum
Virginis, aut spolia ulla peto : mihi cætera laudem
Facta ferent : hæc dira meo dum vulnere pestis
Pulsa cadat, patrias remeabo inglorius urbes.
Audiit, et voti Phœbus succedere partem
Mente dedit, partem volucres dispersit in auras,
Sterneret ut subitâ turbatam morte Camillam,
Annuit oranti : reducem ut patria alta videret,
Non dedit, inque Notos vocem vertêre procellæ.
Ergo, ut missa manu sonitum dedit hasta per auras,
Convertêre animos acres, oculosque tulêre
Cuncti ad reginam Volsci. Nihil ipsa neque auræ,
Nec sonitûs memor, aut venientis ab æthere teli,
Hasta sub exsertam donec perlata papillam
Hæsit, virgineumque altè bibit acta cruorem.

Et reçoit dans ses bras sa maîtresse expirante.
Arons fuit le premier, honteux, quoique vainqueur,
Et la joie en son sein se mêle à la terreur;
Il n'ose plus toucher la lance meurtrière
Et semble encor de loin redouter la guerrière.
Ainsi, fuyant déjà le châtiment vengeur,
Lorsqu'il vient à sa faim d'immoler le pasteur,
Ou le taureau superbe, un loup de son carnage
Sent l'audace, et s'étonne; il cherche un lieu sauvage,
Craintif, baissant la queue, il rentre au fond des bois.
Heureux de fuir, Arons va cacher ses exploits,
Et dans les rangs pressés obscur il se retire.
Camille cependant, de son sein qu'il déchire,
Veut arracher le dard; le fer à son effort
Résiste, et dans la plaie il reste avec la mort.
Ses yeux sont oppressés, et tout son corps s'incline,
Son visage a perdu sa couleur purpurine;
Tout à l'heure elle expire, alors sa faible voix
Implore Acca, ses soins éprouvés tant de fois,
Et dépose en son sein sa volonté dernière :
« Ma main jusqu'à présent de sa force était fière,
Chère sœur, mais ce dard m'a vaincue, et le sort

Concurrunt trepidæ comites, dominamque ruentem
Suscipiunt: fugit ante omnes exterritus Aruns,
Lætitiâ, mixtoque metu; nec jam ampliùs hastæ
Credere, nec telis occurrere virginis audet.
Ac velut ille, priùs quàm tela inimica sequantur,
Continuò in montes sese avius abdidit altos,
Occiso pastore, lupus, magnove juvenco,
Conscius audacis facti, caudamque remulcens
Subjecit pavitantem utero, silvasque petivit:
Haud secùs ex oculis se turbidus abstulit Aruns,
Contentusque fugâ, mediis se immiscuit armis.
Illa manu moriens telum trahit; ossa sed inter
Ferreus ad costas alto stat vulnere mucro.
Labitur exsanguis, labuntur frigida letho
Lumina; purpureus quondam color ora reliquit.
Tum sic expirans Accam, ex æqualibus unam,
Alloquitur, fida ante alias quæ sola Camillæ,

Étend autour de moi les ombres de la mort.
Va, cours, au roi Turnus porte un dernier message.
Qu'il vienne de ces murs éloigner le carnage.
Adieu! » De son coursier qui ne sent plus le mors,
Elle glisse, un frisson a parcouru son corps.
Le trépas a courbé sa tête languissante,
Son arc échappe alors à sa main défaillante,
Et son âme s'envole au ténébreux séjour.
Un cri perçant s'élève, et ce funeste jour
Voit encor des combats redoubler la furie.
Les Troyens plus serrés, la phalange aguerrie
De tous les chefs toscans, fondent sur les Latins,
Et les guerriers d'Évandre ont changé les destins.
De Diane pourtant le ministre fidèle
Contemplait, sans pâlir, cette lutte cruelle.
Au milieu des guerriers, du tumulte, des cris,
Camille et son trépas fixent les yeux d'Opis.
La nymphe alors gémit : « Malheureuse guerrière,
Tu t'armas contre Troie; un châtiment sévère

Quicum partiri curas; atque hæc ita fatur:
Hactenùs, Acca soror, potui; nunc vulnus acerbum
Conficit, et tenebris nigrescunt omnia circùm.
Effuge, et hæc Turno mandata novissima perfer:
Succedat pugnæ, Trojanosque arceat urbe.
Jamque vale. Simul his dictis linquebat habenas,
Ad terram non sponte fluens. Tum frigida toto
Paulatim exsolvit se corpore, lentaque colla
Et captum letho posuit caput, arma relinquens;
Vitaque cum gemitu fugit indignata sub umbras.
Tum verò immensus surgens ferit aurea clamor
Sidera: dejectâ crudescit pugna Camillâ.
Incurrunt densi, simul omnis copia Teucrûm,
Tyrrhenique duces, Evandrique Arcadis alæ.
At Triviæ custos jamdudùm in montibus Opis
Alta sedet summis, spectatque interrita pugnas.
Utque procul medio juvenum in clamore furentûm
Prospexit tristi multatam morte Camillam;
Ingemuitque, deditque has imo pectore voces:
Heu! nimiùm, virgo, nimiùm crudele luisti
Supplicium, Teucros conata lacessere bello!

Te frappe sans pitié! Que t'ont servi les lois,
Le culte de Diane, et l'arc, et le carquois?
Mais ta reine sur toi veille encor, ta mémoire
Ne doit point demeurer sans vengeance et sans gloire.
Ton nom vivra; celui qui te prit pour victime,
Quel qu'il soit, sous mes dards il expiera son crime.
Sous des chênes sacrés au sommet d'un côteau,
Du grand roi Dercennus est l'antique tombeau.
Opis, sur ce sommet portant son vol rapide,
Suit en secret Arons et sa marche timide.
Elle observe sa joie : « Où portes-tu tes pas,
Dit-elle, meurtrier? Viens chercher le trépas;
De Camille reçois la flèche vengeresse.
Devais-tu donc périr des mains d'une déesse? »
Opis saisit son arc et l'un des traits divins;
L'arme en un cercle entier se courbe sous ses mains,
L'une maintient le fer, et l'autre plus puissante
Ramène sur son sein la corde frémissante.
Arons entend dans l'air le bruit avant-coureur,

Nec tibi desertæ in dumis coluisse Dianam
Profuit, aut nostras humero gessisse pharetras.
Non tamen indecorem tua te regina relinquet
Extremâ jam in morte ; neque hoc sine nomine lethum
Per gentes erit, aut famam patieris inultæ.
Nam quicumque tuum violavit vulnere corpus,
Morte luet meritâ. Fuit ingens monte sub alto
Regis Dercenni terreno ex aggere bustum
Antiqui Laurentis, opacâque ilice tectum.
Hic dea se primùm rapido pulcherrima nisu
Sistit, et Aruntem tumulo speculatur ab alto.
Ut vidit fulgentem armis, ac vana tumentem :
Cur, inquit, diversus abis? hùc dirige gressum,
Hùc, periture, veni; capias ut digna Camillæ
Præmia; tunc etiam telis moriere Dianæ?
Dixit, et auratâ volucrem Threïssa sagittam
Deprompsit pharetrâ, cornuque infensa tetendit,
Et duxit longè, donec curvata coïrent
Inter se capita, et manibus jam tangeret æquis,
Læva aciem ferri, dextrâ nervoque papillam.
Extemplò teli stridorem aurasque sonantes

A l'instant le trait frappe et lui perce le cœur.
Il expire, inconnu, sans larmes, sans prière,
Et son corps oublié reste sur la poussière.
La nymphe déployait son vol majestueux,
Et satisfaite enfin remontait vers les cieux.

Audiit unà Aruns, hæsitque in corpore ferrum.
Illum expirantem socii, atque extrema gementem
Obliti ignoto camporum in pulvere linquunt:
Opis ad æthereum pennis aufertur Olympum.

LIVRE XII.

Argument. — La nymphe Juturne, sœur de Turnus, s'efforce d'empêcher le combat singulier entre son frère et Énée, combat qui avait été convenu par un traité entre les deux peuples, pour décider auquel des deux héros appartiendront l'alliance et l'héritage de Latinus. Juturne prend la figure de l'écuyer de Turnus et entraîne son char loin des combats. — Décrets de Jupiter. Les Troyens et les Latins seront unis, mais chacun des deux peuples conservera sa langue et ses coutumes. —Turnus voit de loin l'incendie dont Énée menace la ville de Laurente, il retourne sur ses pas, et de lui-même appelle Énée au combat.—Incidents du combat singulier.—La nymphe Juturne se précipite dans le Tibre.—Mort de Turnus et fin de la guerre.

Cependant loin des murs, jusqu'au fond de la plaine,
Turnus suit les débris d'une troupe incertaine;
Il sent que, moins ardents à seconder son bras,
Ses coursiers fatigués ont ralenti leurs pas.
Tout à coup un bruit vague a frappé son oreille:

. . . . . .
Intereà extremo bellator in æquore Turnus
Palantes sequitur paucos, jam segnior, atque
Jam minùs atque minùs successu lætus equorum.
Attulit hunc illi cæcis terroribus aura
Commixtum clamorem, arrectasque impulit aures

Ce tumulte lointain l'inquiète et l'éveille;
De la ville il entend la confuse clameur,
Et leur plainte lugubre a pénétré son cœur.
« Malheur à moi! Quel deuil a donc rempli Laurente?
Quel bruit de ses remparts sème au loin l'épouvante? »
Il dit, saisit les freins, et frémissant encor
De son char avec rage il arrête l'essor.
Juturne, dont l'adresse et la prudence vaines,
Sous les traits de Métisque avaient guidé les rênes,
Se retourne et lui dit : « Poursuivons ce chemin
Où les premiers succès ont honoré ta main;
Assez d'autres sans toi sauront garder la ville :
Si l'ennemi la presse en sa rage inutile,
Ici frappe à ton tour des milliers de Troyens;
Tes monuments de gloire égaleront les siens. »
« O ma sœur, dès longtemps j'ai reconnu ta ruse,
Répondit le héros; crois-tu donc qu'on m'abuse.
C'est toi qui la première as rompu le traité,
Échauffant ces combats de ta divinité.
Qui t'envoya des cieux subir notre misère?
Viens-tu voir le trépas de ton malheureux frère?
Car maintenant que faire et quel salut chercher?

Confusæ sonus urbis, et illætabile murmur.
Hei mihi! quid tanto turbantur mœnia luctu?
Quisve ruit tantus diversâ clamor ab urbe?
Sic ait, adductisque amens subsistit habenis.
Atque huic, in faciem soror ut conversa Metisci
Aurigæ, currumque et equos et lora regebat,
Talibus occurrit dictis; Hàc, Turne, sequamur
Trojugenas, quà prima viam victoria pandit.
Sunt alii, qui tecta manu defendere possint:
Ingruit Æneas Italis, et prælia miscet;
Et nos sæva manu mittamus funera Teucris.
Nec numero inferior, pugnæ nec honore recedes.
Turnus ad hæc:
O soror, et dudum agnovi, quum prima per artem
Fœdera turbasti, teque hæc in bella dedisti:
Et nunc nequidquam fallis, dea. Sed quis Olympo
Demissam tantos voluit te ferre labores?

N'ai-je pas vu périr mon ami le plus cher,
Et sous un coup affreux succombant sans vengeance,
Murranus m'implorer en vain pour sa défense?
Le généreux Ufens est mort, et son grand cœur
N'a pas voulu du moins voir notre déshonneur!
Son corps même aux Troyens reste avec son armure!
Attendrai-je, à mon sort il manquait cette injure,
Que ces murs soient en cendre? et je ne pourrais pas,
Pour répondre à Drancès, armer encor mon bras!
Moi, céder! Les Latins et toute l'Ausonie
Verraient-ils donc ma fuite et mon ignominie!
Eh quoi! mourir enfin est-ce un si grand malheur?
Dieux Mânes, à Turnus prêtez votre faveur,
Car le ciel a dès lors repoussé ma prière :
Vous pourrez m'accueillir ; mon âme toujours fière,
Sans tache et pure au moins de ce crime odieux,
Paraîtra devant vous digne de mes aïeux. »
Comme il disait ces mots, un coursier hors d'haleine,
A travers les Troyens, parmi des flots d'arène
Porte vers lui Sacès le front ensanglanté;
Il appelle à grands cris le guerrier redouté:
« Turnus, un peuple entier met en toi son attente,

An fratris miseri lethum ut crudele videres?
Nam quid ago? aut quæ jam spondet fortuna salutem?
Vidi oculos ante ipse meos, me voce vocantem
Murranum, quo non superat mihi carior alter,
Oppetere ingentem, atque ingenti vulnere victum.
Occidit infelix, ne nostrum dedecus Ufens
Aspiceret: Teucri potiuntur corpore et armis.
Exscindine domos, id rebus defuit unum,
Perpetiar? dextrâ nec Drancis dicta refellam?
Terga dabo? et Turnum fugientem hæc terra videbit?
Usque adeone mori miserum est? Vos, ô mihi, Manes,
Este boni! quoniam superis aversa voluntas;
Sancta ad vos anima, atque istius inscia culpæ,
Descendam, magnorum haud unquam indignus avorum.
Vix ea fatus erat, medios volat ecce per hostes,
Vectus equo spumante Saces, adversa sagittâ
Saucius ora: ruitque implorans nomine Turnum:

Prends pitié de nos maux. Pour foudroyer Laurente,
Énée au pied des murs s'avance, et, furieux,
Déjà sur ses palais il fait voler les feux.
Tous invoquent ton nom ; et Latinus balance
Sur quel gendre il devra fixer son alliance.
La reine, qui plaçait sa foi dans ton amour,
Cède à tant de fléaux, et, détestant le jour,
A de ses propres mains tranché sa destinée.
Messape, et d'Atinas la valeur obstinée,
Seuls soutiennent l'assaut, pressés de toutes parts
De mille glaives nus, d'une forêt de dards ;
Et toi, d'un œil serein, témoin de notre perte,
Tu promènes ton char sur la plaine déserte ! »
Dans un silence morne accueillant ces récits,
Entre ces maux divers, le héros indécis
Longtemps reste immobile : Aux replis de cette âme
La douleur, le remords et s'aigrit et s'enflamme ;
C'est la rage et l'amour, l'instinct de sa valeur.
Dès qu'il put dissiper cette noire vapeur,
Il lance vers les murs des regards pleins de rage,
Et, debout sur son char, contemple le ravage.
Sur les flancs d'une tour, allongeant ses sillons,

Turne, in te suprema salus ; miserere tuorum.
Fulminat Æneas armis, summasque minatur
Dejecturum arces Italûm, excidioque daturum.
Jamque faces ad tecta volant : in te ora Latini,
In te oculos referunt : mussat rex ipse Latinus,
Quos generos vocet, aut quæ sese ad fœdera flectat.
Prætereà regina, tuî fidissima, dextrâ
Occidit ipsa suâ, lucemque exterrita fugit.
Soli pro portis Messapus et acer Atinas
Sustentant aciem : circum hos utrimque phalanges
Stant densæ, strictisque seges mucronibus horret
Ferrea : tu currum deserto in gramine versas !
Obstupuit variâ confusus imagine rerum
Turnus, et obtutu tacito stetit : æstuat ingens
Imo in corde pudor, mixtoque insania luctu,
Et Furiis agitatus amor, et conscia virtus.
Ut primùm discussæ umbræ, et lux reddita menti,

La flamme jusqu'au ciel roulait en tourbillons.
Déjà les feux vainqueurs enveloppaient leur proie.
De cette tour lui-même autrefois, avec joie,
Éleva l'assemblage et les ponts orgueilleux,
Et sous sa base unit de mobiles essieux.
A sa vue il s'écrie : « Un dieu plus fort m'appelle,
O ma sœur, suivons donc ma fortune cruelle.
Cesse de m'arrêter : dans un dernier effort,
Je veux combattre Énée et subir tout mon sort.
Tu ne me verras plus déshonorer ma vie ;
Ah ! laisse-moi, d'abord, remplir ma sombre envie. »
Il dit, d'un bond rapide il s'élance du char,
Et, bravant des Troyens et la lance et le dard,
Il rompt les bataillons dans sa course assurée,
Et laisse enfin sa sœur seule et désespérée.
Ainsi du haut des monts, ébranlé par les vents,
Un rocher suspendu cède un jour aux torrents ;
Les ans l'avaient miné dans leur marche insensible ;
Entraîné par la pente et sa force invincible,
Il s'avance, il bondit ; les troupeaux, le pasteur,
Les champs sont emportés avec le laboureur :
Tel, ouvrant devant lui cette troupe inutile,

Ardentes oculorum orbes ad mœnia torsit
Turbidus, èque rotis magnam respexit ad urbem.
Ecce autem, flammis inter tabulata volutus
Ad cœlum undabat vortex, turrimque tenebat,
Turrim, compactis trabibus quam struxerat ipse,
Subdideratque rotas, pontesque instraverat altos.
Jam jam fata, soror, superant; absiste morari :
Quò deus, et quò dura vocat fortuna ,sequamur.
Stat conferre manum Æneæ; stat, quidquid acerbi est,
Morte pati ; nec me indecorem, germana, videbis
Ampliùs : hunc, oro, sine me furere antè furorem.
Dixit, et è curru saltum dedit ociùs arvis :
Perque hostes, per tela ruit, mœstamque sororem
Deserit, ac rapido cursu media agmina rumpit.
Ac veluti montis saxum de vertice præceps
Quum ruit, avulsum vento, seu turbidus imber
Proluit, aut annis solvit sublapsa vetustas,

Turnus se précipite aux remparts de la ville,
Où sur le sol fumant le sang coule en ruisseaux,
Où la flèche dans l'air siffle au bruit des assauts.
Il lève alors la main, il l'agite, il s'écrie :
« Cessez, Latins, des traits retenez la furie,
Rutules, arrêtez : quel que soit le destin,
Je tiens ma foi ; pour vous fidèle à son dessein,
Seul Turnus doit combattre. » A sa voix tout s'efface,
Entre les combattants s'étend un large espace.
Au seul nom de Turnus, délaissant les remparts,
Énée accourt, suspend tous les travaux de Mars,
Il éclate en transports : dans sa marche terrible,
Son armure résonne avec un bruit horrible.
Ainsi le grand Éryx, ainsi l'énorme Athos,
Se dressent menaçants ; tel ce père des eaux,
Sous ses bois frémissants au vent qui les assiége,
L'Apennin, dans les airs élève un front de neige.
Ils fixent tous les yeux : les Latins, les Troyens,
Chacun est attentif, et les Arcadiens
Et la garde des murs, et ceux qui sur Laurente
Poussaient du lourd bélier la pointe pénétrante.
Tous, ils ont déposé leurs traits, leurs boucliers :

Fertur in abruptum magno mons improbus actu,
Exsultatque solo, silvas, armenta, virosque
Involvens secum : disjecta per agmina Turnus
Sic urbis ruit ad muros, ubi plurima fuso
Sanguine terra madet, striduntque hastilibus auræ :
Significatque manu, et magno simul incipit ore :
Parcite jam Rutuli ; et vos, tela inhibete, Latini :
Quæcumque est fortuna, mea est : me verius unum
Pro vobis fœdus luere, et decernere ferro.
Discessere omnes medii, spatiumque dedêre.
At pater Æneas, audito nomine Turni,
Deserit et muros, et summas deserit arces ;
Præcipitatque moras omnes ; opera omnia rumpit,
Lætitiâ exsultans, horrendùmque intonat armis.
Quantus Athos, aut quantus Eryx, aut ipse, coruscis
Quum fremit ilicibus, quantus, gaudetque nivali
Vertice se attollens pater Apenninus ad auras.

Et Latinus s'étonne, en voyant deux guerriers,
Que le destin fit naître aux deux bouts de la terre,
Décider sur ces bords leur lutte meurtrière.
Dès que le champ fut libre, alors les deux héros,
L'un sur l'autre de loin lancent leurs javelots,
Et, se joignant bientôt d'une course rapide,
Entre-choquent l'airain et le glaive homicide.
De leurs coups redoublés leur bouclier gémit;
Tressaillant sous leurs pas la terre au loin frémit,
Et la valeur et l'art sont déployés ensemble.
Tels dans les bois, les prés, que le Sila rassemble,
Ou sur le mont Taburne, on voit deux fiers taureaux,
L'un contre l'autre armés, heurter leurs fronts rivaux.
Tous les pasteurs ont fui ; le troupeau, sur la pente,
Près deux reste immobile et muet d'épouvante,
Et la genisse attend, prête à suivre sa loi,
Quel sera de ces bois le vainqueur et le roi :
Ils s'épuisent tous deux en longs efforts de rage,
Et leur corne puissante a marqué son outrage;
Le sang, qui de leur corps s'échappe à gros bouillons,
Sur leur col, sur leurs flancs, trace de noirs sillons ;
Ainsi combat Turnus, ainsi combat Énée;

Jam verò et Rutuli certatim, et Troës, et omnes
Convertêre oculos Itali, quique alta tenebant
Mœnia, quique imos pulsabant ariete muros ;
Armaque deposuêre humeris : stupet ipse Latinus,
Ingentes, genitos diversis partibus orbis,
Inter se coiisse viros, et cernere ferro.
Atque illi, ut vacuo patuerunt æquore campi,
Procursu rapido, conjectis eminùs hastis,
Invadunt Martem clypeis atque ære sonoro :
Dat gemitum tellus; tum crebros ensibus ictus
Congeminant; fors et virtus miscentur in unum.
Ac velut, ingenti Silâ, summove Taburno,
Quum duo conversis inimica in prœlia tauri
Frontibus incurrunt, pavidi cessêre magistri :
Stat pecus omne metu mutum, mussantque juvencæ,
Quis nemori imperitet, quem tota armenta sequantur ;
Illi inter sese multâ vi vulnera miscent,

Le fracas de leurs coups retentit jusqu'aux cieux.
Alors au haut des airs, le souverain des dieux
Prit la vaste balance, et de sa main puissante,
Pesa des deux héros la fortune flottante;
Qui des deux en ce jour sera frappé du sort,
Et que, léger de poids, doit emporter la mort?
De toute sa hauteur, soudain Turnus se lève,
Plein d'espoir dans sa force, et, rabattant le glaive,
Décharge un coup terrible; et Troyens et Latins
Poussent un cri subit, et, du sort incertains,
Leurs yeux suivent Turnus: mais la perfide épée
Se brise et l'abandonne à sa rage trompée.
Il va périr, que faire? Aussi prompt que l'Eurus,
Il fuit en regardant ces tronçons inconnus,
La poignée étrangère et sa main désarmée.
On dit que dès l'abord sa fureur allumée
Laissant son fer fidèle, au combat, des premiers,
Quand il précipitait son char et ses coursiers,
De Métisque en ce trouble avait saisi l'épée;
Et tant que des Troyens, avec peine échappée,
Il poussait la phalange, elle a servi sa main;
Mais dès qu'elle eut touché le bouclier divin,

Cornuaque obnixi infigunt, et sanguine largo
Colla armosque lavant; gemitu nemus omne remugit.
Haud aliter Tros Æneas, et Daunius heros
Concurrunt clypeis: ingens fragor æthera complet.
Juppiter ipse duas æquato examine lances
Sustinet, et fata imponit diversa duorum;
Quem damnet labor, et quo vergat pondere lethum.
Emicat hic, impunè putans, et corpore toto
Alitè sublatum consurgit Turnus in ensem,
Et ferit. Exclamant Troës, trepidique Latini,
Arrectæque amborum acies. At perfidus ensis
Frangitur, in medioque ardentem deserit ictu;
Ni fuga subsidio subeat: fugit ocior Euro,
Ut capulum ignotum, dextramque aspexit inermem.
Fama est, præcipitem, quum prima in prœlia junctos
Conscendebat equos, patrio mucrone relicto,
Dum trepidat, ferrum aurigæ rapiusse Metisci:

Forgé par Vulcain même, alors l'arme inutile,
OEuvre d'un bras mortel, comme un verre fragile,
Rejaillit en éclats; Les Rutules surpris
Voient, sur le sable épars, resplendir ses débris.
Le guerrier hors de lui, que le péril entraîne,
Trace mille détours dans sa fuite incertaine;
Ici, par les Troyens cerné de toutes parts;
Là, serré par un lac; plus loin, par les remparts.
Mais Énée, à son tour oubliant sa blessure,
Poursuit, quoique affaibli, sa course non moins sûre;
Du rival éperdu, qu'atteint déjà son bras,
Ses pas précipités partout pressent les pas.
Tel un cerf fugitif, chassé de sa tanière,
D'un côté voit un lac, des rets voit la barrière,
Et la plume mobile, aux reflets éclatants;
Sur ses pas sont les chiens, et leurs cris discordants.
Enfermé des deux parts, il craint dans sa détresse
Et le piége et les flots; il va, revient sans cesse.
Alors, gueule béante et les yeux enflammés,
Les limiers haletants, sur sa trace animés,
Entre-choquent leurs dents dont l'ardeur se fourvoye,
Et ne happent que l'air, pensant mordre la proie;

Idque diu, dum terga dabant palantia Teucri,
Suffecit; postquàm arma Dei ad Vulcania ventum est,
Mortalis mucro, glacies ceu futilis, ictu
Dissiluit: fulvâ resplendent fragmina arenâ.
Ergo amens diversa fugâ petit æquora Turnus,
Et nunc hùc, indè hùc incertos implicat orbes.
Undique enim densâ Teucri inclusêre coronâ;
Atque hinc vasta palus, hinc ardua mœnia cingunt.
Nec minus Æneas, quamquàm tardata sagittâ
Interdum genua impediunt, cursumque recusant,
Insequitur, trepidique pedem pede fervidus urget.
Inclusum veluti si quando flumine nactus
Cervum, aut puniceæ sæptum formidine pennæ,
Venator cursu, canis et latratibus instat;
Ille autem, insidiis et ripâ territus altâ,
Mille fugit refugitque vias; at vividus Umber
Hæret hians, jam jamque tenet, similisque tenenti

On entend mille voix d'espoir et de douleur,
Le lac renvoie au ciel le bruit et leur clameur.
Turnus fuit, non moins prompt; de chaque ami fidèle,
En passant devant eux, il stimule le zèle;
Tour à tour il les nomme, à tous il fait appel,
Et demande à grands cris le glaive paternel.
Énée accourt, s'indigne, et sa voix menaçante,
A qui l'ose apporter montre la mort présente,
Ou de leur ville en flamme il va raser les tours;
Et domptant sa souffrance, il le poursuit toujours.
Cinq fois ils ont déjà parcouru la carrière;
Et ce n'est point des jeux la couronne éphémère,
Ou de frivoles prix pour l'honneur obtenus,
On dispute la vie et le sang de Turnus.
Au culte du dieu Faune un olivier sauvage,
Consacré dans ce champ, du peuple avait l'hommage.
De leur piété simple agrestes monuments,
Ses rameaux des nochers portaient les vêtements,
Et préservés des flots, leur main reconnaissante
Offrait ces dons au dieu protecteur de Laurente.
Pour aplanir le cirque, un fer injurieux,
Sous la main des Troyens, coupa son tronc noueux,

Increpuit malis, morsuque elusus inani est.
Tum verò exoritur clamor: ripæque lacusque
Responsant circà, et cœlum tonat omne tumultu.
Ille, simul fugiens, Rutulos simul increpat omnes,
Nomine quemque vocans, notumque efflagitat ensem.
Æneas mortem contrà, præsensque minatur
Exitium, si quisquam adeat, terretque trementes,
Excisurum urbem minitans, et saucius instat.
Quinque orbes explent cursu, totidemque retexunt
Huc, illuc: neque enim levia aut ludicra petuntur
Præmia, sed Turni de vita et sanguine certant.
Fortè sacer Fauno foliis oleaster amaris
Hic steterat; nautis olim venerabile signum,
Servati ex undis ubi figere dona solebant
Laurenti Divo, et votas suspendere vestes;
Sed stirpem Teucri nullo discrimine sacrum
Sustulerant, puro ut possent concurrere campo.

Et de leur roi la lance au pied s'était fixée,
Par son fougueux essor dans la souche enfoncée.
Il approche, il s'essaye, il veut l'en détacher,
Et bientôt se courbant, s'apprête à l'arracher;
Son rival de ce fer ne pourra fuir l'atteinte.
Turnus alors s'arrête, et pâlissant de crainte :
« Faune, s'écria-t-il, sois-moi propice, et toi,
Terre, retiens ce dard! tous deux secourez-moi!
J'ai toujours adoré vos noms, votre présence,
Qu'ont bravés des Troyens la profane insolence. »
Le dieu Faune l'entend, favorable à ses vœux :
Énée alors redouble; efforts infructueux!
L'arbre sacré résiste à sa vaine contrainte,
Et son bras de ces nœuds ne peut vaincre l'étreinte,
Tandis qu'il lutte encor, le nouveau Metiscus,
Juturne, tient le glaive, et le rend à Turnus.
Mais Vénus ne peut plus supporter tant d'audace :
Soudain du haut des cieux elle a franchi l'espace,
Et de l'arbre rebelle elle arrache le dard.
Alors armés tous deux, se bravant du regard,
L'un agitant sa lance et l'autre son épée,
Palpitants, croient déjà de sang la voir trempée.

Hic hasta Æneæ stabat : huc impetus illam
Detulerat fixam, et lentâ in radice tenebat.
Incubuit, voluitque manu convellere ferrum
Dardanides, teloque sequi, quem prendere cursu
Non poterat. Tum verò amens formidine Turnus :
Faune, precor, miserere, inquit : tuque optima ferrum
Terra tene; colui vestros si semper honores,
Quos contrà Æneadæ bello fecêre profanos.
Dixit : opemque dei non cassa in vota vocavit.
Namque diu luctans, lentoque in stirpe moratus,
Viribus haud ullis valuit discludere morsus
Roboris Æneas. Dum nititur acer, et instat,
Rursus in aurigæ faciem mutata Metisci
Procurrit, fratrique ensem dea Daunia reddit.
Quod Venus audaci Nymphæ indignata licere,
Accessit, telumque altâ ab radice revellit.
Olli sublimes, armis animisque refecti,

Dans un nuage d'or, veillant sur ces hasards,
Junon, triste, observait le cirque et les remparts.
« Cessez, dit Jupiter, que pouvez-vous prétendre?
Énée est avec nous, et le ciel doit l'attendre;
Le sort même l'appelle au rang des immortels,
Et vous savez trop bien ces décrets éternels.
Dans ces froides vapeurs, quel espoir vous arrête?
Par la main d'un mortel, à cette auguste tête
Deviez-vous attenter, ranimer des vaincus,
Armer la sœur du glaive, et le rendre à Turnus?
Apaisez-vous enfin ; cédez à ma prière,
Et ne nourrissez plus votre douleur amère :
Que cette aimable bouche et cette douce voix
M'épargne les récits rappelés tant de fois.
Le terme est arrivé : sur les eaux, sur la terre,
Les Troyens poursuivis par votre âpre colère
De la guerre ont ici vu s'allumer les feux.
Vous avez mis le deuil chez un roi malheureux ;
L'hymen, en pleurs changé, combla votre vengeance ;
Vous n'irez pas plus loin; respectez ma défense. »
Ainsi dit Jupiter; baissant un front soumis,
Junon lui répondit : « Vos décrets ennemis

Hic gladio fidens, hic acer et arduus hastâ,
Assistunt contrà, certamine Martis anheli.
Junonem interea rex omnipotentis Olympi
Alloquitur, fulvâ pugnas de nube tuentem.
Quæ jam finis erit, conjux? quid denique restat?
Indigetem Æneam scis ipsa, et scire fateris,
Deberi cœlo, fatisque ad sidera tolli.
Quid struis? aut quâ spe gelidis in nubibus hæres?
Mortalin' decuit violari vulnere divum?
Aut ensem (quid enim sine te Juturna valeret?)
Ereptum reddi Turno, et vim crescere victis?
Desine jam tandem, precibusque inflectere nostris;
Nec te tantus edat tacitam dolor; et mihi curæ
Sæpè tuo dulci tristes ex ore recursent.
Ventum ad supremum est. Terris agitare vel undis
Trojanos potuisti, infandum accendere bellum,
Deformare domum, et luctu miscere hymenæos.

Déjà m'étaient connus, ô mon maître sévère!
Et j'ai laissé Turnus, et j'ai quitté la terre.
Sans eux, me verriez-vous seule ainsi dans les airs
Subir de tels affronts? Non, parmi les éclairs
J'irais, couvrant ses murs de sang et de ruines,
Ouvrir le camp troyen aux légions latines.
Mes conseils, je l'avoue, ont excité la sœur
A prêter un secours au frère en son malheur,
A chercher une voie, à préserver sa vie,
Non pas à tendre l'arc, une flèche hardie :
J'en atteste le Styx, et tous les noirs torrents
Terribles même aux dieux de l'Olympe habitants.
Je cède, désormais je renonce à la guerre :
Du moins accordez-moi cette faveur dernière
Pour votre Latium, pour l'honneur de ses rois;
Ici, la loi du sort n'enchaîne plus ma voix.
Puisqu'il faut, j'y consens, par les nœuds d'hyménée
Des deux peuples en paix unir la destinée,
Que les Latins, du sol antiques citoyens,
Gardent leur nom, jamais ne s'appellent Troyens;
Qu'ainsi de leur costume ils conservent l'usage,
Et ne les forcez point à changer de langage.

Ulteriùs tentare veto. Sic Juppiter orsus;
Sic dea submisso contrà Saturnia vultu:
Ista quidem quia nota mihi tua, magne, voluntas,
Juppiter, et Turnum et terras, invita, reliqui.
Nec tu me aërià solam nunc sede videres
Digna, indigna pati; sed flammis cincta sub ipsam
Starem aciem, traheremque inimica in prœlia Teucros.
Juturnam misero, fateor, succurrere fratri
Suasi, et pro vitâ majora audere probavi;
Non ut tela tamen, non ut contenderet arcum;
Adjuro Stygii caput implacabile fontis,
Una superstitio superis quæ reddita divis.
Et nunc credo equidem, pugnasque exosa relinquo.
Illud te, nullâ fati quod lege tenetur,
Prò Latio obtestor, pro majestate tuorum:
Quum jam connubiis pacem felicibus, esto,
Component, quum jam leges et fœdera jungent;

Que sur le Latium, protégé par mes vœux,
Longtemps les rois albains tiennent leur sceptre heureux;
Et Rome un jour devra sa gloire et son génie
Aux talents, aux vertus de la fière Ausonie.
Troie a péri, son nom doit périr sous ses tours. »
Le père des humains, des saisons et des jours,
Répond en souriant : « Quoi ! ma sœur bien-aimée,
Vous, fille de Saturne, en votre âme animée
Le courroux obtient-il encor tant de pouvoir ?
Ne vous irritez point, je remplis votre espoir.
J'accorde la victoire à ces vives prières;
Les Latins garderont la langue de leurs pères,
Et leurs mœurs, et leur nom; mêlés par leurs destins,
Les Troyens avec eux seront tous des Latins,
Je confondrai leur culte et leurs cérémonies.
Des enfants de leur sang les grandeurs infinies
Étonneront la terre; oui, leurs cœurs vertueux
Seront un beau spectacle aux humains comme aux dieux;
Et nul peuple à Junon prodiguant ses hommages
N'ornera vos autels de plus précieux gages. »
Ces mots de la déesse ont adouci le cœur,

Ne vetus indigenas nomen mutare Latinos,
Neu Troas fieri jubeas, Teucrosque vocari,
Aut vocem mutare viros, aut vertere vestes.
Sit Latium, sint Albani per sæcula reges :
Sit Romana potens Italâ virtute propago :
Occidit, occideritque sinas cum nomine Troja.
Olli subridens hominum rerumque repertor :
Et germana Jovis, Saturnique altera proles,
Irarum tantos volvis sub pectore fluctus !
Verùm age, et inceptum frustra submitte furorem.
Do quod vis; et me victusque volensque remitto.
Sermonem Ausonii patrium moresque tenebunt;
Utque est nomen erit : commixti corpore tantûm
Subsident Teucri : morem ritusque sacrorum
Adjiciam, faciamque omnes uno ore Latinos.
Hinc genus, Ausonio mixtum quod sanguine surget,
Supra homines, supra ire Deos pietate videbis ;
Nec gens ulla tuos æquè celebrabit honores.
Annuit his Juno, et mentem lætata retorsit.

Son front devient serein : de l'humide vapeur
Elle sort, et remonte au sein de l'Empyrée.
Alors du roi des dieux l'autorité sacrée
Veut rappeler Juturne, et, retirant son bras,
L'éloigner de son frère et du lieu des combats.
Il est deux déités, sinistres messagères,
Du malheur des humains toujours avant-courrières.
La Nuit, mère à la fois de trois monstres nouveaux,
Avec leur sœur Mégère enfanta ces fléaux.
Les Dires sont leur nom; deux serpents sur leur tête
Se roulent, et leur vol siffle avec la tempête.
Près du grand Jupiter, aux portes du palais,
Du trône redoutable elles gardent l'accès.
Par elles l'univers est frappé d'épouvante,
Lorsque du roi du ciel la justice éclatante
Répand les maux, la mort en ses sévérités,
Ou livre à Mars vengeur de coupables cités.
La plus prompte des deux a reçu le message
Pour s'offrir à Juturne en funeste présage :
La Furie obéit aux ordres souverains,
Et dans un tourbillon vole aux champs laurentins.
Telle, aux poisons trempée, une flèche rapide

Interea excedit cœlo, nubemque reliquit.
His actis, aliud genitor secum ipse volutat;
Juturnamque parat fratris dimittere ab armis.
Dicuntur geminæ pestes, cognomine Diræ,
Quas et Tartaream Nox intempesta Megæram
Uno eodemque tulit partu, paribusque revinxit
Serpentum spiris, ventosasque addidit alas.
Hæ Jovis ad solium, sævique in limine regis
Apparent, acuuntque metum mortalibus ægris,
Si quando lethum horrificum morbosque deûm rex
Molitur, meritas aut bello territat urbes.
Harum unam celerem demisit ab æthere summo
Juppiter, inque omen Juturnæ occurrere jussit.
Illa volat, celerique ad terram turbine fertur :
Non secus, ac nervo per nubem impulsa sagitta,
Armatam sævi Parthus quam felle veneni,
Parthus, sive Cydon, telum immedicabile torsit,

Part de l'arc du Crétois ou du Parthe perfide,
Une incurable plaie, hélas! suivra le fer;
Elle siffle; invisible elle a glissé dans l'air :
La fille de la nuit, ministre du tonnerre,
Ainsi traverse l'ombre et descend sur la terre.
Dès qu'elle a vu Turnus, le cirque et les deux camps,
Elle cache sa forme et ses cruels serpents.
Elle est ce faible oiseau qui, dans la nuit obscure,
De ses lugubres chants attriste la nature,
Hôte des toits déserts et l'ami des tombeaux.
Sous ces traits elle vole au-devant du héros,
Repasse, et, répétant son cri par intervalles,
Frappe le bouclier de ses ailes fatales.
La voix manque à Turnus; tout son corps est glacé,
Il tremble, le front pâle et le poil hérissé.
Mais Juturne a de loin reconnu la Furie,
Son vol, ses cris aigus; de sa gorge meurtrie
Elle flétrit les lis, arrache ses cheveux,
Déchire son visage en accusant les cieux :
« Non, ta sœur ne peut plus te sauver, ô mon frère!
Ni retarder l'instant de ton heure dernière.
Que tenterais-je encor? Quel salut? quel espoir?

Stridens, et celeres incognita transilit umbras.
Talis se sata Nocte tulit, terrasque petivit.
Postquam acies videt Iliacas, atque agmina Turni,
Alitis in parvæ subitam collecta figuram,
Quæ quondam in bustis, aut culminibus desertis
Nocte sedens, serùm canit importuna per umbras :
Hanc versa in faciem, Turni se pestis ob ora
Ferique refertque sonans, clypeumque everberat alis.
Illi membra novus solvit formidine torpor;
Arrectæque horrore comæ, et vox faucibus hæsit.
At procul ut Diræ stridorem agnovit et alas,
Infelix crines scindit Juturna solutos,
Unguibus ora soror fœdans et pectora pugnis.
Quid nunc te tua, Turne, potest germana juvare?
Aut quid jam miseræ superat mihi? quâ tibi lucem
Arte morer? talin' possum me opponere monstro?
Jam jam linquo acies. Ne me terrete timentem,

Et puis-je d'un tel monstre enchaîner le pouvoir ?
C'en est fait ; du combat Juturne se retire,
Je cède à la terreur que votre aspect m'inspire,
O funèbres oiseaux ! je reconnais, hélas !
Ce vol, ces battements, précurseurs du trépas.
Je vois de Jupiter l'inflexible sentence ;
De mon honneur donné voilà la récompense !
Il m'a faite immortelle. Ah ! des lois de la mort
Pourquoi suis-je affranchie ? En terminant mon sort,
Du moins j'aurais aussi vu finir ma misère,
Compagne chez les morts de mon malheureux frère.
Qui, moi, vivre à jamais ? Eh ! quels biens, quel honneur
Sans toi, mon cher Turnus, pourraient charmer ta sœur ?
O terre, entr'ouvre-toi ! que la déesse expire,
Et livre-moi passage à l'infernal empire ! »
De son manteau d'azur elle voile son front,
S'élance, et disparaît dans le Tibre profond.
Mais Énée accourait, de sa terrible lance
Il fait briller le fer : « Qu'attend donc ta prudence,
Turnus ? quoi, toujours fuir ? Disputons-nous l'honneur
Et les prix d'une course, ou ceux de la valeur ?
Eh bien ! prends donc ici, comme un nouveau Protée,

Obscœnæ volucres ; alarum verbera nosco,
Lethalemque sonum ; nec fallunt jussa superba
Magnanimi Jovis. Hæc pro virginitate reponit ?
Quo vitam dedit æternam ? cur mortis adempta est
Conditio ? Possem tantos finire dolores
Nunc certè, et misero fratri comes ire per umbras.
Immortalis ego ? aut quidquam mihi dulce meorum
Te sine, frater, erit ? O quæ satis alta dehiscat
Terra mihi, manesque deam demittat ad imos !
Tantùm effata, caput glauco contexit amictu,
Multa gemens, et se fluvio dea condidit alto.
Æneas instat contrà, telumque coruscat
Ingens, arboreum, et sævo sic pectore fatur :
Quæ nunc deinde mora est ? aut quid jam, Turne, retractas ?
Non cursu, sævis certandum est cominùs armis.
Verte omnès tete in facies, et contrahe quidquid
Sive animis, sive arte vales : opta ardua pennis

Chaque forme à son tour par ta ruse imitée;
Cherche à franchir d'un vol le ciel et sa hauteur,
Ou de la terre enfin perce la profondeur! »
D'un signe dédaigneux, Turnus à sa menace
Répond : « Je ne crains point ton orgueilleuse audace,
Je crains le ciel contraire et le maître des dieux! »
Il achevait ces mots, quand soudain à ses yeux
S'offre une énorme pierre, une limite antique,
De ces champs divisés sauve-garde publique.
Dans notre âge affaibli, s'unissant à la fois,
Douze mortels à peine ébranleraient ce poids.
Le héros la saisit de toute sa puissance,
L'arrache, et sur Énée en courant il la lance.
Emporté par l'élan, dans son ardent transport
Il ne sent point la masse et ce suprême effort;
Mais bientôt il fléchit, son sang devient de glace,
Et la pierre, impuissante à franchir tout l'espace,
Roule en vain dans les airs sans frapper son rival.
Ainsi dans le sommeil, quand un songe fatal
Trouble l'homme oppressé par une image vaine,
Il veut fuir, tend les bras; sous le poids qui l'entraîne
Retombe, lutte encor; épuisé chaque fois,

Astra sequi, clausumve cavâ te condere terrâ.
Ille, caput quassans: Non me tua fervida terrent
Dicta, ferox: dî me terrent, et Juppiter hostis.
Nec plura effatus, saxum circumspicit ingens,
Saxum antiquum, ingens, campo quod fortè jacebat,
Limes agro positus, litem ut discerneret arvis.
Vix illud lecti bis sex cervice subirent,
Qualia nunc hominum producit corpora tellus.
Ille manu raptum trepidâ torquebat in hostem
Altior insurgens, et cursu concitus, heros.
Sed neque currentem se, nec cognoscit euntem,
Tollentemve manu, saxumque immane moventem.
Genua labant; gelidus concrevit frigore sanguis.
Tum lapis ipse viri, vacuum per inane volutus,
Nec spatium evasit totum, nec pertulit ictum.
Ac velut in somnis, oculos ubi languida pressit
Nocte quies, nequidquam avidos extendere cursus

Il ne peut retrouver la force ni la voix.
Tel se débat Turnus : quelques essais qu'il tente,
La Furie à son bras s'oppose plus puissante.
Sa pensée inquiète alors flotte au hasard;
Sur le camp, sur les murs, il tourne son regard;
Il hésite, et déjà sent le dard qui s'apprête.
Il ne sait ni comment éviter la tempête,
Ni par où signaler un retour agresseur,
Et cherche en vain le char et sa fidèle sœur.
Énée a vu son trouble, il saisit l'avantage;
Et le suivant de l'œil, son bras qui se dégage
Lance sa javeline : avec moins de fracas
La baliste d'un roc a vomi les éclats;
Moins bruyant dans la nuit on entend le tonnerre
Qui par un trait soudain ébranle au loin la terre.
Comme un noir tourbillon forçant le bouclier,
Le fer brise en sifflant les sept lames d'acier,
La mort vole avec lui; la cuirasse est percée,
Et de Turnus enfin la cuisse est traversée.
A ce terrible coup, sur le sable sanglant
Tombe, un genou fléchi, ce superbe géant.
Tout son camp s'est levé; les Rutules frémissent,

Velle videmur, et in medilis conatibus ægri
Succidimus; non lingua valet, non corpore notæ
Sufficiunt vires, nec vox, aut verba sequuntur.
Sic Turno, quâcumque viam virtute petivit,
Successum dea dira negat. Tum pectore sensus
Vertuntur varii. Rutulos adspectat et urbem,
Cunctaturque metu, telumque instare tremiscit;
Nec quò se eripiat, nec quâ vi tendat in hostem,
Nec currus usquam videt, aurigamve sororem.
Cunctanti telum Æneas fatale coruscat,
Sortitus fortunam oculis, et corpore toto
Eminùs intorquet. Murali concita numquam
Tormento sic saxa fremunt, nec fulmine tanti
Dissultant crepitus. Volat atri turbinis instar,
Exitium dirum hasta ferens, orasque recludit
Loricæ, et clypei extremos septemplicis orbes :
Per medium stridens transit femur. Incidit ictus

Le mont et la forêt sous leurs cris retentissent.
  Turnus, de son vainqueur implorant la pitié,
Tourne vers lui ses mains, son front humilié :
« J'ai mérité mon sort, et de la loi commune
J'accepte la rigueur, use de ta fortune,
Dit-il ; mais si pour moi, de mon père à son tour
La douleur t'attendrit, autrefois ton amour
Aussi charmait Anchise, épargne sa tendresse,
Rends à Daunus un fils pour aider sa vieillesse,
Ou du moins rends mon corps à des soins sans espoir.
Je suis vaincu, je prie, et tous ont pu me voir
Tremblant à tes genoux ; possède Lavinie,
Ne porte pas plus loin la vengeance ennemie. »
  Énée en frémissant roule sur lui les yeux,
Il s'arrête, il retient son bras victorieux.
Déjà, de plus en plus touché par sa prière,
Il sentait du combat se calmer la colère,
Quand soudain ses regards sur le sein du guerrier
Reconnaissent l'éclat du fatal baudrier,
La ceinture aux clous d'or qu'enivré de sa gloire
Il ravit à Pallas au jour de sa victoire.
Et depuis il portait ce prix de la valeur,

Ingens ad terram duplicato poplite Turnus.
Consurgunt gemitu Rutuli, totusque remugit
Mons circùm, et vocem latè nemora alta remittunt.
  Ille humilis supplexque oculos dextramque precantem
Protendens : Equidem merui, nec deprecor, inquit ;
Utere sorte tuâ. Miseri te si qua parentis
Tangere cura potest, oro (fuit et tibi talis
Anchises genitor). Dauni miserere senectæ :
Et me, seu corpus spoliatum lumine mavis,
Redde meis. Vicisti, et victum tendere palmas
Ausonii vidêre : tua est Lavinia conjux.
Ulteriùs ne tende odiis. Stetit acer in armis
Æneas, volvens oculos, dextramque repressit ;
Et jam jamque magis cunctantem flectere sermo
Cœperat, infelix humero quum apparuit alto
Balteus, et notis fulserunt cingula bullis
Pallantis pueri ; victum quem vulnere Turnus

Insigne périlleux à son fier possesseur.
Ce monument de deuil, funeste témoignage,
D'Énée a rallumé la douleur et la rage;
Il s'écrie : « Ah! couvert des dépouilles des miens,
Tu voudrais m'échapper? Sous le fer je te tiens;
Pallas ici t'immole; oui, Pallas, ta victime,
Dans ton sang par mes mains enfin punit ton crime. »
A ces mots, sur Turnus levant son bras vengeur,
Il enfonce le glaive et lui perce le cœur.
Sur lui la froide mort étend ses voiles sombres,
Et son âme indignée a volé chez les ombres.

Straverat, atque humeris inimicum insigne gerebat.
Ille, oculis postquàm sævi monumenta doloris
Exuviasque hausit, furiis accensus, et irâ
Terribilis: Tune hinc spoliis indute meorum
Eripiare mihi? Pallas te hoc vulnere, Pallas
Immolat, et pœnam scelerato ex sanguine sumit.
Hoc dicens, ferrum adverso sub pectore condit
Fervidus; ast illi solvuntur frigore membra,
Vitaque cum gemitu fugit indignata sub umbras.

NOTES DU LIVRE I.

(1) L'abbé Delille a traduit avec une grande pompe ce passage:

Tantæ molis erat Romanam condere gentem.

« .... Tant dut coûter de peine.
« Ce long enfantement de la grandeur romaine. »

Toutefois, M. Laya, professeur de belles-lettres et académicien, faisait observer que cette traduction présentait peut-être un faux sens. Les expressions de l'abbé Delille s'appliqueraient plutôt au travail successif de conquête et d'assimilation suivi par les Romains pendant sept cents ans, qu'à la pensée de Virgile, qui est celle d'un seul fait, la fondation de Rome. M. Barthélemy, qui a donné une œuvre d'un grand mérite sur l'*Énéide*, a traduit ainsi ce passage:

Tant fut lent à fonder le colosse romain.

Ceci se rapproche beaucoup de la fermeté et de la précision du poëte latin, et telles sont en général les qualités du travail de M. Barthélemy.

(2) Ce qui a pu donner à Virgile la pensée de son poëme, encouragé d'ailleurs, comme il l'était, dans cette noble entreprise, par César Auguste, c'est que, dans un passage d'Homère, Énée est présenté comme appelé à de hautes destinées et comme digne de devenir le héros d'une seconde *Iliade*. Virgile savait d'ailleurs que les Romains avaient toujours considéré les habitants de la Troade, ou Troyens, comme leurs parents. Tacite nous en donne un exemple spécial lorsqu'il dit que Tibère accueillit avec faveur la demande des Segnestes, colons de Troie, pour les aider à reconstruire leur temple. *Accepit lætus curam*, dit Tacite, *ut consanguineus*. On sait aussi que Jules César, comme descendant d'Iule, fils d'Énée, donna à ses soldats, avant la bataille de Pharsale, pour mot d'ordre : *Venus victrix*.

NOTES DU LIVRE VI.

(1) Palinure, pilote du vaisseau d'Énée, était tombé dans la mer pendant son sommeil; il a donné son nom au cap Palinure, près de Salerne.

(2) Pour donner une idée de la manière ordinaire de l'abbé Delille, nous offrons ici sa reproduction du passage sur les tableaux gravés par Dédale au temple d'Apollon :

> Ailleurs on voit l'Amour qui mène, en rougissant,
> A la reine de Crète un époux mugissant,
> Et leur étrange hymen, que la nature abhorre.....
> Et toi qu'il pleure encor, ô jeune téméraire!
> Si l'artiste n'était trop distrait par le père,
> Toi-même il t'eût placé dans ce vaste tableau. »

On voit que le traducteur supprime avec soin les noms et les termes propres, comme le taureau, Pasiphaë, Jéare, et met en leur place des périphrases et des ornements familiers au dix-huitième siècle, dont le goût était bien différent de celui de Virgile.

(3). On reconnaît facilement dans les funérailles de Misène et dans divers autres passages de ce livre, plusieurs rites, cérémonies et traditions qui ont été adoptées par le christianisme; nous avons conservé en partie les costumes anciens avec les rites auxquels l'imagination des peuples était accoutumée.

(4) Le temple de Romulus et Rémus, auquel les dépouilles des vaincus étaient suspendues, existe encore à Rome sous ce nom : il s'élève au Forum Romanum, près de l'arc de triomphe érigé à Septime-Sévère.

NOTES DU LIVRE VII.

(1) Les apparitions et les métamorphoses sont assez nombreuses dans le poëme épique de l'*Énéide*. Au premier livre, on voit l'Amour prendre auprès de Didon la figure d'Ascagne; ici, au septième livre, c'est l'Euménide Alecton qui prend les traits d'une prêtresse pour exciter Turnus. Plus loin, les galères d'Enée, dont chacune portait sur sa poupe l'emblème d'une divinité, se changent en nymphes de la mer; un fantôme formé par Junon prend l'apparence d'Enée et va défier Turnus. Ailleurs, Apollon se transforme en vieillard et retient Ascagne dans la mêlée. La nymphe Juturne, sœur de Turnus, emprunte la figure de Metiscus, son écuyer. Enfin les Furies, transformées en oiseaux de nuit, apparaissent à Turnus avant sa mort. Dans ces diverses inventions, les poëtes anciens étaient les fidèles interprètes de la nature de l'homme, toujours amoureux du merveilleux et des emblèmes. Ces inventions ont souvent été imitées depuis par les poëtes modernes.

(2) Dans les insignes que portent ici le fils d'Hercule ainsi que le descendant d'Inachus, en témoignage de leur illustre naissance, on voit la preuve que les distinctions d'une noblesse d'origine ont été admises parmi les hommes dès les premiers âges du monde.

NOTES DU LIVRE VIII

(1) On voit au commencement de ce livre, dont nous ne donnons que quelques fragments, Turnus dresser lui-même l'étendard de la guerre sur la citadelle de Laurente. Virgile a voulu rappeler ainsi un usage des Romains; lorsqu'ils proclamaient la guerre, ils élevaient un drapeau rose où l'infanterie se réunissait, et un drapeau bleu pour assembler les cavaliers; ces deux couleurs ont été adoptées depuis par la France, en y joignant la couleur blanche, sans doute en souvenir de ce peuple illustre.

(2) L'épisode de Cacus est un des morceaux les plus célèbres de l'*Énéide* pour la vigueur et l'éclat des couleurs. M. Guizot en a fait une traduction, dont M. Barthélemy a publié plusieurs passages dans ses notes; en voici un extrait :

Pour la première fois Cacus tremble et frissonne,
Le trouble est dans ses yeux, sa force l'abandonne;
Il fuit glacé d'effroi, l'effroi le fait voler.
Il arrive à son antre, et pour s'y mieux celer,
Brisant les gonds d'airain et la forte barrière,
Que fixa sur le seuil l'adresse de son père,
Il détache le roc qui, jadis suspendu,
Tombe et vient enfermer le brigand éperdu.

Voici comment M. Barthélemy a traduit ce commencement :

Alors on vit Cacus courir vers sa caverne ;
Pour la première fois, le teint pâle, l'œil terne,
Il se presse léger comme les aquilons ;
Il fuit, la peur ajoute une aile à ses talons.

(3) La fameuse reine Cléopâtre, dont parle ici Virgile, fut la dernière souveraine de l'Egypte ; elle était de cette dynastie des Ptolémées, qui rendit cette contrée si florissante par le commerce et par les arts depuis le siècle d'Alexandre jusqu'au siècle d'Auguste. Cléopâtre était moins remarquable par sa beauté que par une grâce et un esprit si surprenants, qu'elle exerçait un ascendant irrésistible ; aussi Horace l'a désignée, par une expression singulière, sous le nom de fatale merveille : *Fatale monstrum*. Virgile, si sobre de détails, lui a consacré plusieurs vers dans son épopée. Elle inspira à Jules César une passion si vive, qu'il compromit sa grandeur et sa destinée, et faillit périr en prolongeant son séjour à Alexandrie

Elle séduisit, après César, l'homme le plus puissant de l'empire romain à cette époque, le triumvir Marc-Antoine, qui, pour ne pas se séparer d'elle, livra imprudemment la bataille navale d'Actium, et perdit par cette faute l'empire et la vie. Mais César Octave, craignant les charmes de cette nouvelle Circé, refusa de la voir malgré ses instances, et Cléopâtre se donna la mort.

NOTES DU LIVRE IX.

(1) L'épisode de Nisus et Euryale, l'un des morceaux les plus touchants du poëme, a été imité par le Tasse, dans son poëme. Clorinde et Argant sortent la nuit de Jérusalem et pénètrent dans le camp des chrétiens pour y porter le ravage. Argant rentre dans la ville, triomphant ; Clorinde s'égare dans l'obscurité et périt de la main de Tancrède, son amant, qui ne la reconnaît qu'au moment où elle expire. L'Arioste a imité aussi cet épisode dans le *Roland furieux*, mais son imitation est moins intéressante que celle du Tasse, qui elle-même est inférieure à l'épisode de Virgile.

NOTES DU LIVRE X.

(1) Les tableaux se succèdent dans cette partie du poëme avec une variété et un intérêt toujours croissants. On a vu tout à l'heure Turnus enfermé dans le camp des Troyens. Ici le poëte ouvre le palais des immortels et nous fait assister au conseil des dieux. La magnificence du style est au niveau du sujet.

(2) On rencontre ici plusieurs vers inachevés :

Pauca refert.
Quem Turnus super insistens.

On voit dans ce livre un assez grand nombre de vers semblables. Lors d'une récente publication, faite avec les soins d'une curieuse typographie, on annonçait que l'éditeur avait fait un travail nouveau pour remplir tous les blancs de cette nature. Ce travail a été fait au XVIe siècle par Lapérière. Le vide est rempli par Lapérière, au troisième livre, dans un vers sur Polyphème, par ces mots : *De collo fistula pendet*; ce remplissage est l'un des plus heureux. Les vers incomplets qui se trouvent dans le poëme sont au nombre de plus de soixante, mais ces coupures, ces suspensions de vers ne choquaient point les anciens, dont la poésie n'était point rimée : c'était un repos dans l'inspiration et dans la strophe lyrique, repos agréable pour le poëte et pour le chanteur.

(3) Mézence, roi de la Toscane, avait été chassé par ses sujets révoltés, à cause de ses cruautés. Virgile le rend intéressant dans ses derniers moments, lorsque, privé de son fils Lausus par la main d'Énée, il court au-devant du héros pour mourir. Au livre suivant, un autre tyran, Métabus de Priverne, est également chassé par ses sujets, et par là on sent que Virgile loin d'être flatteur, a toujours, dans l'occasion, donné des avertissements à la puissance suprême.

NOTES DU LIVRE XI.

(1) Les funérailles de Pallas, fils d'Évandre, allié d'Énée, ouvrent ce livre. Quoique le morceau soit très-beau, nous n'avons pu donner ce passage, dans la crainte de paraître trop long pour le moment actuel. Ayant complété presque entièrement la traduction de tous les livres du poëme, nous donnerions peut-être d'autres fragments si nous pensions qu'un plus grand nombre de morceaux offrît quelque intérêt. Voici un extrait de la traduction de Barthélemy, sur le premier morceau que nous avons choisi, la réponse de Diomède aux députés latins, qui implorent son secours contre Enée :

« Croyez-moi : je connais ce terrible Troyen,
J'ai mesuré souvent mon bras contre le sien,
Et je sais mieux qu'un autre avec quelle vaillance
Il manie une épée ou brandit une lance.
Si Troie eût possédé deux héros comme lui,
Le peuple de Priam, fort de ce triple appui,

Dans les murs de Pélops serait venu descendre,
Et la Grèce aujourd'hui pleurerait sur leur cendre. »

(2) Cet épisode de l'amazone Camille est rempli des détails les plus gracieux et les plus nouveaux. Nous avons vu au musée Borbonico, à Naples, une petite statue équestre charmante qui représente Camille expirante, véritable antique, récemment découvert, d'un petit modèle en marbre.

Voici le passage de M. Barthélemy sur l'enfance de Camille :

Il dit, et l'œil fixé vers la rive voisine,
Il lance avec effort la lourde javeline;
Le fleuve retentit, et le dard en courant
Porte avec lui Camille au delà du torrent.
Mais déjà les chevaux galopaient sur la rive,
Métabus fend les flots; il approche, il arrive,
Et du sol verdoyant arrache avec transport
Et le trait et l'enfant préservé de la mort.

(3) Vantard Ligurien, paré d'un faux courage.

Les peuples de la Ligurie, qui, du temps de Virgile, passaient pour être d'un caractère léger et fanfaron, habitaient en Italie, au pied des Alpes, vers le pays actuel de Gênes. Ce pays avait été érigé en république au commencement de ce siècle, sous le nom de République ligurienne, qui dura jusqu'en 1805 ; il est aujourd'hui un État constitutionnel sous le roi de Piémont.

NOTES DU LIVRE XII.

(1) Les incidents sont multipliés dans ce dernier livre avec une grande richesse d'imagination. Pour retarder le dénoûment, au moment où la paix était conclue, un augure excite une querelle, et Enée lui-même est blessé. Vénus, par la main du disciple de Machaon, verse le dictame sur la plaie — Nous avons borné nos fragments aux passages où la nymphe Juturne vient secourir son frère et à l'action principale qui forme le dénoûment, c'est à-dire le combat singulier des deux héros.

Voici les essais de M. Barthélemy sur l'un des principaux incidents du combat :

Énée en ce moment, dans la poudreuse arène,
S'écrie en brandissant son javelot de frêne :
« Turnus, que tardes-tu ? Vas-tu te rétracter ?
Ce n'est plus en courant que tu peux m'éviter,

Il faut combattre ici de pied ferme et de face.
Réunis, si tu veux, ta ruse et ton audace ;
Cherche à te déguiser sous mille traits divers,
Vole jusqu'au soleil, descends jusqu'aux enfers. »

(2) L'Arioste, dont la renommée se soutient toujours si grande aux yeux des personnes de goût, pour la pureté et l'élégance comme pour la fermeté et la grande limpidité du style, a peut-être égalé la hauteur de Virgile dans ses deux combats singuliers, le premier entre Roger et Mandricard, le second entre Rodomont et Roger, à la fin de son grand poëme. Il est impossible d'imaginer des tableaux plus dramatiques et plus imposants que ceux de Virgile et de l'Arioste.

(3) Voici la fin de ce grand tableau traduit par M. Barthélemy :

Mais tandis qu'en son cœur la pitié s'insinue,
Il voit le baudrier et l'agrafe connue,
Dépouilles de Pallas, qu'en vainqueur insolent,
Turnus portait encor, suspendus à son flanc.
Dès qu'il a contemplé cet horrible trophée,
Terrible, furieux, d'une voix étouffée :
« Eh quoi, tu jouirais d'un triomphe inhumain ?
Meurs, Pallas immolé se venge par ma main ! »

FIN DES NOTES DE L'ÉNÉIDE.

APPENDICE.

TABLEAU SOMMAIRE

DE PLUSIEURS GRANDS SIÈCES DE L'EUROPE MODERNE

Savoir : d'Élisabeth en Angleterre, de Louis XIV en France, et quelques faits des règnes de Pierre Ier et de Catherine II, en Russie, au siècle dernier; extrait de nos grands poëtes français, avec leur reproduction dans des vers empruntés à la langue de Virgile et d'Horace.

Nous avons pensé que les tableaux qui retracent les époques d'Élisabeth et de Louis XIV, que les souvenirs de Pierre Ier et de Catherine II pouvaient, sans disparate, figurer à la suite des œuvres consacrées à retracer la gloire du siècle d'Auguste. Ces tableaux ont l'avantage de rappeler quelques points principaux des progrès de l'esprit humain dans les phases remarquables de l'ère moderne ; car ces époques sont personnifiées en quelque sorte dans les princes qui en ont fait la gloire et la prospérité.

Les règnes d'Elisabeth et de Louis XIV, marqués par les grands faits historiques qu'ils ont dirigés, par de grands talents dans les arts qu'ils aimaient et

encourageaient, ont donné tous deux, au sortir de longs troubles civils, le plus éclatant exemple de ce que peuvent, pour la grandeur d'un peuple, la fermeté et le génie des souverains. Le règne de Pierre Ier, et surtout celui de Catherine II, ont imprimé à la Russie un mouvement d'une immense impulsion : aujourd'hui, ce mouvement s'accroît encore sous le sceptre de leur auguste successeur, qui, depuis la mer Baltique jusqu'aux extrémités de l'océan Pacifique, porte à ses peuples les plus éloignés les bienfaits de la liberté et de la civilisation. Mais le règne de Catherine II a été surtout remarquable par les efforts tentés dès lors pour affranchir les peuples chrétiens, d'origine grecque, d'un esclavage non moins cruel que honteux, et pour repousser de l'Europe la souveraineté barbare des Mahométans.

Malgré notre civilisation européenne, nous voyons en Europe la plus grande partie de ces nations chrétiennes, si célèbres par le génie et par les arts, les fils d'Aristote et d'Alexandre, dans la Macédoine, dans la Thrace ou dans l'Épire, gémir encore sous le joug des tribus nomades et fanatiques sorties du Turkestan, et campées en Europe. Les nations civilisées de l'Occident prêtent leur appui au maintien de cet esclavage d'une grande nation, qui est chrétienne comme elles. Elles semblent croire qu'il y a un équilibre européen, une harmonie noble et respectable dans cette situation. Pour nous, il nous est difficile de comprendre de tels mystères. Cette harmonie prétendue entraîne des nations généreuses, telles, par exemple, que celles des îles Britanniques, à repousser sous le glaive mahométan des nations qui s'en affranchissent par elles-même : un tel résultat semble démontrer que le bien

ne se trouve pas dans un semblable principe, décoré du titre d'équilibre, ou d'intégrité. Cette cause, l'affranchissement légitime des nations grecques et chrétiennes, était l'aspiration constante, le cri du cœur de l'illustre Chateaubriand, qui a commencé l'œuvre; Chateaubriand a laissé des successeurs, et cette noble cause a encore pour interprètes, de nos jours, des défenseurs non moins illustres, dont la voix généreuse finira peut-être par être entendue, pour compléter l'œuvre [1].

[1] Chateaubriand, dans son *Itinéraire*, dit qu'il a vu un gouverneur mahométan saisir son fusil et tirer, de la fenêtre de sa maison, sur un paysan grec qui passait à quelque distance devant lui et dont la vue lui déplaisait sans doute. De nos jours, la contrée de l'Herzegovine, d'où les populations grecques ont été obligées de s'enfuir, a été témoin de faits semblables.

SIÈCLE D'ÉLISABETH, EN ANGLETERRE.

En voyant l'Angleterre, en secret il admire
Les changements heureux de ce puissant empire,
Où l'éternel abus de tant de sages lois
Fit longtemps le malheur et du peuple et des rois.
Sur ce sanglant théâtre où cent héros périrent,
Sur ce trône glissant dont cent rois descendirent,
Une femme, à ses pieds, enchaînant les destins,
De l'éclat de son règne étonnait les humains.
C'était Élisabeth, elle dont la prudence
De l'Europe à son choix fit pencher la balance,
Et fit aimer son joug à l'Anglais indompté,
Qui ne peut ni servir, ni vivre en liberté.
Ses peuples sous son règne ont oublié leurs pertes.
De leurs troupeaux féconds leurs plaines sont couvertes,
Les guérets de leurs blés, les mers de leurs vaisseaux :
Ils sont craints sur la terre, ils sont rois sur les eaux.

Anglorum ille videns viridantia rura, potentis
Miratur terræ speciemque vicesque beatas,
Quâ violatâ diù, deflexaque regula legum
Cladibus afflixit miseris gentemque ducesque.
Namque ubi tot proceres, præstans ubi turba virorum,
Occidit, et solio lapsi per funera reges,
Auspiciis regnans felicibus inclyta Virgo
Sub pedibusque videt Fatum populosque silentes.
Elisabetta viget, quæ prudentissima, constans,
Europam ad nutum molli moderatur habenâ.
Illa dat indomitos facilis sua jura per Anglos,
Indocilesque jugi, modo libertate frementes.
Hoc regno, agricolæ reparant sua damna refecti,

Leur flotte impérieuse asservissant Neptune,
Des bouts de l'univers appelle la fortune.
Londres, jadis barbare, est le centre des arts,
Le magasin du monde et le temple de Mars.
Aux murs de Westminster on voit paraître ensemble
Trois pouvoirs étonnés du nœud qui les rassemble,
Les députés du peuple et les grands et le roi,
Divisés d'intérêt, réunis par la loi :
Tous trois, membres sacrés de ce corps invincible,
Dangereux à lui-même, à ses voisins terrible.
Heureux, lorsque le peuple, instruit dans son devoir,
Respecte autant qu'il doit le souverain pouvoir !
Plus heureux, lorsqu'un roi, doux, juste et politique,
Respecte, autant qu'il doit, la liberté publique ! (1)

Et pecora obnubunt latè pinguissima campos;
Messibus horret ager, sub puppibus obstrepit æquor,
Territat Anglus enim terras, atque imperat undis,
Extremisque vocans Gazas orientis ab oris,
Classibus invictis peragrat Neptunia regna.
Nunc gestat Londinum arces, mapalia quondam,
Urbs Martis sedes, mercatum totius orbis.
Sacra potestates Vestminstris curia muris
Ostendit triplices insuetis nexibus aptas;
Et regem primùm, proceres, populique tribunos
Optima lex jungit, quos dividit ambitus idem;
Ter geminum corpus mirabile, gentibus olim
Vicinis metuendum, infestum sæpius ipsi.
Felix, ô populus, quum jus et regis honores
Ut decet, observat; rex at felicior ille,
Ritè colens populi semper sanctissima jura.

---

(1) Un conventionnel célèbre, membre du comité de salut public et ancien rapporteur du procès de Louis XVI, répétait souvent devant nous ces quatre vers. Il passait fort légèrement sur les deux premiers, mais il insistait sur les deux derniers avec beaucoup de gravité et de lenteur.

SIÈCLE DE LOUIS XIV.

LES GRANDS HOMMES DE LA FRANCE.

Saint Louis transporte Henri IV au séjour bienheureux et lui découvre les grandeurs du siècle de Louis XIV, son petit-fils.

Il dit, et dans l'instant l'un et l'autre s'avance
Vers les lieux fortunés qu'habite l'innocence.
Ce n'est plus des enfers l'affreuse obscurité,
C'est du jour le plus pur l'immortelle clarté.
Là règnent les bons rois qu'ont produit tous les âges,
Là sont les vrais héros et vivent les vrais sages,
Là, sur un trône d'or, Charlemagne et Clovis
Veillent du haut des cieux sur l'empire des lis.
Plus loin sont les guerriers prodigues de leur vie,
Qu'enflammait leur devoir et non pas leur furie.
La Trimouille, Clisson, Montmorency, de Foix,
Guesclin, le destructeur et le vengeur des rois,
Le vertueux Bayard, et vous, brave amazone,

Dixit, et ad campos ambo venêre bonarum
Felicesque locos animarum, arcesque beatas.
Non hic inferni squalor, tenebræque timendæ;
Sed candor puræ lucis splendorque refulget.
Sunt ibi quos reges dignos modo protulit ætas,
Magnanimique duces, et quos sapientia rexit.
Hic Carolus magnus, Clovisque è sedibus altis,
Aurato in solio, Gallorum regna tuentur.
Nec procul heroes fortissimâ pectora, vitæ
Prodiga, succensi puro virtutis amore,
Tremolius, Clisso, Momorensis, Gasto Focensis;
Devictor regum, vindexque Guesclinus idem;

La honte des Anglais et le soutien du trône !
  Ciel, quel pompeux amas d'esclaves à genoux
Sont aux pieds de ce roi qui les fait trembler tous !
Quels honneurs, quels respects ! Jamais roi dans la France
N'accoutuma son peuple à tant d'obéissance.
Je le vois, comme toi, par la gloire animé,
Mieux obéi, plus craint, peut-être moins aimé.
Je le vois éprouvant des fortunes diverses,
Trop fier dans ses succès, mais ferme en ses traverses :
De vingt peuples ligués bravant seul tout l'effort,
Admirable en sa vie, et plus grand dans sa mort.
Siècle heureux de Louis, siècle que la nature,
De ses plus beaux présents doit combler sans mesure,
C'est toi qui dans la France amènes les beaux-arts,
Sur toi tout l'avenir va porter ses regards ;
Les Muses à jamais y fixent leur empire ;
La toile est animée et le marbre respire !
  Et toi, fille du ciel, ô puissante Harmonie,
Art charmant qui polis la Grèce et l'Italie,
J'entends de tous côtés ton langage enchanteur,

Bayardusque bonus, tuque, ô fortissima virgo !
Hostis et opprobrium, Franci et tutamen honestum.
  Quis surgit nobis rex majestate verendus ?
Quàm splendet, fluxa ante pedes, humilisque tremensque,
Assentatorum summissâ fronte, corona ?
Quæ decora aut quis honos ! nusquàm per Gallica regna
Sic princeps populos docuit parere frementes.
Henrici ille nepos, simili cum laudis amore
Corda tenet devincta minùs, graviùsque timetur ;
Est Lodoix, variis fortunæ casibus aptus ;
Rebus in adversis firmus, jactansque secundis,
Multis oppositus populis quos sustinet unus ;
Dum vixit magnus, majorque in morte videtur.
  O fortunatum Ludovici nobilis ævum ;
Largiùs accipies pulcherrima munera cœli ;
Te currente, bonas jam Gallia provehit artes,
Te purum exemplar prospectant sæcla futura.
Tunc ibi ponuntur Musarum templa decora,
Telasque ad pictas, et spirantia marmora fingunt.
Tuque, ô cœlestis virgo, cytharæque magistra,

Et tes sons souverains de l'oreille et du cœur.
Français, vous savez vaincre et chanter vos conquêtes,
Il n'est point de lauriers qui ne couvrent vos têtes!
Un peuple de héros va naître en ces climats;
Je vois tous les Bourbons voler dans les combats.
A travers mille feux je vois Condé paraître,
Tour à tour la terreur, et l'appui de son maître;
Turenne, de Condé le généreux rival,
Moins brillant, mais plus sage et du moins son égal.
Catinat réunit par un rare assemblage
Les talents du guerrier et les vertus du sage;
Vauban, sur un rempart, un compas à la main,
Rit du bruit impuissant de cent foudres d'airain.
Malheureux à la cour, invincible à la guerre,
Luxembourg fait trembler l'empire et l'Angleterre.
Regardez dans Denain l'audacieux Villars,
Disputant le tonnerre à l'aigle des Césars,
Arbitre de la paix que la victoire amène,
Digne appui de son roi, digne rival d'Eugène.

Harmonie, perquam Latiumque et Græcia fulsit,
Undique percipio numeros, tua carmina, gratos,
Quæ sensim mulcent aures, lenitaque corda!
Gallia, vincere scis, scis et tua dicere facta!
Gloria multiplici cingit tua tempora lauro;
Nascitur his terris heroüm clara propago;
Borbonidæ antè alios mediis miscentur in armis,
Condæusque volat rapidus per tela, per ignes
Qui regem modo defendit, terretque vicissim.
Illi Turennus generosis artibus obstat,
Præfulgensque minùs, saltem non æmulus impar.
Hic comes et Catinas, gestat feliciter idem
Pectus et acre ducis, mentem sapientis et æquam;
Circina certa tenens, munitâ è turre Vobanus
Tormenta et strepitus, atque irrita fulgura ridet;
Et Luxemburgus, dubiâ male tutus in aulâ,
Sed felix bello, Austriacos tremefecit et Anglos.
Villarum audacem Denanis adspice muris,
Cæsareis aquilis rapientem fulmina belli;
Arbiter hic pacis, partæ victricibus armis,
Eugenium æquiparens, regem patriamque redemit.

LE CZAR PIERRE

A L'HOTEL DES INVALIDES A PARIS (1718).

Vers les bords où la Seine, abandonnant Paris,
Semble de ces beaux lieux, où son onde serpente,
S'éloigner à regret et ralentir sa pente,
D'un immense palais le front majestueux
S'arrondit dans la nue en dôme somptueux,
S'élève, et couvre au loin la rive solitaire.
Pierre y porte ses pas ; la pompe militaire,
Des tonnerres d'airain, des gardes, des soldats,
Tout présente à ses yeux l'image des combats.
Mais cet éclat guerrier orne un séjour tranquille,
Ici de la valeur il voit l'auguste asile :
Il entre, et de respect tout à frappé ses sens.
C'était l'heure où l'autel fumait d'un pur encens,
« Que j'aime à voir, dit-il, ces braves combattants.
Ces bras victorieux, glacés par les années,
Quarante ans de l'Europe ont fait les destinées.

Lutetiam molli quâ cingit Sequana nexu,
Urbem et reginam linquens jam tardior ire
Gestit, inhexaustis Ludovici dextera donis
Bellonæ hospitium, sacratam condidit ædem
Pro ripâ, frontem quæ tollit ad astra rotundam.
Russarum hîc princeps Petrus se contulit; ære
Tormenta hîc fulgent, vigilûm custodia, miles
Armatus, vexilla, timendaque Martis imago.
Hoc splendore nitens, sedes placidissima pacis
Priscæ et virtutis venerabile surgit asylum.
Hora placens aderat quâ thure altaria fumant,
Ingreditur templum et spectacula magna veretur.

Restes encor fameux de tant de bataillons,
De la foudre sur eux j'aperçois les sillons! »
Bientôt ils vont s'asseoir dans une enceinte immense
Où d'un repas guerrier la frugale abondance,
Aux frais de tout l'Etat, satisfait leur besoin.
Pierre de leur repas veut être le témoin.
Son belliqueux accent émeut leur fier courage.
« Compagnons, leur dit-il, je viens vous rendre hommage,
Car je suis un guerrier, un soldat comme vous. »
D'un regard attentif ils le contemplent tous.
Lui, la coupe à la main, debout, la tête nue :
« Mes braves compagnons, dit-il, je vous salue. »
Il boit en même temps. Les soldats attendris
A ce noble étranger répondent par des cris.
Tous ignoraient son nom, son pays, sa naissance,
Mais de son fier génie ils sentaient la puissance.
Leur troupe avec honneur accompagne ses pas,
Son rang est inconnu, sa grandeur ne l'est pas.

« Te, veterane, sacrâ timidumque humilemque sub arce
Specto, libens, inquit; tu nunc ætate gravatus
Europæ quondàm debellans fata regebas.
Relliquiæ legionis! adustis frontibus insunt
Fulminis en tactus, inscriptaque vulnera cerno. »
Hinc videt immensis cœtum considere mensis,
Et modicas epulas communi absumere sumptu,
Ipse cupit Petrus castrensi adsistere cœnæ ;
« O comites, inquit, mihi jam consortia mensæ
Hîc date ; namque, ut vos ego sum commilito pugnans. »
Attoniti in Petrum convertunt ora frementes.
Tum pateram tenuit, nudâ cervice, manuque
Significans, dixit : « Vobis ego mitto salutem! »
Et bibit ingemiscans. « O nobilis advena, sospes
Vive diu. » His verbis, magno et clamore, sequuntur.
Nempè viri patriam, nomen, queis patribus ortus
Ignorant, fortem at noscunt, animisque potentem :
Et proficiscentem longo comitantur honore,
Simplice sub cultu patuit nam maximus heros,

CATHERINE II.

Élève d'Apollon, de Thémis et de Mars,
Qui sur ton trône auguste as placé les beaux-arts,
Qui penses en grand homme, et qui permets qu'on pense;
Toi qu'on voit triompher du tyran de Byzance,
Et des sots préjugés, tyrans plus odieux,
Prête à ma faible voix des sons mélodieux;
A mon feu qui s'éteint rends sa clarté première.
C'est du Nord aujourd'hui que nous vient la lumière!
On m'a trop accusé d'aimer peu Moustapha,
Ses viziers, ses divans, ses muphtis, ses fetfa!
Fetfa! Ce mot arabe est bien dur à l'oreille;
On ne le trouve point dans Racine ou Corneille,
Du dieu de l'harmonie il fait frémir l'archet;
On l'exprime en français par lettre de cachet,
Oui, je les hais, madame, il faut que je l'avoue;

O Themidis, Phœbique decus, Mavortis alumna
Tu per quam effulgent Petræis manibus Artes,
Læta tuis dulcem auspiciis te rege, magistra
Mortalesque docens, tollit sapientia vocem.
Jam Byzantini removes fera sceptra tyranni
Errorumque juga, aut cæci graviora timoris.
O genio nostros majores annue cantus,
Et vati effæto radios infunde recentes;
Jam nunc Arctois versus sol lucet ab oris.
Moustapheï, fateor, non sunt mea cura ministri,
Curia nec sacri Corybantes, barbara Fetfa.
Fetfa! quid hoc verbum! Nam vatum in carmine nunquam
Fulsit, ad hanc vocem fremit indignatus Apollo.
Significat jussum miseros in vincula mitti.

Je ne veux point qu'un Turc à son plaisir se joue
Des droits de la nature et des jours des humains;
Qu'un pacha dans mon sang trempe à son gré ses mains;
Que, prenant pour sa loi sa pure fantaisie,
Le vizir au pacha puisse arracher la vie,
Et qu'un heureux sultan, dans le sein du loisir,
Ait le droit de serrer le cou de son vizir.
Tu venges l'univers en vengeant la Russie,
Je suis homme, je pense, et je te remercie.
Puissent les dieux, surtout si ces dieux éternels
Prennent part aux débats des malheureux mortels,
Puissent ces purs esprits, émanés du grand Être,
Ces moteurs des destins, ces confidents du maître,
Que jadis dans la Grèce imagina Platon,
Conduire tes soldats aux champs de Marathon,
Aux remparts de Platée, aux murs de Salamine!
Que, sortant des débris qui couvrent sa ruine,
Athènes ressuscite à ta puissante voix,
Rends-lui son nom, ses dieux, sa patrie et ses lois!
Les descendants d'Hercule et la race d'Homère,

Istos odi equidem, regina ô maxima, mores,
Nec patior Turcas humano illudere juri.
Præfecti, ut libuit, tingetur dextra cruore!
Præfectumque libens poterit jugulare vicissim
Visirius! Byzanti et blanda per otia princeps
Constringet laqueis visiraria colla repensis!
Hos mulctans, Russas læsumque ulciscceris orbem:
Namque homo sum, et sapio: grates en accipe dignas.
Dî superi, intersint furiis si numina nostris,
Semidei, geniique leves, quos Summa Potestas
Platoni misit pennâ fugiente ministros,
Te referant, aquilasque tuas, Marathonis ad oram,
Dent Salamina tibi, Plateæque invisere campos.
Per te, inter vepres, disjectaque saxa, renascens
Urbis Athænarum redivivæ exsurgat imago;
Huic reddas cives, legem, patriamque, laresque!
Homeridum, Alcidis, quondam generosa, propago,
Nunc sine mente, afflicta, ullis et viribus expers,

Sans force et sans esprit, couchés dans la poussière,
A leurs divins aïeux craignant de ressembler,
Sont de faibles troupeaux qu'un aga fait trembler.
Telle cette Circé, qui savait dans son temps
Disposer du soleil et des quatre éléments,
Gourmandant la nature au gré de son caprice,
Changeait en vils pourceaux les compagnons d'Ulysse,
Tu changeras les Grecs en guerriers généreux,
Ton esprit à la fin se répandra sur eux.
Ce n'est pas le climat qui fait ce que nous sommes,
Pierre était créateur, il a formé des hommes ;
Tu formes des héros ! Ce sont les souverains
Qui font le caractère et les mœurs des humains.
Un grand homme du temps a dit dans un beau livre,
Quand Auguste buvait la Pologne était ivre.
Ce grand homme a raison, et l'exemple d'un roi
Fera respecter Dieu, la nature et la loi :
Si le prince est un sot, le peuple est sans génie.
Qu'un vieux sultan s'endorme avec ignominie
Dans les bras de l'orgueil et d'un repos fatal,

Præfecti ad nutum, pecora ut turbata, pavescit,
Et nihil exacuit magnorum nomen avorum.
Sic virga et variis Circes instructa venenis
Docta polo lunam currusque abducere Solis,
Arte trahens ultrò nimbos ventosque sequentes,
In pecudum formas socios mutavit Ulyssei.
Tu, Catharina, viros, præsenti numine, Graios
Efficis ; ecce tuis jam læti afflatibus ardent.
Non cœli tractu, et quâquâ in regione moretur
Informatur homo ; Petrus fuit ipse creator
Effinxitque viros ; nunc, per te magna resurgunt.
Heroës ! Ducibus, sublimi mente decoris
Principibus, finguntur enim mortalia corda.
Rege bibaci, aiunt, gens ebria tota jacebit ;
Credo equidem ; namque ad summi exemplaria regis,
Relligio et ratio, mos et componitur omnis :
Si stolidus princeps, populus vesanus et excors.
Dùm Turcarum dux somnos torpore quieto

Ses pachas assoupis le serviront fort mal.
Mais Catherine veille au milieu des conquêtes,
Tous ses jours sont marqués de combats et de fêtes :
Elle donne le bal, elle dicte des lois,
De ses braves soldats dirige les exploits;
Par les mains des beaux-arts enrichit son empire,
Travaille jour et nuit, et daigne encor m'écrire ;
Tandis que Moustapha, caché dans son palais,
Bâille, n'a rien à faire, et ne m'écrit jamais.

. . . . . .

Achève Catherine, et rend tes ennemis,
Le Grand Turc et les sots, éclairés et soumis.

Carpit, et incertâ jussus dat voce superbos,
Haud bene præfecti domino famulantur inertes.
Sed properando, novos geminas, Catharina, triumphos,
Dumque dies cumulat festos Victoria palmis,
Inducis choreas, leges infigis in ære,
Egregios cives pulchra ad certamina poscens
Ponis Musarum simul undique templa serena,
Nocte die vigilas, mecum et rescribis amice :
Moustapheus contrà, sub postibus abditus altis
Stertit, agensque nihil, nullo me grammate donat.
Perge tuis Catharina viis; Martisque, Minervæque
Artibus, insulsos, Turcasque refelle feroces.

FIN.

ERRATA.

Page 52, vers 2. — *Au lieu de :* deux, *lisez :* Et deux.
61, ligne 26. — *Au lieu de:* carmine signa ; *lisez.* carmina digna.
69, vers 1 et 4. — *Au lieu de:* sa belle Alexis ; *lisez :* la belle Alessis. — *Au lieu de:* un autre Alexis; *lisez :* une autre Alessis.
70, vers 5. — *Au lieu de.* qu'ainsi sur son passage ; *lisez :* qu'ainsi, sur ton passage.
86, ligne 36.—*Au lieu de:* cru traduire ; *lisez:* cru devoir traduire.
96, vers 12. — *Au lieu de:* Menalc ; *lisez*: Ménalque.
104, ligne 15. — *Au lieu de :* Pindor ; *lisez :* Pindare.
175, aux notes. — *Au lieu de :* prétextèrent ; *lisez :* protestèrent.
179, vers 7. — *Au lieu de*: ses clou d'airain ; *lisez :* ses clous d'airain.
191, vers 18. — *Au lieu de :* fixant ; *lisez :* l'œil fixé sur le jour.
219, vers 1. *Au lieu de :* leur tête ; *lisez :* leurs têtes.
221, vers 5. — *Au lieu de :* seul ; *lisez :* seule.
223, vers 7. — *Au lieu de:* sous ; *lisez:* dans.
Id., vers 20. — *Au lieu de:* ses domaines ; *lisez:* ses domaines?
229, vers 5. — *Au lieu de :* d'elle-mêmes ; *lisez :* d'elles-mêmes.
239, vers 3. — *Au lieu de :* sont de bout ; *lisez :* sont debout ;
Id., vers 4. — *Au lieu de :* et les cent bras du ; *lisez :* Briarée aux cent bras, le.
242, vers 18. — *Au lieu de :* les poids ; *lisez :* le poids.
244, ligne 34. — *Au lieu de* : medie ; *lisez :* mediæ.
Id., ligne 38. — *Au lieu de :* turbino ; *lisez* ; turbine.
251, vers 10. — *Au lieu de*: épreuves ; *lisez* : épreuve.
266, vers 12. — *Au lieu de :* cent ; *lisez* : vingt.
283, vers 5. — *Au lieu de*: à ; *lisez :* là.
290, vers 7. — *Au lieu de* : au loin ; *lisez* : encor.
304, vers 12. — *Au lieu de*: des dards ; *lisez* : le dard.
323, vers 16. — *Au lieu de*: viens ; *lisez* : meurs.

TABLE

Pages

Préface..... 1

Notice sommaire sur Virgile et Horace et sur leur époque..... 13

VIRGILE. — Églogues.

Avertissement sur l'hymne adressé à Pollion..... 25

Pollion;— Hymne de la Naissance..... 27

Tityre ; — Élégie sur les guerres civiles et remerciement à César Auguste, pacificateur..... 34

Silène;—Hymne de la création du monde et des métamorphoses..... 41

Daphnis;— Élégie sur la mort de Jules César..... 48

Damon et Alphésibée ; — les enchantements ou la magicienne..... 55

Alexis, — élégie pastorale..... 64

Gallus; — élégie érotique..... 70

Avertissement sur les trois dernières églogues ; — Du chant pastoral et des chansons populaires dans les campagnes 77

Palémon..... 79

Corydon et Thyrsis 88

Méris et Lycidas..... 93

HORACE.

ODES HISTORIQUES ET PHILOSOPHIQUES.

Avertissement 101

LIVRE I.

A Mécène 105
A César Auguste 107
A Clio; — Éloge des grands hommes 111
Au vaisseau de la République 115
A Sestius ; — Sur la brièveté de la vie 116
A Agrippa, lieutenant de César Auguste 118
Au consul Plancus 119
Sur la Providence, ou retour aux principes religieux. 122
A Pâris ; — Enlèvement d'Hélène 124
A Fuscus ; — Un poëte est le protégé des dieux.... 126
Au vaisseau qui portait Virgile partant pour Athènes 128
A Virgile; — Sur la mort de Quintillus Varus..... 130
Sur les guerres civiles 132
A Apollon 134

LIVRE II.

Au consul Pollion 136
A Salluste ; — La vraie gloire est dans le désintéressement 139
A Licinius ; — Éloge de la médiocrité 141
A Posthume ; — De la rapidité du temps 143
A Dellius ; — De l'égalité de l'âme 145
A Grosphus 147
A son échanson 149

LIVRE III.

A Auguste, contre le projet de transporter en Orient le siége de l'empire..... 150
A Calliope; — Éloge d'Auguste..... 155
A Galatée; — Enlèvement d'Europe..... 160
A Mécène..... 164
Aux jeunes Romains..... 168
Régulus..... 170
Au peuple romain..... 173
A Mercure. Les Danaïdes..... 176
Contre le luxe et l'amour insatiable des richesses.. 179
Invocation à la postérité..... 183

LIVRE IV.

A Jules Antoine; — Éloge de Pindare..... 185
Notes..... 188
Éloge de Drusus Néron..... 190
A Apollon. Prologue du chant séculaire..... 195

PIÈCES DIVERSES.

A Virgile..... 198
A Tyndaris..... 200
A Pyrrha..... 201
A Phidyle..... 203
A Barine..... 204
A Numida..... 206
A Lydé..... 207
A Ménas, l'affranchi..... 209
Horace et Lydie..... 210

L'ÉNÉIDE.

Avertissement 213
Livre I. Invocation ; — Tempête suscitée par Junon. 216
Livre VI. Arrivée en Italie;—Descente aux enfers. . 225
Livre VII. La Furie Alecton ; — Dénombrement des guerriers italiens..... 259
Livre VIII. Cacus ; —Vénus et Vulcain ;— Le bouclier d'Énée..... 275
Livre IX. Nisus et Euryale ; — Turnus dans le camp troyen..... 292
Livre X. Le conseil des dieux ; — Mort de Pallas et de Mézence 311
Livre XI. Discours de Drancès et de Turnus ; — Épisode de Camille..... 340
Livre XII. Combat singulier de Turnus et d'Enée, et fin de la guerre 360
Notes sur L'*Enéide*..... 377

APPENDICE.

Avertissement 385
Siècle d'Elisabeth d'Angleterre..... 389
Siècle de Louis XIV en France 390
Souvenirs de Pierre Ier et de Catherine II en Russie au siècle dernier..... 394

FIN DE LA TABLE.

24.085
n

This book should be returne
the Library on or before the last
stamped below.
A fine of five cents a day is incurre
by retaining it beyond the specifie
time.
Please return promptly.

Lv 18.751.25
Virgile et Horace :
Widener Library
003719773
3 2044 085 243 004